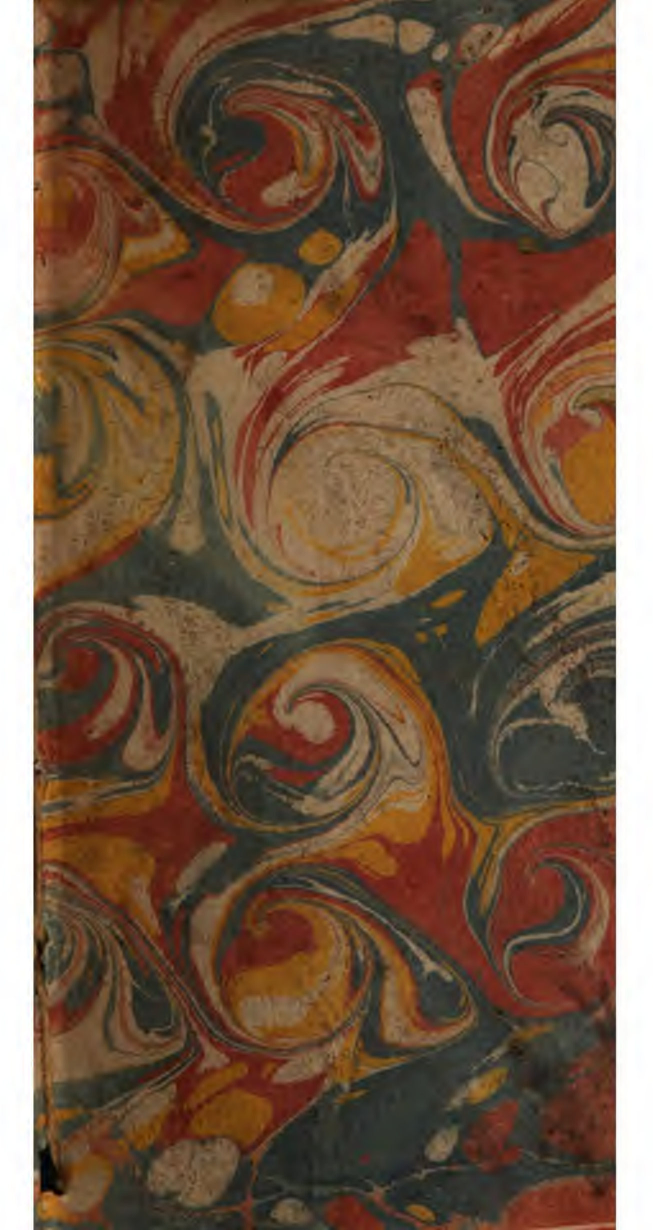






HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,

Maréchal général des armées du Roi.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

CONTENANT les Mémoires de M. DE TURENNE, écrits de sa main, & leur continuation jusqu'à sa mort.



A PARIS,

Chez CH. ANT. JOMBERT, pere, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

Ces Mémoires, écrits de la propre main du vicomte de Turenne, furent compoſés après la paix des Pirennées. L'extrême ſimplicité du ſtile marque que celui qui les a faits conſervoit ſon caractere en tout. On trouvera dans cet Ouvrage, non-ſeulement des projets de campagne bien concertés, les vues profondes d'un Général éclairé, les motifs de ſa conduite, les obſtacles qu'il rencontre, & les moyens par leſquels il les ſurmonte; mais on y reconnoîtra encore une CANDEUR *qui avoue ſes fautes ſans aucun égard à l'amour propre; une* BONTÉ *généreuſe, qui cache avec ſoin les défauts de ſes concurrens, & même de ſes ennemis; une* MODESTIE *rare qui taît ſes plus belles actions, ou qui en parle légerement; en un mot, tous les caracteres d'une* AME ÉLEVÉE, *à qui le* GRAND *& le* BEAU *ſont devenus ſi naturels, qu'elle ignore ſa propre*

vertu, & croit n'avoir rien fait que de commun, dans le tems même qu'elle exécute ce qu'il y a de plus admirable. C'eſt ainſi que le Vicomte ſe dépeint lui-même dans les pieces originales qu'on donne ici au public pour prouver la vérité de ſon Hiſtoire.





MEMOIRES
DU VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE PREMIER.
DES GUERRES EN ALLEMAGNE.

APRES le siége de Thionville [1] que M. le duc d'Enguien fit avec succès, il conduisit lui-même sur les bords du Rhin cinq ou six mille hommes qui joignirent l'armée d'Allemagne commandée par le maréchal de Guébriant. Quelque tems après M. le duc d'Enguien revint à Paris, & M. de Guébriant assiégea Rotewil [2] où il fut grièvement blessé, & mourut peu de jours après. AN. 1643.

M. de Rantzau, qui commandoit le corps de M. le Prince, ayant pris le commandement de l'armée, marcha après la prise de Rotewil à Dutlingue [3], où il fut mis en déroute par

[1] 10 Août.
[2] 19 Novembre.
[3] 24 Décembre.

M. de Turenne étant allé à Brisac, trouva que M. d'Erlac qui en étoit gouverneur, s'étoit retiré dans une maison de campagne qu'il avoit en Suisse, & avoit laissé une lettre que l'on donna à M. de Turenne quand il arriva dans le château, par laquelle il lui mandoit, que croyant que le Ministre avoit quelque soupçon de lui, il étoit sorti de la place, & qu'il la lui remettoit entre les mains, le priant de lui envoyer sa femme. M. de Turenne fut un peu surpris de la conduite de M. d'Erlac, qui quittoit un si bel établissement par un soupçon fort mal fondé; mais croyant qu'il seroit indigne de lui de profiter de l'action de M. d'Erlac, pour se rendre maître de son gouvernement, il lui envoya M. de Traci pour le prier de revenir, & trois ou quatre jours après M. d'Erlac revint dans sa place que M. de Turenne lui remit entre les mains, & en partit quelques jours après [1]. J'ai raconté ceci pour montrer combien il est étrange qu'un homme sage comme M. d'Erlac (qui avoit été établi à Brisac par M. le duc de Weymar, & que l'on croyoit maître dans une place que la Cour regardoit avec grande jalousie) la quittoit, & en rendoit un autre maître en un instant, sans aucun sujet.

AN. 16.

M. de Turenne passa l'hiver dans les montagnes de Lorraine, & au printems ayant sçu qu'il y avoit deux mille chevaux sous le général major Baron de Merci, au-delà de la forêt noire, dans deux bourgs à la source du Danube, il passa le Rhin à Brisac, & ayant envoyé M. Rosen devant avec quatre ou cinq

[1] L'action est d'autant plus belle, que le Vicomte avoit fort desiré d'être Gouverneur de cette place.

An. 1644. régimens, il défit cette cavalerie, prit trois ou quatre cens prisonniers & beaucoup d'officiers: le reste se sauva auprès de l'armée des Bavarois qui étoit devant un château nommé Hohenwiel, qu'ils vouloient affamer, ou traiter avec le gouverneur, la place étant presque imprenable par force, à cause de sa situation.

Au mois de mai, les Bavarois se trouvant en très-bon état, à cause des bons quartiers qu'ils avoient eus, & de la quantité de soldats à qui ils avoient fait prendre parti après la défaite de l'hiver passé, ils vinrent assiéger Fribourg qui est une place à cinq heures de Brisac au bord des montagnes de la forêt noire. M. de Turenne, outre la garnison qui étoit de trois ou quatre cens hommes, y en avoit mis autant tirés des régimens d'infanterie Françoise. Ayant sçu que l'ennemi étoit devant cette place, il donna promptement rendez-vous à l'armée auprès de Brisac, où il passa le Rhin, espérant qu'il trouveroit les ennemis séparés.

Il pouvoit y avoir dans l'armée du Roi cinq mille chevaux & quatre ou cinq mille hommes de pied, avec quinze ou vingt pieces de canon, dont on n'eût pas pu mener un si grand nombre s'il eût fallu faire une longue marche; mais comme on n'avoit que cinq ou six lieues à faire pour approcher de l'ennemi, on les transporta tous. L'armée ayant passé la nuit à Brisac & marché ensuite en diligence, s'approcha à deux heures de l'ennemi, qui fit promptement revenir les fourrageurs. M. de Merci ne fut pas sitôt instruit du passage de l'armée à Brisac qu'il auroit pu l'être. Comme il n'y avoit que ce seul lieu où on pouvoit traverser le Rhin, il auroit été aisé d'en être averti par les

partis que l'on doit toujours tenir sûr un passage : mais à la guerre il arrive souvent des accidens aux capitaines les plus expérimentés, contre lesquels on auroit raison de discourir beaucoup, si l'expérience ne faisoit voir que les plus habiles sont ceux qui font seulement le moins de fautes. L'armée du Roi s'approcha de celle des Bavarois, & les trouva en bataille dans une plaine près de Fribourg. Ils n'avoient eu le tems que de s'appliquer au siége de la place où ils étoient depuis huit jours, mais point encore de se saisir des postes avantageux qu'ils avoient négligés, ne croyant point que l'armée du Roi pût être en état de venir si-tôt à eux. M. de Turenne, voyant qu'une montagne qui commandoit la plaine où étoit leur armée, & qui pouvoit donner communication à Fribourg n'étoit point occupée par l'ennemi, ordonna aux Régimens de Montausier & de Mezieres qui faisoient un bataillon de mille hommes, d'y marcher, & fit avancer le reste de l'infanterie pour les soutenir.

AN. 1644.

L'ennemi s'étant apperçu qu'on marchoit vers cette montagne, envoya commander à quinze ou vingt mousquetaires qui étoient en garde à demi-côte, de monter sur le sommet de la montagne ; ils y arriverent avant les deux régimens François, & firent une décharge sur eux comme ils montoient. Les François, qui ne voyoient pas le derriere, croyant que toute l'infanterie de l'ennemi arrivoit sur cette montagne, prirent l'épouvante, & marchant en désordre par des lieux fort rudes, deux Enseignes commencerent à descendre avec leurs drapeaux, & aussi-tôt tout le bataillon, au lieu de monter, cotoya la montagne, & les

An, 1644. ennemis eurent le tems de faire une seconde décharge à laquelle tout le bataillon plia & descendit la montagne. M. de Turenne qui étoit au bas, & qui commençoit à faire monter d'autres régimens, voyant le bataillon qu'il avoit envoyé revenir en confusion, & que cela avoit donné le tems à d'autre infanterie de l'ennemi de monter à cette montagne, ne songea plus à ce dessein, & commença à se retirer à une petite hauteur à trois ou quatre cens pas de là, afin de s'y mettre en bataille. Il y eut pendant quelque tems un peu de confusion, dont l'ennemi eût pu profiter, s'il n'eût pas été appliqué à s'emparer de ce poste.

M. de Turenne se campa sur la hauteur, fit casser les deux Enseignes qui avoient donné l'épouvante, & demeura quelque tems dans ce poste à la vue des ennemis qui continuerent le siége. Il y eut encore quelques escarmouches & un combat de cavalerie assez considérable, où sept ou huit cens chevaux de l'ennemi furent défaits; mais l'armée de l'ennemi étant beaucoup plus forte que celle du Roi, [1] M. de Merci qui en étoit général continua le siége, & M. de Turenne ayant manqué cette premiere occasion, ne crut pas qu'il eût raison de rien hasarder pour la secourir, & se retira à une heure & demie de-là dans le tems que la ville capituloit. Il pouvoit y avoir cinq ou six cens hommes commandés par M. de Kanofski, qui se retira à Brisac après la capitulation.

M. de Turenne eut nouvelle en ce tems-là que M. le duc d'Enguien avoit ordre de mar-

---

[1] Le comte de Merci, frere du Baron.

cher à Brisac avec son armée qui étoit composée de six mille hommes de pied & de trois mille chevaux [1]. Ce Prince, ayant passé le Rhin, vint au camp de M. de Turenne, qui pouvoit être à quatre ou cinq heures de Brisac. An. 1(

L'armée de l'ennemi après la prise de Fribourg étoit demeurée dans son camp : on l'envoya reconnoître aussi-bien que tous les chemins dans les montagnes & dans les bois, pour tâcher de se mettre entre Fribourg & les Bavarois, & descendre par-là dans la plaine. M. le duc d'Enguien résolut d'attaquer avec son armée des postes où M. de Merci avoit trois ou quatre régimens d'infanterie sur une hauteur à la tête de son camp, & ordonna à M. de Turenne d'aller avec l'armée qu'il commandoit par les bois & les montagnes, pour tâcher d'entrer dans la plaine où l'ennemi étoit, & le prendre par le flanc. On convint d'attaquer trois heures devant la nuit.

M. le Prince, ayant fait attaquer la hauteur avec son infanterie, fut repoussé au commencement ; mais après, y étant allé lui-même avec beaucoup de vigueur & avec des corps qui soutenoient ceux qui avoient été repoussés, il emporta ces postes & défit ces trois ou quatre régimens où il y avoit plus de deux mille hommes [2], & y perdit beaucoup de gens,

[1] Le marquis de la Moussaie dit qu'il y avoit quatr mille chevaux dans l'armée du duc d'Enguien.

[2] M. de la Moussaie & Puffendorf font monter l'ar mée de Merci à quinze mille hommes, dont il y avoit, s lon le dernier, neuf mille fantassins ; il falloit donc qu y eût plus de trois mille tués à cette action, puisqu'il avoit que deux mille cinq cens tués à l'attaque du Vicc

AN. 1644. & la nuit étant survenue il s'arrêta au même endroit.

M. de Turenne, à la tête de son armée, entra dans le défilé, & s'approcha de la plaine où les ennemis étoient en bataille ; il les chassa d'abord d'un bois & puis d'une haie, & les repoussa de poste en poste jusqu'à l'entrée de la plaine. Les Bavarois perdirent beaucoup de gens, & se retirerent à quarante ou cinquante pas au plus de notre infanterie, ayant toute leur cavalerie & leur corps d'infanterie de la seconde ligne pour les soutenir. Les deux armées demeurerent ainsi l'une devant l'autre, les Bavarois n'osant plus venir aux mains contre ces régimens, qui les attendoient avec leurs piques, & les François n'osant entrer plus avant dans la plaine, n'ayant point de cavalerie pour les soutenir.

On combattit de cette façon plus de deux heures avant la nuit avec grande perte de côté & d'autre. L'infanterie du Roi avoit derriere elle le bois qui donnoit un grand prétexte pour se retirer ; mais elle ne s'affoiblit point, quoiqu'on ne pût jamais faire entrer qu'un escadron de cavalerie pour la soutenir, n'y ayant pas d'espace pour se mettre en bataille.

La nuit ne fit point cesser le combat, & les troupes de part & d'autre demeurerent avec un feu continuel à la distance de quarante pas jusqu'au jour, pendant plus de sept heures. Dans cet endroit, il y eut de l'armée du Roi plus de quinze cens hommes hors de combat,

---

re, douze cens dans la seconde journée & très-peu à la troisieme ; & cependant il ne s'en étoit retiré que six mille de toute l'armée de Merci, selon le Vicomte.

& de celle de l'ennemi plus de deux mille cinq cens. M. de Roqueserviere, sergent de bataille y fut blessé à mort. M. d'Aumont, lieutenant-général y agit très-bien. AN. 1644.

Un peu devant le jour, on vit que leur mousqueterie se rallentissoit; c'est qu'ils avoient laissé quelques gens pour tirer, afin qu'on ne s'apperçût pas de leur retraite; toute leur armée marchant vers une montagne qui est proche de Fribourg. Ils avoient appréhendé avec raison que M. le Prince, ayant été empêché de marcher plus avant par la nuit, le jour venant, ne les attaquât dans la plaine de son côté. Comme il fit assez clair pour voir d'une distance de cent pas, on fit avancer quelques soldats dans la plaine qui dirent que l'ennemi s'étoit retiré; & le jour devenant plus grand, M. de Turenne déboucha dans la plaine, & vit aussi M. le Prince qui y entroit de son côté. Les armées s'étant jointes, M. le Prince ne jugea pas à propos que l'on marchât ce jour là à la montagne, où les Bavarois s'étoient campés de nouveau, qui n'étoit pas à plus d'une heure de leur premier camp; il alla seulement se promener assez proche de la montagne, où les ennemis ayant déja logé leur canon, tirerent plusieurs coups sur ceux qui s'avançoient.

Il est certain que si on eût marché à eux, qu'on les eût trouvés en grande confusion; mais l'infanterie de l'armée du Roi étoit si abbatue par le combat de toute la nuit, & par la quantité d'officiers & de soldats tués ou blessés, qu'elle n'étoit pas en état d'entreprendre aucune action considérable. On demeura ce jour-là dans le camp, & on dit que la plupart des officiers généraux de l'ennemi étoient d'avis de

AN. 1644. prendre ce tems pour se retirer par les montagnes derriere Fribourg, & y laisser une garnison; néanmoins M. de Merci l'emporta; il y demeura, y fit abbattre quelques bois pour empêcher l'accès, & fit faire de petits travaux aux lieux les plus avantageux.

Le lendemain de très grand matin, l'armée que M. de Turenne commandoit ayant l'avant-garde, il détacha sept ou huit cens mousquetaires commandés par M. de l'Echelle, sergent de bataille de l'armée de M. le Prince, (qui tenoit la place de M. de Roqueserviere, blessé le jour auparavant), & huit ou dix escadrons de cavalerie conduits par M. Deubatel [1], lieutenant-général, avec quatre petites pieces de campagne qui marcherent à la tête du corps de l'armée. Comme on approcha de la montagne où étoit l'ennemi, on y trouva quelques mousquetaires qui gardoient de petits postes avantageux, & qui se retiroient vers leurs corps quand ils étoient pressés, pendant que l'ennemi tiroit beaucoup de canon.

La marche ayant été fort courte, quand on se trouva dans cet état, il n'étoit au plus que huit heures du matin; de sorte qu'on avoit beaucoup de tems, étant dans les grands jours de l'été. On résolut qu'en s'ouvrant fort à la main droite, on feroit place à l'armée de M. le Prince (que commandoit sous lui M. le Maréchal de Gramont) pour doubler à la gauche, & on se mettroit en telle disposition, que la montagne pourroit être attaquée en même tems par divers endroits. Toutes les troupes de l'enne-

[1] Peut-être est-ce le même que le marquis de la Moussaie nommé du Tubal.

mi, tant cavalerie qu'infanterie, s'étant retirées & resserrées vers la montagne après une assez grande escarmouche, on fit alte. Le canon de la montagne ne faisoit pas beaucoup de mal, parce que les troupes Françoises n'étoient pas dans un défilé. AN. 1644.

Dans ces entrefaites, un officier de Flextein qui étoit commandé avec cinquante chevaux pour aller voir la contenance de l'ennemi, sur une hauteur à côté de l'armée du Roi, vint avertir M. de Turenne qu'il voyoit une grande confusion parmi les Bavarois, & que leur bagage marchoit. M. de Turenne le dit à M. le Prince, lequel croyant qu'on ne s'éloigneroit pas trop pour voir cela, & que l'on pourroit s'en servir pour la disposition de l'attaque, il s'y en alla & M. de Turenne avec lui, ayant dit aux troupes en passant devant elles, que l'on reviendroit incontinent, & qu'il falloit attendre celles de M. le Prince avant que d'attaquer.

Il y avoit environ deux mille pas du lieu où étoient les troupes de la droite jusqu'à la hauteur où étoit cet officier de Flextein. Comme l'on étoit à regarder la contenance de l'armée des ennemis qui paroissoient en grande confusion, on entendit une grande salve qu'ils faisoient, & en même tems un bruit de trompettes & de timballes. M. d'Espenan, qui commandoit l'infanterie de M. le Prince, arrivant au bas de la montagne, & voyant un petit travail assez avancé dans lequel l'ennemi avoit quelques mousquetaires, & par lequel on n'avoit pas jugé nécessaire de commencer une attaque, envoya quelque infanterie pour s'en saisir, sans attendre les ordres de M. le Prince,

ni de M. le maréchal de Gramont; pensant, à
An. 1644. ce que je crois, que la chose n'auroit pas une si grande suite, ou peut-être aussi pour se faire valoir par quelque petite action. C'est ce qui obligea l'ennemi à faire une si grande décharge de la montagne sur ces troupes qui s'avançoient en même tems.

Le corps de l'avant-garde de M. Doubatel où étoit M. de l'Echelle (auxquel M. de Turenne avoit parlé en allant avec M. le Prince, & dit expressément qu'il ne falloit bouger de son poste, & qu'il reviendroit incontinent) commença à marcher vers la montagne, & ayant passé quelqu'abatis de bois que l'ennemi avoit fait, s'avança vers un travail où étoit M. de Merci avec tout le corps de son infanterie, qui n'étant attaqué que par ce côté-là à cause que la chose étoit faite sans ordre, s'y opposa avec tout ce qu'il avoit. C'est en cet état-là que M. le Prince & M. de Turenne revenant avec lui trouverent les choses, y ayant couru à toute bride sur le bruit que l'on avoit entendu.

Il n'y avoit personne de l'armée de M. le Prince arrivé que ce peu de mousquetaires dont M. d'Espenan s'étoit servi pour prendre ce petit travail, & toute l'infanterie de M. de Turenne qui ne montoit pas à trois mille hommes, n'étoit pas engagée contre ce fort, mais étoit assez loin de-là sans ordre de ce qu'ils avoient à faire. M. le Prince demeura avec ce premier corps qui étoit déja repoussé, tout proche de cette redoute de l'ennemi, & ainsi, comme on peut juger, très-exposé, n'y ayant qu'un régiment de cavalerie qui étoit celui de Flextein, pour soutenir cette infanterie, & qui étoit sous le feu de toute l'infanterie de l'en-

nemi avec une constance admirable, & aussi il y perdit la moitié de ses gens. AN. 1644.

M. de Turenne alla à son infanterie qui n'étoit pas engagée, pour aider à la retraite de ceux qui avoient attaqué; ou pour attaquer, s'il en étoit encore tems, & que ceux-ci ne fussent pas entiérement repoussés. Comme il avançoit, l'état de la chose fit connoître que tout ce qu'il y avoit à faire étoit de demeurer ferme un peu hors la porté du mousquet, & attendre l'infanterie de M. le Prince.

On demeura en cette posture assez long-tems, parcequ'il en faut beaucoup pour donner ordre à une attaque dans des lieux difficiles & qui ne se voient bas bien les uns les autres. Ensuite M. le Prince trouva bon que M. de Turenne allât avec son infanterie. M. le M. de Gramont devoit donner par le flanc, ou soutenir avec la cavalerie, si l'attaque eût réussi. On marcha droit à l'abattis de bois qui étoit dans le milieu de la montagne, & vis-à-vis de la gauche où étoit l'armée de M. le Prince. Les régimens de cavalerie de Turenne & de Traci soutenoient l'infanterie de M. le Prince, qui fut repoussée après un combat très opiniâtre où cette cavalerie fit des merveilles en endurant le feu sans s'ébranler.

M. de Turenne, qui avoit M. de Tournon auprès de lui, manda diverses fois à M. le Prince que quelque chose que l'on souffrît, il tâcheroit de ne pas se retirer entiérement qu'il ne fût nuit. Il est certain que si l'ennemi eût pu juger bien sainement de la confusion des troupes du Roi, toute l'armée étoit perdue, au moins toute l'infanterie. Celle de M. de Turenne fut menée aussi à cette montagne dans

le tems que celle de M. le Prince attaquoit ;
An. 1644. mais les soldats étoient si rebutés, qu'ils s'approcherent fort peu de l'ennemi.

Ce dernier combat dura bien deux heures, & finit à la nuit, l'ennemi ne bougeant point de son poste. Les Bavarois y perdirent beaucoup de monde, & entreautres, Caspard de Merci, général major, frere du Comte : mais leur perte ne fut pas si grande que celle des armées du Roi dont l'infanterie fut presque toute ruinée. Cependant comme l'ennemi avoit presque perdu la moitié de son infanterie deux jours auparavant, & qu'il n'avoit pas passé celui-là sans grand échec, il ne lui restoit gueres d'infanterie. Sans cet accident, qui arriva par l'attaque de M. d'Espenan contre l'ordre, & qui mit tout en confusion, l'infanterie des deux armées du Roi donnant de front à la montagne, selon la disposition que l'on y alloit mettre, l'armée de l'ennemi étoit perdue & ne pouvoit pas résister. Dans l'armée Françoise il y eut un très grand nombre d'officiers de tués ; M. de l'Echelle & M. de Mauvilli, sergens de bataille, & presque tous les commandans des corps & une partie des officiers de l'infanterie.

La nuit ayant séparé les deux armées qui n'étoient qu'à cinquante pas l'une de l'autre, au moins les corps les plus avancés, celle du Roi retourna au camp dont elle étoit partie. On envoya à Brisac un nombre infini de blessés, & on en fit venir des vivres ; & le lendemain, ou deux jours après, on apprit que l'armée de l'ennemi ayant délogé de cette montagne, & laissé garnison à Fribourg, marchoit dans le *Schwartz-Walt* qui est la forêt noire, pour aller au pays de Wirtemberg. Comme le pays par où il falloit

paſſer eſt plein de grands défilés où on a de la peine à faire marcher du bagage, on réſolut de partir avec l'armée pour ſurprendre les ennemis, & pour cet effet, M. Roſen fut commandé avec huit eſcadrons, & partit trois ou quatre heures avant l'armée. Comme il étoit très-bon officier & fort expérimenté, il eut ordre ou d'attaquer quelques troupes que l'ennemi avoit ſéparées pour la facilité de ſa marche, ou d'arrêter le corps de l'armée, en le harcelant, & par-là, donner le tems à l'armée du Roi de s'avancer. AN.

L'armée du Roi partit à la pointe du jour, laiſſant ſon bagage avec quelques troupes pour le garder, en ſuivant la route de M. Roſen qui étoit parti vers le minuit. Après qu'on eut marché cinq ou ſix heures dans des pays très-difficiles, & où ſouvent il falloit que les cavaliers miſſent pied à terre pour paſſer à la file, on arriva ſur une petite hauteur. M. le Prince y étoit, & l'armée de M. de Turenne avoit l'avant-garde. On vit à un quart de lieue de-là les troupes de M. de Roſen dans un vallon, & ſur le haut d'une montagne (que M. Roſen, à cauſe qu'il étoit dans le fond, ne pouvoit pas voir) cinq où ſix mille hommes au plus, qui étoient toute l'armée de l'ennemi qui ſe retiroit. On vit un peu après M. Roſen avec ſes huit eſcadrons qui faiſoient bien ſix cens chevaux, qui commença à ſuivre l'ennemi,& monter cette montagne qui étoit aſſez étendue. M. de Turenne, par l'ordre de M. le Prince, envoya en diligence la Berge, qui étoit un gentil-homme à lui, pour dire à M. Roſen que c'étoit toute l'armée de l'ennemi qui marchoit ſur la montagne. Avant qu'il arrivât auprès de M. Roſen

AN. 1644. lui qui ne voyoit que quelques troupes de l'arriere-garde, s'en étoit si fort approché, que M. de Merci, voyant qu'il n'étoit pas soutenu, & que la premiere troupe de l'armée du Roi étoit à un quart de lieue de là, & que l'on défiloit un à un pour former le premier escadron, (ce qui, comme on sçait, consomme un très-grand tems) tourna avec tout le corps de ses troupes contre M. Rosen : mais quelques escadrons de l'ennemi ayant voulu s'avancer devant leur infanterie, la cavalerie de M. Rosen les repoussa, & les suivant en ordre, trois ou quatre bataillons firent une décharge sur lui, ce qui arrêta sa cavalerie sans néanmoins la mettre en confusion. Se voyant très proche du corps des ennemis, & leur front incomparablement plus grand que le sien, il commença à se retirer. Deux ou trois escadrons de la seconde ligne soutinrent les premiers qui furent fort peu ébranlés par un si grand feu, & après avoir perdu quatre ou cinq étendarts, il se retirerent assez doucement en ordre.

La cavalerie des ennemis n'osa pas les pousser vigoureusement, de peur de s'éloigner trop de leur infanterie; ou bien parce qu'étant encore étonnés des combats des jours précédens, leur principal dessein fut de se retirer sans combattre. Ces premiers escadrons de Rosen ayant été soutenus par ceux de la seconde ligne, & tout le corps de l'ennemi, cavalerie & infanterie, continuant à marcher contre eux, & étant à quarante ou cinquante pas les uns des autres, ils se retirerent environ cinq ou six cens pas, mêlés avec l'ennemi, qui se servoit plus du feu de son infanterie que de sa cavalerie. C'est une des actions que j'aie jamais vues où les troupes ont

témoigné le moindre étonnement pour en avoir tant de sujet ; ce qui seroit impossible à d'autres troupes qu'à celles qui ont vu beaucoup de batailles, & qui ont eu souvent du bonheur & du malheur. L'ennemi qui vit qu'il y avoit déja deux escadrons de l'avant-garde de l'armée du Roi formés sur la hauteur où j'ai dit qu'ils défiloient, commença à s'arrêter, & un peu après à prendre sa marche pour se retirer. AN. 1644.

La cavalerie de Rosen qui avoit été repoussée n'étant point en état de suivre l'ennemi, parce qu'il n'y avoit point de corps assez considérable de l'armée du Roi qui eût passé le défilé pour la soutenir, fit alte ; & M. de Merci se retira vers un bois qui étoit à douze ou quinze cens pas du lieu du combat ; d'où il prit sa marche par les montagnes vers le pays de Wirtemberg.

On eut avis de quelques bagages de l'ennemi, qui étoit avec trois ou quatre cens chevaux à une heure de là, qui prenoit une autre marche que ce corps de M. de Merci. M. Doubaret, qui étoit lieutenant-général de la cavalerie Allemande, s'y en alla avec quatre ou cinq régimens de cavalerie ; & comme les troupes de l'ennemi qui étoient avec ce bagage les virent, ils se retirerent vers le corps de l'armée, & perdirent peu de leurs gens : tous ces bagages furent pillés ; mais une partie des chevaux qui les menoient se sauva. On logea cette nuit là dans les montagnes sans avancer. Comme tout ce qui restoit d'infanterie étoit accoutumé à avoir son pain, & non pas à le faire, comme les vieilles troupes qui on servi long-tems en Allemagne, on ne pouvoit pas suivre l'ennemi dans le pays de Wirtemberg, où on n'avoit pas de magasins, & on ne s'é-

AN. 1644. loigna pas du Rhin. Après avoir envoyé M. de Palluau, maréchal de camp dans l'armée de M. le Prince, prendre un petit château qui incommodoit Fribourg, on retourna avec l'armée par le même chemin par lequel on étoit venu, & on se logea aux environs du même camp dont on étoit parti pour suivre l'ennemi dans la montagne. Beaucoup d'officiers furent d'avis d'attaquer Fribourg, où l'ennemi avoit laissé cinq ou six cens hommes de garnison, & d'achever la campagne par cette action. Les affaires étant dans une telle situation, que si on eût demeuré encore quelques jours auprès de Fribourg, le manque de fourrages auroit obligé la cavalerie à repasser le Rhin, on crut que l'esprit où étoit l'ennemi, & son éloignement du bord du Rhin, devoient faire songer à des choses plus considérables que de reprendre Fribourg : ainsi M. le Prince trouva à propos que M. de Turenne allât à Brisac pour concerter avec M. d'Erlac, qui en étoit gouverneur, des moyens de faire descendre sur le Rhin de l'artillerie, des munitions de guerre & de vivres pour attaquer Philisbourg, pendant que l'armée iroit par le marquisat de Bade, laissant le Rhin à gauche pour investir la place, ce qui fut mis en exécution ; & les bateaux ayant été chargés avec deux ou trois cens mousquetaires pour escorter ce convoi, descendirent le Rhin, ceux de Strasbourg leur ayant donné passage sous leur pont. L'armée laissa tous ses blessés qui étoient en très-grand nombre à Brisac, commença à marcher vers Philisbourg ; & n'ayant aucune nouvelle de l'ennemi, qui étoit à plus de vingt heures de là dans des quartiers pour se raccommoder, on envoya des sauve-

gardes dans beaucoup de petites villes, & dans quelques unes les bagages de quelques régimens de cavalerie, avec lès cavaliers à pied, & l'on alla investir Philisbourg avec l'infanterie, qui n'étoit pas composée en tout de plus cinq mille hommes de pied, & de la cavalerie qui se trouva en bon état, le reste ayant été envoyé, comme j'ai déjà dit, dans des quartiers. AN. 1644.

Il y avoit dans la place six ou sept cens hommes de pied, & environ quatre-vingt chevaux. On employa les premiers jours à faire un chemin pour aller aux bateaux qui venoient de Brisac, les bords du Rhin étant fort remplis de bois & de petites isles. Aussi-tôt qu'on eut fait débarquer le canon & les munitions de guerre & de bouche, on ouvrit deux tranchées; une de l'armée de M. le Prince, & l'autre de M. de Turenne.

Les assiégés firent le second ou le troisieme jour une sortie sur la tranchée de M. le Prince, dont ils étonnerent au commencement la tête; mais on se remit peu de tems après. L'infanterie étoit tellement rebutée de tous les combats donnés à Fribourg, qu'assurément on n'auroit pas réussi à prendre une place qui auroit fait une grande résistance. Les deux tranchées se continuerent jusques sur le fossé, avec assez peu de perte: M. de Tournon, qui étoit maréchal de camp dans l'armée de M. le Prince, y fut tué. C'étoit une personne de grande qualité, & il n'y avoit pas de jeune homme qui eût plus d'ambition & de mérite.

Les ennemis ne firent point de résistance à leur contrescarpe, qui n'étoit pas palissadée, ni en état de se bien défendre: mais comme ils avoient une petite fausse-braie, un fossé plein

AN. 1644.

d'eau, assez large & profond, & beaucoup de canon, ils crurent qu'ils empêcheroient longtems les assiégeans à passer le fossé : mais comme on avoit quantité de fascines, & que le canon avoit été logé des deux côtés sur la contrescarpe, pour tirer aux flancs, on avança la galerie, c'est-à-dire, la digue de fascines, (qui n'étoit pas couverte comme en Hollande) bien près de leur fausse-braie : ce que l'ennemi voyant, & que l'on seroit attaché le lendemain au corps de la place qui n'étoit pas revêtu, ils battirent la chamade.

Durant le siége, dès qu'on eut fait un pont sur le Rhin avec les bateaux qui étoient venus de Brisac, on fit passer douze ou quinze cens hommes au-delà du Rhin, qui prirent Germesheim, où il y avoit une petite garnison. On s'approcha ensuite de Spire, qui en est à deux ou trois lieues ; la ville qui est fort grande, se trouvant sans garnison, se rendit, ni ayant de ce côté du Rhin aucun corps des ennemis.

Le gouverneur de Philisbourg ayant capitulé sous les conditions ordinaires, que la garnison sortiroit armée, & seroit menée à Hailbron, ville Impériale à douze heures de là, M. le Prince entra dans Philisbourg avec M. le maréchal de Gramont. Le lendemain de la prise de la place, M. de Turenne passa le Rhin avec toute la cavalerie Allemande, & cinq cens mousquetaires commandés ; & ayant appris que les Espagnols, qui tenoient Frankendal, place de l'électeur Palatin à trois heures de Spire, attendoient quelque cavalerie du côté de Luxembourg, il y envoya M. de Flexstein avec trois régimens, qui rencontra le colonel Savari avec cinq cens chevaux, qui vouloit entrer dans la place :

place : il le prit prisonnier, & défit une partie de ses gens. M. de Turenne continua sa marche vers Wormes, qui se rendit ni ayant personne dans la place ; & ayant passé outre, Oppenheim se rendit aussi. Craignant que l'ennemi ne fit entrer quelqu'un dans Mayence, qui est le poste de dessus le Rhin le plus considérable, à cause du voisinage de Francfort, & de la communication que cette place donne avec les Hessiens, il marcha jour & nuit sans bagages, & arriva le matin assez proche de la place, dans laquelle il savoit qu'il n'y avoit point de garnison de l'Empereur ni de Baviere, mais seulement quelques gens que le Chapitre entretenoit. Il envoya promptement un trompette avec un gentilhomme pour parler à Messieurs du Chapitre. AN. 1644.

Dans le même tems, M. de Turenne apprit qu'il y avoit mille dragons de l'armée de Baviere, sous le colonel Wolfs qui étoit de l'autre côté du Rhin, & demandoient à Messieurs de Mayence des bateaux pour y entrer ; ce qui l'obligea à approcher plus près de la ville avec ses troupes, & à envoyer d'autres personnes à Messieurs du Chapitre, pour les presser de députer quelqu'un pour venir traiter ; ce qui fut fait. M. de Turenne leur dit que s'ils ne mandoient promptement à ces troupes de Baviere de se retirer, qu'ils ne continueroit plus le traité ; & que s'il voyoit le moindre bateau passer en deçà de l'eau, qu'il feroit attaquer la place de tous les côtés. Ils résolurent de capituler, n'y ayant point de chef pour leur faire prendre aucune résolution vigoureuse. Aussitôt les dragons de l'armée de Baviere se retirerent ; & M. de Turenne manda à M. le

Prince, qui étoit demeuré à Philisbourg, l'état
AN. 1644. auquel étoient les choses, lequel s'y en vint en diligence, accompagné de beaucoup d'officiers. Il signa la capitulation, qui étoit aussi avantageuse pour le Chapitre & les Bourgeois qu'ils le pouvoient souhaiter. L'Electeur, qui étoit dans le parti de l'Empereur, s'étoit retiré à Francfort, sachant le siége de Philisbourg. Il y avoit une petite place nommée Binghen, à quatre heures de Mayence, dans le bas du Rhin, qui se rendit en même-tems ; & à douze ou quinze lieues de là on reçut des sauvegardes, hors au château de Creutznac, où il y avoit deux cens hommes.

M. le Prince demeura quatre ou cinq jours à Mayence, & y reçut un envoyé de Madame la Landgrave de Hesse, & beaucoup de députés des lieux qui sont aux environs ; & y ayant laissé trois ou quatre cens hommes sous le vicomte de Courval, qui se mirent dans la citadelle qui ne valoit rien, & où on a beaucoup fait travailler depuis, il s'en retourna à l'armée qui étoit à Philisbourg, où on ramena toutes les troupes que M. de Turenne avoit emmenées à Mayence. On laissa aussi peu de gens à Oppenheim dans le chateau, & deux ou trois cens hommes dans Wormes.

On ne mit point de plus fortes garnisons dans ces places, parce qu'il n'y avoit point d'ennemis de ce côté du Rhin, hors dans la ville de Frankendal, où il y avoit sept ou huit cens hommes. M. de Lorraine avoit seulement laissé deux ou trois cens hommes dans Landau, qui est une ville Impériale à quatre heures de Philisbourg. M. le Prince trouva à propos d'envoyer M. d'Aumont, lieutenant-général, dans

l'armée de M. de Turenne, pour la prendre avec trois ou quatre mille hommes commandés, & quatre piéces de canon. Le lendemain de la tranchée ouverte, M. d'Aumont y reçut une grande blessure dont il mourut, après s'être fait porter à Spire. Il avoit servi cinq ou six ans en France de maréchal de camp, & n'avoit été fait lieutenant-général que cette campagne-là en Allemagne. C'étoit une personne de grande qualité, nourri dans la Cour, & qui étoit assez capable, & dans la guerre, & dans ce qui regardoit le progrès de sa fortune: il vivoit fort bien avec M. de Turenne, & mourut avec beaucoup de fermeté.

Comme on apprit sa mort à Philisbourg, M. le Prince trouva bon que M. de Turenne s'en allât au siége, où il y avoit eu peu de gens tués, & la place se rendit deux ou trois jours après: M. le Prince y vint faire un tour durant le siége. On envoya la garnison dans des châteaux que M. de Lorraine tenoit dans les montagnes; & y ayant laissé deux ou trois cens hommes, tout se rejoignit au corps à Philisbourg, dont M. le Prince obtint à la Cour le Gouvernement pour M. d'Espenan. Le mois d'octobre étant assez avancé, M. le Prince se retira en France avec son armée, passant par Keyserslouter & Deux-Ponts, & marchant droit à Metz, & ne laissa que quelques régimens d'infanterie nouveaux, dont les officiers de l'armée d'Allemagne retinrent avec beaucoup de peine les soldats, les officiers François ayant eu leur congé. Toute la cavalerie Françoise, qui n'étoit plus en état il y avoit déja quelque-tems, s'en retourna, & cinq ou six des plus vieux régimens. M. de Turenne de-

meura à Philisbourg avec l'armée, & fit prendre garde autant qu'il le put sur le pont, qu'il ne passât plus personne dès que M. le Prince eût fait passer ceux qu'il vouloit amener avec lui.

AN. 1644.

Quelques jours après, M. de Merci qui commandoit l'armée de Baviere, & qui s'étoit rafraichi, & l'avoit raccommodée dans le pays de Wirtemberg, sçachant que M. le Prince avec une bonne partie de l'armée s'en étoit retourné en France, rassembla ses troupes, marcha vers Heidelberg, & envoya prendre quelques dragons que M. de Turenne avoit mis dans Manheim, qui est une grande place sur le Rhin presque toute démolie: ensuite il fit passer le Rhin à quelques troupes, & fit semblant d'y faire un pont de bateaux, dans le dessein d'attirer l'armée du Roi pour couvrir toutes ces places de nouvelle conquête, où il y avoit peu de garnison, comme Spire, Wormes & Mayence; & ainsi dégarnissant Philisbourg, de l'attaquer, en se logeant entre le Rhin & la place; cè qui est aisé à faire, y ayant un espace de plus d'une portée de mousquet.

M. de Turenne, voyant qu'il étoit nécessaire de repasser le Rhin pour couvrir ces places, laissa deux mille hommes de pied dans un camp sous Philisbourg, pour en empêcher le siége; & ayant pris quelques mousquetaires commandés avec toute sa cavalerie, il repassa le Rhin, marcha à Spire, & envoya promptement mille chevaux dans Wormes & Mayence pour renforcer ces garnisons.

La place de Frankendal, qui est entre Spire & Wormes, incommodoit beaucoup la communication de ces deux places. M. de Turenne craignit que M. de Merci, en repassant le Rhin à

Manheim, ne s'en servît comme d'un magasin, & n'en tirât du canon & des munitions pour reprendre Wormes & Mayence, ce qui assurément eût été fort aisé; mais M. de Merci n'en fit rien, par des raisons que l'on ne peut pas bien pénétrer, dont je crois que la meilleure est que l'armée de Baviere a toujours craint de passer le Rhin, & de se ruiner par le manque de fourrages & de vivres, qui étoit si grand, que de Philisbourg à Mayence, en deçà du Rhin, il n'y avoit rien de semé, & rien à manger pour les chevaux que dans les villes. Il est certain d'ailleurs, que Wormes & Mayence étoient si foibles de garnison qu'elles n'eussent pas tenu deux jours; mais il arrive souvent qu'on ne sçait pas l'état des choses; c'est ce qui empêcha aussi M. de Merci de faire passer le Rhin à tout son corps: il n'y eut que peu de troupes qui vinrent en deçà, & tout le corps demeura entre Heidelberg & Manheim. An. 1644.

Les choses demeurerent quelques jours en cet état; & M. de Turenne, voyant qu'il n'y avoit plus à craindre que l'armée de Baviere passât le Rhin, & que toute la cavalerie se ruinoit faute de fourages, garda seulement trois ou quatre régimens de cavalerie sans bagage, qu'il mit dans les villes à qui il faisoit fournir quelque paillée, & fort rarement de l'avoine, & envoya tout le reste de sa cavalerie dans les montagnes de Lorraine, ayant écrit à la Cour pour leur faire donner des quartiers d'hiver dans ce pays, & dans les Evêchés de Metz, Toul & Verdun, gardant toute l'infanterie avec lui en Allemagne, & laissant un corps de deux mille hommes sous Philisbourg, jusqu'à ce qu'il sçût que l'armée de Baviere fût sépa-

rée ; ce qui ne fut que dans le mois de décembre.

An. 1644.

Peu de tems après que M. de Turenne eut renvoyé cette cavalerie, il apprit que M. de Lorraine passoit la Moselle avec cinq ou six mille hommes, & avoit investi un escadron de cavalerie dans Castelaun, & un autre dans Simeren, deux petites places dans le Hundstruck, à quatre ou cinq heures de la Moselle, où M. de Turenne avoit envoyé ces deux escadrons pour trouver du fourrage. Celui de Castelaun demeura dans cette petite place, qui ne fut point attaquée ; celui de Simeren se retira à Mayence avec peu de perte. M. de Turenne, qui ne pouvoit plus faire revenir sa cavalerie, & aussi qui ne pouvoit pas prendre celle qu'il avoit postée dans les villes du Rhin, M. de Merci étant encore ensemble au-delà, s'en alla vers Mayence avec quatre ou cinq cens chevaux, & apprit en chemin que M. de Lorraine avoit attaqué Bacharach, qui est une petite place sur le Rhin où il y avoit cent hommes de garnison : il n'étoit pas en état de la secourir ; néanmoins il étoit bien aise de faire croire à M. de Lorraine qu'il y marchoit avec beaucoup de gens. Etant arrivé près de Binghen, qui n'en est qu'à trois heures, il envoya des partis & des sauvegardes en divers lieux pour préparer des vivres pour l'armée, & fit même entrer quelques-uns de ses gardes dans le château, qui crierent aux Lorrains que l'armée venoit : M. de Lorraine leva le siége, & se retira au-delà de la Moselle. Il étoit demeuré deux cens hommes dans le château de Creutznac, qui a au-dessous une assez jolie ville ; & ce château étant un poste très-considérable entre le Rhin

& la Moselle, M. de Turenne crut qu'en logeant son Infanterie dans la ville, & ayant le couvert & des vivres, il feroit le siége durant l'hiver assez commodément. Il y demeura en effet avec mille hommes de pied & deux cens chevaux ; & en quinze ou seize jours, le château se rendit après une assez grande résistance. An. 1644.

Ce fut environ vers le milieu du mois de décembre que les quartiers furent donnés en Lorraine, en Alsace & le long du Rhin, où le pays étoit si ruiné, qu'en vingt lieues on ne pouvoit pas trouver à nourrir un cheval, hors dans les grandes villes qui étoient fort misérables par les quartiers d'hiver des Lorrains, & en quelque petit Château, où il demeuroit quelque homme de qualité, qu'on ne vouloit pas entiérement achever de ruiner.

M. de Turenne crut qu'il étoit bon qu'il n'allât pas à la Cour pendant l'hiver, afin d'être en état de se mettre en campagne plutôt; & M. le Cardinal l'ayant trouvé bon, il demeura à Spire; de-là, il envoya prier M. de la Ferté, gouverneur de Lorraine, de hâter le paiement des quartiers d'hiver aux troupes; M. de la Ferté le fit très-ponctuellement dans tous les lieux de son gouvernement, & leur fit donner trois mois de paie. De cette maniere, la cavalerie qui montoit à cinq mille chevaux, & l'infanterie à cinq ou six mille hommes de pied, avec douze ou quinze pieces de canon, furent prêtes vers la fin du mois de mars, de repasser le Rhin sur un pont de bateaux que l'on fit faire à Spire. An. 1645.

M. de Turenne avoit pressé le tems de se mettre en campagne, à cause que l'armée de

An. 1645. Baviere avoit détaché un corps de trois ou quatre mille hommes pour fortifier l'armée de l'Empereur, sous le commandement de M. de Bauschemberg, général de l'artillerie, & de Jean de Wert dans la bataille de Tabor, où M. Torstenson défit & prit prisonnier le général Hatzfelt, après avoir dans le commencement de la même année ruiné l'armée de l'Empereur [1] dans divers combats, par une suite de conduite fondée sur une grande expérience, & accompagnée d'un grand courage & d'un grand jugement; ce qui est fort supérieur au gain d'une bataille. L'armée du Roi ayant donc passé le Rhin, on fut trois ou quatre jours à se mettre ensemble vers Phortzheim, petite ville du pays de Wirtemberg, à trois ou quatre heures de la riviere de Nekre, derriere laquelle étoit M. de Merci, avec un corps, à ce que je crois, de six ou sept mille hommes, n'ayant point hâté ses recrues, & ayant laissé rafraichir ses troupes dans des lieux un peu éloignés, en attendant que la saison fût avancée, & que les herbes donnassent plus de commodité à son armée de se rassembler. M. de Turenne ayant appris qu'il y avoit des gués à la riviere, partit de bon matin, & y étant arrivé, se campa de bonne heure, non pas vis-à-vis du lieu où les ennemis étoient logés, mais à deux heures plus bas, & la passa sans nulle difficulté.

M. de Merci, qui ne crut pas que son armée étoit en état, se retira vers la Suabe; & M. de Turenne ayant suivi sa marche, passa auprès

[1] Cette armée étoit commandée par le général Galas.

d'Hailbron, où les ennemis avoient garnison, & arriva à Suabeschal avant M. de Merci, qui avoit ses maréchaux des logis à la porte de la ville; mais comme M. de Turenne fit promptement avancer ses dragons, les bourgeois ouvrirent les portes, comme ils le font toujours au plus fort, & à celui qui arrive le premier. Comme il n'avoit avancé aux portes de la ville qu'avec la cavalerie, & qu'il avoit laissé son infanterie à trois heures de-là, avec le bagage qui n'avoit pas pu suivre à cause de la longue marche, il craignit que M. de Merci, ayant nouvelle de sa séparation, n'envoyât attaquer cette infanterie, avec laquelle il n'étoit demeuré que deux régimens de cavalerie: ainsi après avoir laissé ses dragons pour garder la porte, il retourna promptement la nuit au lieu où il croyoit que l'infanterie seroit demeurée. M. de Merci, ne doutant point que ce ne fût toute l'armée qui étoit arrivée à Suabeschal, avoit continué à marcher plus avant vers Dinkespuhel & Feuchtwang. On ne laissa pas néanmoins, quand l'infanterie fut arrivée, de continuer à suivre les ennemis, laissant le bagage dans la ville; mais sans l'appréhension que l'on eut pour l'infanterie, je suis persuadé que si la cavalerie eût marché d'abord après M. de Merci, qu'elle l'eût arrêté dans sa marche, qu'elle eût donné tems à l'infanterie de venir, & que l'on eût combattu avec grand avantage: on se contenta de suivre l'ennemi cinq ou six lieues, sans aucune rencontre considérable que de quelques petits partis. M. de Turenne étant revenu à Suabeschal, y demeura deux ou trois jours; d'où il marcha vers la riviére du Tauber à Mariendal, autour duquel il y a plusieurs AN. 1645.

An. 1645. petites villes d'où l'on peut tirer beaucoup de ſubſiſtance ; il s'y arrêta, afin d'avoir derriere lui la Heſſe, dont il eſpéroit dans l'été tirer des troupes pour avancer dans l'Allemagne. Il paroiſſoit auſſi que l'on s'éloignoit plus de l'ennemi qui étoit vers Feuchtwang, & l'on croyoit qu'il ſe ſépareroit pour ſe rafraîchir, ayant tout le derriere libre du haut Palatinat & de la Baviere.

Dès que l'armée fut arrivée à Mariendal, comme c'étoit dans la fin du mois d'avril, & qu'il n'y avoit point encore d'herbes, on preſſa fort M. de Turenne de permettre que la cavalerie ſe ſéparât dans les petites villes, où on laiſſeroit ſon bagage au premier ordre, & qu'on viendroit promptement au rendez-vous. Pour dire vrai, le trop de facilité à ne point faire pâtir la cavalerie, faute de fourrage ; la grande envie qu'ils ſe miſſent promptement en bon état, pluſieurs officiers aſſurant que chacun dans ſon lieu acheteroit des chevaux pour les démontés, & auſſi l'éloignement de l'ennemi qui étoit à près de dix heures de-là, les partis rapportant qu'ils étoient ſéparés, FIRENT RÉSOUDRE M. DE TURENNE MAL A PROPOS [1] à les envoyer dans de petits lieux fermés. Il retint néanmoins l'infanterie & le canon à une demie lieue de Mariendal, & envoya M. Roſen avec quatre ou cinq régimens à Rotembourg ſur le Tauber, qui eſt à plus de quatre heures de Mariendal ; mais les autres régimens étoient à deux & trois heures plus loin.

[1] Voilà le ſtile des grands hommes : ils avouent ingénument leurs fautes, & ne les diſſimulent point quand la vérité le demande.

Le lendemain que l'ordre fut donné pour se séparer, M. de Turenne, voyant bien qu'il n'y avoit point assez de certitude de la séparation de l'ennemi, pour avoir donné lieu à la résolution prise, envoya ordre à M. Rosen de se rapprocher avec les régimens; & hors ce qui étoit à deux heures plus loin, il fit revenir les autres régimens, excepté nouveau Rosen & Vousvors qui étoient extrêmement loin, l'un pour observer l'armée de Baviere, & l'autre vers la Franconie à cause de la garnison de Schweinfurt. Le premier ne fut pas assez diligent pour rejoindre, & l'autre n'eut presque pas de nouvelles du combat. AN. 1645.

M. de Turenne, étant presque dans la certitude que l'ennemi feroit la marche que l'on apprit qu'il fit, alla se promener le jour avant le combat avec la grand'garde à trois lieues, sur le chemin par lequel l'ennemi pouvoit l'attaquer. Etant revenu fort tard, & M. Rosen s'étant rapproché avec plus de la moitié de la cavalerie, il apprit à deux heures après minuit par un parti, que l'ennemi avec tout le cops de l'armée avoit quitté Feuchtwang & marchoit droit à lui; c'étoit le deuxieme de mai. En même-tems, il envoie ordre aux régimens de cavalerie qui étoient à deux ou trois heures de-là, de marcher, & il dit à M. Rosen de monter à cheval & de s'en aller à la grand'garde, & faire assembler promptement en deçà du bois toutes les troupes qui en étoient proche. Malgré cet ordre, M. Rosen passe le bois qui pouvoit avoir cinq ou six cens pas, & mande à la cavalerie de le venir joindre au-delà du bois; ce qu'il n'eût pas fait assurément s'il eût cru l'armée de l'ennemi si proche; car il est certain que si elle

se fût mise ensemble en-deça du bois, on se seroit retiré sans combattre.

AN. 1645.

M. de Turenne, qui n'avoit pas demeuré plus d'un quart d'heure dans le quartier pour donner ses ordres à toutes les troupes, monte à cheval, & ne trouvant plus la grand'garde, la suit au travers du bois, & étant au-delà, il vit sept ou huit régimens de sa cavalerie, qui composoient ce qu'il y avoit d'arrivé, que M. Rosen mettoit en bataille, & jettant la vue plus loin, il vit l'avant-garde de l'ennemi qui sortoit d'un autre bois, sur un assez grand front à un petit quart-d'heure de lui. Quoique la chose fût assez surprenante, & qu'elle ne présageoit rien de bon dans la suite, il ne crut pas qu'il y eût rien à faire qu'à se mettre en bataille avec une partie de l'armée, comme si elle y avoit été toute, n'ayant pas encore assez de gens ensemble pour marcher à l'ennemi, son infanterie ne commençant qu'à arriver. L'ennemi étoit trop proche pour changer de posture & se mettre derriere le bois : ainsi il ne songea qu'à se servir de l'avantage du lieu, & y ayant un petit bois à main droite de la plaine où étoit la cavalerie, il y mit son infanterie qui n'étoit pas composée de plus de trois mille hommes. M. de Smitberg & M. du Passage la commandoient, & comme ce lieu-là servoit comme d'aile droite, il se contenta de laisser deux escadrons derriere ce bois, & mit toute sa cavalerie sur une ligne avec deux escadrons de seconde ligne à la main gauche du grand bois. M. Rosen se mit tout à fait à l'aile droite de cette ligne, & M. de Turenne à la gauche.

On attendit l'ennemi en cette posture, lequel en peu de tems descendit dans la plaine;

& mettant son infanterie au milieu des deux ailes de sa cavalerie, M. de Merci, qui étoit général de l'armée, se met à la tête & marche droit au bois, ayant par ce moyen son aile gauche qui ne pouvoit pas bien agir qu'il ne fût maître du bois : mais comme il ne pouvoit pas d'abord voir la situation du lieu, il mettoit son armée en bataille comme on fait d'ordinaire: Comme il fut à cent pas du bois, & que l'infanterie n'avoit point encore fait de décharge, M. de Turenne marcha avec sa cavalerie au-devant de l'aile droite de l'ennemi dont tous les escadrons furent rompus, & la seconde ligne fut ébranlée. Dans ce même tems, l'infanterie de l'ennemi avançant vers le petit bois, celle de l'armée du Roi ne fit qu'une décharge & se jette en confusion dans le bois : ainsi l'aile gauche de l'ennemi trouva le moyen d'avancer à la faveur du bois que son infanterie avoit gagné. La cavalerie de l'armée du Roi qui ne voyoit plus devant elle que trois escadrons de réserve de l'ennemi, la premiere & la seconde ligne étant en confusion, apperçut tous ses fantassins qui avoient jetté les armes, & les escadrons de l'ennemi qui se formoient derriere elle. En même tems la confusion commença à s'y mettre & bientôt après la déroute entiere. M. Rosen y fut pris, ayant très-bien fait son devoir & toute la cavalerie aussi. M. de Turenne se retira dans le grand bois, ayant été fort pressé par deux cavaliers de demander quartier ; & ayant percé tout au travers avec deux ou trois personnes avec lui, il trouva au-delà du bois trois regimens de cavalerie, Duras, Beauveau & Traci arrivés, & par malheur quantité de cavaliers ayant fait saigner leurs chevaux à cause

AN. 1645.

de la saison, les régimens ne purent monter
An. 1645. assez-tôt à cheval pour venir au combat.

A ces régimens, il s'y joignit bien douze ou quinze cens cheveaux des régimens qui avoient été rompus, & M. de Turenne, les ayant mis en bataille, vouloit aller contre les ennemis, s'ils eussent promptement passé le bois; mais voyant qu'ils se donnoient assez de tems pour se remettre en posture après le combat, & que toute son infanterie étoit perdue, & qu'il ne restoit que trois régimens qui n'eussent pas combattu, il aima mieux sauver ce qui restoit, quoiqu'il le fit avec assez de peine. Ainsi il commanda à M. de Beauvau de marcher avec son régiment & toute la cavalerie Allemande qui restoit du combat, droit au Mein, & lui donna ordre de s'arrêter à l'entrée du pays de Hesse; ce qui pourroit être à quinze ou seize heures de là. Il demeura lui-même avec ses deux régimens de Duras & Traci, pour la retraite & pour donner aux autres le tems de passer le Tauber, où il y avoit divers gués; ce qui se fit comme il l'avoit pensé. Aussi-tôt qu'il vit toute cette cavalerie assez loin pour n'être plus en danger, il songea à se retirer aussi. Les ennemis, ayant apperçu ces deux régimens qui se retiroient seuls, vinrent de tous côtés pour leur couper le chemin; mais M. de Turenne se retira avec assez d'ordre jusques sur le Tauber qui étoit dans la même campagne, & l'on repoussa deux ou trois fois les ennemis qui vouloient suivre par le même gué par lequel on avoit passé. A la fin en ayant trouvé divers autres, on fut obligé de prendre son chemin avec de petites troupes, après avoir perdu une partie des étendarts. Ces deux régimens, parti-

culierement celui de Duras qui avoit l'arriere-garde, fit dans cette occasion tout ce qui se peut de hardi & de vigoureux. M. de Turenne se retira d'abord avec quinze ou vingt officiers ou cavaliers, & peu de tems après avec une troupe de cent ou cent cinquante chevaux, avec laquelle ayant marché toute la nuit & passé le Mein à gué, il alla le lendemain vers le soir rejoindre sa cavalerie vers la Hesse. L'ennemi prit une grande partie de l'infanterie, tout le bagage, dix pieces de canon & douze ou quinze cens cavaliers ou officiers de cavalerie. M. de Montausier, M. de Smitberg & M. du Passage furent pris, & l'ennemi demeura quelques jours sans bouger. AN. 1645.

M. de Turenne, croyant que quelque corps de cavalerie pourroit le suivre, demeura un jour ou deux dans le bois avec douze ou quinze cens chevaux: mais n'ayant rien vu paroître, il avança jusques sur les frontieres de la Hesse, où madame la Landgrave lui envoya promptement M. Geis qui commandoit ses troupes, avec deux de ses conseillers, pour tâcher à lui persuader de se retirer vers le Rhin, lui alléguant qu'il assureroit par-là les places qu'il avoit laissées dégarnies, & qu'il joindroit plutôt les troupes que l'on devoit envoyer de France pour le renforcer. Mais ces conseillers taisoient la principale raison qui poussoit la Landgrave à souhaiter que l'armée marchât vers le Rhin; c'étoit qu'elle craignoit d'attirer la guerre dans son pays, & ne vouloit pas mettre si-tôt son armée en campagne: mais M. de Turenne qui savoit que ce qu'il faisoit étoit le seul moyen de faire que toutes les troupes Hessiennes le joignissent, & de faire sortir M. Konigsmarc de

An. 1645. ses quartiers, s'opiniâtra à ne pas changer de résolution, & lui manda que si l'ennemi marchoit à lui, qu'il se retireroit tout au travers de la Hesse, & qu'à quelque prix que ce fût, il n'iroit point vers le Rhin, & entreroit plutôt vers le pays de Brunswic. Il fit aussi savoir la même chose à M. Kognismarc qui étoit dans ses quartiers à dix ou douze lieues derriere Cassel sur le Weser. Ce général avoit les mêmes intentions que les Hessiens, de ne point se mettre si-tôt en campagne, & ne souhaitoit point que la guerre fût attirée vers ces quartiers-là ; mais la fermeté de M. de Turenne le fit résoudre à se remettre ensemble.

M. de Turenne, ayant fait retirer ses troupes dans la comté de Waldec, alla jusques à Cassel, où il reçut beaucoup de civilités de madame la Landgrave, & connut que tout ce qu'il avoit oui dire d'elle étoit véritable, qu'elle avoit beaucoup de jugement, de courage & de conduite en toutes ses actions. Elle fit rassembler ses troupes qui montoient à six mille hommes, laissant ses places remplies, & M. Konigsmarc, qui avoit plus de quatre mille hommes, s'avança aussi sans perdre de tems.

M. de Turenne, ayant eu nouvelle que M. de Merci s'étant approché avoit attaqué Kinchaim [1], petite place à l'entrée de la Hesse, manda au gouverneur que s'il pouvoit tenir cinq ou six jours, qu'il seroit secouru ; ce qui lui fit prendre la résolution de ne se pas rendre, quoiqu'il y eût une assez grande breche faite,

[1] On n'a pû lire dans l'original le nom de la ville assiégée, mais Puffendorf l'appelle Kirchaim.

Les François ayant joint M. Konigſmarc & les Heſſiens, marcherent droit à l'ennemi qui leva le ſiége environ le dix ou douzieme jours après que la bataille de Mariendal avoit été donnée. M. de Turenne pouvoit avoir de reſte trois ou quatre mille chevaux, & ſeulement douze ou quinze cens hommes de pied qu'il avoit ramaſſés; l'ennemi s'étant retiré vers la Franconie, les trois armées demeurerent quelques jours dans le pays de M. le Landgrave de Darmſtadt. Dans ce tems-là on eut nouvelles que M. le duc d'Enguien avec ſept ou huit mille hommes marchoit vers le Rhin; ce qui obligea M. de Turenne, joint avec M Konigſmarc & les Heſſiens, d'aller dans le pays de Darmſtadt, & de-là dans le Bergſtras pour le joindre. AN. 1645.

M. d'Enguien paſſa le Rhin vers Spire, & il fut réſolu que les armées jointes marcheroient vers le Nekcre, & que l'on tâcheroit d'arriver à Hailbron avant l'ennemi. On marcha en grande diligence avec un gros corps de cavalerie d'avant-garde à une heure d'Hailbron, où l'on vit l'armée ennemie qui arrivoit de l'autre côté du Nekcre, & qui ſe mettoit en bataille ſur un côteau de vignes auprès de la ville: ce qui fit faire alte à l'avant-garde. On attendit l'infanterie qui étoit aſſez éloignée, & l'on campa ce ſoir en ce lieu. Voyant qu'on ne pouvoit pas attaquer Hailbron ni paſſer le Nekcre en cet endroit-là, toute l'armée des ennemis y étant oppoſée, on marcha à Vimpfen, petite ville ſur le Nekcre à deux heures au-deſſous d'Hailbron; on mit promptement le canon en batterie, & la ville ſe rendit. Il me ſemble qu'il n'y avoit pas plus de trois cens hommes dans la place.

AN. 1645. L'ennemi, voyant que l'on avoit par ce moyen un passage sur le Nekcre, laissa une bonne garnison à Hailbron, se retira & alla camper à Feuchtwang, où il fit quelques retranchemens. L'armée du Roi, laissant peu de gens dans Vimpfen, passa le Neckre. M. Konigsmarc, voyant les ennemis éloignés & bien aises d'être à part en Franconie, feignit d'être mécontent de M. le Prince sans aucun sujet légitime [1], s'en sépara sans prendre congé de lui, marcha deux jours vers le Mein sans s'arrêter, & on n'eut plus aucune nouvelle de lui. C'est un homme nourri dans la guerre, accoutumé aux grands commandemens, assez glorieux & intéressé, & qui veut que toutes choses dépendent si fort de lui, qu'il s'accommode difficilement avec ses supérieurs, & tend toujours à se séparer. Au reste, c'est une personne qui a de grands talens pour la guerre, & qui a servi très-dignement la couronne de Suede. M. de Turenne ne peut que se louer de la façon dont il en usa avec lui en recevant ses ordres avant que M. le Prince fût arrivé.

Après son départ, les Hessiens demeurant avec nous, on marcha à Rottembourg sur le Tauber, où l'on séjourna quelques jours. M. de Merci se retira plus avant dans le pays vers Dinkespuhel, où il laissa trois ou quatre cens hommes, & se campa à trois ou quatre lieues de là derriere des bois. Peu de jours après, l'armée du Roi arriva près de Dinkespuel &

[1] Le Vicomte cache toujours les fautes des autres, en relevant les siennes.

forma le dessein de l'attaquer. On fit avancer des mousquetaires dans des maisons ruinées & l'on y ouvrit quelque tranchée ; mais avant minuit un officier prisonnier, qui s'étoit sauvé de l'armée de Baviere, vint avertir M. de Turenne que M. de Merci, croyant que l'armée du Roi s'attacheroit au siége de Dinkesphuel, marchoit toute la nuit, & étoit à deux heures de là, derriere le bois. M. de Turenne alla promptement en avertir M. d'Enguien, qui résolut de laisser tout le bagage avec deux ou trois régimens de cavalerie, & de partir incontinent avec toute l'armée pour suivre M. de Merci. AN. 1645.

On partit à une heure après minuit. M. de Turenne avoit l'avant-garde, & on traversa un bois. M. d'Enguien y étoit, & avoit laissé M. le maréchal de Gramont avec son armée à l'arriere-garde. En sortant du bois, le jour étoit déja assez grand pour voir une petite troupe des Bavarois ; & peu de tems après, en la poussant, on découvrit quelques escadrons ennemis, lesquels ayant vu la tête de notre avant-garde, se retirerent en diligence vers le corps de leur armée, dont ces troupes étoient l'avant-garde ; desorte que si l'on ne fût pas parti de trop bonne heure, on les eût trouvé dans la marche, & par conséquent en fort mauvaise posture. Ils s'arrêterent derriere plusieurs étangs, se mirent aussi-tôt en bataille, &, ayant placé leur canon, commencerent à faire des travaux à leur tête, & à se retrancher.

L'armée du Roi se mit en bataille au sortir du bois ; mais elle ne put aller à eux que par des défilés. On fit avancer le canon qui les incommoda assez ; mais le leur qui étoit déja

AN. 1645. placé nous fit beaucoup plus de mal. La journée se passa toute entiere à se canoner de part & d'autre avec assez de perte. Le lendemain, deux heures devant le jour, nous nous retirâmes par le même chemin par lequel nous étions venus ; c'étoit par un défilé dans le bois. L'ennemi ne suivit qu'avec quelque cavalerie, & il n'y eut qu'une escarmouche, quoiqu'il y eût un tems auquel il eût pu défaire une partie de notre arriere garde. On repassa donc le bois, & on alla joindre le bagage auprès de Dinkespuhel où l'on campa : mais ne jugeant pas à propos de s'arrêter à une si petite place, on résolut de marcher à Nordlingen, & d'y arriver avant l'enemi ; ce qui étoit fort aisé. Le lendemain l'armée partit de bonne heure, & ayant marché deux ou trois heures, arriva vers les neuf heures du matin dans la plaine assez proche de Nordlingen : n'y voyant rien paroître, on résolut de faire alte avec quelque intention d'y camper, mais pas encore avec ordre de décharger le bagage ni de tendre les tentes. Comme M. de Turenne s'avança dans la plaine avec une petite garde, & que M. le Prince alla aussi se promener fort près de-là avec une autre, il tomba sur un parti Allemand qui rodoit, & emmena deux ou trois prisonniers qui dirent que l'armée de l'ennemi passoit un ruisseau à une heure de-là pour s'approcher de Nordlingen. M. de Turenne joignit promptement M. le Prince, & ayant appris qu'il n'y avoit point de ruisseau entre le lieu où l'ennemi passoit & celui où l'on étoit, on envoya à l'armée pour ordonner que personne ne s'écartât. M. le Prince & M. de Turenne s'avancerent encore avec peu de gens pour recon-

noître & apprendre plus certainement ce que faisoit l'ennemi, & s'il continuoit sa marche. La plaine est si rase & s'étend si loin, que l'on ne craignoit pas de s'avancer avec peu de gens. AN. 1645.

M. de Merci, qui commandoit l'armée de Baviere à laqu'elle s'étoit joint un corps de six ou sept mille hommes de l'Empereur, commandé par le général Gléen, étant arrivé sur le bord d'un ruisseau à neuf heures du matin, & jugeant, comme il étoit vrai, que l'armée du Roi étoit campée auprès de Nordlingen que nous voulions assiéger, crut qu'en passant ce ruisseau sans bagage il pourroit avec sûreté s'approcher de Nordlingen ; à cause des montagnes & des avantages qu'il pouvoit prendre avec son armée. Il se persuada aussi qu'on ne l'attaqueroit point ce jour-là, & qu'ainsi il auroit le tems de se retrancher, ce qu'il étoit accoutumé de faire en grande diligence, n'ayant ordinairement à la suite de son armée d'autres chariots que ceux de munitions de guerre & ceux dans lesquels étoient les outils. Il continua donc sa route & se posta à trois ou quatre cens pas du ruisseau sur une montagne [1], qui, à l'endroit où il l'abordoit, étoit assez haute, mais qui descendoit insensiblement vers un village [2]. Pour se servir du lieu selon la force de son armée & la situation du terrein, il commença à ranger son aile droite, composée d'un corps de l'Empereur & de quelques-unes de ses troupes, depuis l'endroit de la montagne qui appro-

[1] Montagne de Vineberg.
[2] Le village se nomme Allerheim.

AN. 1645. che le plus du ruisseau jusqu'au village, ayant deux régimens d'infanterie & son canon au lieu où commençoit son aile droite : dans l'endroit où l'aile droite finissoit, l'infanterie s'étendoit en bataille derriere le village, & dans l'action combattit presque toute pour le défendre; mais au commencement il ne fut occupé que par quelques mousquetaires commandés dans l'église & au clocher. Ensuite de l'infanterie qui étoit sur deux lignes de même que la cavalerie, l'aile gauche composée de la cavalerie de Baviere, & commandée par M. Jean de Wert, finissoit vers un petit château un peu élevé [1] autour duquel il y avoit de l'infanterie qui fermoit la gauche de l'armée, de même que ces deux régimens d'infanterie fermoient la droite. L'espace entre le village & le château étoit une plaine où se pouvoient bien tenir douze ou treize escadrons. C'est en cet ordre que se mit M. de Merci, tant pour combattre que pour camper si on n'étoit pas venu à lui.

M. le Prince, ayant vu que l'armée de l'ennemi passoit le ruisseau, manda aux troupes de se tenir prêtes à marcher, & étant confirmé par les partis & par sa vue même, que l'ennemi ne s'éloigneroit pas trop de vouloir combattre, il passa l'endroit derriere lequel il avoit un grand avantage, & manda à toute l'armée de marcher. Sur le midi, l'armée s'avanca dans cette grande plaine, & vers les quatre heures du soir on vint en présence. Il fallut assez de tems pour s'é-

[1] Puffendorf & tous les autres disent que le château étoit sur une hauteur ou colline nommée la colline d'Allerheim.

tendre & se mettre en état de combattre. Ce village qui étoit devant l'armée ennemie donnoit, avec raison, différentes pensées ou de l'attaquer ou de marcher vers les deux ailes avec la cavalerie seulement : mais comme la chose n'est pas assez sûre d'attaquer des ailes sans pousser en même tems l'infanterie qui est au milieu, on ne jugea pas à propos, quelque difficulté qu'il y eût à attaquer le village, d'aller au combat avec la cavalerie, sans que l'infanterie marchât de même front : & comme le village étoit plus de quatre cens pas plus avancé que le lieu où étoit leur armée, on crut qu'il falloit faire alte avec les deux ailes, pendant que l'infanterie combattroit pour emporter les premieres maisons de ce village, & s'en rendre maître, ou du moins d'une partie. Pour cet effet, on fit avancer le canon afin qu'on ne fût pas endommagé de celui de l'ennemi, sans l'incommoder avec le nôtre : mais comme celui qui est placé a beaucoup d'avantage sur ceux qui marchent, à cause qu'il faut toujours atteler les chevaux pour avancer, ce qui fait perdre beaucoup de tems, celui de l'ennemi incommodoit plus qu'il ne recevoit de dommage. AN. 1645.

En cette disposition, l'infanterie de l'armée du Roi marcha droit au village ; l'aile droite étant opposée à l'aile gauche de l'ennemi dans la plaine, & l'aile gauche à la droite de l'ennemi qui étoit sur cette montagne, laquelle descendoit insensiblement au village. L'infanterie trouva assez peu de résistance aux premieres maisons ; mais quand elle entra plus avant, trois ou quatre régimens de l'ennemi (dont une partie occupoit le cimetiere & l'église, & l'autre avoit percé les maisons) firent

AN. 1645. un si grand feu, qu'elle s'arrêta tout court, & commença à plier. On la seconda d'autres régimens, & M. de Merci, qui étoit derriere le village, fit soutenir la sienne par d'autres corps : ainsi le combat devint fort opiniâtre, avec beaucoup de perte de part & d'autre ; mais moins de celle de l'ennemi, à cause qu'il étoit logé dans les maisons percées : & même pendant que sa premiere ligne combattoit dans le village, la seconde travailloit sur la hauteur. Ces expédiens ne réussirent point, mais ils montrent beaucoup d'habileté & de sang froid dans le Général. M. le Prince vint souvent dans le village, y eut deux chevaux blessés sous lui, & plusieurs coups dans ses habits. Il laissa M. le maréchal de Gramont à l'aile droite de sa cavalerie. M. de Turenne faisoit aussi ce qu'il pouvoit pour faire avancer l'infanterie qui étoit dans le village proche de son aile. M. de Bellenave, maréchal de camp de son armée, y fut tué. M. de Castelnau, maréchal de bataille dans celle de M. le Prince, fut très-dangereusement blessé, aussi bien qu'un très-grand nombre d'officiers. Dans le fort, & sur la fin de ce combat, M. de Merci, général de l'armée de Baviere, reçut un coup de mousquet, dont il mourut sur le champ ; & je crois que quand l'aile gauche de l'ennemi que commandoit Jean de Wert avança contre la cavalerie de M. le Prince, qu'on ne savoit pas sa mort : le combat ayant duré plus d'une heure dans le village, où quelques escadrons étoient employés pour seconder l'infanterie, l'aile gauche de l'ennemi commença à marcher.

On a souvent dit qu'il y avoit eu quelques fautes en passant quelques fossés qu'il y avoit entre

entre les ailes, mais je ne trouve pas cela considérable; car toute l'aile droite de l'armée du Roi étoit en bataille, & voyoit devant elle *celle* de l'ennemi, laquelle en venant au petit pas au combat, ne trouva pas grande résistance. Quoique M. le maréchal de Grammont y fit tout ce qui se pouvoit, il fut fait prisonnier, n'ayant pu faire le devoir à la seconde ligne, non plus qu'à la premiere [1]. An. 1645.

M. le Prince, qui étoit fort près du village, passa à l'aile de M. de Turenne, lequel voyant que l'attaque du village ne réussissoit point, & que la cavalerie de l'aile gauche de l'ennemi marchoit à la cavalerie Françoise, s'avança avec son aile vers la montagne, & ayant parlé un instant avec M. le Prince, il lui dit, que s'il lui plaisoit de le soutenir avec quelques escadrons de la seconde ligne & les Hessiens, qu'il marchoit pour aller à la charge. M. le Prince y ayant consenti, M. de Turenne continua de monter la montagne à la tête du régiment de Flextein. Etant à cent pas de l'ennemi, il vit en se tournant que toute la cavalerie Françoise & l'infanterie qui avoit été poussée du village, étoit entierement mise en déroute dans la plaine.

Comme M. de Turenne continuoit à monter la montagne avec huit ou neuf escadrons de front, l'infanterie que l'ennemi avoit aux deux extrêmités de l'aile fit une décharge, & le canon eut loisir de faire trois ou quatre décharges, les

[1] L'historien du Vicomte a ajouté ici quelques circonstances, qu'il a trouvées dans les mémoires du maréchal de Grammont.

AN. 1645. premieres à balle, & la derniere avec des cartouches, dont le cheval de M. de Turenne fut blessé, & il en eut un coup dans sa cuirasse, & une partie des officiers du régiment de Flextein, & le colonel même, furent blessés avant que de venir à la charge contre un régiment de cavalerie qui étoit devant lui. Cela n'empêcha pas que toute l'aile étant marchée d'un front, ne renversât toute la premiere ligne de l'ennemi avec plus ou moins de résistance de quelques escadrons; & la seconde ligne de l'ennemi soutenant la premiere qui étoit renversée, le combat fut fort opiniâtre. On n'avoit qu'un escadron ou deux dans la seconde ligne; & les Hessiens qui étoient à la réserve, étoient un peu loin. Cela fut cause que l'on fut un peu poussé, mais sans déroute; car les escadrons étoient toujours en ordre, & même quelques-uns avoient de l'avantage sur ceux de l'ennemi; mais leur grand nombre l'emportoit.

Les Hessiens arriverent, & M. le Prince à leur tête agissoit avec autant de courage que de prudence. La cavalerie Weymarienne voyant les Hessiens approcher, se rallia, & on chargea tout d'un tems tout le corps de la cavalerie ennemie, qui s'étoit mis sur une seule ligne; on la rompit; tout le canon qui étoit sur cette montagne fut pris, & les régimens d'infanterie qui étoient avec l'aile droite furent défaits, & le général de l'armée de l'Empereur, nommé Gleen, pris.

D'un autre côté, toute la cavalerie de M. le Prince, premiere & seconde ligne, & même sa réserve commandée par le chevalier de Chabot, & toute l'infanterie qui s'en étoit fuie dans la plaine, étant chassée du village, fut entie-

rement défaite. Jean de Wert laissa suivre la victoire de ce côté-là par deux régimens, qui poussérent nos troupes deux lieues jusqu'au bagage, & revint pour seconder son aile droite, ou pour arrêter la déroute. Si au lieu de retourner par le même endroit, en laissant le village à main gauche, ils eussent marché dans la plaine droit à la cavalerie Weymarienne & Hessienne, l'on n'auroit pas été en état de faire aucune résistance, & le désordre se seroit mis très-facilement dans notre aile gauche ainsi enveloppée. AN. 1645.

Comme la cavalerie de M. de Wert commença à revenir derriere le village, le soleil étoit déja couché, & la nuit venant incontinent après, les deux ailes qui avoient battu ce qui étoit devant eux, demeurerent en bataille l'une devant l'autre; & comme la cavalerie de l'armée du Roi étoit un peu plus avancée que le village, quelques régimens de l'ennemi qui étoient dans le cimetiere & dans l'Eglise se rendirent à M. de Turenne, & sortirent de-là sans armes à l'entrée de la nuit, sans sçavoir que leurs troupes n'étoient pas à cinq cens pas de-là.

La cavalerie demeura une partie de la nuit fort proche l'une de l'autre dans la plaine, les gardes avancées de part & d'autre n'étant pas à cinquante pas l'une de l'autre. A une heure après minuit l'armée des ennemis commença à se retirer, n'en ayant pas plus de raison que celle du Roi, si ce n'est qu'ils avoient perdu leur Général. On n'entendit pas beaucoup de bruit, car ils n'avoient pas de bagage: je crois qu'ils n'emmenerent que quatre petites pieces de canon; tout le reste qui étoit douze ou

AN. 1645. quinze, demeura ſur le champ de bataille. A la pointe du jour on ne vit plus perſonne, & on ſçut que les ennemis s'étoient retirés vers Donawert, petite ville où il y a un pont ſur le Danube, à quatre heures de-là. M. de Turenne les pourſuivit juſqu'à la vue de Donawert, avec deux ou trois mille chevaux.

L'armée du Roi y eut toute ſon aile droite battue, & toute ſon infanterie entierement miſe en confuſion, hors trois bataillons Heſſiens qui étoient à la réſerve, & je crois qu'il y eut bien trois à quatre mille hommes de pied tués ſur la place. De l'armée de l'ennemi toute l'aile droite fut battue, trois ou quatre régimens d'infanterie qui étoient mêlés avec elle, défaits, deux qui ſe rendirent dans l'Egliſe, beaucoup de gens tués dans le village, & preſque tout ſon canon pris. Pour parler de la perte des hommes, je crois que celle que fit l'armée du Roi fut plus grande que celle de l'ennemi. M. le Maréchal de Grammont fut pris d'un côté, & le général Gleen de l'autre, & un très-grand nombre d'officiers & beaucoup d'étendarts : notre cavalerie Allemande des vieux corps fit très-bien, comme auſſi les régimens de Duras & de Traci.

On fut quelques jours ſans pouvoir mettre enſemble plus de douze ou quinze cens hommes de pied de toute l'infanterie Françoiſe. Après avoir demeuré un jour ou deux auprès de Nordlingen, M. le Prince ſçachant que les Bourgeois y étoient les plus forts, & que l'ennemi n'y avoit que quatre cens hommes, réſolut de l'attaquer; les habitans de la ville demanderent à capituler dès la premiere nuit, & on renvoya la garniſon à l'armée de l'ennemi;

mais je crois qu'on retint leurs armes. On demeura sept ou huit jours à Nordlingen, qui est une assez grande & bonne ville, où l'on se racommodā beaucoup: on y trouva des armes, assez de chevaux pour les équipages, des harnois, & beaucoup de médicamens pour les blessés. Après y avoir laissé une fort petite garnison, on alla attaquer Dinkespuhel, qui ne se défendit que trois jours. Quand on vouloit se rapprocher du Neckre & du Rhin à cause de l'état de l'armée, & pour pouvoir toucher quelque argent, M. le Prince tomba malade auprès de Dinkespuhel, & suivit la marche de l'armée jusqu'auprès de Hailbron, d'où on lui donna de la cavalerie pour l'emmener à Philisbourg où il fut fort malade; il s'en retourna de-là en France, laissant M. le maréchal de Grammont pour commander son armée, laquelle demeura jointe avec celle d'Allemagne que commandoit M. de Turenne. Ils se camperent auprès d'Hailbron; comme l'ennemi y avoit mille hommes de garnison, & qu'il y avoit jetté encore quelque infanterie, l'on ne se crut pas en état de l'assiéger, & on demeura autour de la place huit ou dix jours pour attendre quelques convois de Philisbourg, & de l'argent. Quand ces convois furent arrivés, on avança avec l'armée par le comté de Hohenloe jusqu'à Suabeschal, à dessein d'y attendre l'hiver, & de prendre des quartiers dans la Suabe, en poussant l'armée de Baviere au-delà du Danube. L'armée de l'ennemi se tenoit assez près du Danube au commencement; mais un peu après elle vint camper à cinq ou six heures de l'armée du Roi, pour empêcher les fourrages. On demeura douze ou quinze jours

AN. 1645.

en cette diſpoſition, juſqu'aſſez avant dans le
AN. 1645. mois d'octobre.

Les Suédois avoient gagné au commencement de la campagne la bataille de Tabor, & avoient enſuite aſſiégé Brin. Ils y trouverent une ſi grande réſiſtance, qu'ils y ruinerent leur armée, & furent contraints de ſe ſéparer de Ragotski [1], prince de Tranſilvanie, qui étoit venu à leur ſecours, & avec l'aſſiſtance duquel ils n'avoient pu réuſſir à la priſe de la place. Le ſiége de Brin aſſez proche de Vienne avoit obligé l'armée de l'Empereur de couvrir ſes pays héréditaires; mais quand le ſiége fut levé, l'armée des Suédois ſe retira vers la Siléſie pour ſe rafraîchir. Ce fut en ce tems que M. de Baviere, voyant que l'armée du Roi avançoit vers le commencement de l'hiver en Allemagne, & craignant qu'elle n'y prît ſes quartiers, envoya demander du ſecours à l'Empereur, le menaçant de s'accorder avec le Roi, s'il ne lui envoyoit promptement un renfort conſidérable. M. l'Archiduc partit avec ſix ou ſept mille chevaux & quelques dragons, ne menant point d'infanterie à cauſe de la longueur du chemin, & de la diligence qu'il vouloit faire; & ſe couvrant du Danube qu'il laiſſoit à ſa main droite, il vint à grandes journées à Donavert.

L'armée du Roi étoit toujours campée auprès de Suabeſchal; & on apprit par un officier qui ſortoit de priſon, qu'il venoit un corps conſidérable de l'armée de l'Empereur joindre

[1] Il ſe ſépara des Suédois, fit la paix avec l'Empereur, & ſe retira dans la Hongrie, ſelon Puffendorf, *de rebus Suecicis*.

celle de Baviere; ce qui obligea M. de Turenne de convenir avec M. le Maréchal de Grammont qu'il falloit se retirer vers le Neckre, & de-là vers le Rhin. Quelques heures après, le même bruit fut comfirmé par quelque cavalerie qui étoit à Dinkespuhel; ce qui hâta encore davantage la marche. On décampa quatre heures avant la nuit, cinq ou six heures après avoir fait partir le bagage; on marcha par la comté de Hohenloe vers le Neckre, vis-à-vis de Vimpfen, où l'on avoit laissé garnison depuis sa prise, & quoique la riviere ne fût presque pas guéable, en une nuit & un jour on passa avec toute l'armée à la nage, la cavalerie portant l'infanterie en croupe: le grand front rompant l'eau, la rendoit moins rapide, quoique profonde. On perdit quelque bagage, mais peu de soldats, & on se trouva auprès de Vimpfen. Comme on craignit que l'ennemi ne passât à Hailbron, & ne rencontrât l'armée du Roi dans sa marche, on se hâta de gagner Philisbourg.

AN. 1645.

Jean de Wert, qui avoit passé à Hailbron avec un corps de cavalerie, n'osant pas attaquer l'armée, quoiqu'elle marchât avec une assez longue file, elle arriva sous Philisbourg, où elle séjourna deux jours. Comme il n'y avoit point encore de bateaux pour faire un pont sur le Rhin, M. de Turenne, croyant qu'il n'y avoit que le corps de cavalerie de M. de Wert qui eût passé le Neckre, & que le reste de l'armée de l'Empereur & de Baviere ne s'avanceroit point quand ils sauroient l'armée du Roi sous Philisbourg, dit à M. le maréchal de Grammont que l'on pouvoit aller vers Graben, à deux heures de-là, & qu'il espéroit prendre

encore ses quartiers sans repasser le Rhin. M. le maréchal de Grammont y consentit, ne voulant point faire aucune difficulté sur ce qui faciliteroit les moyens d'hiverner en Allemagne, & même voulant toujours laisser à M. de Turenne en s'en retournant, les troupes du corps de M. le Prince qu'il lui demanderoit : ainsi, on marcha sans repasser le Rhin vers Graben à deux heures de Philisbourg ; & ayant séjourné un jour entier, on apprit vers le soir que toute l'armée de l'ennemi marchoit vers Philisbourg. Comme il n'y avoit que ce passage-là pour aller repasser le Rhin, on partit à l'entrée de la nuit ; & comme à la pointe du jour l'arriere-garde de l'armée du Roi approchoit de Philisbourg, on vit l'avant-garde de l'ennemi arriver dans la plaine, à une demie heure de la place. On resserra en même tems toute l'armée entre la place & le Rhin, & on commença à s'y retrancher.

AN. 1645.

M. l'Archiduc, avec ce corps de l'Empereur & toute l'armée de Baviere, se campa à une demie heure de la place, où il demeura deux jours, pendant lesquels on vit venir des bateaux de Spire ; mais n'en ayant pas la quantité qu'il falloit pour faire un pont, on ne fit passer que la cavalerie & le bagage, à la faveur du retranchement & du canon de la place ; ce que voyant l'armée de l'ennemi, il marcha vers Vimpfen, où on avoit laissé M. de Rochepaire avec six cens hommes, & le gros canon de l'armée. M. de Turenne, qui étoit demeuré sous Philisbourg avec toute son infanterie & un peu de cavalerie, fit faire un pont ; si-tôt que la quantité de bateaux nécessaire fut venue, manda promptement à sa cavalerie de revenir à Philis-

bourg, & supplia M. le maréchal de Grammont, qui étoit allé à Landau, de lui envoyer ce qu'il y avoit de François de cavalerie; ce qu'il fit; mais il ne vint pas plus de cinq cens chevaux de la cavalerie Allemande, une partie ayant refusé à leurs officiers de marcher. Ainsi le dessein ne put pas réussir; sans cet accident, on eût défait toute l'infanterie de l'ennemi, qui prit Vimpfen en sept ou huit jours par composition, & se retira ensuite dans ses quartiers. An. 1645.

Les deux armées de l'Empereur & de Baviere s'étant séparées, M. de Turenne repassa le Rhin; il ne crut pas à propos de châtier les régimens Allemans, tous les corps étant coupables; & aussi il est certan que quand il leur envoya l'ordre de revenir sur le Rhin, il ne les en croyoit pas si éloignés qu'étoit le lieu où ses ordres les trouverent. M. le maréchal de Grammont s'en retourna en France avec toute l'armée de M. le Prince; & M. de Turenne, sachant que l'armée de Flandre étoit fort occupée, & qu'il n'y avoit point de troupes dans le Luxembourg, résolut dans le mois de novembre d'aller à Treves, sachant qu'il y avoit fort peu de garnison: n'ayant pas pu mener plus de quinze cens hommes de pied & toute la cavalerie, il écrivit à M. le Cardinal pour le supplier de lui envoyer quelques régimens de l'armée de M. le Prince, qui étoit auprès de Metz, ce qu'il fit; mais il ne se trouva pas plus de sept ou huit cens fantassins qui pouvoient marcher. On fit aussi transporter par le Hundsruck deux ou trois pieces de canon avec beaucoup de peine. M. de Turenne, après avoir fait avertir M. l'Electeur de Treves, qui étoit à Coblentz, de se rendre à Treves, s'ap-

procha de la place, & l'ayant investie du côté
An. 1645. de Luxembourg par un corps de cavalerie, elle se rendit la seconde nuit de l'ouverture de la tranchée.

An. 1646. M. de Turenne y remit M. l'Electeur, & y séjourna sept ou huit jours; il fit faire un réduit auprès du pont où il laissa cinq cens hommes; donna des quartiers le long de la Moselle, & retourna sur le Rhin au château d'Obervesel, devant lequel il avoit laissé M. du Tot, maréchal de camp. Après un assez long blocus, ce château se rendit; toute l'armée ayant été distribuée le long du Rhin & de la Moselle, & quelque cavalerie envoyée en Lorraine, M. de Turenne retourna au comencement de février à la Cour.

M. le cardinal Mazarin étoit alors maître des affaires. Le Roi étoit fort jeune, & la Reine mere avoit une entiere confiance en M. le Cardinal. Comme M. de Turenne étoit fort bien avec lui, il approuvoit presque tous ses projets de campagne, & principalement dans une guerre éloignée de la Cour comme celle d'Allemagne. Ainsi il avoit trouvé bon que M. de Turenne concertât avec M. Torstenson, général des Suédois, que les armées de France & de Suéde se joignissent au commencement de la prochaine campagne, pour remédier aux inconvéniens que l'expérience avoit appris être presque infaillibles pendant leur séparation. Les deux armées, agissant toujours séparément, l'une vers les pays héréditaires, & l'autre le long du Rhin, ou dans le cercle de Suabe; l'armée de l'Empereur & celle de Baviere étant au milieu, envoyoient des secours contre celle qui les pressoit le plus, & rendoient presque

infructueux tous les avantages que l'on avoit par des combats. Comme le fruit principal que l'on peut tirer des victoires est de gagner un pays pour avoir des quartiers, & d'augmenter son armée en diminuant celle de l'ennemi, qui avec un peu de patience, se ruine peu à peu, on ne pouvoit pas tirer ce fruit, parce que le renfort que les armées ennemies se renvoyoient mutuellement faisoit perdre tous ces avantages; au lieu que l'armée de France & de Suede se joignant, pouvoient se concerter de maniere à ne se séparer plus, que suivant les mouvemens des armées opposées, & dans une distance à pouvoir se rejoindre quand celles des ennemis se mettroient ensemble. Ainsi M. de Turenne concerta avec M. Torstenson, que vers le mois de mai il viendroit avec l'armée Suedoise dans la Hesse, & que l'armée du Roi, passant le Rhin au-dessous de Mayence, se joindroit vers la comté de Nassau. An. 1646.

L'incommodité de la goutte & une longue indisposition, obligerent M. Torstenson à se retirer en Suede, après avoir acquis, depuis la mort de M. Banier, toute la réputation qu'un grand homme peut avoir par le gain de diverses batailles, par la ruine d'une grande armée ennemie qu'il réduisit à rien, & par une estime générale de prudence, de cœur & d'habileté; il laissa le commandement de l'armée à M. Wrangel, qui ayant passé une partie de l'hiver à prendre quelques petites places vers la Westphalie, se trouva en Hesse au commencement du printems.

M. de Turenne demeura six semaines à la Cour; M. de Bouillon son frere étoit à Rome, & ses affaires n'étant pas encore ajustées, M. le

AN. 1646. Cardinal offrit à M. de Turenne le duché de Château-Thierri qui devoit entrer dans l'échange de Sedan, en l'assurant que son acceptation ne nuiroit pas aux affaires de Monsieur son frere, & que l'on donneroit une autre terre à sa place; mais M. de Turenne, persuadé que cet avantage rallentiroit, s'il n'empêchoit pas la conclusion de l'échange de Sedan, convint avec M. le Cardinal qu'il ne prendroit rien jusqu'à ce que les affaires de Monsieur son frere fussent achevées. Il retourna donc au mois d'avril sur le Rhin, fit assembler toute l'armée dans le commencement de mai, & fit descendre un pont de bateaux auprès de Bacharach, pour aller joindre les Suedois dans la Hesse. Après avoir tout concerté pour cette jonction, M. le cardinal Mazarin lui envoya un gentilhomme nommé Saint-Aignan, pour lui dire que M. de Baviere ayant donné assurance à Messieurs les Plénipotentiaires à Munster, que son armée ne joindroit pas celle de l'Empereur, si celle du Roi ne passoit pas le Rhin, le Roi lui commandoit de ne pas traverser ce fleuve: le même gentilhomme lui fit entendre que la pensée de la Cour étoit d'assiéger Luxembourg. M. de Turenne, croyant que ce seroit la perte entiere des affaires d'Allemagne, se contenta de ne pas passer le Rhin, pour ne point contrevenir si promptement à un ordre exprès, & deux jours après que ce gentilhomme fut retourné, le pont de bateaux rompit par une grande crue d'eaux.

Pendant qu'on le raccommodoit, M. de Turenne apprit que l'armée de l'Empereur & de Baviere, s'étant jointes en Franconie, marchoient droit aux Suedois dans la Hesse, & ju-

gea que sa jonction avec eux étoit impossible en passant par le pont de Bacharach. Connoissant qu'il n'avoit point d'autre passage sur le *Rhin* que dans les villes que Messieurs les Etats de Hollande tenoient, il envoya quelques régimens d'infanterie à Mayence où il laissa M. du du Passage, partit deux jours après qu'il sçut la marche de l'ennemi, manda à M. le Cardinal par un sécrétaire la résolution qu'il prenoit, & alla passer la Moselle cinq ou six heures au-dessus de Coblents à gué, & de-là par le pays de Cologne & de Meurs à Rhimberg, & ensuite à Wesel, ayant envoyé un Gentilhomme à M. le prince d'Orange & à Messieurs les Etats pour leur demander le passage. An. 1648.

Il y avoit douze ou quatorze jours de marche d'où il étoit parti jusqu'à Wesel, où il trouva madame de Longueville qui alloit à Munster; il marcha deux jours avec l'armée sur la route de cette Princesse, & de-là, passant par Lipstadt que les Hessiens tenoient, il envoya avertir M. Wrangel (qui étoit aux frontieres de la Hesse) du tems qu'il pourroit le joindre. L'armée avoit marché plus d'un mois à fort grandes journées, durant lequel tems celle de l'Empereur & de Baviere ayant approché des Suedois, n'osa pas les attaquer à cause des postes avantageux qu'ils prirent. Il y eut quelques petits combats, mais pas un de considérable; & M. Wrangel se gouverna avec beaucoup de prudence & de résolution. Comme les armées ennemies sçurent que l'armée de France approchoit, ils se retirerent à cinq ou six heures des Suedois & se camperent auprès de Fridberg, petite ville, dans laquelle ils mirent deux ou trois cens hommes. L'armée du Roi joignit

An. 1646. celle des Suédois qui se mirent en bataille à son arrivée. Il y avoit plus de dix mille chevaux & six ou sept mille hommes de pied, & bien soixante pieces de canon. M. de Turenne soupa chez M. Wrangel avec beaucoup de réjouissance, & ayant seulement séjourné un jour à cause du manque de fourrage, l'armée du Roi prit l'avant-garde le premier jour; & M. de Turenne donna le mot; ensuite il le donnoit par écrit pour une semaine, & M. Wrangel pour l'autre, se l'envoyant ainsi l'un chez l'autre par quelque ajudant, sans qu'il y eût jamais aucune division; on marcha en deux jours près des ennemis qui étoient campés au lieu que j'ai dit. Ils faisoient alors trois salves, pour le jour, à ce que je crois, de la naissance de l'Empereur, & on voyoit par-là que leur corps étoit considérable. Ils avoient bien quatorze mille chevaux, dix mille hommes de pied & plus de cinquante pieces de canon. On s'approcha à un quart de lieue d'eux, & on ne jugea pas à propos de les attaquer dans un camp où ils étoient peu retranchés, mais fort avantageusement postés.

Après quelque escarmouche, le jour que l'armeée arriva près d'eux, on vint camper fort proche des murailles de Fridberg, où ils avoient trois ou quatre cens hommes de garnison. Comme ceux de la ville tiroient à l'entrée de la nuit sur des soldats qui dans le tems du campement vont querir du bois, je ne doute pas que l'ennemi ne crut que l'on faisoit des approches avec intention d'assiéger la place, dont la prise n'eût été gueres difficile; mais à l'entrée de la nuit, M. de Turenne & M. Wrangel ayant conféré ensemble sur ce qu'il feroit

plus avantageux de faire, ils se débattirent quelque tems si l'on n'iroit pas par le Bergstras en laissant Francfort à main gauche, pour tâcher d'arriver à Hailbron devant l'ennemi, & avoir ensuite une entrée dans le pays de Wirtemberg. On jugea enfin que l'ennemi ayant un chemin plus court à faire, y arriveroit avant nous; & qu'ayant toujours le Danube & le bon pays derriere lui, il n'abandonneroit jamais que ce qu'il auroit ruiné; au contraire, les armées Françoise & Suédoise n'ayant derriere elle que les bords du Rhin, qui est un pays entierement épuisé, seroient au commencement de l'hiver contraintes de reprendre chacune ses anciens quartiers, & de laisser à l'armée de l'Empereur & de Baviere les leurs qui étoient outre les pays héréditaires, les Cercles de Suabe, de Franconie & la Baviere, qui sont des pays sans comparaison meilleurs que les bords du Rhin, le pays de Turinge & de Brunswic, où les armées Françoise & Suédoise avoient accoutumé de se retirer. Cette différence donne des avantages pour la prochaine campagne, parce que les soldats viennent chercher les armées qui sont dans les bons pays, & que l'on y rétablit facilement ceux que l'on a. Après avoir été quelque-tems en suspens, il fut résolu que l'on envoieroit mille chevaux avec cinq cens dragons, pour se saisir du poste de Bonnameis, qui est un petit bourg à deux heures de Francfort, sur la petite riviere de Nid, laquelle étant passée sans que l'ennemi s'y opposât, on pourroit ensuite arriver aussi-tôt qu'eux à la riviere du Mein, ou les combattre en chemin s'ils prenoient cette marche. AN. 1646.

Les troupes étant arrivées à Bonnameis, &

An. 1646. n'y trouvant que quelques dragons qui défendoient le passage, s'en saisirent & du bourg. Un corps de cavalerie de l'ennemi que commandoit M. de Wert étant arrivé un peu tard, & voyant le poste pris, fit alte assez proche de-là. Les armées jointes marcherent le lendemain trois heures devant le jour : celle du Roi avoit l'avant-garde, & ayant cotoyé dans la nuit & dans le commencement du jour celle de l'ennemi, on ne leur vit prendre d'autre résolution que de se mettre sous les armes. On a un peu blâmé M. l'Archiduc d'avoir été trop long à prendre parti, ce qui lui coûta bien cher ; car pendant qu'il faisoit alte dans son camp, l'armée marchoit toujours ; & ayant trouvé le poste de Bonnameis occupé par ceux que l'on avoit envoyé devant, on fit promptement raccommoder le passage, & M. de Wert qui s'étoit avancé pour s'en servir commença à se retirer vers le gros de l'armée ennemie.

Cependant on passa quoiqu'avec beaucoup de difficulté en divers endroits, & M. Konigsmarc ayant trouvé un passage à main gauche que l'armée Françoise avoit laissé pour pouvoir passer par un plus grand front, renversa plusieurs troupes de M. de Wert qui se retiroient. Comme il n'étoit que deux heures après midi, quoique l'on eût bien fait six heures de chemin avec une grande armée & un très-grand bagage, on marcha encore trois heures ce jour-là, toujours en intention de couper à l'ennemi le chemin du Mein ; ce qui réussit par la lenteur à se résoudre ; de sorte que le soir on arriva entre Francfort & Hanau en un lieu qui ôtoit le moyen à l'ennemi de pouvoir se retirer vers le Mein sans combattre.

L'armée étant partie deux heures devant le jour au mois d'août, avoit fait neuf heures de chemin. Comme on avoit commandé au bagage de prendre tout à fait la main droite, & qu'il étoit couvert, on ne s'en mit pas beaucoup en peine, & il arriva le lendemain. Ainsi les ennemis avec toutes les forces de l'Empire se virent en un jour hors d'état de pouvoir plus aller ni en Franconie, ni en Suabe, ni en Baviere, ayant toute l'armée confédérée entre eux & ces pays-là. Mais comme on craignoit qu'à la faveur d'une petite riviere qui coule vers Hanau, ils ne pussent encore marcher vers Aschaffembourg qui est sur le Mein, on partit le lendemain avant le jour avec une partie de l'armée, commandant au reste de suivre, quoique fort affoibli par la marche du jour précédent, & l'on arriva à une petite ville sur ce ruisseau. Les ennemis y avoient mis quelques gens, & le lieu étant assez proche du derriere de leur camp, il y avoit apparence qu'ils alloient marcher pour gagner Aschaffembourg; mais comme ils virent l'armée ennemie passer de grand matin, ils firent alte dans leur camp, leur bagage attelé, retirerent leurs troupes de cette petite ville, & défendirent le ruisseau sur lequel elle est située avec quelques gens commandés. An. 1646.

L'armée Françoise & Suédoise arriva toute sur le midi auprès de ce ruisseau, & ayant fait venir du canon, & fait retirer un escadron Impérial qui le souffrit avec une patience incroyable, l'ennemi demeura de nouveau dans son camp. Les choses avoient ainsi entierement changé de face dans une seule journée. Comme il y avoit un petit bois qui couvroit une partie du camp des Impériaux, on ne voyoit pas bien

leurs mouvemens. Aussi-tôt qu'ils virent qu'on
AN. 1646. leur avoit pris le devant, ils firent marcher leur bagage vers Frideberg & suivirent à l'entrée de la nuit le même chemin tirant vers la Hesse, dans le dessein apparemment, s'ils avoient été poursuivis, d'aller vers la Westphalie ou vers Cologne. On balança quelque tems quel parti on prendroit de les suivre ou de profiter de l'occasion de prendre des postes considérables dans les cercles de Franconie, de Suabe & de Baviere. Il est certain que suivant le premier parti on les auroit ramenés auprès de Cologne avec quelque perte dans leur retraite : mais comme l'Empereur & M. de Baviere avoient le tems d'envoyer des ordres dans les pays que je viens de dire, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, les affaires étant changées en un quart-d'heure, on résolut de marcher vers le Mein.

M. de Turenne fit joindre M. du Passage qu'il avoit laissé vers Mayence, quand il prit ce grand tour par Wesel avec deux mille hommes, & marcha à Aschaffembourg, qui est un beau passage sur le Mein, dans lequel il y avoit deux cens hommes qui se rendirent incontinent. Après avoir passé le Mein, l'armée Françoise prit la droite, & la Suédoise la gauche, marchant à huit ou dix lieues l'une de l'autre. La premiere assiégea Schorendorf qu'elle prit en trois jours, & alla à Lawingen sur le Danube, que personne ne gardoit : l'autre prit Nordlingen, marcha à Donawert où elle passa le Danube comme la Françoise à Lawingen, y ayant des ponts dans ces deux lieux, & trouvant des vivres abondamment par-tout. Les Suédois laisserent garnison dans Nordlingen

& les François dans Schorendorf & dans Lawingen, en passant & sans séjourner. Les *Suédois* traverserent le Lech sur le pont de *Rain* qui n'est qu'à trois ou quatre lieues de *Donawert*, & investirent la place dans laquelle M. de Baviere avoit mis douze ou quinze cens hommes de milice, qu'on appelle chasseurs parcequ'ils ont une casaque verte. AN. 1646.

M. de Turenne, sachant qu'il n'y avoit personne dans Ausbourg, envoya M. de Beauveau avec cinq cens chevaux pour parler à ceux de la ville, ayant passé lui-même à Lawingen avec l'armée. Ceux d'Ausbourg firent entrer M. de Beauveau, laissant les cavaliers à la porte, & commencerent à parler de la composition pour se mettre entre les mains des François & des Suédois. Dans ce tems M. Wrangel, qui avoit commencé les approches de Rain & avoit trouvé de la résistance, comme il arrive ordinairement les premiers jours quand on a affaire à des milices, envoya prier M. de Turenne d'y marcher promptement, lequel croyant que ceux d'Ausbourg tireroient peut-être la négociation en longueur, tandis qu'une des deux armées étoit engagée au siége de Rain, s'y en alla en diligence, & fit revenir M. de Beauveau. Comme la tranchée des Suédois étoit ouverte depuis trois ou quatre jours, il en ouvrit une le soir qu'il arriva. La seconde ou troisieme nuit, se trouvant tout proche d'un bastion, ceux de dedans ayant battu la chamade de son côté qui étoit le plus avancé, la garnison sortit au nombre de près de deux mille hommes qui avoient beaucoup tiré & s'étoient fort mal défendus.

M. Wrangel parla souvent dans le tems du

AN. 1646. siége de Rain avec M. de Turenne sur celui qui mettroit un gouverneur dans Ausbourg : il étoit d'accord de partager la garnison ; mais il ajouta que le feu roi de Suede ayant tenu cette place, il restoit quelques droits aux Suédois pour y commander plus qu'au Roi. Je crois que la pensée que les François s'en rendant les maîtres voudroient y mettre quelqu'un pour y commander, fut une des principales raisons qui obligea M. Wrangel à presser tant M. de Turenne de venir à Rain ; néanmoins il n'y eut jamais de contestation aigre entre M. de Turenne & M. Wrangel ; & je pense que l'affaire eût été réglée de cette façon, que l'on eût tiré au sort à qui mettroit un gouverneur dans la place : mais comme la ville de Rain fut rendue, où les Suédois mirent garnison, on apprit que Royer étant parti de Memmingen étoit entré avec douze ou quinze cens hommes dans Ausbourg : on ne laissa pas d'y marcher pour voir si l'on ne pût l'investir dans les sept ou huit jours de tems qu'il falloit, avant que les armées Impériale & Bavaroise pussent entrer dans la Baviere, ayant pris le tour par la Turinge [1] & par le haut Palatinat. On repassa le Lech ; on prit ses quartiers auprès d'Ausbourg, & l'on ouvrit deux tranchées du côté des François & une des Suédois. On trouva que le fossé étoit fort large & fort profond, & les difficultés à passer étoient d'autant plus grandes qu'on manquoit de toutes les choses nécessaires, comme il arrive dans une armée de

[1] Puffendorf dit par la Franconie, la Turinge paroît un grand détour pour une armée qui étoit pressée.

campagne. On n'avoit pas perdu plus de cinq ou six cens hommes, & l'on étoit déja sur le bord du fossé, quand on apprit que les armées Impériale & Bavaroise étoient à deux heures de-là. On avoit sçu tous les jours les journées qu'elles faisoient, & leur marche avoit été moins rapide qu'elle ne dut l'être. On résolut de ne quitter le siége qu'à la derniere extrêmité. On voyoit bien que si l'armée ennemie s'approchoit de la riviere, qu'on ne pourroit pas garder les postes entre la riviere & la ville, & qu'ainsi la place seroit secourue ; mais comme on espere toujours qu'un ennemi ne fera pas tout ce qu'il peut, on vouloit attendre qu'il prît la résolution de marcher jusques-là avant que de lever le siége. On fit brûler beaucoup de villages pour l'empêcher d'approcher, de peur de manquer de fourrage. Le même jour que les armées Impériale & Bavaroise arriverent, M. de Turenne & M. Wrangel passerent l'eau de leur côté avec deux mille chevaux & de l'infanterie derriere pour escarmoucher les Impériaux dans la plaine & les empêcher d'approcher de la riviere. Dans l'espérance que cet expédient réussiroit, on fit retrancher le régiment de Turenne au-delà de l'eau, qui en dix heures fit un fort sur lequel on mit du canon. Les ennemis ayant repoussé quelques-unes de nos troupes qui étoient dans le bois à la tête du fort, n'oserent l'attaquer : mais la nuit s'approchant, ils s'étendirent pour se camper tout le long de la riviere où l'espace étoit si étroit que l'on n'y pouvoit demeurer de l'autre côté entre ladite riviere & la ville, que dans une tranchée ; c'est ce que l'on avoit fait quand il n'y avoit point d'armée ennemie : mais lorsqu'elle fut arrivée sur les

AN. 1646.

AN. 1646. bords du Lech, on ne pouvoit plus y rester à cause des deux feux de l'ennemi & de la place, ni même défendre le passage de la riviere ni la tranchée.

Au commencement de la nuit, on retira ce qui étoit dans cette tranchée, & on mit toute l'armée ensemble entre le quartier des Suédois & des François. On retira le canon des batteries, & ayant envoyé le bagage avec les blessés & le gros canon à la pointe du jour dans une plaine à une heure d'Ausbourg, on lui commanda d'y faire alte; on commença à marcher à deux heures de soleil; les ennemis entrant en même tems dans la ville par le côté de la riviere qui étoit guéable & que l'on avoit abandonné: il ne s'y passa rien de considérable. Quand on se fut retiré à une heure de la ville, on se mit en bataille & on tira deux coups de canon pour montrer que l'on étoit résolu à combattre, si l'ennemi vouloit s'avancer. Ce stratagême est plus utile pour encourager le commun des soldats, que pour les gens plus éclairés, qui savent bien que quand une armée déloge avec beaucoup de canon & de bagage de devant une place, & qu'elle passe de grandes campagnes, l'on peut la combattre avantageusement. Après avoir demeuré tout le jour en ce lieu-là, on alla camper à deux heures d'Ausbourg, & le lendemain, après avoir fait marcher le bagage, on alla à une heure & demie de Lawingen, où on résolut de camper pour faire fortifier la place: en effet, les François & les Suédois entreprirent de faire chacun quatre ravelins autour de la ville, qui est dans une très-belle assiete, & qui n'a que des murailles sans rampart, mais un pont sur le Danube. On

y envoya deux ou trois mille hommes y travailler tous les jours, qui mirent en douze ou quinze jours tous ces ravelins en défense; & *M. de* Turenne mit dans la place le sieur de *Grotius* avec huit cens hommes de son armée. An. 1646.

Dans ce tems-là l'armée de l'Empereur & de Baviere, commandée par M. l'Archiduc, étoit entre Ausbourg & Landsberg, où M. de Baviere envoya beaucoup de chevaux pour remonter les cavaliers; des armes, des souliers & des habits à l'infanterie. Les deux armées s'avancerent au commencement de novembre vers Memmingen avec intention de s'approcher d'Ulm, & d'en tirer des vivres à la faveur des places d'Hailbron, de Tubingen & d'Ausbourg, qu'ils tenoient dans la Suabe & dans le pays de Wirtemberg; & ayant une armée plus forte que celle des François & Suédois, ils espéroient de s'approcher de nous qui avions consommé tous nos fourrages auprès de Lawingen, & de nous faire retirer jusques dans la Franconie, leur laissant tous les quartiers de la Suabe, Lawingen, Rain, Schorendorf & Nordlingen tellement abandonnés, que dans l'hiver ils s'en seroient rendus maîtres sans faire de siéges. De cette maniere toute la campagne auroit été rendue inutile au commencement de l'hiver qui est le tems qui décide en Allemagne, parce qu'il rend maître d'un pays à la faveur duquel l'on peut racommoder & refaire une armée.

M. de Turenne & M. Wrangel prévoyant bien que de la résolution qu'ils prendroient, dépendoit le bon ou mauvais succès des affaires d'Allemagne, résolurent, quoique l'armée fût fort diminuée par les fatigues & la perte des chevaux, le manque d'armes & d'habits dans

l'infanterie, & malgré les neiges & les mauvais
AN. 1646. chemins, de marcher à l'ennemi auprès de Memmingen pour le combattre, ou pour voir en présence quel parti ils devoient prendre. Dans cette vue on délogea d'auprès de Lawingen, & contre l'opinion de la plupart des officiers & la croyance de toute l'armée qui s'imaginoit qu'on retourneroit dans la Suabe & de-là en Franconie, on fit une petite journée en avant, & le lendemain on s'approcha à une heure de l'ennemi qui demeura dans son poste. Comme il avoit de grands défilés & des marais devant lui, on ne crut pas devoir l'attaquer, & l'on marcha vers Landsberg & la Baviere. M. de Turenne & M. Wrangel laisserent tout un jour deux mille chevaux devant l'ennemi pour couvrir leur marche & pour leur persuader qu'on alloit l'attaquer, & par-là l'empêcher de troubler notre passage. On assure que rien n'a jamais tant aigri ni tant excité M. de Baviere à faire la paix, que de voir l'armée des Confédérés au commencement de l'hiver envoyer des partis aux portes de Munick, & de n'avoir point de nouvelles des armées de l'Empereur & de la sienne, pour qui il avoit fait de si grandes dépenses, & qu'il croyoit, comme il étoit vrai, beaucoup supérieure à la nôtre.

On cotoya une partie du jour l'armée de l'ennemi, & ayant envoyé le bagage vers le Lech, on marcha ensuite en grande diligence jusqu'auprès de Landsberg, où l'on trouva le pont des ennemis qui n'étoit pas rompu. On fit passer dessus quelques troupes à la hâte, & ayant sçu qu'il n'y avoit que cent chevaux dans Landsberg, qui est une fort mauvaise place, & que l'ennemi y avoit tous ses vivres, on la fit

sommer

sommer & on l'obligea à se rendre. Sans perdre de tems, on fit passer pendant la nuit & le jour suivant toute l'armée sur le pont que les ennemis avoient laissé, & on envoya trois mille chevaux aux portes de Munich, où étoit M. de Baviere qui n'avoit plus aucune communication avec son armée.

AN. 1646

Les ennemis s'étant apperçu assez tard que l'on marchoit vers le Lech, voulurent suivre; mais ils apprirent que l'on avoit passé la riviere & que Landsberg étoit pris. Ils furent bien embarrassés à prendre une résolution : à la fin ils s'approcherent d'Ausbourg, & ensuite, faute de vivres & de fourrages, ils se retirerent dans la Baviere, & les armées Françoise & Suédoise séjournerent auprès de Landsberg près de cinq semaines.

M. de Baviere ne voulut pas voir M. l'Archiduc qui marcha vers Ratisbonne avec l'armée de l'Empereur, & laissa l'armée de Baviere dans son pays. L'Electeur irrité prit alors la résolution de faire la paix, & de laisser aux Confédérés tout l'Empire, pourvu qu'il conservât ses Etats. Cette résolution, à laquelle la nécessité l'avoit réduit, eût eu un grand succès sans les mesures que les affaires de Flandre obligerent M. le cardinal Mazarin de prendre, à quoi se mêlerent aussi beaucoup de cabales de Religieux du côté de Rome, sous prétexte que la ruine de la maison d'Autriche étoit celle de la religion Catholique en Allemagne ; ce qui n'étoit pourtant qu'une fausse couleur ; car le Roi eût maintenu les Catholiques en Allemagne de même que la maison d'Autriche, eût empêché les Suédois de faire aucun changement dans les constitutions de l'Empire, &

AN. 1646. auroit accordé aux Protestans les mêmes libertès dont la maison d'Autriche les laissoit jouir.

L'armée quitta enfin Landsberg, & se rapprocha de Memmingen, avec intention de vivre de ce côté du Danube autant que l'on pourroit, afin qu'il restât assez de pays au-delà pour y demeurer jusqu'au printems. Cependant M. de Turenne fit prendre par M. d'Hocquincourt le château de Tubingen; & ayant appris que les ennemis avoient quelque corps près de Rain, M. Wrangel & lui y allerent avec cinq ou six mille chevaux, & défirent sept ou huit cens de l'ennemi. M. Wrangel s'avança aussi près de Lindau qu'il ne trouva pas à propos d'assiéger.

Dans ce tems-là, M. de Baviere ayant fait proposer à Munster le dessein qu'il avoit de s'accommoder avec les Couronnes confédérées, M. de Croissi vint trouver M. de Turenne; & le lieu d'Ulm ayant été choisi pour le traité, M. de Bauschemberg, général de l'artillerie, y vint de la part de M. de Baviere, & M. de Traci & M. de Croissi de la part du Roi. Les armées demeurerent quelque tems assez proche du lieu des conférences: à la fin il fut conclu que M. de Baviere mettroit [1] Hailbron entre les mains du Roi, & Memmingen entre les mains des Suédois, & promettoit de se séparer entierement des intérêts de l'Empereur, de ne le point assister de ses troupes, de donner passages & vivres à celles du Roi pour aller dans les pays héréditaires.

---

[1] L'Historien du Vicomte a cru devoir suivre ici les articles du traité d'Ulm, cités dans le Recueil des traités & négociations.

En ce tems-là, l'Empereur se trouvoit avec quatre ou cinq mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux. Les armées Françoise & Suédoise au contraire montoient à treize ou quatorze mille hommes de pied, & à vingt mille chevaux, après avoir été raccommodées. Le cœur de l'hiver & la grande distance qu'il y a de la Suabe dans les pays héréditaires empêcherent qu'on ne pût se servir qu'au printems de cet avantage. AN. 1646.

Après que la paix fut faite avec M. de Baviere, l'armée du Roi se mit en quartier dans les pays qui lui tomberent en partage des conquêtes qu'elle avoit faites la campagne précédente avec les Suédois. Comme l'armée de l'Empereur se trouva fort affoiblie par la séparation de celle de Baviere, elle se retira dans les pays héréditaires, non pas tant pour se rafraîchir que pour s'éloigner des Confédérés. AN. 164[illegible]

Cette foiblesse des ennemis engagea la Cour à retirer l'armée d'Allemagne, ayant été sollicitée par les partisans de Baviere, qui suggeroient que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit entierement à la ruine de la religion Catholique; que les Suédois seuls profiteroient de cette décadence de l'Empire; que le Roi retirant son armée, on laisseroit les choses dans un équilibre que la France devoit souhaiter; de sorte que ni la maison d'Autriche ni les Suédois ne seroient les maîtres; & que M. de Baviere les voyant affoiblir tous deux, & conservant son armée, feroit toujours pencher la balance du côté que la France souhaiteroit. Le besoin que le Roi avoit de troupes en Flandre à cause du grand corps qu'on avoit envoyé sous M. le Prince en Catalogne, obli-

geoit aussi à prendre ce parti. M. de Turenne
An. 1647. avoit remontré au contraire par divers envoyés, que la perte de la maison d'Autriche étoit presque sûre par la réunion des armées de France & de Suéde, & par la séparation de celle de Baviere qui avoit laissé l'armée de l'Empereur presque réduite à rien : qu'on remédieroit bien à la crainte que la France avoit de rendre les Suédois trop puissans, par le partage qu'on feroit des conquêtes; que la France tenant une partie de l'Allemagne, & conservant l'amitié de M. de Baviere, se rendroit arbitre des affaires en Allemagne; que si on en sortoit avec l'armée, on laisseroit M. de Baviere maître des affaires, & en état de se tourner contre les Suédois quand il voudroit.

Malgré toutes ces raisons, M. de Turenne eut ordre de marcher en Flandre. Il avoit bien prévu que la cavalerie Allemande feroit difficulté de le suivre, à cause de cinq ou six montres [1] qui étoient dues; ce qu'il avoit représenté à la Cour, qui ne se trouvant point en état de donner aucune somme considérable, promit seulement une montre, laquelle même, à cause de la difficulté que firent les marchands d'accepter les lettres de change, ne fut pas prête au tems que l'armée devoit marcher. M. de Turenne, pour y remédier, envoya la cavalerie dans des bon quartiers, leur distribua tout le pays, les traita le mieux qu'il lui fut possible, & s'en alla avec l'infanterie Françoise prendre Hocst & Stenheim & d'autres petites places qui assuroient ses conquêtes le long du Rhin : après

[1] Montre signifie un mois de paie.

quoi il reçut un ordre exprès de ne point perdre de tems pour marcher en Flandre. M. de Turenne avoit cru que les principaux officiers de la cavalerie Allemande devoient être contens, ayant fait M. de Flextein général major, donné le gouvernement de Schorendof à M. de Rousmaorns, & obtenu à la cour pour M. Rosen, qui étoit sorti depuis peu de prison, la charge de lieutenant-général de la cavalerie qu'avoit M. Doubatel. L'armée eut rendez-vous à Philisbourg où elle passa le Rhin sans faire aucune difficulté ; & on marcha entre Strasbourg & Saverne, où M. Rosen qui n'avoit bougé de chez lui depuis sa sortie de prison, vint trouver M. de Turenne. An. 1647.

Le repos que la cavalerie avoit eu dans ses quartiers, le voisinage de la maison de M. Rosen où les officiers alloient de tems en tems, & l'éloignement de M. de Turenne qui ne pouvoit pas y avoir l'œil, firent faire à beaucoup d'officiers force raisonnemens contre le voyage de France. M. Rosen y portoit aussi les esprits, non pas peut-être qu'il souhaitât une entiere mutinerie, mais afin que la grande difficulté que les Allemands feroient de marcher en Flandre obligeât la Cour ou à leur paier les montres dues, ou à les laisser en Allemagne. Le lendemain que M. Rosen fut arrivé, on donna ordre à tous les régimens de passer la montagne de Saverne ; & M. de Turenne, ayant M. Rosen avec lui, apprit en approchant de Saverne que le vieux régiment de Rosen ne vouloit pas marcher. Il y envoya M. Rosen, dont il n'avoit aucun soupçon, & ensuite il y alla lui-même ; & n'ayant rien pu obtenir d'eux, il passa la montagne avec l'infanterie, & envoya

AN. 1647. ordre à toute la cavalerie de marcher, persuadé que s'il s'arrêtoit pour la mutinerie de ce régiment, ce retardement donneroit lieu aux autres d'en faire de même. Il ne passa de la cavalerie Allemande que le régiment de Turenne : le vieux régiment de Rosen ayant envoyé aussitôt aux autres régimens Allemans, ils se joignirent tous à lui en deux heures. Le lendemain, les principaux officiers de l'armée vinrent trouver M. de Turenne, & demanderent toutes les montres dues. Il leur fit connoître qu'il étoit impossible qu'ils pussent toucher de l'argent avant que d'entrer en campagne; mais s'ils marchoient, il leur promettoit de tirer toutes les assurances de la Cour pour leur entier paiement. Il s'en retournerent avec cette réponse. Le lendemain, il envoya M. Rosen & M. de Traci pour leur répréfenter le préjudice que leur résistance apporteroit aux affaires du Roi, & même au paiement de leurs montres, s'ils laissoient passer la campagne sans rendre aucun service à la France.

Quand Messieurs Rosen & Traci furent arrivés auprès de la cavalerie, les officiers d'entr'eux qui avoient été les plus liés avec M. Rosen lui remontrerent que l'affaire étoit à un point qu'il n'y avoit plus d'accomodement à espérer; & que s'il ne prenoit le parti de se mettre à leur tête, qu'ils en choisiroient quelqu'autre, & qu'ainsi il demeureroit parmi les François sans aucune considération. M. Rosen prit le parti de demeurer avec eux, disant que les troupes le retenoient par force; mais M. de Traci vint retrouver M. de Turenne, qui ayant vu partir la même nuit le bagage de M. Rosen pour aller joindre la cavalerie révoltée, ne

douta plus qu'il ne fût de concert avec les Allemans. Le lendemain sa maniere d'agir en envoyant des ordres par tout le pays, & en se faisant reconnoître des troupes comme général, fit voir bien clairement son dessein. Il envoya quérir des bateaux à Strasbourg que les habitans lui accorderent, à cause des menaces qu'il leur fit de brûler tous leurs villages s'ils les lui refusoient; il marcha ensuite pour repasser le Rhin. M. de Turenne, ayant appris ses démarches, fit neuf lieues d'Allemagne en un jour, avec trois mille hommes de pied & les quatre régimens de cavalerie Françoise, & le sien Allemand, & arriva tout auprès de cette cavalerie qui commençoit à passer le Rhin. Fort étonnés de la promptitude de sa marche, & de le voir si près d'eux, ils envoyerent des officiers députés, qui dirent que si on laissoit la cavalerie repasser le Rhin comme ils l'avoient promis, qu'ensuite ils feroient tout ce que M. de Turenne leur commanderoit. Il fut quelque tems en doute s'il les chargeroit où leur permettroit de repasser le Rhin; ils étoient en telle confusion qu'il n'y avoit rien à craindre à prendre le premier parti. Le procédé même de M. Rosen, que M de Turenne avoit toujours traité si favorablement, méritoit un juste ressentiment; mais la promesse que la cavalerie faisoit de retourner au service du Roi, & l'éloignement qu'avoit M. de Turenne de vouloir prendre une vengeance particuliere, lui firent consentir à permettre que les mutins repassassent le Rhin; après quoi ils se séparerent en diverses cabales. M. Rosen n'étant plus leur maître, une partie des officiers voulut revenir servir le Roi; mais les cavaliers ne voulant plus les

AN.

ſuivre, & craignant le châtiment, élurent des cavaliers pour les commander, & ne reconnurent plus leurs officiers.

AN. 1647.

Pendant ce tems-là, la campagne s'avançant en Flandre, M. de Turenne y envoya les quatre régimens François de cavalerie qui lui reſtoient, & s'en alla avec douze ou quinze perſonnes avec lui au lieu où étoient les Allemans, jugeant bien que dans la confuſion où ils étoient, perſonne n'auroit aſſez de crédit pour lui faire un déplaiſir. Il paſſa le pont de Strasboutg, & s'en alla au quartier de M. Roſen, où étoient logés quatre régimens de cavalerie; M. Roſen vint au devant de lui avec beaucoup d'officiers, fort embaraſſés au commencement. M. de Turenne alla dîner avec lui dans une hôtellerie au bout du pont de Strasbourg, dans le deſſein de le mener promptement en deçà du pont, & ainſi de ſe ſaiſir de lui; mais le nombre d'officiers qui étoient avec M. Roſen ayant empêché M. de Turenne d'exécuter ſon deſſein, il réſolut d'aller coucher au quartier de M. Roſen, & d'attendre un tems plus propre. Les régimens qui étoient au quartier de M. Roſen ſachant la venue de M. de Turenne, monterent à cheval, & ſe retirerent avec une grande confuſion; mais ayant été aſſurés que M. de Turenne venoit coucher dans leurs quartiers ſans aucunes troupes avec lui, ils revinrent vers le ſoir. M. de Turenne ſoupa chez M. Roſen avec quantité d'officiers; & dans la bonne chere & le vin toutes choſes furent oubliées en apparence. Quoique les cavaliers fuſſent dans les quartiers avec les officiers, ils ne laiſſoient pas néanmoins d'avoir des députés (c'eſt ainſi qu'ils les appelloient) choiſis d'entr'eux pour les

commander ; & les officiers n'avoient plus de part aux résolutions qu'ils prenoient. On avertit M. *de* Turenne à minuit que les cavaliers *vouloient* marcher vers le marquisat de Baden, *pour* s'éloigner davantage du pont de Strasbourg. Résolu de s'en aller avec eux, il marcha avec tous les officiers à la tête des escadrons, & envoya les quartiers maîtres au logement avec la garde, n'y ayant aucun officier qui eût du crédit ; ce qui eût paru aux personnes qui n'en savoient pas le fond, une chose contrefaite à plaisir, pour dissimuler quelque intention contraire à ce qui paroissoit. AN. 1647.

On marcha deux jours de cette façon ; & le troisieme comme on pensoit séjourner, toute la cavalerie se trouva à neuf heures du matin au quartier général. Ils envoyerent des députés à M. de Turenne pour lui demander les montres dues. Il monta à cheval, s'en alla les trouver, & leur dit à la tête des escadrons, que de demander un argent comptant, c'étoit demander l'impossible, & qu'en repassant le Rhin ils iroient au devant de leur paiement. Ils demanderent à M. de Turenne s'ils leur en répondoit ; lui, ne voulant s'engager à rien qu'à ce qui pouvoit être exécuté, ne leur donna d'autre parole que de paier la montre qui étoit prête, & de faire ce qu'il pourroit afin qu'ils fussent paiés du reste. Après cette réponse ils firent semblant de vouloir se saisir de la personne de M. de Turenne, lequel voyant bien la chose être hors d'apparence, demeura avec eux, & leur commanda de se retirer dans leurs quartiers d'où ils étoient partis le matin. M. Rosen, qui étoit toujours avec M. de Turenne, perdoit tous les jours son crédit auprès de tous les

officiers principaux de ce corps. Comme on ne
An. 1647. s'adressoit plus à lui pour aucun commandement, il en fut beaucoup choqué, & tâcha de persuader à M. de Turenne de se retirer à Stolhoffen, lui représentant le peu de sûreté qu'il y avoit pour lui, & qu'il enverroit de-là ses ordres avec la même autorité qu'étant présent. M. de Turenne ne voulut point s'éloigner des troupes, & logeoit toujours chez M. Rosen, n'ayant aucun équipage, mais seulement quatre personnes avec lui, afin d'ôter tout soupçon. Mais aussi M. Rosen n'avoit pas un si grand crédit qu'il ne fût aisé de voir que les troupes ne prendroient pas son parti quand il seroit arrêté.

On arriva à huit lieues de Philisboug, dans une petite ville nommée Etlingen, où un régiment d'infanterie des mutins faisoit la garde. M. de Turenne fit venir la nuit cent mousquetaires de Philisbourg, leur commanda de se trouver à la pointe du jour à l'ouverture de la porte, s'y en alla lui-même, personne n'étant levé dans le quartier, en laissa cinquante à la porte, ordonna à la garde de poser les armes, & envoya les cinquante autres chez M. Rosen. Aprés l'avoir fait lever, il le fit marcher à l'instant à Philisbourg, le faisant embarquer sur le Rhin à deux lieues du quartier. Il envoya quérir en même tems tous les officiers qui commandoient les régimens de cavalerie, à qui il dit qu'il avoit fait arrêter M. Rosen, & leur commanda de ne le plus reconnoître. Il trouva une parfaite obéissance dans tous les officiers, qui promirent qu'ils feroient ce que M. de Turenne leur commanderoit. La même mutinerie demeura cependant parmi les cavaliers; mais

depuis la prise de M. Rosen, il ne leur resta personne pour les commander. Tous les officiers jusqu'aux caporaux demeurerent auprès de M. de Turenne ; deux régimens même rentrerent dans le devoir, & ne voulurent point suivre les autres, qui marcherent vers la Franconie, ayant élu des chefs parmi les mutinés. AN.

M. de Turenne les suivit avec tous les officiers, & avec quelques escadrons ; & au bout de deux jours il les atteignit dans la vallée du Tauber. Comme c'étoit un pays serré, il ne craignit point de les approcher, quoiqu'ils fussent en beaucoup plus grand nombre ; eux qui croyoient qu'il n'osât les attaquer, commencerent à défiler pour gagner une montagne. M. de Turenne les ayant vu, fit charger leur arriere-garde : les autres qui étoient engagés dans le passage voulurent rebrousser en diligence ; mais on les mit en telle confusion qu'on les rompit entierement. M. de Turenne pensa être pris à une premiere charge qu'il avoit faite avec quinze ou vingt chevaux : on tua deux ou trois cens hommes, & on prit autant de prisonniers. Ce qui étoit engagé par delà le passage s'en alla en diligence à la riviere du Mein, & une partie de ce débris, hors quatre régimens, joignit quelque tems après les Suédois.

Comme la campagne n'étoit pas achevée en Flandre, où M. de Turenne avoit envoyé la cavalerie qui lui restoit après la mutinerie des Allemans, il raccommoda avec ces débris tous les régimens, hors deux, mit des officiers dans toutes les compagnies, & leur donna des cavaliers qui avoient été pris, ou qui s'étoient venu rendre après le combat des mutinés. Il marcha ensuite dans le Luxembourg avec son infan-

terie & ces régimens raccommodés ; mais il
AN. 1647. reçut ordre de la Cour de ne pas passer outre, & d'y faire seulement une diversion, en prenant quelques méchans châteaux ; ce qu'il fit, & obligea M. Bec de se séparer de l'armée de Flandre, avec un corps de quatre ou cinq mille hommes.

L'hiver approchant, & ôtant tout moyen aux uns & aux autres de rien faire dans ce canton, M. de Turenne apprit que les choses étoient bien changées en Allemagne, & que M. de Baviere, voyant l'Empereur pressé par les Suédois, avoit rompu le traité fait avec les deux Couronnes, & avoit envoyé son armée joindre celle de l'Empereur, poussé les Suédois jusques dans le pays de Brunswick, regagné beaucoup de pays que l'on avoit conquis quand les armées de France & de Suéde se joignirent l'année d'auparavant. Cette nouvelle obligea la Cour de lui envoyer des ordres de retourner en Allemagne. Ayant appris sur sa route que la garnison de Frankendal assiégeoit Wormes, il envoya un corps de Cavalerie qui en fit lever le siége, & marcha vers Mayence, & prit dans sa marche le château de Falkfteim ; il fit faire un pont sur le Rhin auprès d'Oppenheim, & demeura dans le pays de Darmstat bien avant dans le mois de janvier, en attendant que les Suedois fussent en état de marcher ; mais l'état de leur armée ne le permettant pas, & ayant besoin de quelque tems pour remettre & remonter leur cavalerie, M. de Turenne fut obligé de se retirer vers Strasbourg.

Ayant eu permission d'aller à la cour, &
AN. 1648. ayant distribué des quartiers en Lorraine pour l'armée, il étoit prêt à partir pour la France,

lorsque Madame la Landgrave de Hesse lui envoya un Gentilhomme, qui avoit ordre de lui dire que l'armée des Suédois étoit en état de marcher, pourvu que celle du Roi repassât le Rhin pour la joindre. C'étoit un grand contretems d'être obligé de marcher huit jours par le pays dont il étoit venu, & qui étoit entierement ruiné, avec une armée bien délabrée, qui s'attendoit d'avoir des quartiers pour se remettre; néanmoins M. de Turenne crut l'affaire si importante qu'il se contenta d'envoyer M. de Vàutorte à la Cour, pour lui apprendre qu'il alloit repasser le Rhin, & la prier de l'assister. Il donna dix jours pour remettre l'artillerie, envoya en Suisse chercher des chevaux, retourna à Mayence dans le mois de Février, y repassa le Rhin & alla dans la Franconie joindre les Suedois, quoiqu'il fût huit jours pendant cette marche, sans trouver presque de paille pour les chevaux. Pour l'infanterie, il commanda que l'on fît des manteaux à cause que la saison étoit fort rude; de sorte qu'il se trouva au-delà du Rhin avec quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux & vingt piéces de canon, avec douze ou quinze places conquises en fort bon état. AN. 1646.

Quelque tems avant que de passer le Rhin, M. de Turenne écrivit à M. le duc de Baviere, & lui manda, que dès qu'il s'étoit déclaré contre les Suédois, le Roi avoit résolu de rompre de sa part le traité qui s'étoit fait avec lui. M. de Turenne sçavoit bien que l'intention de la Cour étoit qu'il fit ce qu'il pourroit contre l'Empereur; mais il n'avoit point d'ordre exprès de déclarer la guerre à M. de Baviere. Comme le bruit se répandit dans toute l'Alle-

magne, que l'on s'entendoit toujours en France avec M. de Baviere, il crut qu'une déclaration ouverte rassureroit les Suedois & tous les princes Allemans alliés de la France, & l'on approuva cette démarche à la Cour.

An. 1648.

L'armée du Roi se trouvant au-delà du Rhin, marcha en laissant la riviere du Mein à la droite, & joignit les Suédois entre la Hesse & la Franconie. Après cette jonction, un corps de Hessiens qui étoit venu avec les Suedois, s'en retourna au pays de Hesse, & les deux armées passerent le Mein. Celles de l'Empereur & de Baviere, qui s'étoient affoiblies par de petits siéges dans la Hesse, après avoir poussé les Suedois, s'en retirerent en diligence vers le Danube, repasserent ce fleuve & se mirent à couvert d'Ingolstat, place qui appartenoit à M. de Baviere. Les armées de France & de Suede s'arrêterent sur le bord du Danube où l'on séjourna quelques jours dans l'incertitude où l'on iroit. M. Wrangel, qui commandoit l'armée de Suede, avoit dessein d'aller dans le haut Palatinat; mais comme M. de Turenne craignoit qu'insensiblement le progrès de la guerre ne le meneroit vers la Bohême, & que par-là on s'éloigneroit trop de la Suabe, qui étoit le seul lieu dont il pouvoit tirer les choses nécessaires pour l'armée, il ne voulut point y aller. On fut quelques jours en négociation sans qu'il parût néanmoins rien d'altéré dans les esprits: on se sépara ensuite n'étant point d'accord. Les Suédois marcherent à l'entrée du haut Palatinat, & M. de Turenne, avec l'armée du Roi, s'en alla entre la Franconie & l'évêché de Bamberg, sachant bien que les Suédois n'iroient pas seuls en Bohême, & se

tenant assez près d'eux pour pouvoir les rejoindre quand ils auroient changé de pensée. Les cavaliers mutinés dont j'ai parlé, que l'on avoit chargés sur le Tauber, qui étoient avec les Suédois, obligeoient aussi M. de Turenne à ne pas s'éloigner de la Suabe. Il y en avoit bien quatre cens qui s'étoient remis dans l'armée du Roi, & les Suedois craignant de perdre le reste, vouloient attirer l'armée Françoise dans une guerre éloignée du Rhin & du Danube, afin par-là de dégoûter le reste des Allemans qui n'espéroient plus l'argent qui leur pourroit venir de France, & les quartiers que M. de Turenne leur avoit promis dans la Suabe. Les régimens même de mutinés qui étoient dans l'armée des Suedois causoient tous les jours de petits désordres entre les officiers des armées ; mais il n'y parut rien au procédé des Généraux qui se voyoient tous les jours. Il s'y passa là-dedans force petites choses qui seroient trop longues à écrire. An. 1647.

Les Suédois ayant vu que l'armée du Roi demeuroit aux frontieres de l'évêché de Bamberg, & ne jugeant pas devoir s'éloigner davantage des François, se donnerent rendez-vous vers Rottembourg sur le Tauber, & marcherent ensemble pour se rafraîchir aux frontieres de Wirtemberg. Après y avoir séjourné environ trois semaines, sachant que les armées de l'Empereur & de Baviere étoient vers Ulm, ils y marcherent. Comme on arriva auprès du Danube, les armées ennemies qui étoient au-delà passerent un pont auprès d'Ulm, où il y eut quelque escarmouche ; & le lendemain continuerent leur route entre Lawingen & Ausbourg, & se camperent à trois

lieues de Lawingen, place que le Roi tenoit
An. 1648. sur le Danube.

Les armées du Roi & de Suede marcherent droit à Lawingen où M. de Turenne, M. Wrangel & M. Konigsmarc laisserent l'armée qui se campa à une lieue de Lawingen, prirent trois mille chevaux avec eux, & passerent le pont pour aller reconnoître. Comme ils eurent traversé le marais qui est au-delà de Lawingen, qui dure bien une lieue, & où il faut toujours défiler, ils firent alte & envoyerent un parti pour sçavoir ce que faisoient les ennemis; au bout de deux heures, il rapporta que leur armée étoit campée à une heure & demie de-là, qu'ils n'avoient point d'alarme, que tous leurs chevaux étoient à la pâture, & qu'ils n'avoient rencontré aucun parti qui eût découvert les trois mille chevaux, ni qui pût voir si les armées confédérées étoient arrivées près de Lawingen. On délibéra quelque-tems, si avec ces trois mille chevaux on pousseroit la grand-garde, ou si on tomberoit sur leurs chevaux qui étoient à la pâture; mais on résolut de demeurer la nuit en un lieu couvert avec les trois mille chevaux, & d'envoyer des Adjudans, avec l'ordre aux armées de marcher toute la nuit, de laisser leur bagage dans le quartier & de se rendre au point du jour au lieu où on les attendoit. Cela réussit comme on l'avoit proposé, & à deux heures du jour les armées étant arrivées, celle du Roi ayant l'avant-garde, on marcha droit au camp des ennemis, en détachant mille chevaux commandés pour les engager au combat. Comme on arriva près de leur camp, on vit qu'il brûloit & qu'il y

avoit environ trente escadrons en alte, & quelques bagages qui filoient par un bois. Dans le tems qu'on avançoit en diligence, quelques-uns de ces escadrons s'approchoient du bois, & les mille chevaux commandés commencerent à escarmoucher; mais comme il y avoit de l'infanterie dans le bois, & que les escadrons ennemis se revirerent fort à propos, ils ne s'embarrasserent guères de ces commandés qui furent fort souvent repoussés. Le régiment de cavalerie de M. de Turenne s'étant avancé pour soutenir les commandés, chargea l'infanterie de l'ennemi dans le bord du bois, & en ayant tué quelques-uns, leur cavalerie se mit en confusion. C'étoit l'arriere-garde de Montécuculli qui commandoit une aile de l'armée de l'Empereur. On ne peut pas se mieux comporter qu'il faisoit en cette retraite; mais comme la cavalerie de l'armée du Roi & des Suedois arrivoient de tous côtés, il fut impossible que la confusion ne vînt à la fin à cette arriere-garde, laquelle fut poussée à travers ce bois. Dans une plaine au-delà, Mélander, général de l'armée de l'Empereur, emmena deux mille mousquetaires, quelque cavalerie & du canon pour soutenir cette arriere-garde, & arrêta quelque tems notre cavalerie; à la fin Mélander fut tué, & sa cavalerie repoussée dans un autre bois par-delà la plaine. Son infanterie étoit au bord du bois; mais les Suedois ayant pris avec leur cavalerie un chemin à gauche, la couperent au milieu du bois. La cavalerie de l'armée du Roi passa par la plaine par où elle vouloit se retirer; desorte que dans la plaine & dans le bois, les ennemis perdirent cette infanterie avec huit pieces de canon, beaucoup

An. 164[illegible]

AN. 1648. d'étendarts & une partie de leur bagage. On les suivit bien une heure & demie depuis la mort de Mélander ; & après que leur cavalerie se fut un peu remise ensemble, car leur infanterie étoit à plus de quatre heures derriere, on vit au-delà d'un ruisseau fort creux six ou sept escadrons de l'ennemi qui faisoient alte ; on n'y trouva point de passage que celui qu'ils gardoient qui étoit fort étroit. Comme on eut fait alte, on vit venir trois bataillons d'infanterie qui vinrent s'y fortifier ; & sur les hauteurs, loin de-là, on voyoit quelques troupes & du bagage tout en désordre. On attendit le canon pour faire déloger la cavalerie & l'infanterie ennemie qui se retranchoit ; mais on tira avec quinze ou vingt pieces contre cette infanterie & cette cavalerie, dont il y en eut plus de la moitié tués sur la place, sans que les ennemis quittassent le passage. Les escadrons ne faisoient que changer de place, & l'on voyoit un escadron de six vingt ou cent cinquante chevaux réduit à cinquante ou soixante, sans s'ébranler.

Le régiment d'infanterie de Turenne voulut gagner le passage, mais il y perdit cent cinquante hommes, & fut obligé de se retirer sans l'emporter. C'étoit M. le duc Ulric de Wirtemberg qui commandoit cette cavalerie comme Général major, & qui certainement sauva le reste des armées de l'Empereur & de Baviere. On se lassa de tirer contre lui avec ce nombre de pieces qui n'étoient éloignées que d'une petite portée de mousquet. Les troupes de l'ennemi qui avoient été un peu ébranlées d'abord, se rassurerent ensuite, & perdirent plus de la moitié de leurs gens à coup de canon, sans témoigner d'épouvante. On voyoit cependant

l'armée de l'ennemi, qui tâchoit de se rassembler sur une hauteur à une demie lieue du passage, & qui envoya des gens pour relever les troupes qui avoient été si ruinées du canon; mais il n'y en vint qu'une partie, l'autre ayant été dissipée & ayant pris la fuite par les coups d'artillerie qu'on leur tiroit quand on les voyoit venir en corps. Comme on avoit suivi l'ennemi plus de quatre heures & avec grande diligence, le corps d'infanterie ne put arriver qu'un peu devant la nuit, & ainsi on ne la put pas employer à forcer ce passage. L'ennemi, dès qu'il commença à faire obscur, se retira avec le reste de son armée sous Ausbourg, qui n'étoit qu'à deux heures de-là, & y passa la riviere du Lech. AN. 1648.

On séjourna le lendemain, & on marcha le jour d'après au pont de Rain, qui est une place que M. de Baviere tenoit sur le Lech, à cinq heures au-dessous d'Ausbourg. Les ennemis mirent le feu au pont & demeurerent avec leur armée de l'autre côté de l'eau, au même lieu où Tilli avoit tâché de défendre le passage au Roi de Suede; & nous avançames le canon, & mêmes des mousquetaires au même lieu où Gustave avoit logé les siens. Après une escarmouche qui dura depuis midi jusqu'à la nuit: les ennemis se retirerent de leurs postes sans bruit, & marcherent avec toute leur armée vers Munich. Le lendemain matin on fit passer un gué à la cavalerie Suedoise & à celle de l'armée du Roi commandée par M. de Duras, au nombre de mille chevaux, mais avec grande difficulté, parce que ce gué ne valoit rien: ce détachement suivit les ennemis pendant deux ou trois lieues, & fit quelques prisonniers à leur ar-

riere-garde. Toute l'armée passa au pont de Rain que l'on fit racommoder & que les ennemis abandonnerent, & on marcha vers Neubourg. On laissa pour garder le pont de Rain deux mille hommes commandés par M. de Laval, Général major dans l'armée du Roi; on campa la nuit à Neubourg, & l'on marcha le lendemain vers Frinsigen qui est sur la riviere d'Iser. Les ennemis se trouverent encore de l'autre côté, ayant abandonné la ville de Frisingen qui est en-deçà: on s'y logea & l'on tenta divers passages sur l'Iser. Alors les ennemis se retirerent derriere la riviere d'Inn, après avoir mis un bon nombre de leur infanterie dans Munich, dans Wassembourg & dans Ingolstat.

An. 1648.

M. de Baviere en ce tems-là quitta Munich où il étoit, se retira derriere la riviere d'Inn, & s'en alla avec fort peu de suite dans un âge fort avancé dans l'Archevêché de Saltzbourg, où il fut à peine reçu qu'il songea à passer dans le Tirol. Les armées traverserent l'Iser & marcherent sur l'Inn où l'on ne put attaquer Wassembourg, à cause du nombre d'Infanterie qui étoit dedans. Alors on marcha plus bas, le long de la même riviere pour se loger à Muldorf, où on fit toutes choses possibles pour la passer; mais comme elle étoit beaucoup plus large & plus profonde que le Lech & l'Iser, & que l'on n'avoit point de bateaux, on ne put jamais planter des pilotis dans l'eau, quoiqu'il y eût une fort petite résistance de l'autre côté, de la part des ennemis, qui ne parurent qu'au nombre de quinze cens ou deux mille tout au plus.

Les armées de France & de Suede n'avoient

jamais pénétré si avant, & il étoit d'une extrême conséquence de passer la riviere d'Inn, à cause du pays d'Obernperg qui en est fort proche, & qui est des terres héréditaires de l'Empereur que l'on eût certainement fait soulever. On séjourna quinze jours à Muldorf, durant lequel tems & celui qui s'étoit passé depuis la mort de Mélander, l'Empereur avoit fait de grandes levées, & M. de Baviere avoit envoyé beaucoup de chevaux à Passaw pour remonter la cavalerie, où M. de Picolomini, qui fut envoyé pour commander les armées, les mit ensemble; & après avoir amassé un corps très-considérable, qui pouvoit bien être de neuf ou dix mille hommes de pied & de quinze mille chevaux avec beaucoup de canon, il passa le Danube à Passaw, & les armées opposées se trouverent à cinq ou six heures les unes des autres. AN. 1648.

On ne jugea pas à propos d'attendre l'ennemi sur l'Inn, mais plutôt sur l'Iser, où on avoit la commodité des moulins; ainsi on marcha à Dingelfing, qui est sur l'Iser où l'on campa. Les ennemis vinrent à Lindaw, qui en est à une heure & demie sur la même riviere. Les armées du Roi & des Suedois commencerent à se retrancher & les Suedois à faire deux ponts sur l'Iser avec des pilotis qui furent achevés en quatre ou cinq jours. Les Officiers de l'artillerie de l'armée du Roi apprirent d'eux à en faire de même; de sorte qu'il y eut trois ponts faits sans avoir de bateaux, & sur une riviere fort creuse & assez large. Les bleds étant murs, l'infanterie alloit battre le grain quand la cavalerie alloit au fourrage; de sorte qu'il n'y avoit point de nécessité. On demeura quatre semaines dans

AN. 1648. le camp, les ennemis étant fort près & les gardes à la vue les unes des autres : il s'y passa fort souvent des actions dans les convois de fourrages & dans les partis [1].

Durant ce tems-là, l'armée de l'ennemi diminuoit beaucoup plus que la nôtre : quand on arriva dans ce camp, elle étoit beaucoup supérieure ; mais au bout des quatre semaines, elle avoit perdu beaucoup de gens. M. Konigsmarc, qui s'étoit séparé avec quelques troupes deux jours après la défaite de Mélander, s'étant emparé de Pragues, les Impériaux y envoyerent peu de troupes ; mais la prise de cette ville leur abattit beaucoup le cœur. On demeura en Baviere jusqu'à ce que les mauvais tems de l'arriere-saison obligerent l'armée de se retirer. Il y arriva durant ce tems-là un accident aux Suédois par une chasse que M. Wrangel voulut faire auprès de Munich, où il perdit quelques étendarts, sept ou huit cens chevaux & quantité d'officiers.

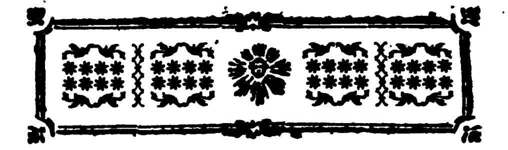
Après que les armées furent sorties de la Baviere, on repassa le Lech auprès de Landsberg ; on traversa le Danube à Donawert, & l'on alla vers Aischtet en tirant vers le haut Palatinat. Pendant cette irruption en Baviere, où il y eut beaucoup de pays conquis & beaucoup d'intérêts différens, il n'y eut jamais rien qui causât la moindre aigreur. L'infanterie demeu-

[1] Le détail de cette irruption en Baviere qu'on a mis dans l'histoire du Vicomte, fut pris dans une relation manuscrite faite par un Officier qui servit pendant toute cette campagne ; elle se trouve parmi les papiers du vicomte de Turenne.

roit toujours au centre & la cavalerie de chaque armée rouloit d'une aile à l'autre. Les officiers généraux des deux armées commandoient à leur tour aux détachemens, & par-là il n'y avoit aucune difficulté. Comme cette campagne avoit fort gêné l'Empereur & M. de Baviere, ils presserent fort la paix qui se conclut bientôt à Munster. Alors M. de Turenne se retira avec l'armée vers la Suabe, & les Suédois marcherent dans le pays de Nuremberg. AN. 1648.

Fin du premier Livre.





MEMOIRES
DU VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE SECOND.
DES GUERRES EN FRANCE.

AN. 1649. APRÈS la conclusion de la paix de Westphalie, l'armée du Roi se retira dans ses quartier de Suabe & de Wirtemberg, & M. de Turenne y demeura pendant l'hiver. Dans cet intervalle les brouilleries de la France s'échaufferent & parvinrent à un tel point, que la Reine fit sortir le Roi hors de Paris, & l'armée Royale prit ses quartiers tout autour de la ville, avec dessein de l'affamer. M. le prince de Conti, M. de Longueville, M. d'Elbeuf, M. de Bouillon & quantité de personnes de qualité demeurerent dans la capitale, persuadés que dans une minorité on ne pouvoit pas entreprendre une chose de grande conséquence, sans la participation des Princes du Sang & des grands du royaume. Aussi-tôt on envoya quelqu'un

qu'un de la Cour à M. de Turenne pour savoir ses sentimens, qui ne les déguisa point. Il manda même à M. le cardinal Mazarin de ne plus faire aucun fondement sur son amitié s'il continuoit d'agir ainsi ; que quand il passeroit le Rhin avec l'armée pour retourner en France, ce ne seroit qu'avec le dessein de procurer la paix, & nullement pour aider à soutenir une action qu'il ne croyoit point que l'on dût entreprendre si légérement. AN. 1649.

Il se passa quinze jours ou trois semaines dans les voyages de la Cour à l'armée, & de l'armée à la Cour. M. de Turenne ne voulant rien donner à entendre à la Cour que ce qui étoit sa véritable intention, ni faire croire aux Ministres qu'il vouloit dépendre entierement d'eux, quand il seroit arrivé en France, pour autoriser une entreprise qu'il ne croyoit pas légitime en aucun tems, & principalement dans une minorité ; d'autant plus que personne encore n'avoit pris les armes contre le Roi, ni témoigné aucune désobéissance ouverte. Il y avoit, à la vérité, des compagnies qui avoient marqué trop de chaleur ; mais c'étoit plutôt par des intérêts particuliers que par un dessein formé de se révolter contre la Cour.

M. de Turenne, ayant fait connoître ses sentimens à la Cour, parla aux officiers ; & hors deux ou trois régimens, tous promirent de marcher où il vouloit. Aussi-tôt que la Cour sçut qu'il alloit passer le Rhin, elle se découvrit tout-à-fait ; ce qu'elle n'avoit pas fait jusqu'alors, n'ayant envoyé d'autre ordre que celui de ramener l'armée en France quand la paix seroit faite en Allemagne. La Cour envoya donc des ordres exprès à tous les officiers de ne

An. 1649. plus reconnoître M. de Turenne, fit tenir trois cens mille écus sur le Rhin, & promit de payer les quatre ou cinq montres dues ; ce qui, avec la sollicitation de M. d'Erlac, ébranla six régimens Allemands qui allerent pendant toute la nuit le joindre à Brisac : trois régimens d'infanterie se mirent sous Philisbourg ; il ne resta avec M. de Turenne que la moitié de l'armée & encore fort ébranlée, excepté cinq ou six régimens. Lui, voyant qu'il ne pouvoit plus marcher pour exécuter les desseins qu'il s'étoit proposés, & ne voulant pas aussi aller à la Cour pour les raisons dites ci-dessus, donna ordre à quelques officiers généraux demeurés auprès de lui d'emmener le reste des troupes joindre M. d'Erlac. Il se retira avec quinze ou vingt de ses amis en Hollande, où il demeura un mois jusqu'à ce qu'il eût appris que le traité de Ruel étoit fait : alors il s'embarqua en Zélande, alla descendre à Dieppe, & de-là vint en poste à Paris.

Quoique l'accommodement fût fait, les partis étoient demeurés dans de grandes défiances l'un de l'autre. La Cour songeoit à la campagne qui commençoit en Flandre, & laissoit les affaires au-dedans du royaume dans une situation fort mal assurée. M. de Turenne s'y en alla deux jours après être arrivé à Paris ; & comme le dessein de M. le Cardinal étoit de tout dissimuler tant que la campagne dureroit, & que le réfroidissement qui commençoit entre M. le Prince & lui faisoit agir la Cour avec moins de hauteur, M. de Turenne y fut assez bien reçu, y vêcut à son ordinaire, & commença d'entrer en quelque liaison avec M. le Prince, qui n'alla point commander l'armée

cette campagne, mais qui fit un voyage en Bourgogne. M. de Turenne passa l'été quelquefois à Paris & d'autres fois à Compiegne où *étoit* la Cour. Il recevoit beaucoup de civilités de M. le Cardinal, & s'étoit souvent éclairci avec lui sur tout le passé, mais sans entrer dans aucun engagement d'amitié avec lui. Le Ministre ne voulant point donner de soupçon à M. le Prince, n'avoit point parlé clairement à M. de Turenne; & M. de Turenne n'ayant point pris ses sûretés avec M. le Cardinal, & voyant qu'il avoit toujours quelque réserve avec lui, panchoit plus du côté de M. le Prince. AN. 164.

Au commencement de la campagne, l'armée d'Allemagne refusa d'obéir à M. d'Erlac; de sorte qu'il fut obligé de la quitter. Les officiers envoyerent des députés à la Cour pour la supplier de deux choses; l'une, de leur paier ce qui étoit dû, & l'autre, de renvoyer M. de Turenne pour les commander; mais elle éluda la derniere demande. Après la levée du siége de Cambrai il ne se passa rien de considérable pendant tout le reste de la campagne. Le Roi revint à Paris, & la Cour étoit si pleine de factions que son autorité diminua beaucoup. M. le Prince revint de Bourgogne, & quelque tems après il se brouilla ouvertement avec M. le Cardinal. Toute la Cour prenant parti, M. de Turenne alla chez M. le Prince, & par-là fit une déclaration ouverte d'être de ses amis; ce qui l'engagea dans la suite à prendre part avec lui dans sa bonne ou mauvaise fortune. Il y eut en ce tems-là divers raccommodemens de M. le Prince avec la Cour, dont il prit le parti pour pousser à bout M. le Coadjuteur. Durant un mois ou six semaines, il n'y eut presque pas de

jour que les affaires ne prissent une différente face, tantôt à l'avantage, tantôt au désavantage de M. le Prince : mais comme je ne peux pas entrer dans le détail de ces matieres, je me contenterai de dire que la Cour n'étant pas satisfaite du procedé de M. le Prince, se lia avec tous ceux qui lui vouloient du mal, qui étoient en très-grand nombre.

AN. 1649.

AN. 1650. Ces raccommodemens avec la Cour ayant attiré toute la cabale, M. le Cardinal s'en servit adroitement pour la regagner, & concerta avec ceux qui en étoient les principaux chefs & qui avoient grand crédit sur l'esprit de M. le duc d'Orléans, les moyens de faire arrêter M. le Prince. Il y trouvoit d'ailleurs un très grand obstacle par la liaison qui étoit entre M. le Prince & M. de la Riviere qui avoit un grand pouvoir sur l'esprit de M. le duc d'Orléans. M. le Cardinal surmonta enfin ces difficultés, & ayant gagné M. le duc d'Orléans, on fit arrêter un jour de Conseil M. le Prince, M. le Prince de Conti & M. de Longueville, qu'on fit mener par les gendarmes du Roi au bois de Vincennes.

M. de Turenne avoit bien vu dans ces derniers tems que M. le Prince se brouilloit avec tout le monde, & qu'il donnoit grand sujet de mécontentement à la Cour par le mariage de madame de Richelieu, & en soutenant Jersei contre la Reine. M. le Cardinal faisoit faire de tems en tems de grands complimens à M. de Turenne, lui promettant qu'il iroit commander, s'il le vouloit, la campagne prochaine l'armée de Flandre ; & sachant que depuis quelques jours il n'alloit plus gueres chez M. le Prince (qui en effet ne lui faisoit plus de part de sa conduite) M. le Cardinal espéroit, comme il lui a dit de-

puis, qu'il ne se mettroit pas si promptement dans les intérêts de M. le Prince. A l'instant même que le Prince fut arrêté, M. le Cardinal envoya M. de Ruvigni trouver M. de Turenne pour l'assurer qu'il y avoit sûreté entiere pour lui, & lui promit beaucoup de bons traitemens en tout ce qui le concerneroit. M. de Turenne, quoiqu'il fût persuadé qu'il y avoit sûreté pour lui à la Cour, & qu'il fût bien vrai que M. le Prince ne vivoit pas trop bien avec lui depuis quelque tems, ne voulant pas abandonner le Prince dans son malheur, partit la nuit qu'il fut arrêté avec quatre gentils-hommes, & n'ayant point d'argent s'en alla chez M. de Varennes qui lui prêta six cens pistoles & l'accompagna à Stenai. M. de Chamilli, qui y commandoit pour M. le Prince, reçut M. de Turenne dans la ville avec beaucoup de joie. Trois ou quatre jours après, la Cour lui envoya Paris pour le convier à retourner, avec toutes les promesses que l'on peut faire; mais ne pouvant se contenter l'esprit s'il entendoit à aucune negociation durant le malheur de M. le Prince, il renvoya Paris sans vouloir rien écouter, & résolut de prendre toutes les voies pour obliger la Cour à relâcher M. le Prince, & de n'oublier rien pour faire apprêhender les malheurs que pouvoit causer son long emprisonnement. AN. 1650.

Il envoya, suivant cette résolution, à toutes les troupes qui étoient à M. le Prince & à tous les gouverneurs qu'il croyoit mécontens de la Cour, ou qui étoient de ses amis. De tous il ne put attirer que vingt ou trente officiers; & des personnes de qualité il y eut M. de Duras & M. de Boutteville qui étoient dans les intérêts

AN. 1650. de M. le Prince. M. de Turenne envoya aussi aux troupes qui avoient servi sous lui en Allemagne & qui étoient dispersées en divers endroits ; mais il ne put gagner que trois régimens d'infanterie, celui de la Couronne, celui de Turenne & celui du Passage qui quitterent la Lorraine, marcherent en corps avec leur bagage & le vinrent joindre à Stenai. Le régiment de Beauvau cavalerie vouloit venir joindre son colonel qui vint trouver M. de Turenne dans les intérêts de qui il a toujours été ; mais on enferma ce régiment dans une ville, & ce qui s'en put sauver, le vint trouver. On logea ces troupes auprès de Stenai dans des quartiers ; M. de Turenne n'ayant pas voulu presser les commandans de Stenai, de Clermont & de Damvillers d'en recevoir, de peur qu'il ne semblât vouloir mettre de ses gens dans les places de M. le Prince, & aussi parceque les commandans n'eussent pas voulu les recevoir à cause de la disposition de leurs garnisons, celle de Damvillers commença à se déclarer contre M. le Prince, & les soldats prirent M. le chevalier de la Rochefoucault leur commandant, en criant, vive le Roi. Quelques jours après, M. de la Ferté s'étant approché de Clermont, les soldats de la garnison firent prisonniers leurs officiers & se rendirent maîtres de la place qu'ils livrerent à M. de la Ferté. Ceux de Stenai voulant en faire de même, M. de Turenne remontra à M. de la Moussaye l'importance qu'il y avoit de s'assurer de la citadelle. On y laissa entrer huit compagnies du régiment de Turenne qui l'ont toujours gardée, & en ont été les maîtres jusqu'à la sortie de prison de M. le Prince, entre les mains de qui ils la remirent.

Il ne resta que cette place pour soutien de tout le parti ; M. de Turenne en donna le commandement à M. de Varennes en qui il s'est toujours fié sans aucune réserve. On fut obligé d'avoir recours aux Espagnols après avoir reçu une disgrace. Le régiment du Passage fut défait en voulant entrer à Stenai ; mais la compagnie des gardes de M. de Turenne que le lieutenant nommé la Berge commandoit, passa en plein jour, força cinq cens chevaux, & perdant la moitié de ses gens, entra dans Stenai après avoir fait l'action la plus vigoureuse qui se soit vue. M. de Turenne demanda à entretenir le gouverneur de Montmédi, ce qui se fit le lendemain. Ayant parlé franchement de la façon dont il s'étoit engagé dans cette affaire, & du chemin qu'il y vouloit tenir, il a toujours trouvé dans ce gouverneur & en M. le comte de Fuensaldagne (qui gouvernoit toutes choses en Flandres quoique l'Archiduc y fût) une parfaite sincérité, en cachant néanmoins leur impuissance à avoir de l'argent. Cette conférence avec le gouverneur de Montmédi fut suivie premierement d'un secours de quinze cens chevaux & de quelque infanterie que l'on jetta dans Dun, & ensuite du traité que madame de Longueville & M. de Turenne firent avec M. l'Archiduc, ratifié par le roi d'Espagne. Cette Princesse, après la prison de M. le Prince, s'étant retirée en Normandie, & de-là ayant passé en Hollande, s'en vint par le pays de Liége à Stenai, & se logea à la citadelle qui fut toujours gardée par quelques soldats de la vieille garnison & par les huit compagnies du régiment de Turenne, sans néanmoins que cela l'ait jamais choquée. M. de Turenne demeura

An. 1650.

toujours dans une parfaite intelligence avec
An. 1650. elle depuis le commencement juſqu'à la ſortie de priſon de M. le Prince.

Pour commencer la négociation, M. de Turenne & M. le comte de Fuenſaldagne ſe virent dans la ville de Marche; & la perte de Clermont & de Damvillers l'ayant un peu réfroidi, l'obligea à preſſer fort pour avoir la citadelle de Stenai, qui étoit le ſeul lieu qui reſtoit au Parti. Quoique M. de Turenne n'eût d'autre reſſource que dans les Eſpagnols, il riſqua plutôt de rompre la négociation que de livrer un lieu dans lequel il pût être hors de leur pouvoir quand il le vouloit; & comme ſon deſſein avoit toujours été de ne demeurer avec eux qu'autant que la parole qu'il avoit donnée de travailler à la liberté de M. le Prince l'y obligeoit, il étoit bien aiſe de demeurer en lieu où il pût diſpoſer de lui. Ainſi après une conteſtation de ſix ſemaines, il ne conclut rien à Marche, durant les trois jours qu'il y demeura avec M. de Fuenſaldagne: mais la négociation continua par le moyen de dom Gabriel de Tolede, envoyé à Stenai pour traiter avec madame de Longueville & M. de Turenne. Le traité fut conclu, dans lequel M. de Fuenſaldagne promettoit au nom du roi Catholique, & madame de Longueville & M. de Turenne promettoient en leur nom de ne ſe point accommoder que M. le Prince ne fût hors de priſon, & que l'on n'eût offert une paix juſte, égale & raiſonnable à l'Eſpagne.

Les choſes étant achevées de cette façon, on ſe prépara pour la campagne. Les Eſpagnols eſſayerent d'obliger M. de Turenne à demeurer avec une armée dans la Champagne pendant

qu'ils agiroient en Picardie : mais lui ſachant bien que leur penſée étoit de profiter des diviſions de France pour reprendre les places que le Roi tenoit ſur eux, & que s'il demeuroit avec un corps ſéparé, l'armée du Roi tomberoit toute entiere ſur lui, il aima mieux prendre le parti de ſe joindre au corps de l'armée d'Eſpagne, afin de les obliger d'attaquer les villes de France, ou d'entrer dans le royaume pour faire diverſion à la guerre de Bourdeaux, ou pour animer les amis de M. le Prince qui étoient dans le royaume. Après qu'il eut joint l'armée d'Eſpagne, on alla aſſiéger le Câtelet qui ne dura que trois jours : enſuite, ayant appris qu'une partie de la cavalerie qui étoit dans Guiſe en étoit ſortie, on l'alla aſſiéger ſept ou huit jours après en préſence de l'armée du Roi, qui s'étant aſſemblée, s'approcha de l'armée d'Eſpagne. AN. 1650.

Les deux armées étoient preſque de même nombre ; à ſavoir, de dix ou douze mille hommes, & de ſix ou ſept mille chevaux. Les pluies qui ſurvinrent gâterent tous les chemins, & le peu de chariots de vivres qu'avoient les Eſpagnols, mit l'armée en une telle néceſſité de pain, que l'on ne put travailler que fort lentement au ſiége. Dès le commencement les ſoldats n'avoient qu'une ſeule ration de pain en trois jours ; mais ſur la fin la néceſſité devint ſi grande, qu'elle les obligea de lever le ſiége, & de ſe retirer à deux lieues de-là, où les ſoldats de l'infanterie eurent beaucoup de peine à ſe traîner, à cauſe de la foibleſſe où le manque de pain les avoit réduits.

Après que l'on eut eu des vivres, & que l'on eut ſéjourné ſept ou huit jours dans ce

camp, on alla attaquer *la Capelle*, que l'on
An. 1650. prit en dix jours ; & enſuite le tems de la moiſſon étant venu, l'armée marcha vers Vervins ; & M. de Turenne s'étant avancé avec deux mille chevaux pour voir la contenance de l'armée du Roi qui étoit à Marle, il apprit qu'elle en étoit délogée, & qu'elle marchoit derriere les marais de Lieſſe. Il fit connoître à M. l'Archiduc qui arriva au camp, que ſi on avançoit encore à deux lieues de Vervins, qu'aſſurément l'armée de France ſe mettroit en quelque mauvaiſe poſture, & qu'elle donneroit lieu d'entreprendre quelque choſe ſur elle. M. l'Archiduc marcha deux lieues par delà Vervins, où l'on apprit que l'armée du Roi continuoit à ſe retirer. M. de Turenne prit trois mille chevaux, & marcha à Château-Porcien & Rhétel, qui ſe rendirent ; d'où il manda à l'armée d'Eſpagne que l'on trouveroit à vivre ſur la riviere d'Aiſne, où elle s'avança, & mit une garniſon dans Rhétel de huit cens hommes, & Delliponti qui étoit fort eſtimé en Flandre, pour y commander. Comme le ſéjour de l'armée autour de la ville ruinoit entierement tout les bleds, & ôtoit le moyen à la garniſon de ſubſiſter, M. de Turenne fut d'avis de s'en éloigner, & de remonter le long de la riviere d'Aiſne, en s'approchant de Paris & de l'armée du Roi qui s'étoit retirée vers Rheims. Son intention étoit toujours que l'armée d'Eſpagne entrât le plus avant qu'il ſe pourroit dans le royaume, croyant que M. le Prince, qui étoit dans le bois de Vincennes, ſeroit mené à Paris, & qu'ainſi il ne ſeroit plus à la diſpoſition de la Cour ; & eſpérant auſſi que ſi on le laiſſoit au bois de Vincennes, peut-être après quelque

bon ſuccès, il pourroit obliger l'armée d'Eſpagne de marcher juſques-là. M. de Turenne ne donnoit conſeil aux Eſpagnols pour les mouvemens de leur armée, que ſuivant les marches que faiſoit l'armée du Roi, & ſelon que la guerre le permettoit ; car les armées étant égales, conſeiller en partant de la Capelle de marcher juſqu'à Paris, ayant tout contraire en France, & perſonne ne ſe déclarant pour M. le Prince, auroit paru ſi emporté, qu'il eût perdu tout crédit auprès d'eux. AN. 1650.

Après avoir donc marché juſqu'à Neufchâtel ſur la riviere d'Aiſne, les Eſpagnols firent avec raiſon difficulté de la paſſer avec toute leur armée, parceque celle du Roi étant entre Rheims & Soiſſons, derriere la riviere de Veſle, ils ne voyoient aucune apparence de rien exécuter ; & que leur infanterie pâtiſſoit beaucoup, n'ayant plus le moyen de faire venir des convois. M. de Turenne, laiſſant à Neufchâtel le corps de l'armée, prit trois mille chevaux & cinq cens mouſquetaires, pour voir en quelle poſture ſeroit l'armée du Roi. Il apprit après avoir marché quelque tems, qu'elle étoit à Rheims, & que M. d'Hocquincourt étoit à Fiſmes, derriere la riviere de Veſle, avec dix régimens de cavalerie, & qu'il y avoit cent mouſquetaires dans la ville. Il s'y en alla en diligence ; & après une grande réſiſtance à un pont où il trouva à droite & à gauche des gués pour la cavalerie, il rompit entierement tous les régimens qui s'oppoſoient à ſon paſſage, fit quatre ou cinq cens priſonniers, & obligea M. d'Hocquincourt, après avoir très-bien fait, de ſe retirer à Soiſſons avec beaucoup de peine. L'infanterie qui étoit dans Fiſmes ſe rendit, &

M. de Turenne manda à M. l'Archiduc ce qui
AN. 1650. s'étoit passé; & que s'il lui plaisoit de s'avancer à Fismes avec l'armée, qu'assurément elle y subsisteroit très-bien, y ayant beaucoup de moulins sur la riviere, & une très-grande quantité de grains & de bestiaux.

L'armée d'Espagne y marcha, & on fit avancer M. de Bouteville jusqu'à la Ferté Milon, qui mit des sauvegardes dans ce village. Voyant l'armée de France renfermée dans Rheims, un corps derriere la Marne, & le chemin de Paris libre, M. l'Archiduc & M. de Fuensaldagne se fussent assurément résolus d'y marcher, si M. le Prince fût demeuré à Vincennes; mais on apprit qu'après de grandes contestations entre M. le Tellier & M. le duc d'Orléans, qui vouloit faire mener M. le Prince à la Bastille, que M. le Tellier l'avoit emporté, & que M. le Prince avoit été conduit avec une très-petite escorte à Marcoussi, à huit lieues de Paris sur le chemin d'Orléans. Alors il n'y avoit plus de raison de marcher à Paris avec le corps de l'armée, & il auroit été inutile & dangereux d'y aller avec des gens détachés, à cause de l'armée du Roi, qui eût pu en détacher un plus grand nombre, & laisser tout son bagage dans les villes; ce que l'armée d'Espagne ne pouvoit pas faire.

On envoya de Fismes faire des propositions de paix. Dom Gabriel de Tolede fut à Paris, & M. de Verderonne vint à Fismes de la part de M. le duc d'Orléans; mais tout cela ne produisit aucun effet. Pendant ce tems on eut avis que le traité étoit conclu à Bourdeaux, où le Roi étoit allé lui-même avec M. le cardinal Mazarin. M. de Bouillon, qui avoit la prin-

cipale autorité, y gouverna les affaires du parti avec l'approbation d'un chacun, & s'y conduisit avec toute la vigueur, prudence & fermeté qui se peut dans une conjoncture si difficile. An.

L'armée d'Espagne séjourna un mois à Fismes, afin de voir si ces propositions de paix ne produiroient aucun effet à Paris. Après ce tems là, on tint conseil pour savoir quelle ville de la frontiere on devoit assiéger en se retirant. Les Espagnols avoient dessein d'aller à Rocroi; mais M. de Turenne fut d'avis d'aller plutôt à Mouson, ville sur la Meuse à deux lieues de Stenai, qui servoit beaucoup à sa conservation, & qui étendoit un peu plus les quartiers d'hiver sur cette frontiere. Ainsi on détacha le marquis de Masingen, mestre de camp général de l'armée d'Espagne, avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, pour aller assiéger Mouson. Le reste de l'armée demeura sur la riviere d'Aisne pour couvrir le siége, & observer l'armée du Roi qui s'étoit assemblée vers Châlons. Comme le siége tira fort en longueur à cause des grandes pluies & du peu d'artillerie qu'avoient les Espagnols, M. le maréchal du Plessis qui commandoit l'armée du Roi, marcha diligemment par Verdun dans le dessein de secourir Mouson; ce qui obligea l'armée d'Espagne d'aller au siége, M. de Turenne demeura avec trois mille chevaux pour le couvrir, n'y ayant point de circonvallation, & étant nécessaire de tenir l'ennemi loin, de peur qu'il n'entreprît quelque secours. A la fin, après sept semaines de siége, durant une très-mauvaise saison, la ville de Mouson se rendit.

Après la prise de Mouson, l'armée d'Espagne demeura fort affoiblie par la longueur du

An. 1650. siége, qui ne finit que fort avant dans le mois de novembre. M. de Turenne voyoit bien que dans le dessein que les généraux Espagnols avoient de se retirer dans leurs quartiers d'hiver, il perdroit Rhétel & Château Porcien pendant l'hiver; & que les troupes Allemandes, que les Espagnols avoient levées depuis peu, périroient par les mauvais quartiers que l'on a accoutumé de donner en Flandre. Il conseilla à M. le comte de Fuensaldagne de laisser toute l'armée entre la riviere de Meuse & celle d'Aisne; mais n'ayant pu l'y déterminer, il demeura lui-même sur la frontiere avec cinq régimens Allemans de cavalerie nouvellement levés, qui faisoient environ deux mille chevaux, & avec deux brigades des Lorrains, dont l'une étoit commandée par M. de Fauge, & l'autre par le comte de Ligneville, qui avoit été défait par M. le maréchal de la Ferté. Ces deux brigades faisoient deux mille cinq cens chevaux, & mille chevaux du corps que M. de Turenne avoit levé en Allemagne. Pour l'infanterie, elle étoit composée de deux mille cinq cens hommes; une partie Walons, & l'autre Lorrains, n'y ayant point d'infanterie Françoise que le régiment de Turenne commandé par Betbesé, celui de la Couronne par Rochepare, & celui de Stenai commandé par le comte de Quintin. Avec ces troupes & six piéces de campagne, M. de Turenne demeura entre la Meuse & l'Aisne. Outre celles-là, M. l'Archiduc laissa douze cens hommes de pied dans Rhétel, & deux cens chevaux sous le commandement de Delliponti, qui étoit Sergent major général de bataille, & homme de grande réputation en Flandre.

L'armée du Roi, durant le siége de Mouson, & quelque tems après, demeura dans la Champagne à se rafraîchir, & y attendit toutes les troupes qui avoient été à Bourdeaux : quand on les eut rassemblées, elle se trouva forte de six à sept mille chevaux & de huit mille hommes de pied, & l'on résolut de venir attaquer Rhétel. C'étoit assez avant dans le mois de décembre : l'armée arriva devant la place le vendredi, & le samedi on commença à faire les approches. On prit d'abord un fauxbourg ; on s'approcha le long des maisons près de la muraille, & l'on battit une tour de la porte avec une piéce de douze ; ensuite ayant trouvé les poutres du pont, auxquelles il ne manquoit pour s'en pouvoir servir qu'à mettre des planches dessus, les assiégeans le firent, & s'attacherent à la porte : ils en furent repoussés la premiere fois ; mais y étant retournés, les assiégés battirent la chamade, & demanderent à parlementer le mardi au matin. Tout le corps de l'armée étoit de l'autre côté de la riviere, & avoit laissé deux régimens pour faire une fausse attaque qui réussit.

An. 1650.

M. de Turenne sachant que l'armée du Roi marchoit au siége de Rhetel, voulut y arriver deux ou trois jours après, afin de trouver l'armée séparée dans ses quartiers autour de la ville, les tranchées ouvertes & le canon en batterie, ce qui affoiblit toujours beaucoup. Après avoir marché quatre journées, le mardi il fit sept grandes lieues pour arriver à la vue de Rhétel, ayant ouï le canon le matin, & n'y ayant nulle apparence que la ville fût en état d'être forcée si-tôt. Il arriva à une heure de nuit à une lieue de la ville, après avoir poussé quel-

An. 1650. que cavalerie; il fit quelques prisonniers qui lui dirent que la ville étoit rendue: il demeura toute la nuit en bataille, & fit tirer deux coups de canon pour voir si les assiégés ne répondroient point. Comme on fut sept ou huit heures sans entendre de bruit, & que les prisonniers s'accordoient tous à dire que la ville étoit rendue, on n'en douta plus, & l'armée reprit le chemin par lequel elle étoit venue, & alla loger à quatre lieues de-là dans une vallée, n'ayant pas le moyen de demeurer dans la Champagne faute d'eau & de couvert.

Le mardi que la ville se rendit & le lendemain, l'armée du Roi se mit ensemble, & marcha une partie de la nuit du mercredi au jeudi: le matin elle arriva à la vue des cravates que M. de Turenne avoit laissés une demie lieue derriere lui. Sur cette nouvelle, il fit incontinent remonter ses troupes sur les hauts de Champagne; & comme l'armée du Roi marchoit dans la plaine, il la côtoya près d'une heure à une demie porté de canon, les Lorrains n'étant pas encore arrivés, qui avoient été un peu longs à sortir du quartier. Quoique ses forces ne fussent pas égales, on ne pouvoit prendre d'autre parti que celui de combattre; les régimens Allemans avoient l'aile droite, & la cavalerie de M. de Turenne avoit l'aile gauche, les Lorrains n'étant pas encore arrivés. Les armées marcherent bien une heure de cette façon, M. de Turenne ne craignant rien, parce que l'infanterie du Roi n'étoit pas encore assez près pour faire prendre la résolution au Général de marcher à lui. Bientôt les Lorrains arriverent, & M. de Turenne voulant éviter que l'armée du Roi n'eût le tems

de mettre ſon infanterie dans l'intervalle de ſes deux ailes, fit promptement mettre la cavalerie Lorraine à ſa main gauche ſur deux lignes, dont il y avoit douze eſcadrons à la premiere, & huit à la ſeconde : il marcha droit à l'aile droite de l'armée du Roi. M. de Beauveau, M. de Duras, M. de Bouteville & M. de Mantauſier commandoient les eſcadrons de la premiere ligne du corps de M. de Turenne. Les Lorrains qui étoient commandés par leurs Officiers, vinrent doubler ſi promptement à la gauche, qu'ils ne donnerent pas le tems à la cavalerie de l'armée du Roi de leur oppoſer que trois eſcadrons, parce qu'ils avoient toujours reglé le premier eſcadron de leur aile droite au corps de M. de Turenne ſeul ; cela étoit cauſe auſſi qu'ils avoient beaucoup d'eſcadrons auprès de leur infanterie, & par-là le même avantage contre la cavalerie de M. de Turenne, que les Lorrains avoient contre eux. AN. 1650.

En cette diſpoſition on marcha à la charge, & toute la premiere ligne approcha la tête des chevaux les uns contre les autres, ſans tirer : il y eut quantité d'Officiers tués de cette premiere charge, & preſque tous les eſcadrons de l'armée du Roi de la premiere ligne furent rompus ; mais avec une ſi grande réſiſtance, que ceux des Lorrains étoient preſque auſſi rompus qu'eux. Les eſcadrons de l'armée du Roi qui étoient près de l'infanterie, demeurerent entiers, n'ayant pas combattu ; mais toute la premiere ligne des Lorrains compoſée de ſept eſcadrons ſe mit en déſordre contre les trois François qui lui étoient oppoſés : il y eut auſſi quelque eſcadron qui paſſa dans l'intervalle l'un de l'autre.

AN. 1650. M. de Turenne n'avoit de ses troupes que deux escadrons de la seconde ligne, dont la premiere fut rompue par un escadron passé dans l'intervalle, son colonel ayant été tué; l'autre commandée par le Major passa en avant, & en rompit deux de l'ennemi. Toute la seconde ligne des Lorrains se mêla avec la premiere; de sorte que quand la seconde ligne de l'armée du Roi, qui étoit composée de tous les régimens de la vieille armée d'Allemagne, vint en bon ordre, elle les trouva en grande confusion. M. de Turenne qui avoit voulu mener les escadrons de la premiere ligne à la charge, & puis retourner à la seconde ligne, fut obligé par la grande résistance à se mêler; de sorte que son cheval fut blessé de deux coups; & ainsi il n'étoit plus en état de se porter en aucun lieu qu'au petit pas. Messieurs de Beauveau, de Bouteville, de Duras, de Montausier ayant rompu les escadrons qui leur étoient opposés, marcherent jusqu'auprès du canon, & rompirent quelques escadrons de la seconde ligne. Cependant à l'aile droite de M. de Turenne, commandée par la Fauge, cinq régimens Allemans eurent quelque avantage à la premiere charge; mais ensuite toutes les troupes se mirent en confusion, & commencerent à prendre la fuite; ce qui donna moyen à quelques escadrons de l'aile gauche de l'armée du Roi de revenir à l'aile droite; & la seconde ligne ayant marché aux Lorrains, qui étoient deja en grande confusion, ils prirent la fuite. M. de Fauge, après avoir très-bien fait son devoir, fut fait prisonnier; le comte de Ligneville blessé de deux coups au travers du corps; le prince Palatin tué, & deux autres Colonels. M. de

Turenne, qui avoit marché entre les Lorrains & ses troupes, se trouva dans ce désordre au commencement seul, tous les Gentilshommes qui étoient avec lui s'étant mêlés à cause de la grande résistance; il fut reconnu souvent, & son cheval blessé encore de deux autres coups, des cavaliers lui demandant s'il vouloit avoir quartier. La Berge, son Lieutenant des gardes, le joignit; ils furent suivis de sept ou huit cavaliers, dont trois prirent M. de Turenne, & quelques autres son Lieutenant, mais ils s'en démêlerent heureusement; & ayant mis hors de combat quelques-uns de ceux qui les attaquoient, ils commencerent à se retirer un peu de la presse; il n'y avoit plus de troupes de M. de Turenne en ce lieu-là, & il étoit au milieu des escadrons de l'armée du Roi. La Berge, pour l'empêcher d'être pris, avoit été obligé quelquefois de dire qu'ils étoient eux deux de l'armée du Roi, & que c'étoient des Allemans qui ne les connoissoient pas qui les avoient voulu tuer. Enfin, par un bonheur extraordinaire on les laissa aller; le cheval de M. de Turenne étoit blessé de cinq coups. Bientôt après il trouva Lavau, major du régiment de Beauveau, qui lui prêta un cheval, & il se sauva au milieu des plaines de Champagne, sans que personne le suivit. Les deux ailes de son armée avoient été rompues, & toute l'infanterie avoit jetté les armes, excepté le régiment de M. de Turenne, qui sans vouloir avoir de quartier se mêla avec l'infanterie de l'armée du Roi, & tous les officiers & soldats furent tués ou faits prisonniers, après avoir tenu ferme une heure entiere, sans aucune cavalerie pour les soutenir. Dom Estevan de Gamare, général d'artillerie

AN. 1650

An. 1650. d'Espagne, se trouva auprès de l'infanterie, où il fut pris, aussi bien que M. de Bouteville, & M. de Quintin qui commandoit le régiment de Bourgogne.

Les choses étant entièrement désespérées, M. de Turenne ne put pas se retirer par le plus court chemin vers la riviere d'Aisne, à cause des troupes du Roi, qui en suivant les fuyards de l'aile droite, lui avoient coupé le chemin; il fut obligé de s'en aller par les plaines de Champagne, & arriva à Barleduc avec cinq cens chevaux qu'il avoit rencontrés sur sa route. Aprés avoir demeuré six heures à Bar, & donné ordre à la cavalerie qui étoit venue avec lui, & à M. de Duras, qui y arriva un peu après avec cent chevaux, de se retirer dans le Luxembourg, il s'en alla avec douze ou quinze des mieux montés droit à Montmédi, où il trouva une partie de la cavalerie sauvée de la batallle, leur donna quelques quartiers aux environs, & envoya rendre compte de toutes choses à Bruxelles. Il manda en même-tems à Madame de Longueville à Stenai, qu'il étoit à Montmédi, & l'assura que si l'armée du Roi, après le gain de la bataille, marchoit vers Stenai, qu'il s'y en iroit aussi-tôt avec les troupes qu'il retenoit autour de Montmédi qui n'est qu'à deux lieues de Stenai. M. de Turenne ne voulut pas aller si-tôt à Stenai, de peur que les Espagnols ne crussent, qu'il ne se fioit pas entierement à eux après la perte du combat, ou bien qu'il avoit si mauvaise opinion des affaires, qu'il étoit bien aise de chercher à se mettre promptement en un lieu d'où on pourroit plus aisément songer à un accommodement; la connoissance aussi des affaires de Flan-

être lui faisoit voir qu'il valoit bien mieux demeurer dans un lieu où les Espagnols étoient les maîtres, que d'aller à Stenai; parce que, quoique M. de Fuensaldagne, de qui tout dépendoit en Flandre, appuyât tout le parti, néanmoins tous les gens du pays, qui vouloient toujours que l'on employât les forces d'Espagne à reprendre les places que le Roi tenoit en Flandre, & non point à favoriser le parti, se servoient de ce mauvais événement pour appuyer leur opinion, & décourageoient M. de Fuensaldagne. Si M. de Turenne, après ce malheur, y eût encore ajouté la méfiance en s'en allant à Stenai, il est sans doute que M. de Fuensaldagne eût changé de mesures, & qu'il eût fallu songer à un accommodement honteux; mais la chose prit toute une autre face; & sachant que M. de Turenne étoit à Montmédi, & tous les Officiers de l'armée témoignant être fort contens de lui, on lui envoya de la part de M. l'Archiduc un pouvoir pour disposer de toutes les charges de ceux qui avoient été tués à la bataille, & les quartiers tels qu'il les demanda pour ses troupes. AN. 1650.

Peu de tems après, M. de Turenne s'en alla voir Madame de Longueville à Stenai, où ils résolurent ensemble de demeurer dans la même pensée jusqu'à la liberté de M. le Prince. M. de Lorraine & M. de Fuensaldagne vinrent ensuite à Namur pour conférer avec M. de Turenne. Ils y demeurerent quatre jours ensemble pour donner ordre aux quartiers des troupes; & s'en étant retournés à Bruxelles, M. de Turenne voulut traiter avec M. l'electeur de Cologne pour des quartiers dans le pays de Liége; mais n'ayant pu s'accommoder, il y mena ses troupes. AN. 1651.

An. 1651. Durant ce tems-là, les désordres recommencerent à Paris, & il y eut grande apparence de la liberté de M. le Prince. Comme il y a beaucoup de gens qui ont écrit particulierement toutes les cabales qui se formerent alors, je n'en dirai rien, mais seulement que M. de Turenne étant bien averti qu'il y auroit bientôt un changement, demeura auprès de ses troupes, ou dans les lieux un peu loin de Bruxelles. Comme il étoit dû par les Espagnols plus de trois cens mille écus pour accomplir le traité fait avec eux, M. de Fuensaldagne en offrit cent mille à M. de Turenne; mais il ne jugea pas à propos de les recevoir dans un tems où les affaires l'obligeroient peut-être à chercher les moyens de se dégager d'avec les Espagnols. Peu après il apprit par le sieur de la Berge, que Madame de Longueville lui envoya, que M. le Prince étoit sorti du Havre, & étoit allé à Paris: il sçut aussi en même-tems que M. le cardinal Mazarin étant parti de la Cour étoit allé au Havre, croyant engager M. le Prince dans ses intérêts, & voulant persuader qu'il lui donnoit sa liberté, quoiqu'il y fût obligé par les remontrances du Parlement, & la liaison de M. d'Orleans & du cardinal de Retz. M. le cardinal n'ayant pu réussir dans ce projet, espéra que la Reine sortiroit avec le Roi hors de Paris pour l'aller trouver vers la Champagne; mais elle en fut empêchée par les Gardes que M. d'Orleans & le peuple firent faire devant le Palais royal; ce qui obligea M. le Cardinal d'aller à Sedan, ensuite au pays de Liége, & delà à Cologne, dont il revint comme il sera dit ci-après.

M. de Turenne qui étoit à la Roche en Ar-

denne, s'en alla incontinent à Stenai pour chercher les moyens de satisfaire à l'autre clause du traité d'Espagne, qui étoit, après la liberté de M. le Prince, de travailler à une paix juste, égale & raisonnable. Il envoya avertir M. le Comte de Fuensaldagne, qu'encore que M. le Prince fût en liberté, qui étoit le premier article du traité, & que l'on pût, sur ce qu'on y avoit manqué en tous les tems à l'égard des sommes promises, prendre un prétexte bien raisonnable de se dégager du second, que néanmoins la maniere obligeante dont il en avoit toujours usé, & la connoissance certaine que ce n'étoit que la nécessité, & non la mauvaise volonté qui l'avoit obligé à manquer, feroient qu'il ne partiroit point de Stenai qu'après avoir donné tout le tems raisonnable pour travailler à ce second article. Etant arrivé à Stenai, il trouva des lettres que M. le Prince écrivoit à Madame de Longueville, par lesquelles il témoignoit souhaiter fort de la voir, & faisoit de grands complimens à M. de Turenne sur tout ce qui s'étoit passé. AN. 1651.

Peu de jours après, Madame de Longueville partit pour s'en aller à Paris, ayant envoyé à Bruxelles pour faire savoir aux Espagnols qu'elle travailleroit de bon cœur à la paix, & les remercieroit de l'assistance qu'ils avoient donnée pour la liberté de M. le Prince. M. de Turenne demeura à Stenai, & ne fut point embarrassé de ce que Madame de Longueville en partoit: ce n'est pas qu'ils ne fussent en bonne intelligence, mais n'étant point fort pressé pour ses intérêts particuliers, il ne vouloit sortir de l'affaire qu'avec honneur. Il écrivit à M. le Prince, qu'il trouvoit fort à propos que l'on en-

An. 1651. voyât promptement quelque personne de considération, avec ordre de travailler à la paix, & qu'il ne jugeoit point qu'on pût se retirer de bonne grace d'avec les Espagnols, avant que d'avoir fait voir par des effets réels, que l'on y songeoit tout de bon, & que l'on faisoit des ouvertures raisonnables. On envoya de la Cour M. de Croissi à Stenai, & par les instances que M. de Turenne fit à Bruxelles, M. l'Archiduc envoya M. Friquet. On pressa fort cette négociation, & l'on proposa du côté de la France que M. le duc d'Orleans iroit avec un plein pouvoir sur la frontiere avec des personnes nommées, si M. l'Archiduc y vouloit venir avec le même pouvoir de la part du Roi d'Espagne, que les Espagnols avoient toujours dit qu'il avoit. D'ailleurs, M. de Turenne fit sçavoir à M. le comte de Fuensaldagne, que l'on satisferoit l'Espagne par rapport au Portugal & à la Catalogne, pourvu que les autres conditions de la paix fussent raisonnables; mais on connut bien qu'il n'y avoit point de *plein pouvoir* en Flandre, & qu'apparemment les grandes espérances que l'on avoit conçues en Espagne des guerres civiles de France avoient ôté toute pensée de songer promptement à la paix.

Après deux mois de négociation, M. de Turenne manda à M. de Fuensaldagne, qu'ayant fait de son côté tout ce à quoi il s'étoit obligé pour la paix, qu'il s'en alloit à Paris. Il le remercia en même tems de l'assistance qu'il avoit reçue du roi d'Espagne & de la civilité avec laquelle il en avoit usé envers lui en toutes rencontres, & lui fit dire aussi qu'il donneroit ordre à trois ou quatre cens chevaux qui lui

étoient

étoient restés de la bataille de Rhétel, & qu'il avoit fait lever en Allemagne, de le venir trouver en France. AN. 1651.

Pendant le séjour de M. de Turenne à Stenai, après le départ de madame de Longueville, il sentit par les différentes lettres de M. le Prince, & par les avis qu'il avoit de Paris, qu'il changeoit souvent de pensée depuis sa sortie de prison, souhaitant quelquefois que M. de Turenne vînt bientôt à Paris, & d'autres fois desirant qu'il demeurât à Stenai, suivant l'envie qu'il avoit ou de ravoir promptement la place que M. de Turenne par son retour lui eût remis entre les mains, ou de continuer en liaison avec les Espagnols. Quand madame de Longueville partit de Stenai, elle voulut engager M. de Turenne à lui donner sa parole de demeurer toujours dans les intérêts de M. le Prince; mais lui qui croyoit, après avoir montré durant la prison de M. le Prince un si grand désintéressement, pouvoir agir suivant qu'il le trouveroit plus à propos, dit à madame de Longueville qu'il ne pouvoit pas en donner; mais qu'après avoir fait sortir ses gens de Stenai, remis la place entre les mains de M. le Prince, & satisfait aux Espagnols touchant l'article de la paix, qu'il s'en iroit à Paris où il verroit le Prince & prendroit là ses mesures. En effet, M. de Turenne, depuis que madame de Longueville fut partie, jusqu'à ce qu'il s'en allât à Paris, n'a point voulu avoir d'autre conduite que de donner tout le tems nécessaire pour bien sortir d'avec les Espagnols touchant l'article de la paix; n'ayant eu nulle impatience d'aller à Paris, où néanmoins il savoit bien que tous ceux du parti de M. le Prince prenoient des

mesures pour leurs intérêts particuliers: mais il
AN. 1651. ne croyoit pas que de songer aux siens, en se hâtant d'y aller, pût bien s'accorder avec le tems qu'il vouloit donner pour convaincre les Espagnols que l'empêchement à la paix venoit de ce que M. l'Archiduc n'avoit pas un plein pouvoir de traiter. M. de Turenne en ayant été pleinement instruit, & convaincu qu'il étoit inutile de demeurer davantage à Stenai, en partit & retourna à Paris. Sachant que M. le Prince &beaucoup de personnes de qualité vouloient venir au-devant de lui, sans affecter qu'il ne le desiroit pas, il arriva à Paris un jour plutôt qu'il ne l'avoit dit, n'aimant point ces sortes d'honneurs qui assurément font de mauvaise grace quand on vient d'avec les Espagnols, & que l'on entre en un lieu où le Roi & la Reine demeurent.

En ce tems-là, la Reine ne se gouvernoit en secret que par les conseils de M. le Cardinal, quoique au dehors tout paroissoit s'opposer à son retour en France. Le Parlement même faisoit souvent des remontrances là dessus; & quoique le Roi & la Reine y répondoient qu'on pouvoit s'assurer que le Cardinal ne seroit plus rappellé à la Cour, tous ceux cependant qui vouloient obtenir des graces de la Reine s'adressoient à M. le Cardinal à Cologne. M. le Prince tenoit souvent des conseils à l'hôtel de Longueville, étoit assez bien avec M. le duc d'Orléans, & alloit fort rarement au Palais Royal. M. le Cardinal, quand il le fit sortir du Havre, crut qu'il s'ajusteroit avec lui. Depuis qu'il fut arrivé à Paris, il témoigna vouloir achever le mariage de M. le prince de Conti avec mademoiselle de Chevreuse, qui étoit

une des conditions sur laquelle M. le Coadjuteur avoit travaillé à sa liberté. Quand M. de Turenne arriva à Paris, le mariage étoit rompu ; M. le Coadjuteur étoit fort mal avec M. le Prince, qui desirant le gouvernement de Guyenne pour lui, & de Provence pour M. le prince de Conti, se rapprochoit un peu de la Cour, sans avoir pourtant, à ce qu'il disoit, aucune communication avec M. le Cardinal: mais il est bien vrai que madame de Longueville & M. le prince de Conti négocioient avec le Ministre par le moyen de madame la princesse Palatine, & promettoient que M. le Prince se radouciroit pour le retour de M. le Cardinal, s'il avoit ce qu'il demandoit. AN. 1651.

M. le Prince vint voir M. de Turenne dès qu'il le sçut arrivé, le mena au Louvre & delà dîner avec lui, & après on s'assembla à l'ordinaire à l'hôtel de Longueville ; mais M. de Turenne après ce jour-là ne voulut plus y retourner ; ayant aisément reconnu, & par les avis qu'il avoit eus à Stenai, & par ce qu'il vit à Paris, qu'il ne s'agissoit que des intérêts particuliers & de belles apparences au dehors qui pourroient tromper ceux qui ne voyoient pas clair. M. le Prince assuroit M. de Turenne qu'il seroit toujours prêt à lui rendre le même service qu'il venoit de recevoir de lui, & le vouloit fort engager à avoir des prétentions à la Cour, qu'il promettoit de solliciter avec soin. Cependant les troupes du Roi ayant reçu de bon quartiers d'hiver & étant rétablies, celles de M. de Turenne, qui seules avoient travaillé pour la liberté de M. le Prince, demeuroient sans nul établissement, ni quartiers. M. le Prince s'offrit bien d'en parler, mais il

ne s'y intéressa pas comme une chose qui le touchoit de près.

AN. 1651.

Il faudroit parler fort au long si l'on vouloit dire tous les changemens d'intérêts qui se firent dans les principaux personnages de la Cour. Elle étoit en un état bien bas, se méfiant de presque tous les gens de qualité qui y alloient, & n'osant faire aucune action de vigueur en arrêtant ni même en témoignant aucune mauvaise volonté à personne. M. de Turenne ayant agi en toute rencontre contre les intérêts de M. le cardinal de Mazarin, n'avoit nulle pensée de se raccommoder avec lui & ne faisoit aucune diligence à se mettre bien avec la Reine; mais il voyoit si peu de régle dans les pensées de M. le Prince, qu'il ne vouloit prendre aucun nouvel engagement avec lui. Long-tems même après son retour à Paris, madame de Longueville ayant voulu savoir de lui s'il demeureroit dans les intérêts de M. le Prince, il lui dit que ce qu'il avoit fait par le passé lui donnoit lieu, le voyant en liberté, de bien méditer avant que de s'engager de nouveau. Il demeura toujours dans cette disposition, voyant assez souvent M. le Prince qui vivoit fort bien avec lui, mais qui étoit si combattu de diverses pensées, que M. de Turenne ne crut point, quoiqu'il s'accommodât ou qu'il rompît avec la Cour, pouvoir prendre de liaison sûre avec lui. Ce n'est pas que M. le Prince ne lui temoignât beaucoup de reconnoissance, & qu'en effet il n'ait toujours eu beaucoup d'estime pour lui & autant d'amitié que pour personne; mais M. de Turenne songeoit qu'il n'étoit pas raisonnable de s'engager contre la Cour à une suite d'affaires dont il savoit que le but n'étoit que de

procurer les intérêts d'un petit nombre de personnes, sans aucune vue du bien public. An. 1651.

Ces considérations l'ont toujours fait demeurer ferme à ne se point mettre dans le parti de M. le Prince, depuis sa sortie de prison : elles ne l'ont pas obligé non plus à faire des recherches basses du côté de la Cour. Il souhaitoit que les affaires vinssent en état que M. de Bouillon & lui pussent s'y raccommoder ; mais il ne faisoit pour cela aucun pas contre la bienséance. Pendant l'absence de M. le Cardinal, ceux qui avoient le plus de pouvoir ne souhaitoient pas que M. de Bouillon & M. de Turenne s'attachassent fort à la Cour ; & quoique M. le Prince fit de grandes avances aux deux freres, M. de Turenne avoit dans l'esprit que toutes choses lui étoient meilleures que d'entrer dans son parti, après les choses passées, & vouloit vivre à l'avenir éloigné de toute cabale.

Quelque tems avant que M. le Prince eût le gouvernement de Guyenne, & sur la difficulté que l'on fit à la Cour de donner celui de Provence à M. le Prince de Conti, les soupçons commencerent à augmenter de part & d'autre, & la cabale qui soutenoit M. le Prince dans ses prétentions, commença à s'affoiblir. M. le Prince, voyant qu'elle ne pouvoit pas lui procurer ce qu'il desiroit, se tourna contre elle & se lia plus qu'auparavant avec M. le duc d'Orléans, avec les mécontens & avec madame de Longueville, qui n'étoit pas satisfaite de ce qu'on l'on différoit de donner le gouvernement de Provence à M. le prince de Conti, & qui n'avoit pas beaucoup d'envie de retourner en Normandie. Toutes ces choses ayant obligé M. le Prince à n'aller plus chez la Reine, il eut

avis que dans ce dernier refroidiſſement il y
AN. 1651. avoit eu quelques murmures ſourds qu'on vouloit l'arrêter. Ces bruits, joints à une alarme qu'il eut une nuit, que l'on avoit vu quelques ſoldats marcher vers l'hôtel de Condé, l'obligerent de s'en aller de grand matin à S. Maur, à deux lieues de Paris.

Cette journée-la, tous ceux qui étoient entierement attachés à ſes intérêts s'en allerent le trouver, & M. de Turenne alla chez la Reine. Comme durant le peu de jours qu'il demeura à S. Maur on parla de négociations, & que beaucoup de gens l'alloient voir qui ne lui avoient donné aucune parole, M. de Turenne s'y en alla auſſi. Il eut un entretien de deux heures avec lui dans le parc où ils ſe promenerent tous deux, & il n'y eut point de complimens que M. le Prince ne lui fît, en témoignant le grand deſir qu'il avoit qu'il voulût entrer avec lui dans le parti dont il lui montroit la grandeur par la quantité de provinces qui ſe déclareroient pour lui, & par l'état où étoit la Cour. M. de Turenne demeura dans ſa premiere penſée, de ne prendre aucun engagement, & ne voulut pas s'éclaircir avec lui ſur les raiſons qui l'empêchoient d'entrer en cette affaire ; leſquelles en effet étoient de telle nature, qu'on les garde en ſoi pour y conformer ſa conduite, & non point pour les divulguer, ſachant bien qu'elles ne feroient aucun effet, & ayant une entiere connoiſſance du naturel des perſonnes qui devoient entrer dans la cabale.

Quelque tems après, M. le Prince revint à Paris toujours fort mal avec la Cour ; enſuite les négociations n'ayant rien produit, il s'en alla à Montrond avec M. le prince de Conti &

madame de Longueville ; enfin en Guyenne où il commença à se déclarer ouvertement contre la Cour. Les principaux Ministres qui s'étoient opposés aux établissemens de M. le Prince, l'avoient poussé autant qu'ils avoient pu à sortir de Paris ; & quand il faisoit quelques ouvertures d'accommodement, ils les tournoient du mauvais côté, toute cette cabale souhaitant son éloignement, & que les choses se portâssent à l'extrêmité contre lui. Ces Messieurs ne trouvoient pas aussi leur compte que M. de Bouillon & M. de Turenne demeurassent à la Cour. Dans ce tems-là elle alla à Bourges & de-là à Poitiers en se cachant aux deux freres, persuadée que ce traitement les mettroit dans le parti de M. le Prince ou dans celui de M. d'Orléans qui se formoit à Paris. M. de Turenne fut toujours d'avis de demeurer plutôt quelque tems inutile que d'entrer dans toutes ces intrigues. AN. 1651.

Cependant M. le duc d'Orléans & le parlement de Paris étoient alarmés du retour de M. le cardinal Mazarin, qui, ayant demeuré en Allemagne depuis la sortie de prison de M. le Prince, s'en revint joindre la Cour à Poitiers avec quatre ou cinq mille hommes qu'il avoit levés & quelques troupes qu'il avoit prises sur la frontiere. M. de Bouillon étoit au plus fort de ses affaires qu'il sollicitoit au Parlement; ce qui retint M. de Turenne à Paris un mois plus qu'il n'eût desiré, car il vouloit arriver à la Cour en même tems que M. le cardinal Mazarin. Aussi-tôt que les affaires de M. de Bouillon furent conclues, M. de Turenne s'en allant à Poitiers, savoit que la Cour seroit si changée par le retour du Cardinal, que M. AN. 1652.

An. 1652. de Bouillon & lui y feroient bien reçus ; M. le Cardinal ayant toujours écrit des choses fort avantageuses pour eux, dès qu'il sçut qu'ils n'étoient point embarqués avec M. le Prince ; au lieu que ceux qui environnoient le Roi dans l'absence du Cardinal, n'avoient cherché qu'à nuire aux deux freres.

M. de Turenne trouva la Cour entierement gouvernée par M. le Cardinal ; mais les affaires étoient dans un grand trouble, tant par la guerre que M. le Prince faisoit en Guyenne, que par les troupes de M. le duc d'Orléans qu'il avoit fait rassembler sur la riviere de Loire. D'ailleurs le Parlement de Paris avoit mis à prix la tête de M. le cardinal Mazarin, & s'étoit entierement lié aux intérêts de M. le duc d'Orléans. La Cour quitta Poitiers pour aller à Saumur, escortée des troupes que M. le Cardinal avoit emmenées. M. le maréchal d'Hocquincourt les mena ensuite devant Angers qui se rendit après quelques jours de siége, & on prit aussi le pont de Cé. La Cour s'en alla de-là à Tours & ensuite à Blois. Dans le même tems M. de Nemours emmena six mille hommes de Flandre, composés des troupes de M. le Prince, & de régimens Allemans que les Espagnols lui avoient donnés. Ils ne trouverent aucune difficulté à traverser la France, n'y ayant point de troupes à leur opposer, & vinrent joindre les troupes de Gaston près d'Orléans, laquelle ville, par l'arrivée de Mademoiselle, demeura dans le parti des Princes.

Dans ces circonstances, la Cour assembla des troupes qui étoient vers Montrond & en fit venir de Champagne ; & M. de Turenne en accepta le commandement. On crut à la Cour

qu'il feroit difficulté que M. le maréchal d'Hocquincourt le pût joindre avec le corps qui avoit ramené M. le cardinal Mazarin ; mais voyant qu'il falloit aller au bien des affaires, dans un tems où elles étoient en si mauvais état, il n'en fit point de scrupule, & deux jours après, craignant que l'ennemi ne se saisît du pont de Gergeau, il s'y en alla. M. de Palluau y étoit arrivé un jour auparavant par son ordre, & avoit fait rompre une partie du pont. Comme M. de Turenne y arriva avec fort peu de gens, l'armée du Roi étant à six ou sept lieues de-là, il fit raccommoder le pont pour donner jalousie aux ennemis, & faire croire qu'il vouloit les attaquer, ne croyant pas que de leur côté ils songeâssent à forcer ce pont. Cela ne l'empêcha pas d'y marcher ; il ne s'y trouva au commencement que deux cens mousquetaires du régiment d'Uxelles, sans munitions. On se hâta d'y faire marcher trois ou quatre régimens d'infanterie qui étoient à deux heures de-là : mais durant le tems qu'ils furent à y arriver, les ennemis firent leur plus grand effort & emporterent plus de la moitié du pont. M. de Turenne, M. le maréchal d'Hocquincourt & beaucoup d'officiers firent une barricade de ce qui leur resta du pont, n'ayant plus de soldats qui pussent tirer, faute de munitions, & le canon des ennemis les incommodant beaucoup. M. de Longpré y fut blessé d'un éclat, & beaucoup d'officiers. Enfin après avoir soutenu ce poste long-tems contre toutes les troupes de l'ennemi, les régimens arriverent ; ce qui obligea les ennemis à demeurer de l'autre côté de l'eau. La Cour passoit assez proche de-là pour aller à Sulli, & on fut plus de trois heures avant que cette infanterie An. 1652.

An. 1652 arrivât. Si l'ennemi eût fait un effort à cette barricade, il auroit certainement emporté le pont & eût fait courir grand hasard au Roi & à la Reine, qui eussent été obligés de se sauver avec peine, l'armée n'étant pas ensemble. On rompit le pont de Gergeau; & comme celui de Gien étoit de grande conséquence, on y marcha avec toute l'armée qui y passa deux jours après la riviere de Loire, & la Cour vint s'y établir.

On eut nouvelle en même tems, que M. le Prince étoit venu de Guyenne joindre son armée avec six ou sept personnes avec lui; & après que les rebelles eurent fait grandes réjouissances de sa venue, il marcha à Montargis qui se rendit aussi-tôt, n'y ayant personne dedans. Son armée étoit forte de six à sept mille hommes de pied & cinq mille chevaux, composée des troupes de M. d'Orléans, des siennes, & de ce renfort de Flandre. Celle du Roi avoit quatre à cinq mille hommes de pied & quatre mille chevaux. C'étoit au mois d'avril, & il n'y avoit pas moyen de subsister ensemble à cause du fourrage; de sorte que l'armée du Roi, après avoir passé la riviere de Loire à Gien, marcha derriere le canal de Briare pour pouvoir un peu s'élargir. M. le maréchal d'Hocquincourt se logea à Bleneau avec toutes ses troupes, & M. de Turenne avec les siennes à Briare. Le lendemain, il s'en alla dîner à Bleneau avec M. le maréchal d'Hocquincourt qui lui dit, qu'ayant envoyé des partis vers Château-renard, on lui avoit rapporté que M. le Prince marchoit vers la Bourgogne. Comme M. de Turenne l'eut quitté & fut revenu à son quartier, il sçut à sept heures du

ſoir par un homme que M. le maréchal d'Hocquincourt lui envoya, que M. le Prince marchoit droit à Bleneau; & en effet M. le Prince, ayant appris que les quartiers du Maréchal étoient un peu ſéparés, marcha droit à Châtillon, & de-là au canal ſur lequel M. le maréchal d'Hocquincourt avoit logé ſes dragons. Le Prince, les ayant emportés ſans nulle réſiſtance, paſſe le canal avec toute ſon armée à l'entrée de la nuit. M. le maréchal d'Hocquincourt, ne croyant pas que ſa marche pût être ſi diligente, & ſe fiant ſur ce que ſes dragons tiendroient plus de tems au paſſage du canal, avoit un peu attendu avant que de raſſembler ſes troupes; mais étant averti que les dragons étoient attaqués ſur le canal, il manda promptement ſa cavalerie qui étoit fort proche de lui, & marcha où étoit l'alarme. Il trouva M. le Prince paſſé; & voulant s'oppoſer à lui derriere un village qui étoit déja aſſez loin du paſſage, il chargea deux ou trois fois avec ſa cavalerie qui fut rompue; ſon infanterie n'ayant pas eu le tems de venir au rendez-vous, ſe retira dans Bleneau. Le peu qui ſe trouva en campagne fut diſſipé; mais comme c'étoit la nuit, la cavalerie ne perdit pas beaucoup de gens: ſon bagage fut tout pillé; & les ennemis n'oſant les ſuivre que lentement, M. le maréchal d'Hocquincourt, après avoir fait tout ce qui ſe peut dans l'action, ſe retirant avec une bonne partie auprés de Bleneau, marchoit ſur le chemin de S. Fargeau. AN. 1652.

M. de Turenne, dès qu'il fut averti que l'ennemi marchoit, envoya promptement à ſa cavalerie qui étoit dans trois ou quatre villages à une lieue de lui, & leur manda de ſe rendre entre Bleneau & Ozouer où étoit M. de Na-

An. 1652. vailles avec quatre régimens. Pour lui il s'y en alla en diligence avec l'infanterie qu'il avoit dans son quartier. Comme il arriva sur les hauteurs auprès d'Ozouer, il apprit par des gens qu'il envoya à M. le maréchal d'Hocquincourt pour lui dire qu'il marchoit, que l'ennemi étoit en pleine marche entre Ozouer & Bleneau. Il vit deux ou trois des quartiers de M. le maréchal d'Hocquincourt en feu ; & comme c'étoit la nuit, on entendoit, en s'éloignant un peu, des troupes, les timballes & les tambours de l'ennemi. Quelques gens s'étoient voulu flatter que ce n'étoit qu'un fort parti ; mais on connut bien en ce tems-là que toute l'armée de M. le Prince y étoit. M. de Turenne n'avoit auprès de lui que deux régimens de cavalerie & deux mille hommes de pied, toute la cavalerie n'étant pas encore au rendez-vous qui étoit, comme j'ai dit, entre Ozouer & Bleneau. Néanmoins M. de Turenne, voyant que s'il n'alloit au-devant de sa cavalerie, elle seroit coupée par l'ennemi, & par-là son armée mise en déroute & toutes les affaires perdues, jugea qu'à la faveur de la nuit il pouvoit hasarder cette marche quoique fort proche de l'ennemi ; & s'en alla vers Bleneau, espérant trouver sa cavalerie en chemin. On n'avoit point de guides, & on écoutoit de tems en tems pour savoir si on ne s'approchoit pas trop de l'armée ennemie. A la pointe du jour il se trouva dans une grande campagne, & résolut d'y attendre sa cavalerie qu'il vit paroître comme le soleil se leva. Dès qu'il l'eut jointe, il aima bien mieux marcher droit à M. le Prince, quoiqu'inférieur à lui de deux tiers en troupes, que de l'attendre & lui donner le tems de défaire entierement

AN. 1652.

M. le maréchal d'Hocquincourt. Comme il eut marché un quart de lieue dans la plaine, il trouva un petit bois & commanda à sa cavalerie & à son infanterie de faire alte en-deçà, & avec six escadrons il passa au-delà, & vit toute l'armée de M. le Prince qui s'avançoit, ayant cessé de poursuivre M. le maréchal d'Hocquincourt, sur l'avis qu'il eut que M. de Turenne marchoit à lui. Il commença à faire repasser ces six escadrons, sachant bien que s'il vouloit opiniâtrer à ce petit bois M. le Prince, il n'avoit pas de l'infanterie capable de soutenir contre la sienne ; & que M. le Prince après avoir chassé par le feu son infanterie hors du bois, la cavalerie seule feroit peu de résistance, & sur-tout après avoir été endommagée par le feu qu'il eût fallu essuyer en soutenant l'infanterie.

Avant que M. le Prince arrivât dans le bois, M. de Turenne fit retirer toute son infanterie, & se mit en bataille dans une telle distance que l'infanterie de M. le Prince qui étoit dans le bois ne pouvoit pas l'endommager, & de maniere aussi qu'il ne pouvoit pas se mettre en bataille, ne lui ayant pas laissé assez de terrein. On demeura quelque tems en présence ; M. le Prince ayant étendu ses deux ailes, & faisant contenance de vouloir passer en bataille ce petit bois où il n'y avoit pour venir à M. de Turenne qu'une petite chaussée qu'on releve pour discerner les héritages.

Comme on eut demeuré quelque tems en cette posture, & que l'armée de M. le Prince ne paroissoit plus dans le bois, M. de Turenne, croyant qu'elle marchoit à couvert, & qu'elle vouloit gagner un lieu plus éloigné de lui, où elle pourroit se mettre en bataille, marcha

[redacted] dans la plaine vers le lieu où les ennemis fi-
An. 1652. loient ; mais M. le Prince, croyant qu'il se retiroit, commença à faire passer son armée ; ce que M. de Turenne ayant vu, fait en diligence tourner tête, & revient en bataille au même lieu qu'il avoit quitté ; mais il empêcha de charger les ennemis. M. le Prince repassa en même-tems la chaussée ; & M. de Turenne ayant fait avancer son canon, fit un grand effet sur les troupes des ennemis, dont il y eut quantité d'officiers & de soldats tués.

En ce tems-là, M. le maréchal d'Hocquincourt, s'étant bien douté que M. de Turenne ne se seroit pas retiré, arriva avec sa cavalerie, au lieu de repasser la riviere de Loire, comme beaucoup de personne lui conseilloient. M. de Bouillon vint aussi avec beaucoup de personnes de qualité de la Cour qui étoit à Gien, où quelques gens s'étoient sauvés, assurant que l'armée étoit entierement défaite. On attendit en présence les uns des autres jusqu'à la nuit, & on se retira de part & d'autre, l'armée du Roi à Briare, & celle de M. le Prince à Châtillon, qui n'ayant point attaqué l'infanterie demeurée dans Bleneau, vint la nuit d'après rejoindre l'armée. M. le Prince partit quelques jours après de Châtillon ; son armée gagna Montargis, & il s'en alla à Paris, où il crut sa présence nécessaire. L'armée du Roi ayant marché à Saint Fargeau, M. de Turenne crut qu'en faisant une grande diligence, celle du Prince ne prendroit pas en son absence si promptement une résolution de marcher, & qu'on pourroit gagner le devant, se mettre entre Paris & les ennemis, pour assurer au Roi Corbeil & Melun, empêcher les recrues

qu'on faisoit à Paris de venir à l'armée des Princes, leur ôter la commnication de cette capitale, & par-là causer la perte totale du parti. AN. 1652.

La Cour alloit par Auxerre & par Sens pour gagner Melun, pendant que l'armée, laissant Montargis à gauche, approchoit assez près pour donner jalousie a l'armée des Princes; & marchant jour & nuit, arriva à Moret, où l'on apprit que les ennemis, partant de Montargis vouloient gagner par la Ferté un ruisseau qui passe à Villeroi; mais ayant délogé trop tard, comme M. de Turenne l'avoit prévu, faute de chefs & de ne pouvoir se résoudre assez tôt, l'armée du Roi passa la riviere à Moret, & de là marchant par Fontainebleau, arriva à la Ferté une heure avant celle des Princes, qui n'osant plus continuer son chemin vers Villeroi, tourna à gauche vers Estampes, où elle se mit à couvert, après avoir laissé exécuter son dessein à l'armée du Roi, qui se logea à Châtres, où l'on prit quantité de prisonniers qui alloient de Paris à l'armée des rebelles.

La Cour vint à Melun, & M. de Turenne étoit fort d'avis qu'elle s'en allât droit à Paris, où Monsieur & M. le Prince étoient sans troupes, & ne pouvoient plus faire aucun fondement sur leur armée; d'ailleurs, il y avoit dans la ville de si grandes cabales contr'eux, que le peuple n'eût pas pris les armes contre le Roi appuyé de son armée. Il y eut des raisons qui l'en empêcherent, qui n'étoient pas sans apparence: ainsi le Roi s'en alla à S. Germain, où avec des compagnies des Gardes & des gens commandés de l'armée, on prit presque tous

An. 1652. les passages auprès de Paris, après avoir défait quelques partis qui en étoient sortis, & les avoir repoussés jusqu'aux portes des Fauxbourgs.

L'armée des Princes demeura quelque tems à Estampes, & celle du Roi à Châtres : comme Mademoiselle à son retour d'Orleans resta à Estampes deux jours, & que l'on eut avis que l'armée des Princes n'avoit pas été au fourrage, voulant faire revue devant elle ; & que le même jour qu'elle viendroit à Châtres pour passer à Paris avec un passe-port, l'armée iroit au fourrage ; M. de Turenne proposa à M. le maréchal d'Hocquincourt, qui le trouva fort à propos, de laisser tout le bagage à Châtres, de marcher toute la nuit, & de se trouver à deux ou trois heures de jour auprès d'Estampes, pour voir ce qu'il y auroit à entreprendre. M. de Turenne espera toujours que M. le Prince n'étant point à l'armée, les Officiers généraux ne prendroient pas une fort bonne posture devant un ennemi ; ce qui arriva. L'armée des Princes n'alla point au fourrage, & Mademoiselle ne la vit en revue que le matin que les troupes du Roi approcherent d'Estampes. L'armée des Princes étoit assurément beaucoup plus forte que celle du Roi ; on marcha en diligence, espérant la trouver en campagne, & M. le maréchal d'Hocquincourt avoit l'avant-garde. En arrivant sur le haut d'Estampes, on vit que les ennemis se retiroient dans la ville ; on continua à marcher jusques sur la hauteur du fauxbourg, où l'on vit beaucoup d'infanterie & quelques escadrons ; on apperçut en même-tems sur une hauteur derriere le fauxbourg beaucoup de cavalerie en bataille ; mais comme il y a deux

ou trois fauxbourgs, une ville assez grande, un pays coupé de deux ruisseaux, & beaucoup de hauteurs, on pouvoit mal-aisément discerner la posture de l'ennemi. On résolut d'attaquer ce fauxbourg où étoit ce corps d'infanterie qui avoit fait un retranchement tout-autour, & il y avoit un ruisseau devant. Le combat fut fort opiniâtre; M. le comte de Broglio, M. de Navailles & de Vaubecourt y firent très-bien, & l'infanterie combattit long-tems à coups de main; quoique celle du Roi y fit parfaitement son devoir, ce ne fut que le régiment de Turenne qui emporta à la gauche l'infanterie des ennemis; beaucoup d'officiers & de Soldats des autres régimens s'étant joints à leurs drapeaux, quatre ou cinq régimens de cavalerie entrerent dans le fauxbourg, & rompirent la cavalerie de l'ennemi qui soutenoit son infanterie: on fit prendre au régiment d'Uxelles le poste du fauxbourg qui regardoit la ville, où le régiment de son Altesse & de Languedoc étant enfermés, faisoient de grands efforts pour reprendre le poste, afin de pouvoir ensuite seconder leurs gens dans le fauxbourg: une fois même le régiment d'Uxelles avoit été si ébranlé qu'il commençoit à quitter son poste. M. de Turenne, ayant rencontré le régiment de cavalerie du Mestre de Camp, marcha en diligence avec lui pour soutenir ce régiment, & lui fit reprendre son poste qu'il garda toujours depuis. M. le maréchal d'Hocquincourt fit très bien dans le fauxbourg; & après trois heures de combat, on défit entierement neuf régimens d'infanterie & quatre ou cinq escadrons de cavalerie; on prit deux mille prisonniers & quantité d'officiers.

AN. 1652.

AN. 1652. Dès que l'action du fauxbourg fut passée, la cavalerie de l'ennemi qui étoit sur une hauteur rentra dans la ville; l'armée du Roi s'en alla à une lieue de-là, & le lendemain à Châtres. Deux jours après on se logea à Palaiseau, afin d'ôter mieux la communication de Paris au corps d'armée qui étoit à Estampes; & on commanda quelque cavalerie de l'armée pour aller trouver la Cour qui étoit à S. Germain, avec lequel corps & quelques compagnies des Gardes, M. de Turenne reprit l'Isle-Adam, ensuite S. Denis, où on laissa garnison, & l'on poussa tout ce qui étoit sorti de Paris jusques dans les portes, après avoir fait beaucoup de prisonniers. M. le duc d'Orleans & M. le Prince étant à Paris ne pouvoient avoir aucun secours de leur armée, & n'avoient auprès d'eux que quelques recrues.

Comme il n'y avoit plus que les troupes demeurées à Estampes qui donnoient vigueur à Paris, & à toutes les villes du parti en deçà de la Loire, M. de Turenne crut qu'il falloit s'y attacher principalement, & les obliger ou à sortir d'Estampes, afin qu'il pût leur livrer bataille, ou les y ruiner par la famine: il demanda les choses nécessaires à la Cour; mais elle ne put fournir à beaucoup près ce qu'il falloit pour avoir les outils & les munitions de guerre. Malgré ce manquement, M. de Turenne crut qu'il ne devoit pas rompre son entreprise, & qu'il n'y avoit point de tems mieux employé qu'à tâcher de dissiper ce corps d'armée, qui étoit le fondement de la guerre civile. Il marcha donc avec l'armée du Roi, & alla se loger sur une montague tout près d'Estampes: en y arrivant de bonne heure, il prit avant

qu'il fût nuit toutes les maisons qui sont hors la ville, après beaucoup d'escarmouches. AN. 1652.

Il y avoit dans la ville trois à quatre mille hommes de pied & trois mille chevaux. M. de Turenne avoit six mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Il logea les troupes que M. le maréchal d'Hocquincourt avoit commandées, & qui s'en étoit allé à son Gouvernement, à main droite, sous les ordres de M. de Navailles, & se posta lui-même à main gauche, tenant toutes les hauteurs du côté d'Estampes; il ne voulut pas s'éloigner d'un ruisseau de l'autre côté que l'on n'y fût bien retranché. On commença à faire une ligne contre la ville, qui n'en étoit éloignée que d'une bonne portée de mousquet: on n'avoit pas besoin d'en faire par le dehors, n'y ayant point d'ennemi en campagne à craindre. Ceux de la ville faisoient souvent des sorties; & comme le travail alloit fort lentement à cause du défaut des outils; à peine le pouvoit-on mettre en état d'empêcher les chevaux de la sauter presque par-tout. En un jour que les soldats étoient au travail avec sept ou huit escadrons pour les soutenir, les assiégés sortirent de la ville, en tuerent quatre-vingt ou cent, pousserent la garde de ces sept ou huit escadrons, & vinrent fort avant: presque toute la cavalerie étoit au fourrage; mais tous les Officiers y coururent, & on les repoussa assez vigoureusement: il y eut beaucoup de gens tués de part & d'autre.

Les lignes ayant été achevées, on s'appliqua à empêcher la cavalerie de l'ennemi de sortir de l'autre côté de la ville pour aller au fourrage; on prit les postes pour les resserrer en cet endroit, & il s'y passa tous les jours quelques actions. Les

bleds de la Beausse qu'on avoit ramassés dans
AN. 1652. Estampes faisoient subsister les assiégés quelques tems ; mais à la fin ils commençoient à être fort incommodés pour les fourrages, lorsque M. de Turenne apprit que M. de Lorraine, qui avoit rassemblé ses troupes en Alsace & en Flandre, s'étoit engagé dans le parti des Princes, & qu'il marchoit vers Paris. Comme il avoit assuré d'abord qu'il venoit pour servir la Cour, on lui donna des vivres par toute la France pour son passage. Cette nouvelle fit changer à M. de Turenne toutes ses mesures ; & estimant qu'il ne pût mieux employer la campagne qu'à dissiper l'armée des Princes, qui s'étoit trouvée un mois auparavant plus forte que celle du Roi, & composée de vieux régimens, il songea à faire quelque effort contre Estampes, pour voir s'il pourroit l'emporter avant le tems que M. de Lorraine approcheroit, sachant bien que dès qu'il seroit à sept ou huit lieues, il falloit se retirer. N'ayant point d'équipage d'artillerie, on lui envoya les chevaux du Roi, de la Reine & des personnes de qualité, & on commença à faire une batterie. Les ennemis avoient devant la muraille qu'on vouloit battre une grande demi-lune, qu'on emporta la nuit après un très-grand combat ; on en demeura maîtres jusqu'au jour ; & à soleil levé, les ennemis ressortirent de la ville, & ceux qui gardoient la demi-lune ayant pris l'épouvante, l'ennemi la regagna. Il n'y avoit point de tranchée pour y aller, ni rien de couvert qu'un vallon qui en étoit à deux cens pas. Toute l'infanterie étoit rebutée, & par le combat de la nuit, & par la perte de la demi-lune. M. de Turenne, voyant à la pointe du

jour que l'ennemi laissoit le logement de la demi-lune en repos, s'en alla chez lui; mais ayant entendu l'alarme, il revint en grande diligence. Il commanda à son régiment d'infanterie d'aller reprendre la demi-lune, lequel mettant ses drapeaux à la tête, sans aucunes troupes qui le secondassent, marcha par la campagne; & souffrant tout le feu de la courtine, entra dans le fossé de la demi-lune éboulée par le travail de la nuit, monta en haut, planta ses drapeaux sur le parapet, y entra, en chassa les ennemis, & y établit un logement. Cette action se fit à la vue de toute l'armée, & fut estimée une des plus belles qui se soit faite depuis la guerre. Les assiégés laisserent les choses en cet état jusqu'à deux heures après midi; alors ils sortirent de nouveau avec quatre bataillons & vingt escadrons de cavalerie, dans le dessein d'aller à la batterie, & de reprendre la demi-lune; mais après un combat qui dura fort long-tems, & où il y eut beaucoup d'officiers & de soldats tués ou blessés de part & d'autre, ils se retirerent dans la ville sans avoir eu aucun avantage. On demeura ainsi maîtres de la demi-lune dont on continua d'abattre les défenses. AN. 1652.

Vers le fauxbourg où le régiment des gardes faisoit son attaque, on pratiquoit un logement pour attacher le mineur aux murailles de la ville, quand on apprit que M. de Lorraine (ayant conclu son traité avec les Princes qui le pressoient de hâter le secours d'Estampes) marchoit en diligence à Paris; il vint se loger avec son armée sur la riviere de Seine un peu plus haut que Charenton. On lui fit promptement emmener un pont de bateaux de Paris,

An. 1652. M. de Turenne, ne pouvant plus demeurer devant Eſtampes, ayant un ennemi derriere ſoi, ſans lignes de circonvallation, ni moyen d'aller au fourrage, manda à la Cour qu'il étoit obligé de lever le ſiége. Comme il n'avoit point d'équipage d'artillerie, on lui renvoya de la Cour des chevaux. En deux ou trois voyages il retira ſon canon des batteries, & fit emmener toutes les munitions à deux lieues d'Eſtampes, dans un petit bourg fermé, & après il s'y retira avec l'armée.

Comme M. de Lorraine ſçut que l'on avoit levé le ſiége d'Eſtampes, il demeura dans ſon poſte; & faiſant valoir aux Princes qu'il avoit fait lever le ſiége, il recommença à négocier avec la Cour: mais comme il a continué cette maniere d'agir depuis qu'il eſt ſorti de ſon pays, on ne faiſoit aucun fondement là-deſſus. M. de Turenne, ayant avis qu'il n'étoit point retranché, & qu'il étoit logé dans une plaine, après avoir ſéjourné quatre jours depuis la levée du ſiége d'Eſtampes, commanda à ſon bagage de le ſuivre juſqu'à Corbeil, où il le laiſſa. Ayant eu avis que M. de Lorraine avoit marché à Villeneuve Saint-Georges, qui étoit un bien meilleur poſte, il continua ſa marche, traverſa un bois, & ſçut que toute l'armée de M. de Lorraine ayant pris l'alarme étoit logée ſur une hauteur, & avoit un ruiſſeau devant elle qui n'étoit point guéable. M. de Turenne, malgré cet avantage, marcha à lui plutôt. En arrivant ſur une hauteur, vis-à-vis du camp de M. de Lorraine, le ruiſſeau entre deux, il envoya des partis le long de l'eau, pour voir s'il n'y avoit point de pont ou de gué. Ayant appris qu'à une demie lieue du camp des ennemis il y

avoit un pont que l'on pouvoit raccommoder, il y marcha en diligence, y fit remettre quelques planches; & s'étant emparé d'une maison au-delà, commença à faire défiler ses soldats un à un sur ce pont. AN. 1652.

M. de Lorraine ne vouloit pas bouger de son camp, ayant fait faire en diligence six redoutes du côté de la plaine, & étant couvert par les flancs de la riviere, d'un bois & du ruisseau. Les troupes du Roi étoient déja passées à l'entrée de la nuit; & M. de Turenne voyant que s'il ne gagnoit le pont sur la Seine que M. de Lorraine avoit fait monter avec lui, l'armée d'Estampes viendroit joindre ce Prince, avoit hâté sa marche pendant toute la nuit par des défilés, & se trouva au point du jour avec toute l'armée dans la plaine, où il n'y avoit plus rien qui pût l'empêcher d'aller au camp des ennemis. Si l'armée des Princes eût joint celle des Lorrains, il ne falloit pas que l'armée du Roi se retirât, mais que la Cour s'en servît pour l'escorter à Lyon. Les choses étoient dans une situation si critique, que deux ou trois heures auroient pu changer la face des affaires. Quand le point du jour fut venu, on se remit un peu de l'embarras causé par une marche pendant la nuit, & l'on s'avança en ordre droit au camp de M. de Lorraine. Ce Prince ayant négocié à son ordinaire tous les jours précédens, envoya son capitaine des gardes trouver M. de Turenne, dès qu'il sçut qu'il marchoit à lui. Cependant il faisoit travailler à faire les lignes entre ses redoutes du côté de la plaine. M. de Beaufort étoit dans son camp avec mille ou douze cens hommes des troupes des Princes. M. de Turenne sentit d'abord que ce capitaine

An. 1652. des gardes ne venoit que pour retarder sa marche ; & comme il n'y avoit rien si fort à craindre qu'une négociation, sans s'approcher du camp des Lorrains, il ne perdit pas un moment, & s'avança vers le camp, voulant s'assurer avant toutes choses si les troupes d'Estampes ne passoient pas sur le pont, &, à quelque prix que ce fût, attaquer M. de Lorraine avant qu'elles l'eussent joint, toutes les affaires de France dépendant de-là.

On étoit bien à une lieue & demie du camp, quand le capitaine des gardes arriva à l'armée du Roi ; & l'on demeura près de trois heures avant que l'armée qui marchoit en bataille, fût tout proche du camp de M. de Lorraine. Alors le capitaine des gardes s'en retourna, & revint souvent après trouver M. de Turenne, qui ne vouloit entendre à aucune négociation, à moins que M. de Lorraine ne sortît de France avec son armée. Le roi d'Angleterre qui étoit arrivé le soir dans le camp de M. de Lorraine, envoya aussi de ses gens trouver M. le duc d'Yorck, qui étoit avec M. de Turenne, lequel auroit mieux aimé combattre que de souffrir que l'armée d'Estampes joignît M. de Lorraine ; mais il desiroit bien plus encore le faire sortir de France avec son armée, & le séparer entierement de celle des Princes, que de hasarder un combat douteux. Par le côté de la plaine qui étoit le seul lieu accessible pour venir au camp, il y avoit un bois à la main droite, la riviere à gauche, & au front six redoutes achevées, lequel front étoit si étroit que M. de Lorraine, outre trois lignes de cavalerie, avoit encore mille chevaux de réserve : son infanterie étoit dans les re-

doutes

doutes, & cinq cens mousquetaires dans le bois. Il étoit de quinze escadrons plus fort que l'armée du Roi, qui avoit aussi quinze cens hommes de pied plus que lui. C'étoit une situation, comme il parut peu de tems après, où une petite armée pouvoit en combattre une bien forte avec avantage. Néanmoins M. de Lorraine, voyant l'armée du Roi à une demi-portée de canon de lui, & tous les gens détachés pour l'attaque du bois & des redoutes, & d'autres qui marchoient droit à son pont, qu'il avoit sous lui à Villeneuve S. Georges, manda à M. de Turenne qu'il signeroit tout présentement de sortir de France. Aussi-tôt M. de Turenne envoya de l'infanterie se saisir du pont sur la Seine, ayant fait dire par M. de Varennes, qu'avant toutes choses, il vouloit en être assuré. Ensuite on fit faire alte à l'armée; & les deux généraux signerent le traité, par lequel il fut dit, que M. de Lorraine marcheroit tout présentement avec son armée, & sortiroit de France en douze jours, suivant la route dont on etoit convenu. M. de Lorraine laissa M. le comte de Ligneville & son capitaine des gardes en ôtage pour la sûreté de sa parole; & ce qu'il y avoit de plus sûr, son armée prit une marche dans laquelle elle laissoit celle du Roi en état d'empêcher sa jonction avec l'armée des Princes, quand il eût voulu rompre son traité. Une heure après le traité signé, l'armée de M. de Lorraine commença à défiler hors de ses retranchemens, & à marcher devant l'armée du Roi, qui demeuroit en bataille: elle suivit sa route suivant le traité. On permit à M. de Beaufort de s'en aller à Paris avec ce qu'il avoit de troupes des Princes,

AN. 1652.

An. 1652. dont la plupart se mirent dans l'armée du Roi pendant que le traité se signoit. L'armée d'Estampes commençoit à paroître de l'autre côté de l'eau ; & voyant l'armée du Roi entrer dans le camp de M. de Lorraine, qui prit la route de Brie, elle marcha vers Paris pour se mettre en sûreté, & se logea vers S. Cloud.

Après que l'armée du Roi eut séjourné deux jours à Villeneuve, elle marcha vers Lagni, où elle passa la riviere, & se logea près de Dammartin, afin d'empêcher le passage d'un corps de troupes, qu'on disoit devoir arriver de Flandre en coulant le long de la riviere d'Oise. M. le Prince même s'étoit saisi de Poissi, afin de lui donner moyen de le joindre.

La Cour après avoir demeuré quelque tems à Melun, s'en vint à Lagni, où M. le maréchal de la Ferté vint joindre avec trois mille hommes. On s'en alla à S. Denis, où la Cour demeura, & on fit promptement venir des bateaux de Pontoise pour faire un pont à Epinai, afin de pouvoir marcher à l'armée de M. le Prince, qui étoit campée auprès de S. Cloud. On trouva une isle dans laquelle on fit passer des mousquetaires sur un pont de bateaux, & ensuite on passa l'autre bras. M. le Prince vint avec quelques escadrons & deux ou trois cens mousquetaires pour empêcher le passage ; mais voyant qu'il y avoit beaucoup de canon déja logé, & des mousquetaires que M. le maréchal de la Ferté avoit fait retrancher en diligence de l'autre côté de l'eau, il se retira en son camp, & à l'entrée de la nuit fit passer son armée sur deux ponts qu'il avoit à S. Cloud, & marcha dans l'intention d'aller à Charenton, croyant que le pont étant achevé, l'armée du Roi y

passeroit toute la nuit, & qu'ainsi la riviere seroit toujours entre les armées : mais le plus grand corps de l'armée étoit encore en-deça de l'eau. AN. 1652.

La Cour eut un faux avis de Paris, que l'armée des Princes marchoit déja par-derriere Montmartre & côtoyoit les fauxbourgs de S. Martin : M. le Cardinal en fit promptement avertir M. de Turenne qui s'en vint en diligence à S. Denis toute la nuit, & commanda que l'armée le suivît : il manda aussi à ce qui étoit dans l'isle de repasser en diligence. M. le maréchal de la Ferté, à cause que toutes ses troupes avoient passé l'eau, ne put suivre que cinq ou six heures après. Ainsi, à la pointe du jour, toute l'armée du Roi, hors le corps de M. le maréchal de la Ferté, se mit en bataille dans la plaine entre S. Denis & Paris. M. de Turenne s'étant avancé avec dix ou douze chevaux, passa au travers de la Chapelle, & vit l'infanterie de l'arriere-garde du Prince & quelques escadrons qui marchoient près du fauxbourg. On croyoit le corps de l'armée ennemie beaucoup plus avancé vers S. Antoine & Charenton ; mais la nuit l'ayant arrêté au cours de la Reine mere, elle ne put commencer sa marche qu'à la pointe du jour. Comme donc M. de Turenne eût vû l'arriere-garde, il fit promptement avancer quelques escadrons de cavalerie, & commanda au reste de l'armée de suivre. On les joignit vers le fauxbourg S. Martin ; & comme leur infanterie filoit toujours, on chargea quatre ou cinq escadrons de l'arriere-garde que l'on rompit, & on prit beaucoup d'officiers & de cavaliers prisonniers. On continua à les suivre tout le long des fauxbourgs jusqu'auprès celui de

S. Antoine. Il y avoit une partie de leur avant-garde qui étoit déja vers Charenton ; mais ayant eu l'alarme, elle vint se mettre en bataille auprès du fauxbourg S. Antoine où l'arriere-garde la joignit. M. le Prince fit aussi tourner son canon, & comme la cavalerie de l'armée du Roi avançoit, il en fit tirer quelques volées contre elle qui attendoit que l'infanterie arrivât, laquelle, à cause des grands défilés qu'il y a autour de Paris, demeura un peu long-tems à venir, & donna le loisir à M. le Prince de faire retirer toutes ses troupes dans le fauxbourg, où il trouva toutes les rues qui avoient des barricades faites ; ce qui lui fut d'un grand avantage. Ces barrieres s'étoient faites à dessein par les Parisiens, pour se garantir des coureurs de l'armée de M. de Lorraine, pendant qu'il étoit à Ville-neuve S. Georges. M. le Prince fit mettre son infanterie derriere les murailles les plus avancées, & les fit percer afin que les mousquetaires pussent tirer, & il se mit en très-bonne posture.

An. 1652.

Comme l'infanterie de l'armée du Roi arriva, on avoit cru qu'il seroit meilleur d'attendre le canon ; mais la quantité de personnes de la Cour qui pressoient, comme s'il n'y avoit qu'à avancer pour défaire entierement les ennemis, obligea M. de Turenne de commander un bon nombre d'infanterie des gardes & d'autres régimens avec les Gendarmes & Chevaux-legers du Roi, & d'autres régimens de cavalerie, pour donner par deux rues différentes. On emporta les premiers retranchemens ; mais comme il falloit passer un à un, & que l'on se mettoit en confusion pour suivre l'ennemi, on trouva dans les rues plus larges un corps de

cavalerie où M. le Prince se trouva, & beaucoup de personnes de qualité, qui chargeant cette cavalerie & infanterie qui entra en désordre, les repoussa sans résistance jusqu'à l'entrée du fauxbourg. M. de S. Maigrin, lieutenant des Chevaux-légers de la garde y fut tué. On attaquoit aussi en même-tems cette infanterie de M. le Prince, passée derriere les murailles & dans les maisons : le combat fut fort opiniâtre, & on les emporta en beaucoup de lieux ; mais ce fut après que le canon fut arrivé : on y prit même deux cens hommes dans une maison ; mais les corps des régimens de l'ennemi demeurerent toujours derriere les grandes traverses du fauxbourg d'où ils avoient rechassé les nôtres. On leur prit à la main gauche une barricade que l'on garda, où il y eut beaucoup de leurs soldats tués ; mais on ne put pas passer outre en aucun endroit, toute l'infanterie ayant été fort rebutée dans ces attaques. En effet, M. le Prince étant pressé, trouva par hasard un fauxbourg bien barricadé, son dessein ayant été d'aller passer au pont de Charenton. AN. 1652.

Comme on étoit l'un devant l'autre, le corps de M. le maréchal de la Ferté arriva. On résolut de faire encore une attaque générale, étant renforcé de ces troupes-là. Mais en ce tems, la ville de Paris ayant par la sollicitation de Mademoiselle, ouvert les portes à l'armée de M. le Prince, elle marcha par le milieu de la ville & s'en alla vers le fauxbourg S. Jacques. Le Roi étoit venu de S. Denis, & demeura sur une hauteur jusqu'à la nuit ; & comme on eut marché pour cette seconde attaque, on ne trouva plus de troupes dans ce fauxbourg ;

ce qui obligea l'armée à se retirer avec le Roi à
An. 1652. S. Denis.

Pendant que l'armée des Princes logeoit autour du fauxbourg S. Jacques, il arriva un grand désordre dans la maison de ville de Paris. Le mauvais état des affaires des Princes leur fit presser l'armée d'Espagne de partir de Flandre pour venir à leurs secours. Elle partit d'auprès de Cambrai, & passant entre S. Quentin & Ham, s'en vint à Chauni, ou M. d'Elbeuf s'étant enfermé avec huit cens chevaux, ils le prirent prisonnier de guerre, & en gardant des ôtages laisserent venir les cavaliers à pied, & prirent tous leurs équipages & chevaux. M. de Lorraine qui étoit demeuré sur la frontiere de France depuis ce qui s'étoit passé à Ville-neuve S. Georges, marcha aussi-tôt par la Champagne pour joindre l'armée d'Espagne, laquelle après la prise de Chauni s'en vint à Fismes joindre M. de Lorraine.

La Cour étoit à S. Denis quand on apprit la marche de l'armée d'Espagne, & on envoya en Normandie pour sçavoir si le Roi seroit reçu à Rouen; mais le mauvais état de ses affaires causé par la marche de l'armée d'Espagne fit croire qu'il n'y auroit point de sûreté pour le Roi à Rouen. On avoit peu de jours auparavant parlé de traiter avec M. le Prince. M. de Turenne étoit d'avis qu'on se relachât dans beaucoup de choses, & que pourvu que l'autorité du Roi demeurât entiere après l'accommodement, que l'on ne pourroit pas lui donner trop de choses pour sortir de cette affaire; mais quoiqu'on se relachât, la marche des Espagnols lui avoit ôté toute pente à s'accommoder. La Cour se trouvoit dans une extrême peine; l'ar-

mée du Roi ne montoit pas à plus de huit mille hommes ; celle des Princes étoit de cinq mille à Paris, & celle des Espagnols jointe aux Lorrains étoit de vingt mille. La Normandie ne vouloit point recevoir le Roi. Le soir qu'on eut cette nouvelle, M. de Turenne étoit au camp, & étant venu le lendemain à S. Denis, il apprit que la résolution avoit été prise de s'en aller avec la Cour vers la Bourgogne & vers Lyon, menant seulement deux mille hommes pour l'escorter. Il sçut cette nouvelle par M. de Ruvigni, & lui dit aussi-tôt que tout étoit perdu si on prenoit cette résolution. Il avoit assez de connoissance des affaires de Flandre, pour sçavoir très-bien que le Roi en se retirant par-delà Paris, donneroit occasion aux Espagnols de s'avancer vers Soissons & Compiégne, qui n'eussent pas résisté après le départ de la Cour pour Lyon. Il croyoit au contraire que si le Roi se résolvoit à demeurer sur la riviere d'Oise, & que son armée marchât vers Compiégne, toute l'armée d'Espagne n'oseroit marcher à Paris, de peur de laisser toute la Flandre dégarnie, & l'armée du Roi entre elle & eux ; que s'ils envoyoient un secours considérable à M. le Prince, leur armée en même-tems se retireroit en Flandre, & ne demeureroit pas au milieu de la France qu'avec un corps beaucoup plus fort que l'armée du Roi. M. de Turenne croyoit donc qu'il n'y avoit point d'autre salut pour l'Etat que de demeurer avec le Roi entre Paris & l'armée d'Espagne. Il avoit encore la pensée qu'à toute extrêmité, le Roi avec un corps d'armée étoit bien mieux dans une de ses places de la riviere de Somme, qu'en s'en allant vers Lyon, pour laisser une conquête sûre aux Es-

AN. 1652.

pagnols depuis la Flandre jusqu'à Paris. On sçavoit aussi la mauvaise volonté de la Normandie, & que l'étonnement étoit si grand partout, qu'il y avoit peu de villes où on n'eût ouvert les portes aux ennemis; ce qui obligea M. de Turenne d'aller trouver M. le Cardinal qui donna tout aussi-tôt dans son sens; & allant voir la Reine qui n'a jamais trouvé de conseils trop hasardeux, on résolut que la Cour iroit à Pontoise & que l'armée marcheroit en diligence à Compiégne. Aussitôt qu'elle y arriva, on apprit par les partis, que l'ennemi ayant pris Chauni, marchoit à Fismes, étant joint à M. de Lorraine. M. le maréchal de la Ferté prit quelque cavalerie, & s'en alla vers Chauni que les ennemis abandonnerent, n'étant pas un lieu à garder. Il s'en revint par Soissons que l'on assûra par des troupes que l'on y mit. Les Espagnols étant à Fismes, & la communication n'étant pas libre entre Paris & eux, ils virent que s'ils vouloient y aller, comme M. le Prince les en pressoit fort, ils ne le pourroient faire qu'avec toute l'armée, à quoi ils ne pouvoient pas consentir; d'ailleurs, ils ne pouvoient en envoyer un détachement considérable vers Paris, sans être rencontrés par l'armée du Roi. Toutes ces considérations unies leur firent résoudre à retourner en Flandre, & à laisser un corps de troupes à M. de Lorraine qui demeura sur la frontiere.

AN. 1652.

En ce tems-là M. de Turenne ayant eu avis comme M. de Bouillon, qui étoit à Pontoise avec la Cour, étoit fort malade, s'y en alla en diligence. Il y arriva le huitieme jour de sa maladie, laquelle alla toujours en empirant.

Un transport au cerveau l'empêcha de parler pendant les derniers jours ; mais il conserva toujours beaucoup de connoissance. Il fut fort aise de voir M. de Turenne, qui, outre l'étroite amitié qui étoit entr'eux, faisoit une double perte, vu la posture en laquelle M. de Bouillon étoit en la Cour. En ces derniers tems il s'étoit fait encore plus particuliérement connoître pour être très-capable des grandes affaires ; & si on peut le dire, avoit pris une maniere d'agir bien au-dessus de tous les autres. M. le cardinal Mazarin ayant une particuliere confiance en lui ; & comme le Ministre avoit un grand crédit sur l'esprit du Roi & de la Reine, ce n'étoit que par son moyen que l'on pouvoit se rendre considérable à la Cour. M. de Bouillon vécut jusqu'au quatorzieme de sa maladie, & mourut laissant un extrême déplaisir à tous ceux qui aimoient le bien de l'état. M. de Turenne en fut touché très-sensiblement, l'ayant toujours aimé, & ayant été aimé de lui très-parfaitement. AN. 1652.

Dans le tems que M. de Turenne étoit à Pontoise, on apprit que l'armée d'Espagne s'étoit retirée, & que M. de Lorraine étoit demeuré avec le renfort que les Espagnols lui avoient laissé. Comme il y avoit toujours quelque négociation de la Cour avec les Princes & avec le Parlement, on fit connoître que si M. le cardinal Mazarin s'éloignoit, que toutes choses se raccommoderoient. En faisant proposer cela de la part des Princes, on laissoit entendre qu'il pourroit revenir un jour, & que ce n'étoit seulement que pour montrer au public que l'on n'avoit jamais voulu s'accommoder sans que le Ministre sortît de France.

An. 1652. puisque son retour à la Cour étoit le prétexte de la guerre. M. de Turenne à qui il en parla fort confidemment, ne le dissuada point de la pensée qu'il avoit d'aller à Sedan ; mais il lui conseilla toujours de dire que c'étoit pour en revenir. M. de Turenne ne vouloit point être dans un intérêt que l'on auroit affoibli en le désavouant. Il savoit bien d'ailleurs que beaucoup de gens se serviroient de la dissimulation dont la Cour & M. le Cardinal voudroient qu'on usât, en disant qu'il ne reviendroit point, pour travailler plus ouvertement à empêcher tout de bon qu'il ne revînt ; & hors le Roi & la Reine qui desiroient son retour, il y en avoit fort peu dans la Cour qui ne travaillassent de bon cœur à l'empêcher.

M. le Cardinal partit de Pontoise, les choses étant disposées de la façon que j'ai dit ; M. de Turenne & M. le Tellier s'en allerent avec lui jusqu'où étoit l'armée, où il prit quelque escorte pour s'en aller vers Sedan. M. le Tellier retourna à la Cour, & M. de Turenne demeura à l'armée qui s'avança ensuite vers Dammartin, pour se mettre entre Paris & l'armée de M. de Lorraine ; lequel, en l'absence de M. le Cardinal, commença à négocier à la Cour. Quoiqu'elle ne s'y fiât pas entierement, elle ne laissa pas d'écouter ses propositions ; & comme il falloit que l'armée ne s'éloignât pas trop de Pontoise où étoit la Cour, à cause de l'armée des Princes qui étoit à Paris, elle ne marcha pas vers la Champagne, pour pousser M. de Lorraine hors du royaume, à la faveur des villes que l'on avoit pour soi : mais M. le Prince ayant envoyé de la cavalerie pour faire lever le siége de Monrond, on fit partir huit

escadrons de l'armée du Roi pour aller trouver M. de Palluau qui étoit devant Monrond. AN. 1652.

Cependant M. de Lorraine qui avoit promis aux Espagnols de se joindre à l'armée des Princes qui étoit à Paris, faisoit traiter avec la Cour, afin qu'on ne fit point attention aux mouvemens de son armée. Quoique celle du Roi l'observât, néanmoins les assurances qu'il donnoit d'un accommodement prompt, faisoient qu'on n'agissoit pas avec tant de méfiance ; de sorte qu'il partit des environs de Châlons, & marcha en diligence par la Brie, pour gagner la riviere de Seine entre Corbeil & Paris. L'armée du Roi passa la Marne à Lagni ; & quoique beaucoup inférieure à celle de M. de Lorraine, on vouloit s'opposer à son passage vers Paris. M. de Turenne voulut marcher le lendemain du passage de la Marne, dans la pensée que M. de Lorraine s'avançoit sans avoir de certitude ; mais comme on se relâche quelquefois, on séjourna ce jour-là, & le lendemain de bon matin on trouva M. de Lorraine tout proche de Brie-Comte-Robert. Si on eût marché le jour précédent, on l'auroit devancé; mais les avant-gardes s'étant trouvées les unes près des autres vers Brie-Comte-Robert, il se hâta de gagner le poste de Villeneuve, où il avoit dessein de se mettre afin d'avoir communication avec Paris.

M. de Turenne qui étoit à l'avant-garde, après avoir un peu attendu M. le maréchal de la Ferté, fut d'avis de marcher promptement pour arriver au poste de Ville-neuve-Saint-Georges avant M. de Lorraine. En effet on y marcha avec tant de diligence, que l'on arriva en même tems que son armée; mais comme

An. 1652. il avoit un ruisseau à passer, & qu'il vit quelques escadrons de l'armée du Roi sur la hauteur de Ville-neuve, il demeura de l'autre côté, & toute l'armée du Roi arriva le soir au camp de Ville-neuve-Saint-Georges. On sçut dans le village qu'il y avoit des bateaux qui descendoient vers Paris ; & comme il étoit d'une conséquence extrême d'en avoir ou pour faire un pont, ou pour passer avec des troupes au-delà de l'eau, M. de Turenne envoya le long de l'eau, & les fit remonter avec une peine extrême vis-à-vis de Ville-neuve S. Georges. M. le Prince s'vança à Charenton, croyant que M. de Lorrainne étoit arrivé à Ville-neuve S. Georges, suivant qu'il lui avoit mandé le matin en partant de son camp ; ayant envoyé trois ou quatre de ses gens qui vinrent se jetter dans l'armée du Roi, croyant que c'étoit celle de M. de Lorraine, il reprit toute la nuit un autre chemin, & joignit avec ses troupes M. de Lorraine vis-à-vis d'Ablon. M. de Turenne & M. le maréchal de la Ferté n'ayant pu empêcher cette jonction, résolurent d'attendre dans le camp de Ville-neuve le parti que les ennemis prendroient, s'étant assurés des bateaux, & espérant qu'en quelque lieu que l'ennemi se mit, ayant un pont sur la riviere, ils trouveroient toujours quelque expédient de se mettre en bonne posture. La chose n'étoit pas sans grande difficulté, mais comme on étoit si près de l'ennemi, il n'y avoit rien de moins sûr que de songer à une retraite. Comme M. le Prince & M. de Lorraine se furent joints, ils marcherent pour prendre le même chemin qu'avoit fait M. de Turenne, quand il avoit obligé M. de Lorraine à traiter.

On croyoit ce jour-là qu'ils attaqueroient le camp comme on l'avoit cru le jour de leur jonction. L'armée du Roi n'avoit que vingt-huit escadrons & cinq mille hommes de pied ; les ennemis avoient quatre-vingt escadrons & huit mille fantassins. Au lieu d'attaquer, ils vinrent se retrancher à une portée de canon du côté de la plaine, & songerent à affamer l'armée du Roi & à empêcher les fourrages, ayant laissé dans Ablon cent cinquante mousquetaires pour empêcher la communication de la riviere. Ils croyoient qu'en venant se loger si près avec l'armée, on n'entreprendroit pas de sortir du camp ni de les attaquer. Comme on ne pouvoit pas demeurer dans le camp sans avoir la riviere libre, on résolut d'aller prendre ces cent cinquante mousquetaires. L'on partit la nuit, & à la pointe du jour le château se trouva pris avant que l'armée des Princes pût être en bataille. Si elle étoit demeurée à son premier poste entre Ville-neuve & Corbeil, il est certain qu'au bout de quatre jours il auroit fallu que l'armée du Roi se retirât en grande confusion vers Lagni, ne pouvant avoir de pain de munition que par la commodité de la riviere. An. 1652.

Après que le pont de bateaux fut fait, on travailla encore à un autre, étant impossible que les fourrageurs se servissent d'un seul pont : & comme ce lieu avoit été fort ruiné par l'armée de M. de Lorraine quelque tems auparavant, les trois ou quatre premiers jours que les armées étoient en présence, tous les chevaux de celle du Roi ne mangeoient que des feuilles de vignes ; de sorte que M. le Prince crut qu'en la serrant de près avec le nombre de cavalerie qu'il avoit, il seroit impossible que

An. 1652. l'on pût subsister que fort peu de jour dans ce poste. Il fit aussi deux ponts entre Villeneuve & Charenton, pour empêcher les fourrageurs qui alloient dans le Long-boyau ; mais après avoir bien fait palissader tous nos retranchemens, on envoyoit une bonne partie de la cavalerie au fourrage qui alloit des deux côtés de la riviere ; & ainsi les ennemis ne pouvoient leur dresser d'embuscade sûre. On envoya M. de Vaubecourt à Corbeil avec quelques troupes, lesquelles avec d'autres qui vinrent de Monrond faisoient environ deux mille en tout. Corbeil servit ainsi d'un entrepôt pour les fourrageurs, lesquels après avoir chargé demeuroient à ce village, & on leur faisoit savoir du camp de quel côté de la riviere il falloit qu'il revinssent. Comme les armées étoient si proches que l'on voyoit ce qui sortoit du camp de l'ennemi, les fourrageurs de l'armée du Roi partoient la nuit & demeuroient deux jours dehors. Les troupes logées à Corbeil leur donnoient toute cette facilité, sans quoi certainement on n'eût pas pu demeurer dans le camp. On fit aussi en ce tems-là descendre quelque batéaux de foin, ce qui fit demeurer cinq semaines dans le camp. Il y avoit souvent des escarmouches entre les armées ; mais elles n'étoient point considérables, & jamais aucun convoi des fourrageurs ne fut rencontré par les ennemis, qui étoient tous les jours dehors avec une partie de leur cavalerie.

A la fin, les chemins devinrent si mauvais par les pluies continuelles, que les chevaux ne pouvoient plus aller au fourrage si loin ; de sorte que l'on fut obligé de songer à déloger.

On avoit fait faire beaucoup de ponts sur la riviere qui étoit au bas du camp sur le chemin de Corbeil où on vouloit se retirer. Au commencement de la nuit, on fit marcher tout le bagage vers Corbeil, & trois heures après toute l'armée décampa sans que l'ennemi en eût connoissance que le lendemain qu'on arriva à Corbeil, où on avoit fait faire quelques redoutes par M. de Vaubecourt sur une hauteur pour y recevoir l'armée quand elle arriveroit. On ne séjourna point à Corbeil qu'un jour, & le lendemain on marcha vers la Brie, pour ensuite gagner la riviere de Marne audessus de Paris, & tâcher d'aller vers l'Oise, la Cour étant à Mantes en ce tems-là. An. 1652.

M. le Prince étoit parti de son camp quelques jours auparavant la marche de l'armée du Roi, à cause d'un peu d'indisposition ; & on a fort dit que sans cela il l'auroit attaquée dans sa retraite ; mais il est certain que de la maniere qu'elle se fit, on ne pouvoit pas combattre entre le camp & Corbeil. L'armée du Roi marcha ensuite vers Meaux, & passant la riviere de Marne, alla se poster auprès de Senlis. Celle des Princes, en partant de Ville-neuve S. George, se logea entre Paris & Dammartin ; & certainement les diverses négociations, & même les passe-tems de Paris, empêcherent M. le Prince de prendre beaucoup d'avantages qu'il n'auroit pas négligé en une autre occasion. Après quelques jours d'indisposition, il résolut de partir avec son armée & celle de M. de Lorraine des environs de Paris, & s'en alla sur la frontiere de Champagne. M. le comte de Fuensaldagne l'attendoit avec l'armée d'Espagne auprès de Laon. On s'est assez étonné de ce qu'il quittoit

AN. 1652. Paris si aisément, étant certain que c'est un fort grand avantage de s'y maintenir, quand on est assez malheureux pour faire la guerre à son Roi; mais les diverses cabales qui n'alloient point à son but, & un peu de manque de vue pour les choses qui devoient suivre son départ, aussi-bien que les espérances qu'il concevoit de sa jonction avec les Espagnols, l'obligerent à quitter Paris. Une autre chose y convioit fort M. le Prince. Touché de la façon dont M. de Lorraine vivoit avec son armée, & las des affaires du Parlement, il desiroit se mettre dans une maniere de vivre semblable à celle de M. de Lorraine. Ainsi ils marcherent ensemble, & joignirent M. de Fuensaldagne auprès de Laon. Comme on avoit mis cinq cens hommes de l'armée du Roi dans la Ferté Milon, ils passerent tout auprès sans l'attaquer.

L'armée du Roi qui étoit en ce tems-là auprès de Senlis, & d'où l'on avoit envoyé de l'infanterie sous M. le comte d'Estrées pour se mettre dans Laon, ne bougea point de son poste, attendant la résolution des ennemis après leur jonction. Comme Paris resta un peu ébranlé par l'éloignement de M. le Prince, quoique M. d'Orléans y demeuroit, la Cour recevoit divers avis pour sa conduite, selon les diverses vues que ceux qui étoient à Paris avoient, ou pour l'y faire aller ou pour l'en empêcher. Les courtisans étoient même partagés sur ce sujet, chacun ayant diverses pensées; ce qui seroit trop long à déduire. M. de Turenne ayant sçu l'état des choses, fit agréer à M. le maréchal de la Ferté de demeurer à l'armée, & il s'en alla à la Cour, où la Reine lui ayant demandé à son arrivée son sentiment,

si le Roi devoit aller à Paris, n'y ayant qu'elle & le Roi présens, il lui conseilla de n'en point perdre le tems; & comme il avoit la connoissance de l'état de l'armée, & du peu de moyen qu'il y avoit d'avoir de l'argent pour la remettre sans être à Paris, il pressa fort cette raison qu'il joignit à beaucoup d'autres, qui étoient, que l'autorité du Roi étoit si diminuée, que l'on ne vouloit plus le recevoir en aucune grande ville; que si l'hiver se passoit sans aller à Paris, toute la France se souleveroit; que le Roi n'ayant plus d'armée, ni d'argent, ni de quartiers pour en remettre une sur pied, ce qu'il avoit ensemble se réduiroit peu à peu à rien, les officiers quittant tous les jours, faute de subsistance. Ces raisons persuaderent la Reine; de sorte que la Cour quitta Mante, & s'en alla coucher à S. Germain, où l'on séjourna trois ou quatre jours, durant lequel tems il y vint des députés de la bourgeoisie de Paris, pour supplier le Roi d'y venir. M. de Châteauneuf y vint aussi, mais avec une différente intention; car il vouloit bien que le Roi allât à Paris, mais il souhaitoit qu'on y laissât Monsieur, qui soutenoit la cabale opposée au retour de M. le Cardinal, & qui ne vouloit se raccommoder avec la Cour, qu'à condition que le Ministre n'y revînt plus. M. de Châteauneuf prétendoit que le Roi ne verroit point Gaston les premiers jours, mais qu'après, tous les interessés à empêcher le retour de M. le Cardinal unis en cela seul, & séparés d'ailleurs en tout, s'accorderoient ensemble à supplier le Roi de ne point faire revenir M. le Cardinal, & ne demanderoient autre grace que celle-là. Le Roi & la Reine envoyerent en ce AN. 1652.

tems-là M. d'Aligre à Paris ; mais il s'en revint
An. 1652. à S. Germain, sans avoir rien reçu de positif sur la négociation.

M. de Turenne & M. le Tellier étoient alors ceux à qui la Reine avoit le plus de confiance. Ils furent d'avis de continuer la résolution d'aller à Paris, sans savoir celle que Monsieur prendroit. On lui envoya une personne de confiance, pour lui dire que le Roi étoit en chemin, & qu'il arriveroit le soir à Paris. Cet envoyé revint, & trouva le Roi & la Reine entre S. Cloud & le bois de Boulogne, & rapporta que Monsieur ne prenoit aucune résolution que celle de demeurer à Paris. Sur cela on fit arrêter le carosse de la Reine, laquelle étant avec le Roi, fit sortir les femmes qui étoient dans son carosse, & commanda à trois ou quatre personnes qui étoient là de s'approcher pour dire leurs avis. Ceux qui s'y rencontrerent furent le prince Thomas, M. le maréchal de Villeroi, M. le maréchal du Plessis & M. de Turenne, lequel fut d'avis de continuer son chemin, & que le Roi & la Reine allassent ensemble jusqu'à la croix du tiroir ; que de-là, la Reine s'en iroit au Louvre, & le Roi droit au Luxembourg, où étoit Monsieur, pour le convier de venir ou l'emmener même avec lui au Louvre, étant certain que Monsieur n'attendroit point cela, & qu'il s'en iroit, qui est ce qu'on demandoit. Il eût été fort dangereux de laisser Monsieur au Luxembourg ; car au bout de deux jours, les réjouissances qui arrivent aux entrées du Roi étant passées, les choses eussent changé de face, & il eût été hors du pouvoir du Roi de faire sortir Monsieur de Paris, & principa-

lement ayant pour lui le prétexte ſpécieux de n'avoir rien à demander, ſi ce n'étoit que M. le Cardinal ne revînt plus à la Cour. C'eſt ce qui obligeoit M. de Turenne à conſeiller qu'il falloit ſe ſervir de l'entrée du Roi à Paris pour en faire ſortir Monſieur. AN. 1652.

On partit du bois de Boulogne en cette réſolution. Le Roi monta à cheval pour faire ſon entrée à Paris, & manda à Monſieur par M. Damville ce qui avoit été réſolu; lequel apprenant que le Roi dans une demie heure alloit y entrer, l'envoya ſupplier de trouver bon qu'il y demeurât encore cette nuit-là, & que le lendemain il partiroit de bon matin. M. Damville vint retrouver le Roi comme il marchoit, & étoit prêt d'entrer au fauxbourg; de ſorte que dans cette aſſurance du départ de Monſieur le lendemain, il s'en alla au Louvre, où M. le cardinal de Retz & tout ce qu'il y avoit de gens de qualité dans Paris l'attendoient, pendant qu'une foule incroyable de peuple marchoit au devant de lui.

Dans le tems que M. de Turenne demeura à Paris, qui ne fut que cinq ou ſix jours, il vit M. le Cardinal de Retz, qui lui témoigna ſouhaiter de ſe raccommoder avec M. le Cardinal, & lui parla du mariage de mademoiſelle de Retz avec ſon neveu, le priant même de le faire ſavoir à M. le Cardinal, & l'aſſurant qu'il le prendroit pour témoin dans toutes les circonſtances de cette liaiſon. M. de Turenne qui ſavoit bien que de s'entremettre d'un affaire comme celle-là, lui étoit aſſez inutile, & qu'il lui en pouvoit bien plus aiſément arriver de l'embarras que quelque fruit conſidérable, dit à M. le cardinal de Retz qu'il feroit avertir

An. 1652. M. le Cardinal qui étoit à Sedan bien exactement de tout ce qu'il lui avoit dit, & que s'il y avoit une réponse positive, qu'il la lui feroit bientôt sçavoir ; mais que s'il n'avoit point promptement de ses nouvelles, qu'il ne fit aucun fondement sur cette négociation, & qu'il prît ses mesures comme n'attendant aucune réponse par lui.

M. de Turenne étoit persuadé que M. le cardinal de Retz vouloit s'accommoder tout de bon en ce tems-là, & ne doutoit point que si une personne de grande créance en eût voulu faire son affaire, qu'il n'eût pu y réussir ; mais M. de Turenne partit peu de jours après de Paris ; & M. le cardinal de Retz n'ayant personne de la Cour à qui il se fiât, ni qui se fiât à lui, on se donna tant de soupçon de part & d'autre, que les mesures au bout de deux ou trois mois furent prises de l'arrêter ; ce qu'on fit un jour qu'il vint au Louvre, où il n'entroit qu'avec grande méfiance depuis quelque tems. M. de Turenne ayant envoyé M. de Varennes trouver M. le Cardinal, lui fit dire tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. le cardinal de Retz, dont il n'eut aucune réponse ; de sorte qu'il ne se mêla plus du tout de cette négociation. Il partit de Paris, & alla rejoindre l'armée auprès de Senlis, après avoir dit au Roi qu'il espéroit empêcher que les ennemis ne prissent leurs quartiers d'hiver en France.

Les ennemis étoient auprès de Laon, d'où ils partirent en grande diligence, & allerent investir Rhetel, dans lequel y ayant peu de gens, la ville fut prise en peu de jours. Toutes les armées des ennemis jointes ensemble mon-

toient bien à vingt-cinq mille hommes, celle du Roi ne passoit pas dix mille. Elle marcha le long de la Marne; & approchant de Châlons, on apprit que les ennemis, après la prise de Rhetel, avoient assiégé Sainte Menehould, dans lequel aussi il se trouva peu de gens; mais ils firent une bonne résistance. Qand on en sçut la prise, l'armée du Roi étoit auprès de Vitri, & n'osoit pas s'approcher trop près de celle des ennemis, qui de Sainte Menehould marcherent à Barleduc, où M. de Turenne avoit jetté six cens hommes de pied, & selon qu'il connoissoit la situation de la ville & du château, il falloit qu'une armée se séparât pour l'attaquer; de sorte qu'il résolut de marcher au secours, quoiqu'il crût que toute l'armée d'Espagne y étoit avec M. le Prince. Elle étoit néanmoins partie de Sainte Menehould, avoit passé la Meuse, & s'étoit retirée dans le Luxembourg. M. de Turenne qui étoit auprès de Vitri quand l'armée du Prince alla devant Bar, marcha toute la nuit droit à S. Disier, d'où il vouloit partir après avoir un peu fait reposer les troupes, pour aller secourir Bar, qui n'en est qu'à trois lieues; mais il apprit que la basse-ville ayant été surprise, le château s'étoit rendu en vingt-quatre heures. Il est certain que M. le Prince entreprit ce siege là, n'y ayant pas beaucoup songé; & on n'a point vu d'action où il ait commis l'armée avec si peu d'égard comme en celle-là, étant très-constant que si le siége eût duré, comme il le devoit selon toutes les apparences, il ne pouvoit pas sauver son canon, & il est fort vrai-semblable que son armée ne se fût pas retirée bien aisément. AN. 1652

M. de Turenne ayant appris la prise de Bar,

& que l'armée d'Espagne n'étoit plus avec M. le
An. 1652. Prince, résolut de s'approcher de lui, & de le combattre au premier lieu où il en trouveroit l'occasion. Ainsi il marcha à Vaucouleurs, afin de se trouver du même côté de la riviere de Meuse que M. le Prince, qui après avoir pris le château de Void s'approcha de Toul. Il y avoit quelques jours que M. d'Elbeuf avoit joint l'armée du Roi avec deux mille hommes des troupes de Picardie ou de nouvelles levées. Avec ce renfort, l'armée marcha à Vaucouleurs, où elle passa la riviere de Meuse, afin d'être du même côté qu'étoit M. le Prince; & le lendemain matin on marcha vers Void, d'où ayant délogé dès la nuit, le Prince se retira à Commerci, qui étoit un lieu dont il s'étoit saisi, & où il y a deux bons châteaux; mais ayant sçu que l'armée du Roi continuoit sa marche après lui, il y laissa garnison, & se retira le long de la Meuse à Saint-Mihel, grande ville, dont les murailles étoient à demi-démolies. Il tâcha de trouver quelque lieu propre à se poster; mais comme il n'avoit pas beaucoup d'infanterie, & qu'on ne lui donna pas le tems de se retrancher, il fut obligé de se retirer jusqu'à Damviller, qui est une place qu'il tenoit à la frontiere de Luxembourg, ayant laissé de son infanterie dans Bar-le-duc, dans Ligni, dans Void & dans Commerci, qui tiennent tout un canton de pays. A la faveur de ces places, il pensoit y faire hiverner son armée; ou si l'on en attaquoit une, que se mettant à couvert d'une autre, il incommoderoit fort les assiégeans, à cause de l'hiver dans lequel on étoit entré. Mais M. de Turenne qui voyoit bien par les petites places qu'il prenoit,

& où il mettoit des gens, quelle étoit son intention, marcha toujours droit à lui, laissant les places sans les attaquer; & ainsi en cinq ou six jours de tems il l'obligea de se retirer dans le pays de Luxembourg.

AN. 1652.

[1] M. le maréchal de la Ferté arriva en ce tems-là de Nanci à Saint-Mihel. Cette marche rompant à M. le Prince toutes ses mesures, lui fit perdre l'espérance d'hiverner ni en Champagne, ni sur les frontieres de Lorraine. Ayant séparé sa cavalerie & son infanterie de tous les corps qu'il avoit laissés dans les places, il ne les put rejoindre, & une partie de cette infanterie fut prise pendant l'hiver à discrétion.

De Saint-Mihel on marcha devant Ligni & devant Bar, où arriva M. le cardinal Mazarin, qui avoit toujours demeuré à Sedan depuis son départ de Pontoise. On laissa quelque infanterie pour attaquer Ligni; & ayant emporté la basse ville de Bar par assaut, le siége dura dix ou douze jours à la haute ville & au château. M. le Prince vint avec quelque cavalerie jusqu'à Vaubecourt; mais comme il sçut qu'on marchoit à lui, il se retira à Damviller. Après sept ou huit jours de siége & d'une fort bonne défense, Bar & Ligni se rendirent à discrétion, avec sept ou huit régimens qu'il y avoit dans ces deux lieux. De-là l'armée marcha vers Sainte Menehould; mais la rigueur de la saison & le nombre d'hommes qu'il y avoit dans la place, empêcherent qu'on ne l'assiégeât: la gelée étoit si forte qu'il y mourut beaucoup de soldats de froid en marchant. La même raison

[1] Voyez les Mémoires de M. le duc d'Yorck, année 1652.

An. 1652. obligea à ne point assiéger Rhetel, étant impossible de travailler à la terre ; d'ailleurs, l'armée de M. le prince, qui s'étoit jointe au corps que les Espagnols avoient ramené quand il alla assiéger Bar, empêcha aussi que l'on ne fît ce siége ; parce que les ennemis qui tenoient Château-Portien auroient pu facilement secourir la place. Pour ne pas faire un si grand siége, on alla faire celui de Château-Portien qui dura six ou sept jours, que les assiégés demanderent pour avertir M. le Prince s'il les vouloit secourir. Le Prince qui étoit logé avec toute son armée & celle d'Espagne à Aubenton & Rumigni, qui n'en est éloigné que de six ou sept lieues, tint conseil là-dessus, & résolut enfin de ne pas marcher ; de sorte que Château-Portien se rendit. On demeura presque toutes les nuits du siége à la campagne avec toute l'armée, par les plus grands froids qu'il est possible d'endurer.

L'armée des ennemis sçachant la prise de Château-Portien, marcha à Vervins qu'ils prirent, n'y ayant que trente hommes de garnison. L'armée du Roi marcha droit à Marle, & de-là à Vervins, où les ennemis n'ayant laissé qu'un régiment d'infanterie & un de cavalerie, la place se rendit en douze heures. Les ennemis se retirerent dans leur pays, & on donna des quartiers à l'armée du Roi dans toutes les Provinces.

An. 1653. M. le cardinal Mazarin qui étoit venu à l'armée au commencement du siége de Bar, ne quitta point l'armée que le siége de Vervins ne fût fini vers la fin de Février, après quoi il s'en retourna à Paris, où l'autorité du Roi étoit affermie depuis son retour. La prise de M. le

cardinal

cardinal de Retz qui fût arrêté durant l'hiver, & en l'absence de M. le cardinal Mazarin, avec sa participation, & conformément à ses ordres, n'avoit causé nulle émotion : il étoit en prison dans le château de Vincennes. Il ne se fit nul changement considérable à la Cour pendant l'hiver ; on envoya une partie de l'armée dans les Provinces, & il demeura peu de troupes sur les frontieres ; & comme on étoit rentré fort tard dans les quartiers d'hiver, tant du côté des Espagnols que de celui du Roi, on ne se mit en campagne qu'assez avant dans le mois de Juin. M. le Prince tenoit Sainte Menehould & Rhetel sur la riviere d'Aisne, qui sont des postes fort considérables pour entrer en France, & principalement Rhetel, y ayant de-là une communication aisée par la Capelle que les Espagnols tenoient, aux autres places du pays bas ; & M. le Prince tenoit aussi Stenai sur la Meuse, qui lui donnoit la communication du Luxembourg. M. de Turenne qui sçavoit bien la conséquence de ce poste-là, par la connoissance qu'il en avoit eue durant la guerre qu'il faisoit après la prison de M. le Prince, fit trouver bon à M. le Cardinal, qu'en assemblant l'armée du Roi, il allât assiéger Rhetel, pour ôter par là aux ennemis le moyen de joindre l'armée qui étoit dans le Luxembourg, & celle qui étoit sur la Sambre derrière la Capelle. L'armée du Roi se logea en passant la riviere d'Aisne, à trois lieues plus avant que Rhetel, qui étoit justement l'endroit ou l'armée de Flandre & celle de Luxembourg devoient se joindre. AN. 1653.

M. de Turenne, qui avoit été fort long-tems à Stenai, voyoit fort bien que les ennemis

An. 1653. pouvoient penser se joindre en ce lieu-là, & connoissoit que cette jonction étant empêchée par l'armée du Roi, il faudroit deux ou trois jours au moins aux ennemis pour se résoudre si l'armée qui étoit sur la Sambre iroit au Luxembourg, ou si celle de Luxembourg passeroit la Meuse pour joindre celle de la Sambre; & que selon l'un ou l'autre parti, il falloit quatre ou cinq jours au moins pour la marche du corps qui iroit joindre l'autre; ce qui donnoit huit ou neuf jours de sûreté pour entreprendre le siége de Rhetel, sans avoir l'armée des ennemis sur les bras. On entreprit donc ce siége avec la moitié de l'armée du Roi. M. le maréchal de la Ferté y étoit aussi avec une partie de son armée.

Il n'y avoit que huit ou neuf cens hommes dans Rhetel: on prit les dehors en arrivant, & le siége ne dura que trois jours. Il n'y a rien eu, dans toutes ces dernieres campagnes, de guerre plus considérable que d'avoir assemblé l'armée du Roi dans le pays au-delà de Rhetel, & d'avoir empêché M. le Prince de commencer la campagne sur la riviere d'Aisne. Il avoit cette année-là une armée beaucoup plus forte que celle du Roi. La guerre de Bordeaux continuoit encore; & s'il avoit marché sous Rhetel & l'avoit conservé, ayant à sa main gauche la Meuse, où il tenoit Mouson & Stenai, & à sa main droite la frontiere des pays-bas, d'où il pouvoit tirer des vivres, il auroit été impossible de couvrir tous les pays qui lui étoient exposés, comme Verdun, S. Disier, & Vitri d'un côté, & de l'autre Guise, Laon & Soissons, & en tête Rheims & Châlons. L'armée du Roi n'avoit pas cette cam-

pagne-là plus de six à sept mille hommes de pied, avec lesquels il falloit tenir la campagne, & garnir les places. M. de Turenne, plus d'un mois avant que de partir de Paris, considéroit l'entrée de M. le Prince par Rhetel comme le plus grand mal qui pût arriver ; c'est pourquoi dès qu'en assemblant l'armée du Roi auprès de Châlons, il sçut que M. le Prince faisoit le rendez-vous de la sienne, il envoya à M. le maréchal de la Ferté, qui étoit auprès de Sainte Menehould, pour le prier de marcher ; ce qu'il fit ; & lui par un autre côté s'en alla passer à Château-Portien, & se logea vers le château de Chaumont, où il y avoit deux cens hommes des ennemis qui se rendirent à discrétion, d'où l'on alla assiéger Rhetel le lendemain. AN. 1653.

M. le Prince, à qui les mesures furent rompues, n'ayant pas assez vu la conséquence de Rhetel, entra en France par la frontiere de Picardie avec une armée de trente mille hommes, où il trouva de grands obstacles, & où certainement il n'y avoit pas la même facilité à faire quelque chose de considérable que du côté de la Champagne, quand on a Rhetel & les autres places de la Meuse, comme Mouson & Stenai. On étoit bien avant dans le mois de juin quand on prit Rhetel ; ce qui ôta l'excuse d'être prévenu à se mettre en campagne ; mais souvent les personnes les plus habiles font des fautes qu'il est plus aisé de remarquer que de prévenir.

Après la prise de Rhetel, comme l'armée des ennemis s'étoit mise ensemble vers la Capelle, l'armée du Roi tourna de ce côté-là, & alla loger auprès de Vervins. En ce tems-là,

le Roi avec M. le Cardinal vint à l'armée, qui
An. 1653. se logea à Ribemont, comme on sçut que celle des ennemis marchoit à Fonsomme. Pendant le séjour du Roi dans son armée à Ribemont, celle des ennemis fut toujours à Fonsomme ; & les gardes des deux armeés n'étoient qu'à un quart de lieue l'une de l'autre. On demeura cinq ou six jours de cette maniere ; après quoi le Roi s'en alla à Paris.

Les ennemis qui avoient séjourné à Fonsomme ayant donné les ordres nécessaires pour la provision de leurs vivres & pour le corps qu'ils laissoient dans le pays, marcherent & entrerent en France avec un bon nombre de pionniers ; & laissant la riviere de Somme à leur main droite, & la riviere d'Oise à leur gauche, passerent à une lieue de Ribemont, & allerent loger entre S. Quentin & Ham. L'armée du Roi marcha le même jour, & alla loger à Acheri, qui est à une lieue de la Ferre, laissant ce jour-là la riviere d'Oise entre elle & les ennemis. Le lendemain leur armée marcha de grand matin, & laissant Ham à main droite, s'avançoit vers Chauni. Elle étoit fort considérable, ayant seize mille hommes de pied, onze mille chevaux, & trente à quarante pieces de canon, sans compter un troisieme corps qui étoit aux environs de Cambrai. Cette marche menaçoit beaucoup de lieux, car ils pouvoient aller ou à Compiégne, ou prendre les postes qui sont entre Compiégne & Pontoise sur la riviere d'Oise, comme Creil & Pont S. Maxence, & de-là s'avancer jusqu'aux portes de Paris pour y mettre toutes choses en confusion, les esprits y étant fort chancelans, & le Roi n'étant pas

en sûreté si l'armée de l'ennemi en eût été proche. Ils pouvoient aussi aller à Beauvais où il n'y avoit point de garnison, & le peu d'infanterie qu'il y avoit dans l'armée du Roi avoit obligé à ne mettre personne dans S. Quentin, ni à Ham, ni à Péronne, ni dans les autres places de la Somme, sur l'une desquelles ils se fussent facilement jettés si l'armée du Roi se fût éloignée d'eux. AN. 1655.

M. de Turenne fut d'un sentiment contraire à celui de toute l'armée, & M. le maréchal de la Ferté y entra ; c'étoit de ne point continuer à suivre la riviere d'Oise pour couvrir Compiégne, Creil & Pont S. Maxence, parce qu'on exposoit par-là aux ennemis celle des villes sur la Somme qu'ils auroient voulu assiéger ; mais de passer la riviere d'Oise du même côté qu'étoient les ennemis, & de se loger à deux heures d'eux dans un camp fort sûr. Il faut considérer que n'y ayant que sept mille hommes de pied dans l'armée du Roi, & point d'infanterie dans les places, qu'on ne les pouvoit sauver qu'en se tenant toujours près de l'ennemi, & lui donnant à juger que l'on arriveroit toujours douze ou quinze heures après lui devant la place qu'il voudroit assiéger. Si on avoit mis de l'infanterie dans les places, l'armée n'auroit osé se tenir en campage près de l'ennemi, & ainsi elle lui auroit donné le moyen d'entreprendre tout ce qu'il auroit jugé à propos. M. le Prince commandant l'armée ennemie, on pouvoit s'attendre à toutes les vigoureuses résolutions qu'il y a à prendre quand un ennemi se sépare & qu'il laisse tant de lieux exposés. Il valoit donc mieux se résoudre à cotoyer toujours l'ennemi (quoique

cela fût un peu dangereux) que de prendre
An. 1653. un des deux autres partis qu'on proposoit ; c'étoit de marcher avec l'armée vers Compiégne sans passer l'Oise, ou de jetter de l'infanterie dans les places, & de s'éloigner de l'ennemi avec la cavalerie. Par le premier, il est certain que les ennemis auroient pu assiéger la place la plus considérable sur la Somme, ayant un corps près de Cambrai avec des pionniers du pays toujours prêts, & l'armée du Roi n'auroit pu y arriver que quatre ou cinq jours après eux. Par l'autre, l'ennemi auroit eu moyen de marcher à Paris, ne voyant point d'armée en corps, ou bien auroit assiégé une place où il n'auroit eu qu'une plus forte garnison à craindre, mais point d'armée à appréhender. J'insiste un peu là-dessus, parce qu'assurément la résolution de passer la riviere, de ne mettre personne dans les places, & de s'aller loger proche de l'ennemi, a rendu cette entrée en France de nul effet ; & souvent pour appréhender trop de choses, on prend des partis différens de celui-ci, qui réussissent fort mal. Ce n'est pas que celui-là soit bien sûr ; car un ennemi peut marcher à vous & combattre : mais quand on a une bonne armée, quoique plus foible, & que l'on prend bien garde comme on campe & aux mouvemens de l'ennemi, c'est le parti le plus assuré.

L'armée de l'ennemi marcha de Chauni à Roye, & celle du Roi auprès de Noyon ne se retrancha point, mais regardant bien à ce que les ennemis faisoient, se logea toujours en des lieux assez avantageux. On sçut qu'ils attaquoient Roye où il n'y avoit point de soldats ; le siége dura deux jours, & l'on ne songea pas

à secourir la place, n'étant qu'une petite ville qu'on ne pouvoit pas garder. Quand ils eurent pris Roye, ils commencerent à être fort embarrassés de la résolution qu'ils prendroient. Ils n'osoient s'avancer dans le pays où ils n'avoient point de places, pendant qu'une armée ennemie logeoit à trois heures d'eux. Ils ne pouvoient aussi attaquer une place sur la Somme, où il faut se séparer à cause des marais, & où l'armée du Roi fût arrivée le même jour. Comme Corbie ne vaut rien, M. de Turenne y envoya cinq cens chevaux sous M. de Schomberg. AN. 1653.

En ce tems-là, on prit une lettre que l'on envoya à la Cour pour déchiffrer, par laquelle on sçut certainement que les ennemis, avant que de rien entreprendre (leurs premieres mesures ayant manqué) vouloient faire venir un corps de Cambrai avec une grande quantité de vivres; & comme on s'enquit diligemment par Bapaumes de ce qui se faisoit à Cambrai, on sçut que le corps étoit prêt de partir. L'armée du Roi laissant son bagage pour la suivre, passa la Somme à Ham; & marchant vers Péronne, M. de Turenne s'avança avec cinq mille chevaux jusqu'auprès de Bapaumes, pour attendre ce corps, qui ayant eu nouvelle de cette marche, se retira à Cambrai. L'armée de l'ennemi sachant que l'on étoit entr'eux & leur convoi, & ayant perdu le tems d'avancer dans le pays ou d'attaquer une place manquant de vivres, quitta Roye, & marcha pour repasser la Somme à Cerisi, qui est entre Péronne & Corbie, ayant jetté beaucoup de fascines sur le marais. En moins de vingt-quatre heure toute l'armée avec le bagage fut passée du côté de

An. 1653. leur pays, & ayant appris que l'armée du Roi étoit logée à une heure de Péronne proche du mont S. Quentin sans être retranchée, ils partirent la nuit & marcherent tout droit avec résolution de combattre. On fut quelque tems en doute s'ils quittoient tout-à-fait les ponts qu'ils avoient faits pour passer la Somme; mais on vit par leur marche qu'ils les abandonnoient entierement.

L'armée du Roi avoit le front à un ruisseau; mais les ennemis marchoient pour le prendre à la source qui n'étoit qu'à une demie heure du camp, & ainsi venoient par le flanc de l'armée. C'étoit celle de M. le maréchal de la Ferté qui étoit du côté que les ennemis venoient, & il étoit impossible de se mettre en bonne posture devant eux; la situation du lieu ne le permettoit pas & donnoit un grand avantage aux ennemis qui avoient le moyen de s'étendre. M. de Turenne avança, ayant M. le chevalier de Créqui avec lui & deux ou trois de ses gens pour reconnoître les ennemis. Ayant vu qu'ils prenoient leur marche, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, il fit considérer à M. le maréchal de la Ferté la mauvaise posture où il étoit; & étant retourné à son armée qui étoit à l'aile droite & un peu plus loin de celle des ennemis, il envoya Varennes qui faisoit la charge de maréchal des logis de l'armée, pour voir comment étoit fait le pays par-delà un petit bois. Il reconnut que c'étoit une assez grande plaine où une partie de l'armée pourroit être en bataille, & que les ennemis ne l'avoient pas encore occupée, mais commençoient à y faire avancer quelques escadrons, & que le bois pour y aller étoit fort clair. M. de Turenne envoya aussi-tôt

avertir M. le maréchal de la Ferté qu'il marchoit à cette plaine, & lui demander s'il lui plaisoit y venir prendre la gauche ; ce qu'il jugea fort à propos : & ainsi M. de Turenne commença à marcher d'auprès du mont S. Quentin, & avec un grand front, passant au travers du bois, arriva dans un vallon à côté. Il se mit en bataille dans ce vallon, où faisant promptement travailler l'infanterie à cinq où six rédans à la tête de l'armée, en deux heures on fut bien retranché. AN. 1653.

L'armée de l'ennemi voyant celle du Roi en cet état, & ayant été obligée de faire un peu d'alte pour attendre son infanterie, demeura sans avancer, & après quelques escarmouches commença à se loger sur une hauteur à un quart de lieue de l'armée du Roi. La nuit suivante on avança les travaux. On a dit que ce jour M. le Prince vouloit combattre, mais que les Espagnols l'en empêchoient. Je crois que la difficulté vint par leur longue marche, & que l'armée du Roi ayant changé de poste, cela les obligea à faire un grand tour qui leur fit perdre du tems & en donna à celle du Roi de se bien retrancher ; ce qui étant, il n'y avoit plus d'apparence que ni M. le Prince ni les Espagnols eussent voulu combattre. Il est vrai qu'avant que d'avoir changé de poste, l'armée du Roi couroit grand danger, les ennemis ayant toutes les hauteurs sur elle ; & assurément l'on auroit combattu ce jour-là avec mauvais succès. On demeura deux ou trois jours en présence, s'y faisant beaucoup d'escarmouches ; & au bout de ce tems les ennemis marcherent droit à Fonsomme, & envoyerent trois mille chevaux sous M. de Duras pour investir Guise.

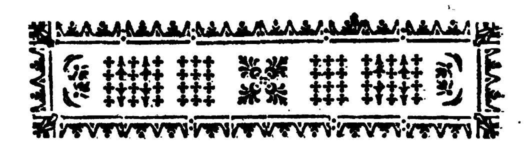
An. 1653. L'armée du Roi ayant vu le matin que l'ennemi marchoit, passa la riviere de Somme à Péronne, & on fit sept lieues ce jour-là. M. de Turenne fit marcher en diligence M. de Beaujeu pour entrer dans Guise avec deux mille chevaux. Les ennemis avoient le chemin plus court de la moitié que l'armée du Roi pour arriver à Guise ; mais leur armée s'arrêta à trois heures de-là sur la difficulté que firent les Lorrains de faire ce siége ; du moins on a dit que ce fut là le sujet qui suspendit leur marche. Il est certain que s'ils l'eussent continuée, ils y seroient arrivés un jour avant l'armée du Roi, & on ne sçait pas si M. de Beaujeu y auroit pu entrer. Ce dessein ayant manqué, ils s'en vinrent loger à Caulaincourt qui est entre le Castelet & Ham, & l'armée du Roi auprès de Ham, la riviere de Somme entre deux, où ayant séjourné plus de quinze jours & tenu beaucoup de conseils avec M. l'Archiduc qui les vint joindre, ils partirent en diligence ; & laissant Guise à leur main gauche, ils allerent assiéger Rocroi, où la situation est si avantageuse pour celui qui arrive le premier à cause des grands bois qui sont autour de la place, que l'on ne voulut pas y marcher avec l'armée pour la secourir ; & on aima mieux assiéger Mouson, où on arriva en très-grande diligence : les tranchées s'étant ouvertes en même tems, Mouson fut pris quatre ou cinq jours avant Rocroi. Les ennemis y avoient seize cens hommes & des meilleurs régimens de l'armée. On ne fit point de circonvallation, & on ouvrit la tranchée le soir que l'on y arriva. Le siége dura dix-sept jours ; & comme on marchoit vers Rocroi, on eut nouvelle qu'il capituloit. Les ennemis, après

la priſe, ſe retirerent plus avant dans le pays, & dans la penſée que l'on eut qu'ils pourroient aſſiéger la Baſſée ou Bétune, n'ayant plus que cela à faire, on y mit un ſi grand nombre d'infanterie, qu'ils ne purent aſſiéger ni l'une ni l'autre. AN. 1653.

Les affaires de Bourdeaux étant finies cet été-la, il en vint quelques troupes au Roi avec leſquelles & ſes gardes Françoiſes & Suiſſes, Sa Majeſté fit faire le ſiége de Sainte Menehould par MM. d'Uxelles, Caſtelnau & de Navailles. M. de Turenne marcha pour couvrir la Picardie & les places de Flandre, & M. le maréchal de la Ferté alla vers la Meuſe pour s'oppoſer à M. de Lorraine, qui venoit avec quelques troupes pour ſecourir Sainte Menehould, dont le ſiege continua juſqu'au commencement de décembre. Les troupes y furent aſſez rebutées par les ſorties & par les mauvais tems, & on croit que le feu qui ſe mit aux poudres des aſſiégés ne nuiſit pas à la priſe de la place. Ainſi l'hiver vint, & les armées ſe retirerent de part & d'autre : l'armée du Roi ayant pris durant la campagne, Rhetel, Mouſon & Sainte Menehould, & les ennemis Rocroi ſeulement, quoiqu'il n'y eût entre elles aucune proportion de forces, celles des ennemis étant beaucoup plus conſidérable.

Fin du ſecond Livre.





MEMOIRES

DU VICOMTE

DE TURENNE.

LIVRE TROISIEME.

DES GUERRES EN FLANDRE.

An. 1654. L'HIVER se passa sans qu'il y eût rien de considérable à la Cour, & l'autorité resta toute entiere entre les mains de M. le cardinal Mazarin. Au printems le Roi alla se faire sacrer à Rheims, où on résolut de prendre le régiment des gardes Françoises & Suisses & quatre ou cinq autres régimens d'infanterie avec douze ou quinze cens chevaux, & d'en donner le commandement à M. Fabert, pour faire le siége de Stenai. Il fut résolu aussi que le Roi iroit a Sedan afin d'en être proche ; que l'armée se tiendroit sur la frontiere de Champagne, pour pouvoir se rendre aussi-tôt à Stenai si celle des ennemis passoit dans le Luxembourg ; & qu'en cas qu'ils entreprissent quelque chose vers les frontieres de Flandre, on pût aussi

marcher de ce côté. Il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis fissent un siége aussi considérable que celui d'Arras. On croyoit que s'ils ne marchoient pas vers Stenai, ils ne pouvoient entreprendre que le siége de Béthune ou de la Bassée, & alors on auroit assiégé quelque place sur la frontiere comme la Capelle ou Landrecies. An. 1654.

Dans le tems que l'armée du Roi étoit auprès de la Ferre, on apprit par M. Mondejeu, gouverneur d'Arras, qu'il étoit investi, sans qu'il en eût eu auparavant le moindre avis. Dans les guerres de Flandre cela se peut aisément, parce que le pays étant fort serré, les places sont si près les unes des autres, que les ennemis peuvent en menacer beaucoup à la fois, & les gouverneurs ne savent pas à laquelle on veut s'attacher. A la réserve de cent chevaux que M. de Mondejeu avoit dans la place, toute sa cavalerie composée de cinq cens chevaux, étoit dans un camp volant que commandoit M. de Barre, qui étoit sur la riviere d'Authie auprès de Dourlens, & avoit ordre de couvrir les places d'Arras, de Béthune & de la Bassée. Il avoit mis son infanterie dans les deux dernieres places, comme étant les plus éloignées & les plus difficiles à secourir en cas que l'ennemi les eût assiégées ; & il croyoit aussi-bien que le gouverneur d'Arras qu'il auroit toujours assez de tems pour entrer dans la place avant que d'être investie, parce que c'est un pays de plaine, & qu'il n'en étoit pas trop éloigné. Il ne put pas y réussir les deux ou trois premiers jours ; mais ensuite ayant envoyé M. d'Equancourt avec quatre cens chevaux, & M. de S. Lieu avec un pareil nombre par diffé-

rens endroits & à un jour distant l'un de
An. 1654. l'autre, tous deux essayerent de se jetter dans la place avec beaucoup de hardiesse; mais ayant trouvé la cavalerie de l'ennemi qui les attendoit sur deux lignes, la moitié de leurs gens fut prise ou contrainte de retourner, & l'autre moitié entra dans la place avec eux. M. de Turenne fit aussi détacher de son armée le chevalier de Créqui avec cinq cens chevaux, composés de son régiment, de celui de Bouillon, & de gens commandés, qui après avoir fait un grand tour, ayant trouvé une barriere du camp des ennemis qui n'étoit pas fermée, y entra; & quoiqu'il fût chargé par leur cavalerie, il se jetta dans la place avec deux cens cinquante chevaux; une grande partie des autres fut faite prisonniere, & la derniere troupe commandée par un colonel fut perdue la nuit & ne le put pas suivre.

Quand on sçut que cette cavalerie étoit entrée dans Arras, on fut quelque tems en doute si les ennemis continueroient le siége; mais on apprit qu'ils faisoient travailler à leurs lignes, & que ce secours n'avoit empêché que de quelques jours l'ouverture de la tranchée. L'armée du Roi s'avança auprès de Péronne; & comme on craignoit de ne pouvoir pas en tirer tous les vivres nécessaires, M. de Turenne ne fut pas d'avis que l'on s'approchât du camp des ennemis qu'après que l'on auroit donné tel ordre aux vivres que l'on ne fût pas obligé de combattre l'ennemi dans ses lignes sans raison, ni de se retirer faute de subsistance. Pour le premier, il n'y avoit pas d'apparence de combattre une armée beaucoup plus forte, qui n'avoit point ouvert de tranchée, & par

conséquent point affoiblie ni par la désertion, ni par la nécessité, ni par un grand nombre de gens que l'on perd dans un siége; & pour l'autre, il étoit clair que de s'approcher de l'ennemi pour être après obligé de s'en retirer, feroit un très-mauvais effet, & dans l'armée & dans la ville assiégée. Sans ces inconvéniens, il est sans doute qu'il eût été prudent de se rendre bientôt auprès des ennemis après qu'ils furent devant la place, parce qu'on leur eût empêché de faire un grand magasin de vivres dans leur camp; mais on crut ce dernier inconvénient moindre que les autres. AN. 1654.

M. le Cardinal qui étoit avec le Roi à Sedan durant le siége de Stenai, pensa s'en venir à Péronne; mais il y envoya M. le Tellier. M. de Turenne & M. le maréchal de la Ferté virent ce Ministre le matin qu'ils marcherent vers le camp de l'ennemi, & s'assurerent tout-à-fait que lui étant sur la frontiere, toutes choses seroient bien réglées pour la subsistance de l'armée qui s'éloigna de neuf lieues, alla loger à la portée du canon du camp des ennemis, & se mit entr'eux & Douai d'où ils tiroient tous leurs vivres. L'armée du Roi n'avoit pas plus de quatorze ou quinze mille hommes, & celle des ennemis passoit vingt-cinq mille. M. de Turenne, à cause de la foiblesse de l'armée & du peu d'équipage d'artillerie & de vivres, ne fut jamais d'avis d'entreprendre autre chose d'abord, que le secours d'Arras dont il a toujours cru que le siége seroit difficile, & que si l'armée du Roi assurée des vivres s'approchoit du camp des Espagnols, elle pourroit peut-être ensuite trouver le moyen de forcer leurs lignes. Il ne fut point de l'opinion commune qu'il faut

faire agir les François d'abord, persuadé qu'ils
An. 1654. ont la même patience que les autres nations, quand on les conduit bien.

En deux jours on arriva à la vue du camp des ennemis près d'une hauteur qui s'appelle *Mouchi le Preux*. Comme les Espagnols y avoient quelque cavalerie, on craignit d'abord qu'ils ne se missent derriere en bataille pour empêcher celle du Roi de passer un ruisseau; mais comme ce ruisseau étoit loin de la place, ils ne le firent point, parce qu'il auroit fallu lever le siége, ce qui ne pouvoit se faire si promptement que l'armée du Roi n'eût eu le tems de se mettre en bonne posture & faire appréhender avec raison l'issue d'un combat. On a néanmoins dit que M. le Prince avoit voulu le faire, mais que les Espagnols n'y voulurent pas consentir. Aussi-tôt que leurs troupes nous virent faire divers ponts sur le ruisseau, elles se retirerent dans leur camp après quelques escarmouches, & l'armée du Roi s'étant avancée sur la hauteur, commença à s'y fortifier; ce qui fut fait dans la fin de ce jour-là & dans la nuit suivante.

Le camp avoit son aile droite sur la Scarpe, où on fit aussi promptement des ponts pour communiquer à la Bassée, & empêcher les vivres de Douai. Tout le front du camp tenoit l'entre-deux de la Scarpe & d'un petit ruisseau qui descend à Arleux, & par le moyen de la cavalerie on gardoit autant que l'on pouvoit le chemin de Cambrai & de Douai, qui n'étant que de plaines, on empêchoit bien qu'il ne vînt des chariots, mais non pas que des cavaliers ne portassent en croupe des munitions de guerre. On manda aussi au comte de Broglio, gouver-

neur de la Baffée, de se venir loger à Lens, avec quinze cens ou deux mille hommes de garnison; & par ce moyen-là, on empêchoit les vivres par le côté de Douai & de Lisle. Il y avoit le côté de S. Paul qui demeuroit fort libre, par où les ennemis pouvoient avoir la communication avec Aire & S. Omer. Dès le soir que l'on arriva avec l'armée à Mouchi-le-Preux, on écrivit au gouverneur de Hedin de mettre des gens dans S. Paul; & si cela eût été fait, le siége d'Arras auroit assurément été levé, sans qu'on eût été obligé d'attaquer les lignes; mais ou les intérêts particuliers, ou la foiblesse de la garnison de Hedin empêcherent le gouverneur de le faire. On y eut cependant remédié sans la mort de M. de Beaujeu, qui, ayant été promptement envoyé avec douze cens chevaux & quelque infanterie du comte de Broglio, pour garder le côté de S. Paul, rencontra les ennemis qui alloient faire un convoi à Aire; & sept ou huit cens chevaux l'ayant attaqué à la pointe du jour, comme ses gens repaissoient, il fut mis en désordre & tué sur la place; mais ses gens s'étant ralliés, les ennemis furent battus, & beaucoup des leurs tués ou pris prisonniers. Comme les nôtres n'eurent plus de Chefs, ils s'en revinrent à Bethune, & ne marcherent point où ils avoient été commandés. Dans cet intervalle, les ennemis envoyerent promptement de l'infanterie dans S. Paul; ce qui mit ce lieu en état de n'être pas pris sans que l'armée y allât; & l'on ne pouvoit quitter le côté de Douai, parce que les deux lieux sont justement à l'opposite. An. 1654.

Comme cette cavalerie fut retournée à Bethune, M. de Turenne envoya pour la com-

An. 1654. mander M. de Lislebonne, qui la mena à Pernes, pour empêcher la communication du camp des ennemis avec Aire; mais le côté de S. Paul demeuroit toujours libre, d'où ils tiroient beaucoup de commodités. M. le comte de Broglio essaya de prendre cette place; mais il fut repoussé avec perte. Les choses resterent quelque tems dans cette assiette, les ennemis trouvant de grandes difficultés au siége, à cause de la résistance des assiégés & de l'armée du Roi qui étoit toujours campée près d'eux. Comme on sçavoit tous les jours le progrès du siége, on ne s'appliqua qu'à empêcher les convois, sans essayer de forcer les lignes, jusqu'à ce que les assiégés fussent fort pressés. On sçavoit que l'armée des Espagnols diminuoit beaucoup; mais leur circonvallation ne pouvoit gueres être en meilleur état. Il ne s'y passa donc rien de fort considérable pendant l'espace d'un mois, hors quelques poudres qui se brûlerent, comme les ennemis les portoient en croupe, & quelques petits convois qui furent rencontrés: tout ce qui venoit de Cambrai à leur camp y arrivoit par des cavaliers qui passoient la nuit; & quoique notre cavalerie fût sur les avenues pour les attendre, on ne les rencontroit jamais, parce que les environs sont de grandes plaines. Cependant les assiégés défendoient bien leurs dehors, & repousserent trois ou quatre fois les ennemis à une premiere palissade fort loin de la place, & gardoient si bien leur terrein, qu'au bout de sept semaines de tranchée ouverte, les ennemis n'en étoient que sur la contrescarpe d'une demi-lune qui est devant le fossé, & n'avoient pris qu'un ouvrage à corne, dont il falloit s'emparer avant

que d'aller à cette demi-lune. Les assiégés faisoient tout ce qui se peut faire pour se bien défendre. M. le chevalier de Crequi, M. d'Equancourt & M. de S. Lieu furent blessés dans les dehors, où ils servoient très-bien ; M. de Mondejeu se conduisoit aussi bien qu'un Gouverneur peut faire. AN. 1654.

Le siége de Stenai continuoit toujours, & tiroit un peu en longueur par la bonne défense des assiégés. M. de Turenne & M. le maréchal de la Ferté voyant que les ennemis ne laissoient pas d'avancer celui d'Arras, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, résolurent de donner aux lignes, y étant aussi poussés par les nouvelles qu'ils avoient reçues de Mondejeu qui faisoit semblant d'être un peu plus pressé qu'il ne l'étoit en effet. Il n'est pas étrange que les Gouverneurs en usent ainsi, parce que n'étant pas assurés que les ennemis n'attaqueront pas avec plus de vigueur, & si leurs gens ne se relâcheront pas dans la défense, ils veulent toujours mettre les choses au pis, & faire entendre qu'ils se défendront moins de tems qu'ils ne le peuvent en effet. On avoit déja commandé de tenir prêtes toutes les fascines & les claies pour attaquer les lignes le jour d'après, lorsqu'on apprit le soir que Stenai capituloit ; & M. le Cardinal manda que le Roi marcheroit en diligence à Péronne & enverroit toutes les troupes qui avoient servi au siége de Stenai pour renforcer l'armée. M. de Turenne fut d'avis d'attendre ce renfort, parce que l'on sçavoit très-certainement que la ville pourroit encore se défendre, & on étoit si proche des ennemis qu'il ne pouvoit rien arriver dont on ne fût averti tous les jours. M. le Cardinal

AN. 1654. voulut aussi pressentir si M. de Turenne ne seroit pas choqué si M. le maréchal d'Hocquincourt alloit commander les troupes qui venoient du siége de Stenai; mais dans une situation aussi importante, M. de Turenne croyoit qu'il ne pouvoit pas y avoir trop de troupes ni trop de chefs: M. le maréchal de la Ferté fut aussi du même avis. Ces troupes donc marcherent en diligence après la reddition de Stenai, passerent la Somme, & faisant d'assez grandes journées, vinrent auprès de Bapaume.

Deux jours avant leur arrivée, M. le duc d'Yorck & M. de Joyeuse, qui étoit colonel général de la cavalerie légere, étant allés promener avec M. de Turenne auprès du camp des ennemis, assez proche du quartier de M. le Prince, virent deux troupes un peu éloignées de leur grand-garde: M. de Castelnau s'y trouva aussi avec quelques volontaires; & voulant pousser ces troupes, on fit avancer un escadron de notre garde pour soutenir les volontaires, lesquels s'étant engagés, ces deux troupes retournerent, & ayant rencontré une ravine, mirent ces Messieurs en quelque confusion avec leurs carabines, & commencerent à les suivre. L'escadron qui les soutenoit prit l'épouvante; de sorte qu'ils se retirerent deux ou trois cens pas, assez pressés des ennemis. Il y eut sept ou huit volontaires blessés ou prisonniers; M. de Joyeuse fut aussi blessé d'un coup de carabine au bras: on croyoit au commencement sa blessure légere; mais ayant été porté à Paris, il en mourut au bout de six semaines. Aussi-tôt qu'on sçut que les troupes de Stenai étoient à trois lieues du camp des ennemis, M. de Turenne alla joindre M. le ma-

réchal d'Hocquincourt avec deux mille chevaux. Comme ils eurent avis que les ennemis attendoient un grand convoi de S. Paul, ils logerent la nuit à Aubigni qui est à trois heures d'Arras, & le lendemain ils allerent vers S. Paul, que l'on prit en arrivant. On y apprit que les ennemis attendoient trois mille hommes pour mener le convoi, & que même le siége alloit lentement, faute de munitions de guerre: cela les obligea à faire des efforts pour couper ce convoi, parce que si on l'avoit fait, les ennemis eussent levé le siége. AN. 1654.

Après que S. Paul fut pris, M. de Turenne & M. le maréchal d'Hocquincourt battirent tout un jour l'abbaye de S. Eloi, où les ennemis avoient cinq cens hommes qui se rendirent à discrétion. Comme elle n'étoit distante que d'une petite heure du camp des ennemis, & que M. le maréchal de la Ferté étoit demeuré à Mouchi-le-Preux avec l'armée, on a assuré que M. le Prince avoit voulu tomber sur le corps qui attaquoit l'abbaye du Mont S. Eloi, & que les Espagnols ne l'avoient pas trouvé à propos; mais on rencontre souvent des obstacles dans une grande circonvallation & après un long siége, qui empêchent d'exécuter les meilleurs projets.

Comme le Mont S. Eloi fut rendu, M. le maréchal d'Hocquincourt commença à se retrancher au camp de César, & M. de Turenne s'en retourna joindre l'armée à Mouchi-le-Preux, en marchant tout le long des lignes de l'ennemi plus de deux heures. Il n'en sortit que des escarmoucheurs que M. de Castelnau alla reconnoître de fort près, & la cavalerie marcha tout ce tems-là à la portée du canon

An. 1654. des pieces de trois. On vit tout ce côté de lignes assez dégarni, qui étoit le quartier de Dom Fernando Solis, & assurément cette marche donna beaucoup de connoissance pour l'attaque & pour le chemin qu'il falloit prendre pour y donner. M. de Turenne étant arrivé au camp, envoya dire à M. le maréchal de la Ferté que la cavalerie de l'ennemi qui avoit voulu mener le convoi, prenoit le chemin de Douay, & qu'apparemment ils essaieroient d'entrer la nuit dans les lignes. Il donna tous les ordres nécessaires pour l'empêcher, ayant fait monter toute la cavalerie à cheval; mais par la faute d'un officier qui étoit posté sur la route avec un petit corps de cavalerie, & qui n'en donna point d'avis, M. de Boutteville qui commandoit cette cavalerie chargée de poudres & de grenades, entra dans les lignes; ce qui ayant été sçu, il fut résolu de faire l'attaque le lendemain. Après avoir consideré toutes choses, on trouva qu'il étoit à propos de donner avec les armées toutes de front, & la nuit; M. de Turenne ayant toujours été d'avis de ne point tenter par divers côtés; parce que chacun s'attend à donner; & ainsi on laisse souvent passer le tems, & le jour vient; d'ailleurs quand on ne se voit point, on entre aisément en soupçon que les autres sont repoussés. Le jour les ennemis mettent toutes leurs troupes ensemble, mais la nuit ils n'osent point entierement dégarnir leurs quartiers; la plus grande difficulté qui s'y rencontre, c'est que les marches de nuit sont difficiles, & il est aisé de se perdre; c'est pourquoi il faut que les camps soient proche des lignes de l'ennemi, afin de ne pas tomber dans cet inconvénient.

On marcha donc à l'entrée de la nuit: M. de Turenne avoit l'avant-garde; & ayant passé la Scarpe sous le quartier de M. le maréchal de la Ferté qui avoit commandé que l'on y fît quantité de ponts, on prit le même chemin que l'on avoit fait en revenant du Mont S. Eloi. On étoit bien averti de l'état des lignes de l'ennemi; ils avoient partout un fossé perdu, creux de cinq ou six pieds, & large de huit ou neuf; & entre ce fossé & celui de la ligne, il y avoit un espace de quatre ou cinq pas remplis de trous ou puits ronds, & profonds de trois ou quatre pieds, & environ d'un pied de diametre: quand on les avoit passés, on rencontroit la ligne, qui étoit à l'ordinaire, avec un fossé de sept ou huit pieds, & un parapet de la hauteur ordinaire: on avoit mis entre les trous comme de petites palissades, hautes seulement d'un pied & demi, pour embarrasser davantage les chevaux. AN. 1654.

On résolut de donner avec l'infanterie sur deux lignes; & on avoit donné à chaque bataillon de la premiere ligne quatre ou cinq escadrons pour porter les fascines & les claies que l'on vouloit mettre sur les trous: la cavalerie portoit aussi des outils. Ayant marché à une petite demi-lieue de la ligne, il n'y avoit plus que deux petites heures devant le jour. L'armée de M. de Turenne se rangea; celle de M. le maréchal de la Ferté se mit à la main gauche; M. le maréchal d'Hocquincourt venoit aussi d'auprès du Mont S. Eloi pour donner sur le même front. On s'approcha à deux cens pas de la ligne sans donner l'alarme; & deux cens hommes qui étoient à la tête de chaque bataillon de la premiere ligne, aborderent

le premier fossé. On leur fit une fort légere dé-
An. 1654. charge ; & néanmoins, si les bataillons n'eussent marché au même instant pour seconder ces gens commandés, ils se fussent renversés. On ne trouva presque point de résistance ; mais toutes les troupes avoient conçu cette action comme une chose si difficile, qu'il n'y avoit que les officiers & quelques soldats qui s'opiniâtroient à s'attacher au parapet, & le reste des régimens demeuroit à la campagne sans en oser approcher. De l'armée de M. le maréchal de la Ferté il n'y eut que quelques régimens qui allerent jusqu'au dernier fossé ; mais pas un n'entra par son attaque : quand on eut forcé la ligne à leur main droite, ils vinrent entrer par-là. On demeura bien une demi-heure à combler les fossés, la cavalerie qui étoit derriere les bataillons mettant pied à terre, & portant les claies & les fascines, durant lequel tems il y avoit beaucoup de bruit de timballes & de trompettes derriere la ligne, mais un fort petit feu.

M. le comte de Broglio, M. de Castelnau & M. du Passage commandoient l'infanterie de la premiere ligne de M. de Turenne, M. de Roncherolles, deux bataillons de la seconde, & M. le duc d'Yorck, M. de Lillebonne & M. d'Eclainvilliers étoient avec la cavalerie, laquelle aussi-tôt que l'infanterie se fut rendue maitresse de la ligne, commença à entrer par une barriere, menant les chevaux en main ; & un peu après les régimens qui étoient sur la premiere ligne, qui étoient les Gardes Suisses, Picardie, la Feuillade, Plessis-Praslin & Turenne, ayant fait chacun leur passage, la cavalerie qui étoit destinée pour suivre chaque régiment d'infan-

terie

terie, entra par le passage que ces régimens lui avoient fait.

AN. 1654.

Il étoit fort peu devant le jour quand les ouvertures de la ligne furent faites, & les ordres étoient donnés que la cavalerie après être entrée formeroit ses escadrons près de la ligne, à la faveur de l'infanterie qui demeureroit en bataille; mais la grande joie que les troupes eurent de se voir dans la ligne, & que l'ennemi prenoit l'épouvante, comme aussi l'espérance du butin, obligeoient tous les soldats de courir en confusion dans le camp, l'infanterie à piller, & la cavalerie à suivre quelques escadrons ennemis qui se retiroient du côté du quartier des Lorrains.

L'armée de M. le maréchal d'Hocquincourt s'étant un peu égarée à cause de l'obscurité de la nuit, donna aux lignes un peu après la premiere attaque, & l'emporta avec fort peu de difficulté. M. le maréchal de la Ferté, dès qu'il vit un passage ouvert, entra avec sa cavalerie, & s'avança avec quelques escadrons, coulant dedans la ligne à la main gauche: il y avoit aussi quelques officiers & soldats de notre infanterie qui le suivoient fort en désordre.

M. le Prince ayant passé par le quartier des Espagnols, menoit de la cavalerie au secours de la ligne: il y avoit aussi de son infanterie qui le suivoit; mais ayant vu la ligne emportée en si peu de tems, & tout son camp déja en si grand désordre, on dit que M. l'Archiduc lui ayant demandé ce qu'il lui conseilloit de faire, il lui repondit, *qu'il croyoit qu'il devoit se retirer*. Pour lui, il marcha droit où étoit M. le maréchal de la Ferté, qui fut obligé de faire retirer ses escadrons. M. de Turenne avoit ras-

AN. 1654. semblé quelques troupes, voyant bien que si les ennemis revenoient, il y arriveroit une grande confusion. Tout ce qu'il put faire fut de les rassurer, quand la cavalerie qui s'étoit avancée s'en revint, après avoir fait passer la ligne à deux pieces de vingt-quatre. Il est certain que si M. le Prince eût pu mener quelques régimens d'infanterie avec sa cavalerie, qu'il eût obligé toute l'armée du Roi à se jetter dans Arras, tant la confusion étoit grande dès que l'on fut entré dans les lignes; mais comme l'épouvante étoit très-grande dans son armée, tout ce qu'il put faire, ce fut de pousser cette cavalerie de M. de la Ferté, & de prendre beaucoup de prisonniers de l'infanterie que j'ai dit qui l'avoit suivi, & donner par ce moyen le loisir à beaucoup d'infanterie Espagnole de se retirer, les uns à Cambrai, les autres à Douai. Pour la cavalerie, ils en perdirent fort peu; mais ils laisserent près de soixante piéces de canon ou dans leurs tranchées ou sur leurs lignes; je crois qu'il y eut bien deux ou trois mille soldats de leur infanterie tués ou prisonniers, & tout leur bagage perdu. De l'armée du Roi il y eut quelques Officiers tués ou blessés & trois ou quatre cens soldats: de prisonniers il y en eut quelques-uns, & des Officiers des gardes. Quand M. le Prince se retira, toute l'armée du Roi se mit à piller le camp des ennemis; de sorte qu'on ne les suivit pas plus loin que leur circonvallation.

La Cour qui étoit à Peronne vint à Arras cinq ou six jours après la levée du siége; & comme on ne pouvoit pas faire de grands siéges, n'ayant nuls préparatifs pour cela, & toute l'armée de l'ennemi s'étant retirée dans ses

places, le Roi reprit le chemin de Paris. M. le maréchal de la Ferté & M. le maréchal d'Hocquincourt le ſuivirent. M. de Turenne paſſa l'Eſcaut entre Cambrai & Bouchain; & ayant marché juſqu'auprès de Condé, il ſçut que le Queſnoi, dont les ennemis avoient fait raſer les dehors, étoit fort dégarni de gens; il marcha trois lieues en arriere, & le prit le ſecond jour; enſuite il s'avança à Binches, méchante ville qui ſe rendit; il y demeura douze ou quinze jours, ayant laiſſé une garniſon au Queſnoi, dont il ne s'éloigna pas juſqu'au mois de novembre, y ayant fait faire divers convois, à cauſe qu'elle eſt fort avancée dans le pays. AN. 1654.

M. le Prince ayant engagé les Eſpagnols à mettre leur armée enſemble douze ou quinze jours après leur défaite à Arras, & ayant les places & les rivieres pour lui, il ſe tint toujours à deux ou trois heures de l'armée du Roi; de ſorte que pour conſerver le Queſnoi, le fortifier & le garnir de munitions de guerre & de bouche, il y eut de très-grandes difficultés, & l'armée pâtit beaucoup. Il eſt certain que ſans la défaite d'Arras, qui rend toujours pour quelque tems les armées moins entreprenantes, on n'eût pu conſerver le Queſnoi; auſſi ſans M. le Prince, les Eſpagnols ne ſe ſeroient pas remis en corps d'armée, & il auroit pu arriver beaucoup de déſordre dans leur pays; mais leur armée étant raſſemblée, on ne pouvoit pas marcher vers Bruxelles & le Brabant. La campagne finit ainſi, en conſervant le Queſnoi, & les armées ſe retirerent de part & d'autre.

Encore que l'on fût ſorti depuis peu des

AN. 1654. guerres civiles, les hivers se passoient fort tranquillement, y ayant néanmoins beaucoup de personnes ennuyées où mécontentes du ministere de M. le cardinal Mazarin ; mais les maux & les incommodités qu'un chacun avoit ressentis dans ces désordres du dedans du Royaume, rendoient tous les particuliers si clairvoyans que les discours des gens turbulens ne pouvoient plus les émouvoir. Comme quand il arrive de grandes révolutions, il semble que tous croient qu'ils sont au pire état qu'ils puissent être ; ainsi au sortir des guerres civiles, de nouveaux troubles recommencent rarement, à cause des malheurs qu'on vient d'éprouver.

AN. 1655. Dans l'hiver qui suivit cette campagne, il y eut une mésintelligence qui dura assez longtems entre la Cour & le Parlement sur le sujet des Lys, qui est une monnoie que le Roi vouloit faire faire, & à quoi le Parlement s'opposoit ; & comme les choses sembloient se porter tout à l'aigreur, M. le Cardinal, en présence du Roi, pria M. de Turenne d'aller trouver M. le premier Président, à cause de l'assemblée qui devoit se faire le lendemain [1]. M. de Turenne trouva des expédiens pour tout accommoder, souhaitant fort que les choses ne passassent pas à l'extrêmité ; outre que cela eût empêché les desseins de la campagne, il est certain que M. le Prince en Flandre, & M. le cardinal de Rets à Rome, avoient beaucoup de partisans à Paris : tous ensemble eussent rendu les choses mal-aisées à raccommoder, si elles fus

[1] Le Vicomte passe toujours rapidement & sous silence les services qu'il rend à l'Etat.

ſent allées à une rupture ouverte. La Cour partit de Paris pour aller à Compiegne, & de-là à la Fere : Paris étoit plutôt las des troubles que guéri de ſes préjugés. M. le Cardinal de ſon naturel aimoit à tenir toutes choſes en balance, à ſe raccommoder avec ceux qui avoient quelque ſujet de mécontentement, & à ménager les eſprits qu'il ne pouvoit gagner. AN. 1655.

Pendant que le Roi étoit à la Fere, ſon armée ſe raſſembla, & en même-tems celle des ennemis. M. de Turenne prit quelques troupes, & mena deux convois au Queſnoi. Il vit bien que ſi on n'aſſiégeoit Landrecies, qu'il ſeroit impoſſible de maintenir le Queſnoi, & que c'étoit-là la conquête la plus proportionnée aux forces que l'on avoit : M. le cardinal fut dans le même ſentiment, & on y fit venir M. le maréchal de la Ferté, de qui l'armée s'aſſembla vers Laon. M. le Prince & M. l'Archiduc étoient, il y avoit plus de quinze jours, hors de Bruxelles, & toute leur armée au rendez-vous ; celle de M. le Prince ſur la Sambre, à cinq ou ſix heures de Landrecies, & celle de M. l'Archiduc auprès de Mons, n'étant ſéparées que de quatre ou cinq heures l'une de l'autre, & les deux enſemble à peu près d'égale force à celle du Roi ; enſorte qu'il étoit fort dangereux de commencer un ſiége preſque en leur préſence ; mais la ſituation de Landrecies contribuant à y pouvoir réuſſir plus aiſément qu'à une autre place, à cauſe que le Queſnoi, qui eſt plus avancé, éloignoit un peu les ennemis, & les empêchoit de marcher ſi aiſément pour s'oppoſer au ſiége, on réſolut à l'entreprendre. M. de Turenne ayant donné rendez-vous à l'armée qu'il commandoit auprès de

AN. 1655. Guiſe, & M. le maréchal de la Ferté au même lieu, on ſe trouva à trois heures après midi avec toute l'armée à une portée de canon de Landrecies.

M. de Turenne n'avoit point voulu mettre l'armée enſemble avant ce rendez-vous à Guiſe, parce qu'il eſt certain que ſa ſéparation en divers quartiers faiſoit que l'ennemi avoit l'œil de plus d'un côté. Si l'armée du Roi eût été enſemble, celle de l'ennemi s'en ſeroit approchée, & ainſi n'étant pas inégales en forces, il eût été impoſſible d'entreprendre aucun ſiége. La premiere nouvelle qu'en eurent les ennemis fut que l'armée du Roi étoit devant Landrecies, où ils avoient jetté depuis peu deux régimens d'infanterie; de ſorte qu'il y avoit quinze cens hommes de pied & plus de cent chevaux dans la place : néanmoins leur premiere penſée fut d'y envoyer quelques ſecours encore & de ſe mettre promptement enſemble. M. le Prince & M. l'Archiduc s'étant vus pour en conférer, la tentative du ſecours ne réuſſit pourtant pas, à cauſe qu'il y eut quelque difficulté à raſſembler les troupes.

L'armée du Roi étant arrivée devant la place, travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée en trois jours. M. le maréchal de la Ferté étant tombé malade auprès de Guiſe, y demeura deux jours, & le troiſieme il vint rejoindre ſon armée au camp. Dans les cinq premiers jours on fit une telle diligence que la circonvallation fut en état, & qu'il y eut des vivres dans le camp pour un mois. M. le Prince, qui avoit la principale part dans les réſolutions de l'armée de Flandre, crut qu'en marchant en diligence, & ſe mettant

entre Guise & Landrecies, qu'il seroit impossible que l'armée du Roi fit plus de convois, & que dans si peu de tems l'on ne pouvoit pas être suffisamment fourni de vivres, d'artillerie & de munitions de guerre; mais la diligence que l'on fit pour les convois lui fit prendre de fausses mesures. Il n'arriva que le septieme jour après que l'armée du Roi eut investi la place, en un camp nommé Vadencourt, & empêcha bien que l'on ne fît plus de convois; mais il y avoit suffisamment de toutes choses pour achever le siége. On voulut donner l'alarme au Roi & à la Reine, qui étoient à la Fere, à cause de cette approche des ennemis; mais le Cardinal les ayant rassurés, ils partirent pour aller à Laon avec moins de précipitation qu'ils n'auroient fait dans le premier mouvement. Il agit ainsi à cause que beaucoup de gens disoient que la personne du Roi n'étoit pas en sûreté à la Fere. AN. 1655.

La tranchée s'ouvrit à Landrecies le huitieme jour, & y ayant deux attaques, une de M. de Turenne & l'autre de M. le maréchal de la Ferté, le troisieme jour on arriva sur la contrescarpe d'un ouvrage à corne que les ennemis défendirent fort mal. On y fit deux logemens; on descendit le fossé de la corne,& après y avoir attaché des mineurs, & fait sauter les deux faces, on emporta toute la tête de l'ouvrage. Les ennemis avoient un retranchement au milieu; on coula dans l'épaisseur du parapet; l'on conduisit des tranchées pour aller aux demi-lunes qui étoient aux deux côtés de l'ouvrage à corne. Tous ces ouvrages furent avancés avec tant de diligence & avec si peu de perte, que le dix-septieme jour après la

AN. 1655. tranchée ouverte, les mines jouerent aux deux baſtions de la place ; & après avoir fait de petits logemens au bas des breches, les aſſiégés ſe rendirent, & ſortirent au bout de deux jours avec bonne compoſition, au nombre d'environ douze cens hommes qui ne s'étoient pas trop bien défendus.

L'armée de l'ennemi ne fit durant ce tems-là rien de conſidérable. Ils envoyerent ſouvent contre les fourrageurs où ils ne réuſſirent pas trop bien. M. de Boutteville fut battu par le marquis de Renel & le comte de Grandpré [1] qui commandoient l'eſcorte des fourrageurs de l'armée du Roi. Celle des ennemis qui étoit à Vadencourt, ayant appris que Landrecies capituloit, ſe retira en diligence vers Cambrai. On entendit toute la nuit qu'ils apprirent cette nouvelle grand bruit dans leur camp, & aſſurément parmi le commun des ſoldats il y avoit un peu d'étonnement.

Après la priſe de Landrecies, le Roi s'en vint à Guiſe ; & on fit inveſtir la Capelle ; néanmoins après que l'on eut fait conſidérer à M. le Cardinal le peu d'importance de la place, & comme après ſa priſe on pourroit difficilement entrer dans le pays, parce que la ſaiſon s'avançoit, & que l'armée de l'ennemi ruineroit les lieux par où il falloit que celle du Roi paſſât, il trouva bon que le Roi marchât avec ſon armée pour entrer dans le pays ennemi, & on jugea qu'il n'y avoit point de lieu plus commode pour les vivres que le long de la riviere de Sambre. Le Roi s'avança juſqu'à

[1] Depuis maréchal de Joyeuſe.

Thuyn. M. de Castelnau alla se saisir d'un poste auprès de Dinan, lequel on croyoit pouvoir garder; mais ayant trouvé qu'il ne se pouvoit fortifier, on l'abandonna. De-là le Roi s'en vint auprès de Bavay, où on tint un conseil de guerre pour voir ce qu'il y avoit à faire. Quelques-uns de la Cour eussent bien desiré que l'on eût assiégé Avennes; mais n'y ayant point de préparatifs, M. de Turenne, ni M. le maréchal de la Ferté n'en furent point d'avis; de sorte que l'on regarda aux moyens de passer l'Escaut pour s'approcher de l'ennemi, & voir s'il donneroit ouverture à faire quelque chose, ou en se séparant dans les places, ou en s'opposant au passage de la riviere. AN. 1655.

Les Espagnols avoient tellement inondé le pays depuis Valenciennes jusqu'à Condé, & de Condé jusqu'à S. Guislain, qu'il n'y avoit pas d'apparence de tenter le passage en ces endroits, & leur armée étoit derriere pour l'empêcher; de sorte que l'on résolut de marcher en diligence entre Bouchain & Valenciennes [1]. M. le maréchal de la Ferté avoit l'avant-garde, & étant parti la nuit d'auprès de Bavay, il arriva vers le midi à un lieu nommé Neuville, où ayant jetté deux ponts, & ne trouvant point de résistance, il commença à y faire passer son armée, dont quelques escadrons étoient déja au-delà de l'eau quand M. de Turenne arriva dans la fin du jour, & la nuit les armées passerent l'eau avec leur bagage. Une partie de la cavalerie de l'ennemi s'avança à une demi-lieue

[1] Ici le Vicomte passe sous silence les excellens avis qu'il donna dans le conseil de guerre, & qu'on a trouvés dans les Mémoires du duc d'Yorck.

AN. 1655. de-là ; mais voyant que l'armée passoit ; elle se retira auprès de Valenciennes où le corps de leur armée étoit arrivé ce jour-là. Ils jetterent la nuit quelque infanterie dans Bouchain, & commencerent à se retrancher ; mais ils le firent sans être bien résolus à garder ce poste si l'armée du Roi venoit à eux ; ensorte que le lendemain, comme ils virent qu'on marchoit droit à leur camp, ils commencerent à faire filer leur avant-garde droit à Condé ; & comme on n'a d'ordinaire pas envie de se retirer que l'on ne sache assurément si c'est toute l'armée qui marche, & que l'on se flatte souvent que c'est seulement un corps de cavalerie, M. le Prince resta un peu long-tems avec son arriere-garde. Comme on ne voyoit pas leurs mouvemens, on croyoit qu'ils vouloient demeurer dans le retranchement, & M. de Turenne attendoit le canon & l'infanterie pour les attaquer. Cependant il faisoit avancer M. de Castelnau avec son corps pour se saisir d'un bois proche de leur camp, & vouloit qu'il avançât dans leur flanc, qui paroissoit un peu découvert, n'y ayant que la tête de leur camp retranchée, & ce flanc ne l'étant pas. Comme M. de Castelnau avançoit, il vit que l'armée de l'ennemi se retiroit, & qu'il n'y avoit plus que quelques escadrons dans le camp ; il le manda à M. de Turenne, qui lui envoya ordre de suivre avec son corps. En quittant le camp des ennemis pour aller vers Condé, pays fort étroit [1], M. le Prince ayant laissé filer toutes

[1] Il appelle le pays fort étroit lorsqu'il s'y trouve beaucoup de défilés, rivieres, canaux, bois ou hauteurs.

les troupes, étoit demeuré avec sept ou huit escadrons à l'arriere-garde. L'armée de l'ennemi n'avoit pas mené de bagage au camp de Valenciennes, ce qui leur donnoit grande facilité à se retirer [1]. M. de Castelnau s'avança avec quelques escadrons des siens, dont un ou deux ayant passé un défilé, M. le Prince retourna lui-même avec peu de gens & fit repasser en confusion ce qui avoit déja passé le défilé. On escarmoucha un peu à cette arriere-garde, & il ne s'y fit rien autre chose ; car l'ennemi ayant passé la riviere d'Escaut auprès de Condé, laissa deux mille hommes dans la place, & se retira deux heures devant le jour vers Tournai. AN. 1655.

L'avant-garde de l'armée du Roi arriva fort tard à la vue de leur camp, l'Escaut étant entre ces deux armées. Ce fut cette nuit-là que M. de Turenne écrivit à M. le Cardinal qui étoit avec le Roi au Quesnoi, & lui fit une relation de ce qui s'étoit passé. La lettre tombant entre les mains de M. le Prince, il trouva fort mauvais deux choses : l'une, qu'elle marquoit qu'il ne vouloit pas quitter le poste de Valenciennes, & l'autre, qu'un des escadrons de l'arriere-garde des ennemis avoit passé l'Escaut à la nage. Ce qui obligea M. de Turenne à mander la premiere circonstance, ce fut que beaucoup de gens de condition ayant parlé aux gens de M. le Prince à l'arriere-garde, ils dirent le soir à M. de Turenne que si M. le Prince eût été cru, il n'eût pas quitté le poste de Valenciennes ; & pour ce qu'il mandoit de l'escadron

[1] Ici le Vicomte cache la faute de Castelnau, comme il tait les bonnes actions qu'il fait lui-même.

qui avoit passé à la nage, M. de S. Lieu, colonel, le lui avoit dit quand il l'aborda. En effet, quand l'ennemi rompit son pont sur l'Escaut, il y avoit quelques gens qui passérent à la nage. Pour le reste de la relation, M. de Turenne ne se nommoit en rien, ni n'appuyoit pas sur la retraite précipitée des ennemis, ni sur le mauvais parti qu'ils prirent de venir à un poste au-devant de l'armée du Roi, pour le quitter en sa présence & ensuite entrer dans une telle confusion, qu'ils abandonnerent toutes les rivieres & les pays du monde les plus avantageux; ayant une armée, laquelle, s'ils ne l'eussent pas affoiblie en prenant jalousie de leurs places sans sujet, n'étoit pas inférieure à celle du Roi.

An. 1655.

M. le Prince se sentit fort piqué de cette relation, & envoya un trompette à M. de Turenne avec une lettre fort piquante, par laquelle il lui mandoit, que s'il avoit été à l'avant-garde de son armée pendant que lui étoit à l'arriere-garde de la sienne, il eût mieux vu les choses, & n'en eût jamais dit de si éloignées de la vérité. M. le Prince écrivit aussi à beaucoup d'officiers de l'armée du Roi, comme voulant faire un manifeste, & manda à M. le maréchal de la Ferté que M. de Turenne ne parloit pas de lui en bon termes dans sa relation. M. de Turenne reçut la lettre de M. le Prince devant beaucoup d'officiers, & la leur montra aussi-tôt, sans rien dire sur l'heure au trompette. En effet la lettre ne le fâcha pas, sentant qu'il n'avoit rien fait contre l'estime qu'il a pour M. de Condé, ni contre le respect que l'on doit à un Prince du Sang; mais il vit bien que les choses ne lui ayant pas réussi,

il s'échauffoit ſur une matiere bien légere. Auſſi comme M. le Prince paſſoit un peu les bornes de ce qui ſe pratique, M. de Turenne dit à ſon trompette qu'il le feroit punir s'il lui apportoit de ſemblables lettres à l'avenir. Il ne récrivit point à M. le Prince, qui dans la fin de cette campagne & dans la ſuivante témoigna beaucoup d'aigreur contre lui, & ils ne s'écrivirent plus comme ils avoient fait les années précédentes. An. 1655.

On paſſa l'Eſcaut auprès de Condé, & comme il étoit inutile de ſuivre l'ennemi qui ſe mettoit ſous Tournai, on attaqua Condé qui fut pris le troiſieme jour de la tranchée ouverte. Les fortifications n'en étoient pas bonnes, & il n'y avoit que de petits travaux qui ne valoient guerre mieux qu'un retranchement de camp; mais comme il y avoit deux mille hommes dans la place, ils firent grand feu quand on travailloit, & tuerent beaucoup de ſoldats & deux capitaines aux gardes avec d'autres officiers. Durant ce ſiége, M. de Buſſi étant allé pour eſcorter les fourrageurs avec trois régimens de cavalerie, en ſe retirant, fut chargé par quelque cavalerie de l'armée de l'ennemi qui étoit venue à Valenciennes, & fut battu avec fort peu de réſiſtance.

On étoit ſi fort avancé dans le pays de l'ennemi, qu'il avoit jalouſie pour toutes les places. En les garniſſant de troupes, il n'oſoit s'approcher en corps d'armée, & il lui arrivoit ce qui arrive ordinairement, qui eſt, que l'on craint beaucoup plus d'un ennemi qu'il ne peut exécuter; & quoique l'on ait une grande expérience, on ne laiſſe pas d'appréhender des choſes que l'on ſçait bien que l'on ne feroit

AN. 1655. pas si on étoit à sa place : mais comme il arriveroit de grands maux si un ennemi faisoit plus qu'on ne pense, on aime mieux remédier à ce que même on croit qu'il ne peut pas faire. L'ennemi envoya un corps pour couvrir Bruxelles. Comme l'armée du Roi avoit beaucoup de peine à avoir des vivres sans s'avancer plus loin que Condé, elle alla assiéger S. Guilain, qui n'en est qu'à trois lieues, & où les vivres pouvoient venir avec facilité.

Le Roi, qui avoit demeuré au Quesnoi durant cette marche de l'armée, vint au siége de S. Guilain, qui fut pris en peu de jours. On donna la même capitulation qu'à Condé, qui fut d'en laisser sortir la garnison & la conduire à la plus prochaine place. Le Roi, après avoir demeuré huit ou dix jours à l'armée, retourna à Guise, & son armée demeura plus de six semaines à faire travailler à la fortification de ces deux places, & à faire venir des convois pour les munir. Il falloit que tous les vivres vinssent de Guise; car encore que Landrecies & le Quesnoi donnassent de la facilité pour les convois, c'étoient des conquêtes si nouvelles & si dépourvues de vivres, qu'il falloit leur en apporter de France & pour l'armée aussi; de sorte qu'il y avoit quatre places auxquelles il falloit fournir le courant & ravitailler pour tout l'hiver, & outre cela donner le pain tous les jours; ce qui fit qu'on acheva la campagne avec peine.

Les ennemis crurent long-tems que l'on vouloit avancer vers Bruxelles, ce qui leur ôta la la pensée d'empêcher nos convois; d'ailleurs ils furent quelques tems à se remettre du mauvais succès de la campagne : à la fin néanmoins

Ils se rassemblerent & vinrent sur la riviere de Sambre. M. de Turenne ayant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les places conquises, demeura jusqu'au sept ou huitieme novembre en campagne. M. de Castelnau resta à Condé avec un corps d'infanterie d'environ deux mille cinq cens hommes. L'armée se retira vers Ribemont, le mauvais tems empêchant qu'il n'y pût venir de convois, à cause que les chemins étoient trop rompus. Comme il se retiroit, il vint un secrétaire, nommé Ronseret, que M. le Cardinal lui envoyoit, pour lui dire que M. d'Hocquincourt étoit allé à Péronne, & que l'on avoit avis qu'il traitoit avec les Espagnols pour cette place & pour Ham. Ronseret faisoit aussi entendre à M. de Turenne que l'on souhaiteroit qu'il s'approchât de Péronne avec l'armée; mais il ne lui porta nul ordre exprès. M. de Turenne lui dit qu'il croyoit que s'il s'approchoit avec l'armée, cela obligeroit M. d'Hocquincourt à prendre quelque résolution extrême, & que la chose pouvant se raccommoder, il ne falloit rien faire qui précipitât la résolution de M. d'Hocquincourt. L'armée de l'ennemi n'étoit pas ruinée, ayant toujours demeuré dans son pays; mais celle du Roi étoit fort affoiblie par les longues fatigues, par le manque de vivres & par la distance des lieux d'où il falloit faire venir les convois; de sorte que c'étoit un étrange contre-tems d'appréhender en ce tems-là avec raison, que M. le Prince & l'armée Espagnole eussent à leur disposition Péronne & Ham, deux places sur la Somme, & des entrées très-considérables pour porter la guerre jusqu'auprès de Paris & dans la Normandie. An. 1655.

AN. 1655. La présence de M. le Prince durant cette conjoncture rendoit la guerre en partie civile. M. de Turenne, qui alla trouver la Cour à Compiégne, conseilla à M. le Cardinal de ne point faire approcher l'armée de Péronne, & de ne point donner sujet à M. le maréchal d'Hocquincourt à entrer en liaison avec les ennemis. M. le Cardinal avoit souvent sur le cœur de voir que le Roi traitât avec un de ses sujets qui demandoit deux cens mille écus, & que le gouvernement d'une de ces deux places demeurât à son fils. Mais quand on regardoit Péronne & Ham entre les mains de M. le Prince, toute l'armée d'Espagne prête à le soutenir, & l'assiette des esprits de presque toutes les personnes de qualité de France qui ne demandoient qu'un désordre, ou pour se mettre contre la Cour, ou pour se faire acheter très-cher, M. de Turenne crut devoir porter l'esprit de M. le Cardinal à un accommodement. M. le Prince & une partie de l'armée d'Espagne vinrent à Cambrai, & il y eut durant quinze jours auprès de M. le maréchal d'Hocquincourt des envoyés du Roi & des Espagnols à qui il donnoit des audiences séparées, ne se cachant point aux uns ni aux autres ce que chaque parti lui offroit, comme s'il eût été libre de choisir. Madame de Châtillon qui avoit ménagé M. le maréchal d'Hocquincourt pour les intérêts de M. le Prince, ayant été arrêtée, le Maréchal, qui en étoit amoureux, se hâta de faire son accommodement avec le Roi, de peur qu'on ne traitât mal cette Duchesse. C'est une longue histoire dont je n'entre point dans le détail; il suffit de dire que le traité fut enfin conclu, & qu'il

fut arrêté que l'on donneroit à M. d'Hocquincourt deux cens mille écus, & qu'il remettroit Péronne & Ham entre les mains du Roi. On accorda le gouvernement de la premiere à son fils, en qui M. le Cardinal avoit beaucoup de confiance.

AN. 1655.

M. le Prince qui s'étoit avancé à deux ou trois heures de Péronne, & qui le reste du tems demeuroit avec un corps d'armée auprès de Cambrai, se retira vers la Sambre, ayant appris le traité. On fut en doute s'il attaqueroit la ville de Condé ou Saint Guillain en se retirant, & pour cela l'armée du Roi s'étoit avancée jusqu'auprès de Saint Quentin ; mais ayant appris qu'il se retiroit plus avant dans le pays, le Roi, après avoir été à Ham & à Péronne avec M. le Cardinal, retourna à Paris, & M. de Turenne le suivit deux jours après, les quartiers d'hiver ayant été distribués à l'armée.

Ce fut cet hiver-là que l'on commença à mettre la cavalerie dans les villages, leur faisant payer sur les tailles à raison de vingt sols par cavalier, & un nombre certain de places pour les officiers, ce qui empêchoit la dépense des remises de l'argent, & faisoit qu'il n'y eut point de non-valeurs. Les troupes se faisoient payer sur les lieux, & les cavaliers étant dispersés par les villages, leur servoient de sauve-garde, & y dépensoient une bonne partie de l'argent qu'ils en tiroient ; ce qui a fait que beaucoup de villages du plat pays ont labouré avec plus d'assurance, & contre l'opinion commune, une partie des villages de Champagne se sont remis par cette nouvelle façon de distribuer les troupes.

AN. 1655. Cet hiver se passa dans une entiere confiance du Roi & de la Reine pour M. le Cardinal, qui avoit toujours une grande considération pour M. de Turenne, lequel savoit autant que personne les intérêts de la Cour les plus cachés, & assurément dans une affaire difficile il eût eu la principale confiance. M. le Cardinal n'étant nullement contraint par le Roi ni par la Reine, & ayant une parfaite connoissance de tous les esprits de la Cour, vivoit selon les sentimens dans lesquels il savoit qu'un chacun étoit, ayant une maniere toute particuliere de mener les esprits à son point.

AN. 1656. Les convois que l'on avoit mis dans Condé & dans Saint Guillain, & le soin que M. de Castelnau prit pendant tout l'hiver d'en faire entrer beaucoup de petits par la commodité du Quesnoi, mirent ces places en état de n'avoir point de nécessité jusqu'au mois de mai, auquel tems M. de Turenne étant sorti de Paris, s'en alla à la frontiere, & vint à Condé, y menant un grand convoi. En dix ou douze jours on mit une quantité de vivres dans les places avancées, suffisamment pour y entretenir l'armée & les garnisons. Les ennemis n'étant point en campagne, il n'y eut aucune difficulté pour ces convois.

Le Roi vint à la Fere, & M. le Cardinal ayant souvent parlé à M. de Turenne des desseins de la campagne, on avoit remis jusqu'à ce qu'on fût sur la frontiere pour voir ce qu'on pourroit entreprendre. M. le maréchal de la Ferté envoya son corps de Lorraine; mais s'étant trouvé incommodé lui-même, il ne put venir à l'armée que quelque tems après. La venue de Dom Juan d'Autriche étant comme

un nouvel établissement, avoit empêché les ennemis de se mettre de bonne heure en campagne ; cela fit songer à des entreprises un peu vastes. M. de Turenne proposa à M. le Cardinal d'aller à Tournai, & de l'attaquer s'il étoit dégarni, ou si on le trouvoit trop bien pourvu, de revenir investir Valenciennes. Le Ministre ne s'y opposa point, quoiqu'il eût assez de raison pour craindre un mauvais succès ; mais il vouloit bien hasarder quelque chose, persuadé qu'à la guerre il faut toujours tâcher de faire de nouvelles conquêtes, & que dès que l'on se relâche, on court risque de tout perdre. Il y avoit beaucoup de troupes & de recrues qui n'avoient pas encore joint l'armée ; mais comme les ennemis n'étoient pas ensemble, il n'étoit pas dangereux d'avancer dans leur pays ; de sorte que M. de Turenne, ayant rassemblé ce qui étoit sur la frontiere, marcha en diligence à Condé, & de-là jusqu'à deux lieues de Tournai avec toute la cavalerie, faisant suivre l'infanterie, le canon & tout l'équipage des vivres que M. le marquis d'Uxelles commandoit. Quand on fut allé par de-là Mortagne, ayant envoyé M. de Castelnau, qui passa par S. Guillain avec une partie de la cavalerie, pour investir Tournai, M. de Turenne sçut qu'il y avoit quelques régimens de l'ennemi campés auprès de Tournai ; & comme la pensée de l'attaquer n'étoit que sur ce qu'il seroit sans garnison (n'y ayant point d'apparence de faire un siége qui durât quelque tems si avant dans le pays ennemi, & par conséquent si éloigné de ses vivres & de ses munitions de guerre,) il retourna à Condé ; & ayant laissé son pont à Mortagne, qui est situé à l'endroit où la

AN. 1656.

An. 1656. Scarpe & l'Escaut se joignent, avec un corps de troupes, pour attendre quatre mille hommes qui venoient du côté d'Arras, il marcha le lendemain matin devant Valenciennes, ayant donné ordre à ce corps laissé à Mortagne, & aux troupes qu'il attendoit, de l'y venir joindre.

Il n'y avoit pas dans Valenciennes plus de mille hommes de pied & deux cens chevaux; mais comme c'est une grande ville, la bourgeoisie pouvoit servir de troupes. M. de Turenne fit passer M. le marquis d'Uxelles, qui commandoit le corps de M. le maréchal de la Ferté, dans l'isle de S. Amand, & lui ordonna de s'avancer jusqu'à l'Escaut au-dessus de la ville sur le chemin de Bouchain; il marcha lui-même par les campagnes qui regardent le Quesnoi & Cambrai, & investit la place par ce côté. Il y avoit en ce tems-là fort peu de difficulté à se communiquer par le haut de la riviere; & le même soir que M. de Turenne arriva devant la place, il passa sur un pont qui fut fait au quartier de M. le marquis d'Uxelles, & laissa M. de Castelnau au-dessous de la ville. On fit quitter aux ennemis deux redoutes qu'ils tenoient au-dessous de la ville; de façon que dès la premiere nuit la place étoit assez bien fermée. On commença dès le lendemain matin à travailler à la circonvallation: le troisieme jour il y avoit assez de terre remuée par-tout pour empêcher un petit secours d'entrer dans la ville. Quoique l'on parlât de quelque retenue d'eau qui se pouvoit faire à Bouchain, on n'avoit jamais cru qu'elle fût si grande qu'on la vit depuis. Les ennemis tenterent un petit secours de sept ou huit cens hommes la

troisieme nuit par le quartier des Lorrains ; mais il n'y entra personne ; quelques - uns furent pris, & le reste se retira à Bouchain. AN. 1656.

Le cinquieme ou sixieme jour la circonvallation fut en très-bon état ; premierement, avec un seul fossé, & après avec un double fossé & des palissades ; mais comme il n'y avoit pas beaucoup d'infanterie pour une si grande enceinte, tout ne pouvoit pas se trouver également en bon état ; on travailloit seulement aux principales avenues, & ce qui n'étoit pas si facile à attaquer se raccommodoit après. On commença les deux ou trois premiers jours à voir croître la riviere entre Bouchain & Valenciennes, & se déborder dans la prairie ; mais ayant fait porter quantité de fascines, on tenoit le passage libre. Si on eût vu au commencement l'eau haute comme elle le devint depuis, on n'auroit pas songé à faire une communication, ni à s'engager au siége. Comme elle croissoit peu à peu, on y remédioit par un soin continuel, & presque toute la cavalerie de l'armée portoit deux ou trois fois par jour des fascines, outre des régimens entiers qui y furent occupés. A la fin, il y eut plus de mille pas de distance où il y avoit par-tout plus de dix pieds d'eau, & en certains endroits beaucoup davantage. Dans tout cet espace, on fit un pont de fascines flottant dans quelques endroits, & en d'autres attaché avec des piquets, sur lequel l'infanterie a toujours passé, & la cavalerie dès qu'il étoit un peu raccommodé. Il y venoit quelquefois de telles crues, que l'on étoit dans l'eau jusqu'à la ceinture sur la digue ; mais par le travail de l'armée, cela se raccommodoit le même jour. C'étoit au-dessus

de la ville, & cependant au-dessous on fit des
An. 1656. ponts de communication ; ensorte que le neuvieme jour on étoit en état d'ouvrir la tranchée. Les vivres que l'on avoit ménés dans les places avancées faisoient qu'il y en avoit d'abondance dans le camp, & de munitions de guerre. Les ennemis ne purent jetter aucun secours dans la place, quoiqu'elle soit au milieu de toutes leurs villes fortifiées. Comme M. de Turenne eut avis qu'ils s'étoient assemblés auprès de Douai, & qu'ils alloient marcher vers le camp, on retarda de trois jours l'ouverture de la tranchée, afin d'avoir plus de tems de travailler à la digue & à la circonvallation. L'ennemi attendoit aussi que la tranchée fût ouverte pour s'approcher le lendemain. Ils vinrent d'abord se loger à une lieue de l'armée ; & continuant à marcher, ils se posterent au-dessus du camp des Lorrains, à une demie portée de canon des lignes. Leur armée étoit un peu plus foible que celle du Roi ; ils avoient au moins vingt mille hommes. La grande étendue de la circonvallation, & la difficulté de rassembler les quartiers, ôterent le moyen de songer seulement que l'on pût les attaquer. Ils se retrancherent dès le même jour ; & on m'a dit que Dom Juan d'Autriche avoit voulu attaquer les lignes en arrivant. Elles se rendirent bien meilleures par leur présence, & il arriva à M. de Navailles encore quatre cens hommes de pied ; ce qui obligea à faire une avance à la ligne, afin de gagner une petite hauteur qui étoit entre les ennemis & le camp des Lorrains. On demeura sept ou huit jours de cette façon : la tranchée ouverte dans un grand front faisoit qu'on étoit fort incommodé du canon de la ville ; néanmoins

on avança fort les premiers jours, & on perdoit fort peu de gens; mais comme on approchoit des travaux de l'ennemi, on commença à perdre beaucoup de travailleurs. Il y avoit deux attaques, & les ennemis ne firent point de sortie considérable. Quand on approcha de la contrescarpe des dehors, ils la défendirent fort bien, & on fut repoussé trois ou quatre fois en s'y voulant loger. Les ennemis de dehors n'étant campés qu'à une demie portée de canon de l'armée du Roi, obligeoient M. de Turenne à ne pas demeurer à la tranchée dès que la nuit venoit; ce qu'il eût fait sans cela; & il a toujours tenu pour certain que les ennemis donneroient aux lignes; de sorte que comme il ne manquoit rien pour continuer le siége, il ne le pressoit pas comme la principale affaire. On jugea à peu près du tems que les ennemis donneroit aux lignes, & que ce seroit l'avancement du siege qui leur feroit prendre leur parti. AN. 1656.

M. le maréchal de la Ferté vint à l'armée huit ou dix jours après la tranchée ouverte, étant encore un peu indisposé. Il fit fort travailler aux lignes de son quartier [1], & à la digue dont j'ai parlé, & au bout de trois semaines de tranchée ouverte, à l'attaque de M. de Turenne, il y avoit une branche sur le bord du fossé de la place, & une autre branche dans le fossé de la demi-lune; & à l'attaque de M. le maréchal de la Ferté, on avoit pris une

[1] On ne peut assez repéter ni admirer le silence du Vicomte sur toutes les fautes de ses rivaux: celle du maréchal de la Ferté causa le secours de Valenciennes; c'est le marquis de Puysegur qui le racoute dans ses Mémoires.

tenaille. Ceux de la ville avoient fait leurs grands efforts ; & on voyoit bien que depuis trois ou quatre jours ils commençoient à se relâcher. Enfin les ennemis prirent le matin les armes, & on vit marcher leurs bagages vers Bouchain : on ne douta point qu'ils ne donnassent la nuit aux lignes. Leur camp étoit sur une éminence au-dessus du quartier des Lorrains ; ils avoient à leur main gauche l'Escaut, sur lequel ils avoient fait cinq ou six ponts, la riviere étant fort étroite ; & à leur main droite ils avoient un petit ruisseau, qui vient de devers le Quesnoi, & qui séparoit les Lorrains des autres quartiers de M. de Turenne : les ennemis avoient fait aussi divers ponts sur ce ruisseau.

An. 1656.

On attendit toute la premiere nuit, ayant été averti, par un homme qui se vint rendre, qu'ils vouloient marcher vers le quartier de M. le maréchal de la Ferté. Ce que M. de Turenne pouvoit faire, c'étoit de tenir de l'infanterie prête à marcher sur la digue, avec ordre de passer, si on attaquoit le quartier de delà, ou de marcher en deçà, au lieu où ils verroient que seroit l'attaque. Dans une circonvallation très-grande, il n'y avoit pas plus de douze mille hommes de pied, & il falloit de l'infanterie aux deux attaques ; de façon qu'il étoit impossible d'avoir aucun endroit bien garni ; mais on comptoit sur un grand corps de cavalerie derriere la ligne, & sur l'infanterie qui marcheroit promptement de renfort, & aussi sur ce que ceux qui attaquent s'embarrassent souvent eux-mêmes, pour petite que soit la résistance.

La premiere nuit se passa sans alarme : tout

le jour du lendemain on vit l'ennemi en bataille sans bagage ; & la nuit vint, que l'on étoit dans la même disposition où l'on avoit été le jour précédent. M. de Turenne étoit au quartier qui regardoit celui des ennemis ; & M. le maréchal de la Ferté ayant poussé leur garde, & pris quelques prisonniers, ils lui rapporterent qu'on devoit attaquer son quartier ; mais ayant les ennemis en présence, sans qu'il y eût rien qui les empêchât d'être en une demie heure devant les retranchemens, il ne pouvoit rien changer à la disposition premiere. On étoit aussi averti qu'il y avoit un corps de trois ou quatre mille hommes sous M. de Marsin à S. Amand, qui devoient faire une attaque à part. M. de Turenne a toujours cru que les ennemis tenteroient une grande attaque au front des Lorrains, où ils pouvoient venir en bataille en sortant de leur quartier ; & que cependant M. de Marsin avec ce corps de S. Amand, marcheroit dans l'isle au-dessous de la ville ; ce qui étoit deux grandes lieues de distance l'un de l'autre, & ainsi sans moyen de se pouvoir assister. Dom Juan d'Autriche & M. le Prince ayant pris le dessein d'attaquer l'armée de M. le maréchal de la Ferté, commencerent à passer la riviere à l'entrée de la nuit, laissant à leur ordinaire les gardes à la tête de leur quartier. Celui des Lorrains étoit si proche de celui des ennemis, que l'on avoit fermé toutes les grandes barrieres, & il n'y avoit en tout le front du camp des Lorrains que deux sorties, où il ne passoit qu'un cheval de front ; ce qui étoit cause que l'on ne tenoit la nuit que dix ou douze chevaux hors des lignes. L'ennemi n'étant pas découvert, passa

An. 1656.

la riviere d'Escaut ; & M. le maréchal de la Ferté n'ayant fait tenir personne hors des lignes, dans la croyance qu'il avoit que cela étoit inutile, l'ennemi passa l'eau, se mit en bataille, les Espagnols à main droite, & M. le Prince à gauche.

An. 1656.

La premiere alarme que l'on entendit, fut quand ils arriverent au premier fossé du retranchement. Ils y donnerent dans un grand front, & emporterent la ligne avec peu de résistance de l'infanterie, qui fut fort mal secondée de la cavalerie. Au premier coup de mousquet, deux régimens de M. de Turenne passerent la digue, & quatre autre suivoient ; mais le régiment de Vervins, qui arriva le premier, trouva toutes les troupes de l'ennemi entrées dans la ligne, dans l'obscurité de la nuit ; quoique M. le maréchal de la Ferté y vînt avec quelques escadrons, il y trouva la confusion si grande qu'il n'y put faire aucun effet. Toutes les troupes de l'ennemi trouvant si peu de résistance, comblerent les deux fossés, rompirent les palissades, & le jour arrivant, ils marcherent à la ville de Valenciennes, & firent poursuivre toutes les troupes qui s'enfuyoient par leur cavalerie. Une grande partie de l'armée du maréchal de la Ferté fut faite prisonniere, & le reste se sauva à Condé, quoique le Maréchal eût fait tout ce qui se pouvoit. Ce qui causa la grande perte fut qu'il n'y avoit qu'un pont, où les bagages s'embarrasserent. Les deux régimens que M. de Turenne avoit fait passer sur la digue, ayant été défaits par l'ennemi déja entré dans la ligne, les autres s'arrêterent sur la digue, où M. de Turenne arriva un peu après le commencement du combat, lequel ne dura

pas un quart d'heure, depuis le tems que les ennemis vinrent au bord du fossé, jusqu'à celui qu'ils furent en bataille dans les retranchemens. AN. 1656.

Dans ce moment le jour vint; M. de Turenne ne sachant pas assurément ce qui s'étoit passé, y ayant envoyé en diligence ses gardes, qui furent tous pris ou tués, personne ne vint assez à tems pour défendre la ligne. Comme on vit par des cris de joie qui se faisoient à Valenciennes, que la ville étoit secourue, & parce qu'il n'y avoit plus de feu à la ligne, qu'elle étoit forcée, il envoya en diligence aux tranchées, afin que l'on se retirât; mais comme il y avoit plus d'une lieue de-là, on y arriva un peu tard, & quelques troupes de l'ennemi avoient deja passé dans la ville; de sorte qu'il perdit la moitié des troupes qui y étoient. Le jour devenant plus grand, on vit toute l'armée de l'ennemi en bataille qui marchoit droit à la ville. M. de Turenne retira l'infanterie qui étoit sur la digue, & commanda que l'on prît tout le canon qui étoit sur les lignes, se servant des chevaux qui étoient de garde, pour mener les piéces d'un lieu à un autre, en cas d'attaque. Il commanda aussi que l'on fit abattre les lignes; & marchant avec les Lorrains vers le quartier de M. de Castelnau, il fit sortir M. de Navailles; & ainsi on se rejoignit au bord des retranchemens.

Les ennemis firent passer un corps de cavalerie dans la ville, & M. le Prince passa luimême en diligence, pendant que M. de Turenne, faisant rompre la ligne en quantité d'endroits, & ayant fait ferme avec quelques escadrons, sortit des retranchemens, y laissant

quelques tentes & bagages. Comme on se rassembloit de tant de côtés, il étoit impossible qu'il n'y eût un peu de confusion d'abord; néanmoins à une demie heure de la ville, on se mit en bon ordre; ce que les troupes de l'ennemi voyant, s'arrêterent, & ne suivirent pas avec grande ardeur, trouvant en beaucoup d'endroits quelque chose à prendre.

AN. 1656.

On marcha au Quesnoi avec cinq ou six pieces de canon. Les ponts du dessous de la riviere, vers l'isle dont j'ai parlé, s'étant rompus, les troupes de M. le maréchal de la Ferté ne pouvoient se retirer vers le quartier de M. de Turenne, où M. de Marsin, qui avoit fait une attaque avec ces troupes de S. Amand, fut repoussé. Le désordre étant commencé dans l'armée du Roi de l'autre côté, fut aussi cause de la grande perte de l'armée, parce qu'il aidoit à leur couper le chemin du pont; & après avoir pris M. le maréchal de la Ferté, qui avoit très-bien fait, & presque tous les officiers généraux, & quantité d'autres de son armée, les ennemis s'arrêterent à Valenciennes, n'ayant gueres poursuivi avec leur cavalerie. Toute l'armée du Roi croyoit qu'on passeroit au-delà du Quesnoi; qu'on s'en iroit vers Landrecies, & sur les frontieres de France: le bagage commençoit déjà à filer par-delà le Quesnoi; mais M. de Turenne envoya quelques troupes pour le faire arrêter; & ayant choisi un camp proche de la ville, s'y logea cette nuit. Le lendemain de grand matin, il fit mettre l'armée en bataille, pour régler les ailes de la cavalerie & les bataillons de l'infanterie, afin que l'on se mît ensemble, & que l'on se rassurât; car quoiqu'il n'y eût de perte notable

que dans l'armée de M. le maréchal de la Ferté, il ne laissoit pas d'y avoir un grand étonnement. Quoique le bruit fût que les ennemis alloient assiéger Condé, M. de Turenne croyoit bien qu'ils pourroient venir à lui, & l'opinion de l'armée n'étoit pas que l'on attendît. Ils reçurent le lendemain de la levée du siége un renfort de deux mille hommes de pied Allemands. Après avoir donné un jour entier pour se remettre en ordre & se débarrasser de leurs prisonniers, ils marcherent droit à l'armée du Roi. Il est certain que si M. de Turenne n'eût craint que la perte du Quesnoi, il se seroit retiré sur les frontieres ; mais il voyoit une si grande suite à cette retraite, par le mécontentement général qu'elle causeroit en France, & dans la Cour même, & par la présence de M. le Prince, qu'il aima mieux attendre les ennemis, que de commencer une retraite qui eût attiré tant d'accidens. AN. 1656.

Il falloit passer deux petits ruisseaux pour venir du chemin par où venoient les ennemis au camp où étoit l'armée du Roi ; & comme on sait bien que les armées ne s'approchent l'une de l'autre qu'avec beaucoup de précautions, & que cela donne du tems, M. de Turenne commanda que l'on ne prît point les armes ; mais que l'on se tînt prêt, craignant que par la marche de quelque bagage, il ne se fît quelque méchante contenance ; & aussi il vouloit faire voir à son armée qu'il n'y avoit aucun sujet de craindre encore que l'ennemi approchât. M. de Turenne en discourut avec les officiers généraux ; mais on ne tint point de conseil de guerre pour savoir si on demeureroit dans ce poste, ou si on se retireroit.

AN. 1656. L'ennemi s'approcha à une portée de canon de l'armée du Roi. M. de Turenne s'avança avec quelques régimens de la grand'garde ; & l'ennemi voyant toutes les tentes tendues, & la grand'garde à la tête, vit bien que l'armée n'étoit pas délogée, en quoi ils furent trompés, ayant commandé trois mille chevaux pour la suivre, & n'ayant jamais douté qu'après la défaite de Valenciennes (sachant bien que ce qui étoit resté de l'armée de M. le maréchal de la Ferté étoit à Condé), que l'armée du Roi ne se retirât devant eux. Il est vrai qu'il étoit venu quinze cens hommes joindre l'armée du Roi le jour qu'elle partit de Valenciennes, lesquels étoient destinés pour mener un convoi au siége.

L'armée de l'ennemi arrivant un peu tard, ne songea ce jour-là qu'à se loger ; & M. de Turenne n'ayant point d'outils pour faire de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits, qui n'eussent témoigné que de la crainte, & n'eussent donné que peu de sûreté, ne fit pas travailler. Les ennemis demeurerent deux jours en présence, sans avoir rien tenté. Tout ce tems-là on avoit nouvelle qu'ils vouloient attaquer l'armée, & aussi qu'ils pensoient à marcher entre le Quesnoi & Landrecies, pour empêcher les vivres & les fourrages de l'armée du Roi, auquel cas M. de Turenne étoit d'avis de s'opposer à cette marche des ennemis, & de combattre, quoique cela parût un peu téméraire en l'état qu'étoit l'armée ; mais en prenant le parti de demeurer au Quesnoi, il falloit ne se relâcher en rien.

Deux ou trois mille hommes qui s'étoient sauvés de l'armée de M. le maréchal de la Ferté à Condé, ayant passé à S. Guislain, vinrent à

Landrecies, & de-là au Quesnoi, le second jour que les armées furent en présence; de sorte que les ennemis ne jugeant pas à propos de rien entreprendre, marcherent vers Condé. M. de Turenne, voyant qu'ils délogeoient, envoya mille chevaux chargés de farine à S. Guislain & à Condé. Dans la derniere place, il y avoit beaucoup de vivres au commencement du siége de Valenciennes; mais M. de Turenne en avoit fait venir en grande quantité, pour avoir toutes ses provisions dans son camp. AN. 1656.

M. du Passage, qui commandoit dans Condé, n'avoit retenu que deux mille cinq cens hommes. Les ennemis trouverent beaucoup de facilité à assiéger cette place, qui ne servoit qu'à aider à avancer les conquêtes; mais le siége de Valenciennes étant levé, elle demeuroit si enclavée dans leur pays, qu'il étoit fort aisé à l'ennemi, sans séparer leurs quartiers, d'empêcher qu'on ne la secourût; ainsi ils prirent leurs quartiers les uns après les autres, n'étant pas en peine qu'on y pût jetter des vivres, à cause de la situation. M. de Turenne en mit dans S. Guislain, voyant l'impossibilité de secourir Condé, & ayant eu nouvelle du gouverneur qu'il n'y avoit de vivres que pour dix ou douze jours, ne crut pas qu'en l'état où étoit l'armée, qu'il fût raisonnable de rien entreprendre. Il en dit son sentiment à M. le Cardinal, qui le trouva à propos, l'ayant vu à Guise là-dessus; mais comme le gouverneur avoit plus de vivres qu'il ne falloit, & que le siége tira en longueur, M. le Cardinal fut d'avis que M. de Turenne marchât vers l'Escaut, & laissa à son choix, ou de donner jalousie au Catelet, ou de marcher vers la Lys.

An. 1656. Cette marche se fit dans le tems que Condé étoit prêt de capituler, & à dessein de sauver les troupes qui y étoient. M. de Turenne ayant passé l'Escaut, marcha à Arras, & de-là sur la riviere de Lys; & il eût attaqué S. Venant, s'il n'eût eu nouvelle que Condé étoit rendu. La capitulation de la garnison fut, qu'elle seroit ramenée en France par le pays de Luxembourg. Les ennemis, après avoir donné trois ou quatre jours de tems à abattre les fortifications, marcherent assez proche de Cambrai pour donner jalousie qu'ils vouloient entrer en France, ou, en cas que l'armée du Roi allât couvrir la frontiere, attaquer Béthune ou la Bassée. M. le Cardinal avoit fait tous les efforts possibles pour remonter la cavalerie depuis l'action de Valenciennes. Il fit mettre de cette cavalerie qu'il avoit remontée dans les places de la frontiere, & M. de Turenne ne bougea point de Lens, qui est à quatre lieues d'Arras & trois de la Bassée.

Les ennemis s'étant rafraîchis quelques jours dans les plaines entre Cambrai & Bapaume, marcherent, laissant Arras à leur gauche, pour s'en venir vers Lens, où M. de Turenne avoit demeuré dix ou douze jours avec dessein d'y attendre les ennemis; mais comme il vit qu'ils pouvoient venir par des hauteurs, à la faveur desquelles ils étoient maîtres d'un passage où l'on pouvoit les combattre, & qu'il falloit, faute de fourrage, déloger de Lens devant eux, il aima mieux en partir avant qu'ils fussent en présence; & comme il sçut leur arrivée à trois lieues de lui, il marcha vers Béthune. Il voyoit fort bien que cela faisoit un mauvais effet dans l'esprit de l'armée encore un peu

étonnée de se retirer sur la venue de l'ennemi ; mais ayant considéré la nécessité qu'il y avoit de décamper, il ne s'arrêta point à ce scrupule. Il avoit vu sur la carte un lieu nommé Houdain qui étoit dans la situation qu'il desiroit, pour avoir Arras assez proche de soi, & donner la main à Bétune & à la Bassée ; mais y étant arrivé, il y trouva une grande difficulté pour abreuver les chevaux & un campement fort incommode ; de sorte qu'il se retrancha un peu la nuit, & le lendemain alla chercher un lieu plus propre à se loger, qui étoit la Bussiere, distant d'une lieue de Houdain. Comme il sçut par des prisonniers que les Espagnols étoient arrivés à Lens avec intention de le suivre, bien glorieux de sa retraite, & croyant qu'ils le feroient toujours marcher devant eux, M. de Turenne crut que le lieu de Houdain étoit meilleur pour attendre l'ennemi, non pas qu'il fût trop avantageux pour combattre ; mais sa principale raison étoit que l'on y avoit Arras derriere soi pour en avoir des vivres. En demeurant à la Bussiere, & l'ennemi se logeant à Houdain, il en ôtoit toute la communication ; de façon qu'en partant à minuit, afin qu'au point du jour il pût être en bataille (croyant que l'ennemi y marcheroit de bonne heure), il s'avança avec l'armée vers Houdain, & mettant l'aile droite sur une hauteur, l'infanterie & l'aile gauche descendoient dans la plaine, prenant la distance qu'il faut quand on se met en bataille. Il y avoit un ruisseau derriere ; mais M. de Turenne ne le voulut pas passer, craignant que l'ennemi ne se mît devant la Bassée, dont la situation est telle qu'y arrivant dix heures devant un ennemi, il est mal-aisé de la

An. 1654.

secourir ; & M. de Turenne vouloit être en état d'y arriver bientôt après l'ennemi ; ce que le défilé du ruisseau eût empêché.

An. 1656.

A huit ou neuf heures du matin, les ennemis commencerent à paroître environ à une lieue & demie de l'armée du Roi. Aussi-tôt qu'ils la virent en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & tinrent conseil, après lequel ils marcherent droit à nous. On croyoit combattre ce jour-là ; mais la nuit venant, ils se mirent en bataille à un petit quart de lieue de nous, étendant leurs ailes de cavalerie & leur infanterie dans le même ordre que celle qui leur étoit opposée. Dans la nuit, M. de Turenne voulut se saisir d'un village & y mettre son infanterie, afin de changer la forme de l'aile gauche qu'il ne trouvoit pas bien placée. Après avoir perdu trois ou quatre heures dans cet embarras, il crut que le meilleur étoit de laisser l'armée comme elle étoit, & fit faire en deux heures quelques petits redans à la tête de l'aile gauche. On dit que l'ennemi s'étoit approché croyant que nous nous retirions. Comme le jour vint, les ennemis vinrent reconnoître, & il y eut quelques escarmouches, en quoi se passa toute cette journée. Le lendemain au matin ils marcherent vers Lens avec beaucoup d'ordre : comme ce sont de grandes plaines, cela empêche la confusion dans la marche. Il y eut assez d'escarmouches dans leur retraite ; ce qui commença un peu à faire changer la situation des esprits dans les deux armées. M. de Turenne au camp de Lens avoit fait souvent faire l'exercice à l'infanterie ; ce qui y avoit remis un peu de vigueur. Les ennemis allerent se loger auprès de Douai, d'où quelques jours

après ils détacherent un corps d'infanterie pour aller assiéger S. Guislain, pendant qu'ils couvriroient le siége avec leur armée. La situation du pays leur donnoit cette facilité, & rendoit le secours de la place impossible: comme ils attaquoient aussi avec peu de gens, le reste de leur armée suffisoit pour empêcher qu'on n'entreprît rien en Flandre. M. de Turenne, dès que l'ennemi fut délogé de devant lui, envoya S. Martin, lieutenant de l'artillerie, trouver M. le cardinal qui étoit à la Fere, afin de donner ordre à tenir de l'artillerie prête & des outils emmanchés, dans la pensée que M. de Turenne eut qu'il pourroit assiéger la Capelle qui étoit si éloignée du lieu où il étoit, qu'il croyoit que les ennemis n'en auroient aucun soupçon. M. le Cardinal ayant laissé au choix de M. de Turenne les mesures qu'il falloit prendre, il partit d'auprès de Béthune, passa par Arras, fit semblant de marcher vers la riviere de Somme, pour dérober sa marche à la garnison de Cambrai; & coulant tout du long de la riviere, laissa son infanterie derriere & alla investir la Capelle. AN. 1656

M. le Prince avoit détaché un corps sous le comte de la Suze qui devoit se jetter dans la place; mais étant logé à deux heures de la Capelle, & n'ayant point de nouvelles de l'armée du Roi, il n'entra point, & ne l'essaya qu'après avoir appris que la ville étoit investie. M. de Turenne avoit pris en passant quinze cens hommes de pied qui venoient de Condé, avec lesquels & la cavalerie on commença à se retrancher. Quelques troupes du corps de M. de la Suze tâcherent inutilement d'y entrer la premiere nuit; mais la seconde, le fils de M.

Chamilli, gouverneur, s'y jetta avec environ quatre-vingt chevaux, après avoir passé tout au travers des escadrons qui étoient autour de la place. L'infanterie arriva le second jour après la cavalerie; & comme il n'y avoit pas plus de deux cens hommes dans la place, on emporta en une nuit la contrescarpe, on prit trois demi-lunes, & passant le fossé, on attacha des soldats au bastion, qui étant très-bien revêtu, ils ne s'y purent pas tenir. Tous ces dehors que l'on prit étoient très-bien fraisés & palissadés; cependant les ennemis s'étant rassemblés à S. Guislain, résolurent de faire lever le siége de la Capelle, & y marcherent en diligence, dans l'espérance qu'ils pourroient retomber sur S. Guislain, la situation du pays donnant sujet de se fier sur ces mesures.

An. 1656.

M. de Turenne sçut que toute l'armée des ennemis ayant levé le siége de S. Guislain, arrivoit à Avesnes une heure après que tous les dehors de la Capelle furent emportés; cela obligea à presser le siége. Quoique la place de la Capelle fût fort petite, la circonvallation avoit plus de trois lieues de tour; mais comme il y avoit des bois autour de la place, qui empêchoient qu'une armée ennemie ne pût donner jalousie par tous les endroits, on fit travailler en diligence à la tête par où l'ennemi pouvoit venir, qui avoit un grand front; & la nuit, comme on ne craignoit pas la place, on en tenoit l'armée fort près, afin d'aller promptement au quartier d'où les ennemis s'approcheroient. Ils s'avancerent sans perdre de tems à une heure de la circonvallation; mais étant fort fatigués d'une pluie continuelle pendant deux jours de marche qu'ils avoient faite en

grande diligence, ils ne trouverent pas à propos de combattre, & demeurerent deux jours à cette distance du camp de l'armée du Roi. Les soldats qui s'étoient avancés la premiere nuit jusqu'à la muraille du bastion, n'ayant pu y demeurer, on y fit des trous à coups de canon, dans lesquels les mineurs se logerent, & la place se rendit le quatriéme jour en présence de l'armée ennemie. AN. 1656.

Après la reddition de la Capelle, M. le Prince envoya de ses troupes dans Rocroi, & les Espagnols se sentirent hors d'état de retourner si-tôt devant S. Guislain. Ils allerent se loger à Maubeuge, & le Roi avec M. le Cardinal arrivant à Guise, ils trouverent à propos de faire jetter un grand convoi dans S. Guislain. Il y avoit grande apparence que les ennemis se remettroient dans leur vieux camp devant cette place, qui étoit fort avantageux, pour empêcher que l'on n'y allât avec le convoi, & même avec l'armée: néanmoins M. le Cardinal ne laissa pas de croire que le Roi devoit hasarder ce voyage. Il partit donc de Guise avec l'armée, & venant se loger auprès du Quesnoi, le lendemain M. de Turenne s'étant avancé à une lieue de la place, y envoya M. de Castelnau avec quatre ou cinq cens hommes de pied, des vivres pour huit mois & beaucoup de munitions de guerre. L'ennemi ne s'étant pas trouvé en état de l'empêcher, marcha auprès de Mons qui n'est qu'à une heure de S. Guislain, & se montra devant la place deux heures après que les troupes qui avoient mené le convoi furent retirées. Il y avoit un méchant château que l'on prit dans cette marche. De-là le Roi s'en alla à Guise, & comme la

faison étoit fort avancée, il retourna à Paris

AN. 1656. bien-tôt après.

Les ennemis ne furent plus en état d'assiéger S. Guislain, & l'armée du Roi demeura dans le Cambresis jusqu'au commencement de novembre; alors elle repassa la Somme pour se mettre dans ses quartiers en France, & celle de l'ennemi se retira entre Mons & Namur, où après avoir demeuré quelque tems dans les villages, on la sépara dans les pays où elle a accoutumé d'être. L'armée du Roi fut distribuée dans les villages, & on commença cette année-là à y mettre de l'infanterie, à qui on donnoit des places comme à la cavalerie, tant aux officiers qu'aux soldats.

AN. 1657. Pendant l'hiver, les ennemis ayant pratiqué des intelligences avec quelques officiers Irlandois qui étoient dans S. Guislain, & qui leur avoient promis de faire révolter les soldats quand ils en approcheroient, vinrent se mettre autour de la place avec quelques troupes tirées des garnisons, & attaquerent les dehors qu'ils emporterent. Quoique l'intelligence ne réussît point, ils continuerent le siége & prirent la place en six ou sept jours de tranchée ouverte. M. de Schomberg y commandoit avec une garnison de six cens hommes, & s'en revint avec capitulation au Quesnoi. Il n'y eut rien de fort considérable à la Cour cet hiver, où le plein pouvoir demeuroit entre les mains de M. le cardinal Mazarin.

Le traité ayant été fait avec le protecteur d'Angleterre, il promit de fournir six mille hommes que le Roi paieroit, pour entreprendre le siége de Dunkerque ou de Gravelines, & l'on convint que la premiere que l'on pren-

droit lui seroit remise entre les mains ; & que si c'étoit Gravelines, que ce lui seroit un ôtage jusqu'à ce que Dunkerque fût pris, qu'on lui mettroit entre les mains, & Gravelines seroit rendu au Roi. An. 1657.

L'armée se mit en campagne au commencement de Mai, avec intention de faire ce qui se pourroit du côté de la mer. M. de Turenne fut quelque tems à Amiens avant la Cour, afin d'assembler l'armée. La lenteur des officiers à faire leurs recrues, & celle des Anglois qui ne débarquerent auprès de Calais que bien avant dans le mois de Mai, donnerent du tems aux ennemis d'être ensemble en Flandre. Comme le Roi ne tenoit aucun passage pour y entrer, on n'espéroit le succès des entreprises du côté de la mer, que parce qu'elles se feroient de si bonne heure, que l'armée des ennemis ne pourroit pas être rassemblée. Ces mesures furent rompues du côté de la Flandre, qui est un pays si serré, qu'il n'y a point de projet apparent à y faire, quand on n'y tient point de passage, & qu'il y a une armée ennemie pour s'y opposer. M. le maréchal de la Ferté étoit avec un corps d'armée vers le Luxembourg, afin d'attaquer Arlon, s'il le trouvoit dégarni, ou tout au moins avec intention d'y arrêter le corps d'armée de M. le Prince, qui hivernoit depuis quelques années en ce pays-là & en ceux de Gueldres, Juliers & Brabant.

M. le Cardinal vint à Amiens, où M. de Turenne résolut avec lui que l'armée marcheroit vers la Lys ; que le Roi s'en iroit à Montreuil, afin de donner jalousie à l'ennemi du côté de la mer, & que l'on retourneroit tout d'un coup sur Cambrai qui étoit entierement

dégarni. Pour donner plus d'apparence à ce dessein, & faire que les ennemis ne pourvussent pas à Cambrai, il falloit que les Anglois ne débarquassent qu'au même tems que l'armée du Roi arriveroit devant Cambrai; parce qu'autrement le séjour de l'armée dans le Boulonnois auroit donné du soupçon à l'ennemi que l'on marchandoit à entrer en Flandre, & incontinent le feroit songer à mettre des gens dans Cambrai, où l'on pouvoit aller en deux jours de marche. De l'autre côté, on ne jugeoit pas à propos que M. le maréchal de la Ferté repassât la Meuse & quittât le Luxembourg; de peur que M. le Prince avec son corps d'armée, voyant qu'il avoit la tête tournée pour venir en Flandre, ne marchât aussi vers Cambrai. Ces considérations faisoient que M. de Turenne, sans les Anglois & sans l'armée de M. le maréchal de la Ferté, vouloit se mettre devant Cambrai, aimant mieux hasarder à y laisser entrer quelque secours, & en ce cas-là ne continuer pas le siége, que de découvrir son dessein en y allant avec plus de précaution, & en faisant approcher les Anglois & M. de la Ferté; ce qui auroit engagé les ennemis à mettre la place dans un état que l'on n'auroit pû songer à l'attaquer. Etant parti d'auprès de Béthune, il marcha avec toute sa cavalerie, & en un jour & une nuit il arriva devant la place, ayant passé l'Escaut au-dessus de la ville, & fait le tour de la citadelle. Il rencontra M. de Castelnau, qu'il avoit envoyé avec une bonne partie de la cavalerie entre Cambrai & Bouchain, & l'infanterie étant arrivée avec un pont de bateaux, le soir du même matin que M. de Turenne y étoit avec la

cavalerie, on fit en une heure le pont pour se communiquer; & ayant distribué les outils le même jour, on commença à sept heures du soir à travailler aux lignes. On n'avoit aucune langue de l'ennemi, & M. de Turenne savoit bien qu'avec toute la diligence qu'une cavalerie peut faire, celle des Espagnols en Flandre ne pouvoit y être que le lendemain, auquel tems il croyoit pouvoir être fermé ou par des lignes, ou par les bagages de l'armée & par les charettes de vivres; de maniere que nulle cavalerie ennemie ne pouvoit passer. Comme il venoit du côté de la Flandre pour investir Cambrai, il ne savoit rien de M. le Prince, qu'il croyoit vers la Meuse. M. de Condé pressé par les Espagnols de marcher en Flandre, qu'ils aimoient mieux sauver & laisser courir hasard aux places du Luxembourg, arriva le même matin avec toute sa cavalerie à Valenciennes, que M. de Turenne arrivoit devant Cambrai; & en ayant été averti par divers couriers du Gouverneur qu'il envoya à Bouchain, comme il commença à voir paroître l'armée du Roi, & aussi par les coups de canon de la citadelle & de la ville, il s'en vint à Bouchain avec sa cavalerie, qui n'est qu'à deux heures de Valenciennes, & il y en a autant de-là à Cambrai. Il arriva vers les dix heures du matin à Bouchain, vit tout ce jour-là l'armée du Roi défiler vers Cambrai & quoique beaucoup de gens lui conseillassent d'attendre des troupes d'Espagne pour secourir la place, il jugea bien que la difficulté s'augmenteroit, s'il donnoit le tems de travailler aux lignes. Dès la même nuit que l'on avoit investi Cambrai, sur les onze heures du soir, il marcha par les plaines, qui est le

An. 1657.

seul pays qu'il y ait autour de Cambrai, droit
AN. 1657. à la citadelle, avec près de trois mille chevaux, sans infanterie.

M. de Turenne averti à l'entrée de la nuit, qu'il étoit arrivé neuf escadrons de cavalerie à Bouchain, crut que c'étoient des troupes d'Espagne qui vouloient entrer dans la place, & pensant qu'ils éviteroient le lieu où étoit le camp, pour prendre le tour & entrer sans rencontrer personne, il s'alla poster dans l'endroit où ils devoient passer avec sept ou huit régimens de cavalerie, laissant toutes les troupes étendues le long de la plaine. On ne sçait pas bien si M. le Prince fut égaré par le guide qui vouloit, à ce qu'on dit, le mener par un autre endroit, pour éviter le camp; mais il s'en vint par le grand chemin de Bouchain à la citadelle. Il avoit vingt-cinq ou vingt-six escadrons, trois escadrons de front, & les autres derriere sur trois colones. Ils ne trouverent à leur chemin que quatre ou cinq escadrons de cavalerie de l'armée du Roi, qui ayant fait quelques décharges, & une partie ne s'opposant pas au front, les laisserent passer avec peu de perte. Un escadron de Clérembaut, avec lequel étoit M. de Varenne, chargea celui où étoit M. le Prince, le suivit jusques sur la contrescarpe de la citadelle & fit beaucoup de prisonniers: il y en eut aussi quelques-uns qui se trouverent embarrassés dans l'obscurité de la nuit; mais M. le Prince se trouva une heure devant le jour sur les fossés de la citadelle avec toutes ses troupes, à la réserve de vingt-cinq ou trente officiers & trois ou quatre cens cavaliers qu'il perdit. M. de Turenne étoit fort éloigné de-là, & on lui avoit amené le Lieute-

nant colonel du régiment d'Enguien, qui fut pris comme M. le Prince entroit dans le camp. Ayant marché vers ce côté, il ne put pas apprendre avant qu'il fût jour, s'il étoit entré ou non un corps dans Cambrai.

AN. 1657.

Le jour commençant à paroître, M. de Turenne vit toutes les troupes de l'ennemi en bataille sur la contrescarpe de la citadelle, & ordonna aussi-tôt à M. de Castelnau, qui étoit de l'autre côté de l'Escaut, de repasser en-deçà, & ne délibéra pas à lever le siége, ne l'ayant entrepris que sur l'assurance qu'il trouveroit peu de gens dans la place, & persuadé que s'il battoit le secours des Espagnols, qui ne pouvoit pas être fort considérable la premiere ni la seconde nuit, qu'il pourroit continuer aisément le siége; mais l'arrivée de M. le Prince à Bouchain, le jour qu'il investit Cambrai, & la résolution que le Prince prit d'entrer lui-même dans la place (ce qui fut une chose fort hardie) rompit tout-à-fait les mesures de M. de Turenne, & l'obligea d'assembler toutes les troupes. Ayant levé tous les ponts de l'Escaut, & remis dans les chariots tout ce qui put être déchargé dans un blocus d'une nuit; il commença à marcher entre Cambrai & le Catelet.

Comme M. de Castelnau avoit achevé de passer l'Escaut, & qu'il rechargeoit son pont, il y parut quelque cavalerie de l'armée d'Espagne, que M. le Prince, étant arrivé à Bouchain, avoit fait hâter. Il n'y eut aucune escarmouche considérable à l'arriere-garde; & l'armée du Roi, après avoir séjourné deux jours auprès de Cambrai, se rapprocha de S. Quentin, où le Roi, qui étoit en Picardie, arriva

An. 1657. quelques jours après. Cette tentative de Cambrai ayant donné le tems aux ennemis de se mettre ensemble, les entreprises depuis la mer jusqu'à l'Escaut devinrent comme impossibles ; de sorte que l'on fit avancer les Anglois vers S. Quentin, qui avoient débarqué au nombre de près de six mille hommes, & le Roi y vint avec M. le Cardinal. M. de Turenne y étant allé, il fut résolu que l'on envverroit proposer à M. le maréchal de la Ferte d'attaquer Arlon ou Monmédi, croyant que l'attaque d'une petite place en Luxembourg pourroit faire prendre un mauvais parti à l'ennemi ; ce que l'on aimoit mieux faire que de se mettre devant une grande place, après avoir donné le tems aux Espagnols de se rassembler ; ce qui lui auroit donné moyen ou d'entrer en France, ou d'attaquer quelque place que l'on ne pouvoit pas bien garnir, quand une armée est occupée à un grand siége, & qu'elle a beaucoup de places à garder. C'est ce qui fit prendre la résolution d'attaquer Monmédi, à quoi M. le maréchal de la Ferté donna les mains ; & quoiqu'il y eût de grandes difficultés à cause du roc, néanmoins on se flatta que l'on y trouveroit peu de gens, comme en effet il n'y avoit pas plus de quatre cens hommes.

M. de Turenne envoya quatre mille hommes de pied à M. le maréchal de la Ferté, & fit approcher de lui le corps des Anglois, afin de s'opposer à l'armée des ennemis ; & mettant quelque infanterie dans Landrecies & dans le Quesnoi, il se tint à la tête de la frontiere afin d'empêcher que les ennemis n'entreprissent de secourir Monmédi, ni de rien faire de considérable. Le siége donc commença ; & M. de Tu-

renne y marcha une fois avec sa cavalerie, sur un avis que l'ennemi marchoit entre la Sambre & la Meuse pour y aller. Il y retourna une seconde fois, toute l'armée de l'ennemi ayant été jusqu'à Charlemont qui est sur la Meuse, d'où ils retournerent en diligence par la Flandre jusqu'à Calais, pour une entreprise qu'ils avoient sur cette place, laquelle manqua : & M. le Cardinal qui étoit à la Fere avec le Roi, envoya promptement des mousquetaires de Sa Majesté à Ardres, lesquels, avec de la cavalerie que M. de Castelnau y envoya aussi, empêcherent que l'ennemi, après avoir manqué son entreprise sur Calais, ne s'arrêtât à Ardres; mais s'étant rafraîchis près de quinze jours, ils se rapprocherent encore de la frontiere, & vinrent jusqu'à Ribemont. An. 1657.

Le siége de Monmédi dura beaucoup plus que l'on ne l'avoit cru, à cause des rochers qui se trouvoient près de la contrescarpe; ensorte que les ennemis étonnés de la longueur du siége, après toutes ces tentatives pour la secourir, & d'avoir marché à Calais, se résolvoient encore de faire semblant d'entrer en France, après avoir envoyé M. de Marsin avec un corps en Luxembourg, pour tâcher de secourir Monmédi; mais ils ne demeurerent qu'un jour à Ribemont, & se retirerent de-là dans leur pays. M. de Turenne envoya encore un renfort de troupes à Monmédi; de sorte qu'après plus de deux mois de tranchée ouverte, la place se rendit, les ennemis n'ayant rien entrepris, & leur armée s'étant fort ruinée en diverses marches qui avoient fort mal succédé. On avoit resté quelque tems dans une fort mauvaise opinion du siége de Monmédi; ce qui

An. 1657. obligea le Roi de s'en approcher ; & ensuite la Reine qui étoit demeurée à la Fere, s'y en alla trouver le Roi, lequel fut toujours à Stenai, allant de tems en tems se promener pour voir le siége.

Quand la place se rendit, toute l'armée des ennemis étoit entre la Sambre & la Meuse, & M. le Cardinal proposa à M. de Turenne le siége de Rocroi ; ce que les ennemis jugeant faisable, s'en approcherent avec toute leur armée. M. de Turenne étoit à quatorze ou quinze lieues de l'endroit où étoit la Cour, & savoit bien que l'on n'avoit rien de réglé pour les entreprises ; la Cour croyant toutes choses bonnes, pourvu qu'elles pussent réussir : mais lui, voyant que l'ennemi s'étoit avancé vers Rocroi ; résolut de marcher de grand matin, de les prévenir, & d'arriver en Flandre avant eux. Il avertit, en commençant à marcher, M. le Cardinal de son dessein ; & toutes les troupes de M. le maréchal de la Ferté, tant celles qui étoient de son corps, que celles qu'on lui avoit envoyées, demeurerent auprès de Monmédi, à la réserve de la cavalerie que M. de l'Islebonne & M. de Varennes commandoient. En partant de Rumigni, il prit sa marche auprès d'Avesnes, & de-là passa la Sambre à Amiens, où il ne séjourna que le tems qu'il falloit pour donner loisir de repaître. Il passa auprès du Quesnoi, & alla traverser l'Escaut à la Neuville, à une heure au-dessous de Bouchain, d'où il alla loger à Sailli sur la Scarpe, & envoya de-là, dès la nuit, M. de Castelneau investir S. Venant, lui ayant donné ordre de passer de l'autre côté de la Lys. M. de Turenne arriva en même tems en-deçà avec toute la

cavalerie & quelques mousquetaires commandés. On fit de la Sambre en trois jours la marche jusqu'à S. Venant ; le premier à la Neuville auprès de Bouchain, le second à Sailli sur la Scarpe, & le troisieme devant S. Venant. AN. 1657.

M. Turenne savoit bien qu'il ne pourroit gagner le devant à l'ennemi que d'un jour, lequel pouvant marcher par son pays, ne seroit point retardé en sa marche ; ce qui fut cause qu'il ne voulut pas assiéger Armentieres, parce que l'ennemi eût pu y être un jour plutôt qu'à S. Venant. Cette diligence que fit l'armée du Roi ne fut point retardée par le bagage que l'on avoit presque tout envoyé, à la réserve de quelques chariots & du canon qui marchoient avec l'armée. M. de Ciron qui le conduisoit, eut ordre de M. de Turenne de prendre des outils qui devoient être à S. Quentin, & de s'en venir par Arras & Béthune droit à S. Venant.

Comme l'armée y fut arrivée, on trouva la place assez dégarnie, n'y ayant pas plus de trois cens hommes ; & comme on n'avoit pu mener que fort peu de munitions & de vivres de guerre avec l'armée, M. de Turenne fit promptement venir ce qu'il put de la Bassée & de Béthune. M. le Prince & Dom Juan d'Autriche ne perdirent pas de tems, & ayant marché sans bagage, leur avant-garde arriva à quatre heures de S. Venant, le jour d'après que l'armée du Roi étoit arrivée devant la place, où l'on manquoit de toutes choses pour un siége. M. de Turenne prit de la cavalerie & s'en alla à la Bassée ; d'où après, en repassant à Béthune, il mena quelques vivres au camp, & un peu de munitions de guerre.

An. 1657. L'armée de l'ennemi arriva toute entiere devant la place, le troisieme jour après celle du Roi. L'on eut avis ce jour-là que le bagage de l'armée, conduit par sept ou huit régimens de cavalerie & quinze cens hommes de pied, étoit parti d'Arras & venoit au camp. M. de Turenne envoya cinq cens chevaux au-devant, & manda à M. de Ciron qui le conduisoit, de prendre le tour par Lilers, où il campa le soir à une heure & demie de S. Venant; & le lendemain M. de Ciron, en étant parti assez tard, s'en vint le matin trouver M. de Turenne, avec une partie des troupes qu'il avoit mises à l'avant-garde, n'ayant pas nouvelles des ennemis, dont un corps de mille ou douze cens chevaux renforcé des garnisons d'Aire & S. Omer sous la conduite de M. de Bouteville, eurent nouvelle par Aire, que ces bagages étoient campés auprès de Lilers; & étant partis de la Motte au bois, s'en vinrent par Aire droit à Lilers. Ils trouverent le bagage dans la marche, une partie étant déja assez près du camp. Comme ce sont tous défilés où la tête ne peut pas secourir la queue, trois régimens de cavalerie & le régiment d'infanterie d'Alsace, qui étoit à l'arriere-garde, furent chargés par cette cavalerie, rompus, & une partie du bagage pris; on sauva beaucoup de chevaux, mais il y eut beaucoup de régimens qui firent une perte fort considérable. On n'en eut que bien tard l'alarme au camp, & beaucoup de cavalerie y courut en désordre; ils prirent quelques prisonniers de l'ennemi qui s'étoient trop arrêtés, & qui n'eurent pas le loisir de piller le reste du bagage.

Il y eut tout ce jour-là beaucoup d'abbattement

tement à cause de cette perte ; il y arriva néanmoins des outils avec lesquels on commença à travailler en diligence ; & comme le pays est fort couvert & serré, les ennemis ne pouvoient ni voir l'état auquel étoit l'armée du Roi, ni s'élargir pour venir en bataille l'attaquer, quoiqu'ils fussent fort proches & qu'on ne fût pas retranché. On ne rassembla aucun quartier ; mais on se fioit, en leur opposant peu de troupes, à la difficulté qu'ils avoient à venir. An. 1657.

La tranchée n'étoit pas ouverte ; & l'ennemi croyant que c'étoit sa présence qui l'empêchoit, vint se loger à une portée de canon d'un village par lequel on entroit au camp, & qui étoit le lieu le plus aisé à l'attaquer. Il trouva, en venant s'y loger, qu'il y arrivoit quelques caissons qui portoient du pain de Béthune. Trois escadrons qui les conduisoient se mirent à l'arriere-garde, & faisant entrer le convoi en sûreté furent chargés par beaucoup d'escadrons de l'ennemi qui faisoient l'avant-garde de leur armée, & furent renversés jusques dans la barriere qui étoit au village, dont quelques charettes de vivandiers qui marchoient après le convoi, empêchoient l'entrée. C'étoit à quatre heures après midi ; & cela vint si promptement, qu'il n'y eut que quelques mousquetaires qui étoient à la barriere qui tirerent quelques coups. Toute l'infanterie étant au travail, se trouva fort loin de ce lieu-là. M. de Turenne étoit dans le camp qui courut au bruit & n'avoit que douze ou quinze personnes avec lui, entre lesquelles étoit M. d'Humieres qui, s'avançant, arriva à la barriere où les ennemis étoient déja. M. de Turenne y arriva en même tems ; de maniere que les ennemis, qui n'a-

voient point de dessein formé sur le camp, se
An. 1657. retirerent vers le leur qui n'étoit pas à plus de mille pas de-là. S'ils avoient eu des dragons ou de l'infanterie à leur avant-garde, il est certain qu'ils pouvoient en ce tems-là mettre une grande confusion dans l'armée qui étoit fort séparée. M. de Turenne voyant que l'ennemi n'avoit autre dessein que de l'empêcher d'ouvrir la tranchée, & sauver par ce moyen la place, par l'appréhension que l'on avoit du voisinage de leur armée, dans un tems que celle du Roi n'étoit ni plus d'à moitié retranchée, ni pourvue de chose nécessaires pour un siége, connut fort bien que le retardement ne feroit que rendre les choses plus difficiles, & ôter les raisons d'entreprendre, au lieu d'en fournir; de sorte qu'il ouvrit la tranchée dès le soir même.

La place, quoique de conséquence aux ennemis, à cause du passage de la Lys, n'étant pas de celles qui puissent faire appréhender les événemens des grands siéges, l'ennemi ne prit pas de résolution cette nuit; il demeura tout le jour dans son camp. Après quelques escarmouches, & après que M. le duc d'Yorck & M. le duc de Glocestre eussent parlé avec beaucoup d'officiers François de leur connoissance, la nuit suivante les Espagnols marcherent en diligence devant Ardres, ayant envoyé le jour auparavant les troupes qui étoient vers Aire, pour investir la place.

Toute la nuit que les ennemis délogerent; on ne put pas savoir leur dessein, & même la nuit d'après, n'ayant point d'autre nouvelle que celle qu'ils marchoient vers Aire. On crut qu'ils faisoient le tour du camp pour l'attaquer par un autre côté; de sorte que les tranchées

ne s'avançoient qu'à l'ordinaire ; mais aussi-tôt que M. de Turenne sçut qu'ils arrivoient devant Ardres, il fit emporter la contrescarpe par son régiment d'infanterie qui étoit de garde [1]. Il y avoit un grand fossé plein d'eau pour y aller ; de maniere qu'il s'y noya quelques soldats, & on fit le logement, sans le combler qu'après qu'il fut fait : on y perdit bien cent soldats & près de vingt-cinq officiers tués ou blessés. Les assiégés qui en faisoient leur capitale défense s'y opiniâtrerent fort, & ce fut une des plus difficiles actions qui se soit vue dans les siéges. Cela pressa si fort les ennemis, que la garde qui suivit ayant encore emporté un ouvrage, ils demanderent à capituler, voyant toute la cavalerie de l'armée qui portoit des fascines pour remplir le fossé de la place. M. de Turenne ayant parlé aux ôtages à la tête du travail, pressa si fort la reddition, que dans une heure on fut maître d'une porte. Il commanda à l'instant à quatre ou cinq mille chevaux de marcher à Ardres en passant près des portes d'Aire, afin que la place tirât le canon. L'armée qui étoit devant Ardres vit que S. Venant étoit pris, & ainsi cessa de continuer le siége. C'est ce qui en effet sauva la place ; car les ennemis sachant qu'il n'y avoit que des dehors en état de défense, ne firent qu'une faute, qui étoit de ne pas les emporter la premiere nuit qu'ils arriverent ; mais les ayant attaqué la seconde, & ne trouvant personne pour les défendre, ils descendirent la même

AN. 1657.

[1] Le Vicomte tait ici la belle action qu'il fit, en faisant couper sa vaisselle pour la distribuer aux soldats.

AN. 1657. nuit dans le fossé par trois endroits, la descente n'étant pas difficile, & attacherent des mineurs à une courtine & à un bastion. Ce fut cette même nuit-là qu'ils entendirent le canon à Aire, & firent sommer diverses fois la place, & eurent nouvelle le matin que toute l'armée du Roi marchoit à Ardres; ils crurent ainsi que l'avant-garde étoit l'armée même, prirent l'alarme, & se retirerent dans la Flandre sur les onze heures du matin le même jour. Ils laisserent quelques mineurs attachés au bastion, & quelques postes d'infanterie qu'ils ne purent retirer le jour. Il est certain qu'Ardres auroit été pris, n'y ayant pas deux cens hommes dans la place, si on l'avoit assiégé selon les regles.

M. de Turenne ayant marché ce jour-là sept lieues avec l'armée, apprit le soir que celle des ennemis s'étoit retirée en Flandre. Après s'être rafraîchi trois jours, il retourna par S. Venant passer la Lys, & fit prendre la Motte au Bois, château qui incommodoit fort S. Venant, & commanda qu'on le fit raser. Sachant que l'armée de l'ennemi étoit près de la Colme, mais incertain si elle l'avoit passée, & espérant en trouver une partie en-deçà, il laissa son bagage dans le camp, avec ordre de marcher jusqu'à Cassel & d'y demeurer; & lui avec l'armée alla en un jour depuis Merville jusqu'à la Berge. Le tems fut si mauvais, qu'il n'y eut qu'une partie de l'avant-garde qui put y arriver avec peu d'ordre. On apprit par des prisonniers que toute l'armee des ennemis étoit au-delà de la riviere, & on les fut reconnoître le lendemain. On vit qu'ils achevoient de s'y retrancher; & le tems étant perdu d'entreprendre quelque chose, l'armée alla à Wate, où M. de

Turenne ayant appris que les ennemis quittoient le poste de Bourbourg, & avoient gardé le fort de Rupt, il empêcha par sa diligence qu'ils ne coupassent les digues, résolut de passer la Colme, & d'assiéger Mardyck. Il envoya le sieur Talon à Londres, pour en faire la proposition à M. le Protecteur, ayant toujours eu ordre de la Cour de s'approcher de la mer quand il le pourroit, & sachant bien que c'étoit l'intention d'exécuter le traité fait au commencement de la campagne. Comme on ne peut agir que selon le tems que l'ennemi donne, M. de Turenne crut ne devoir pas négliger celui-ci, quoique la saison fût fort avancée, pour commencer des conquêtes en Flandre. AN. 1657.

Le mois de septembre fut presque fini quand M. Talon alla en Angleterre. On prit néanmoins le fort d'Hennuin, qui étoit un passage, & l'on prépara toutes les choses nécessaires, tant vivres qu'artillerie, pour entreprendre un siége. L'armée séjourna neuf ou dix jours à Wate, pendant lesquels il ne se passa rien de considérable. Ce séjour fit croire aux ennemis que l'on ne songeoit pas à aller plus avant; de sorte qu'ils avoient résolu d'abord de faire sauter le fort de Mardyck, & avoient commencé à creuser des mines sous les bastions; mais se flattant ensuite que l'incommodité de la saison & la difficulté des chemins empêcheroient le siége de la place, ils firent cesser le travail, & y mirent garnison. M. de Turenne, qui ne pouvoit assiéger ni Gravelines, ni Dunkerque, dans une saison avancée, la premiere, à cause de la bonté de la place, & la derniere, à cause que l'ennemi étoit campé sous ses murs, résolut

An. 1657. d'aller à Mardick, sans avoir de nouvelles positives de ce que pensoit M. le Protecteur. Il savoit bien que la flotte d'Angleterre étoit à la rade, & aimoit mieux commencer une chose, quoique très-difficile, que d'achever la campagne sans rien faire davantage : ainsi, ayant envoyé son bagage sous Calais avec cinq ou six régimens de cavalerie, il marcha à Mardyck. Il falloit que toute l'armée passât sur une digue, & s'avançât dans un pays où il n'y avoit de retraite que par le même chemin par lequel on alloit. On commanda à toute la cavalerie de porter des palissades & à l'infanterie des fascines, n'y ayant point de bois auprès de Mardyck, lequel est si proche de Dunkerque où étoit l'armée des ennemis, qu'il falloit planter des palissades en y arrivant.

Les ennemis avoient dans la place six ou sept cens hommes, composés de trois régimens Italiens, & le reste d'Espagnols & de Walons. On fut deux jours que les vaisseaux ne pouvoient pas entrer dans la fosse, à cause du vent, & que l'on voyoit passer des bateaux qui alloient de Dunkerque à Mardyck ; ce qui rendoit le siége fort difficile ; & aussi le manque de fourrage faisoit voir que l'armée ne pourroit pas y demeurer long-tems. M. de Turenne balança un jour entier s'il commenceroit le siége ; & M. de Castelnau l'y ayant déterminé, l'on résolut d'ouvrir la tranchée, & d'emmener du canon pour battre le fort du Bois ; voyant que les ennemis vouloient l'abandonner, quelque cavalerie courut sur le bord de la mer entre les deux Forts. Ayant ôté par ce moyen la communication de la mer, on poursuivit, avec plus de plaisir, la résolution qui étoit prise

d'ouvrir la tranchée ; ce qui se fit cette nuit, où les gardes entrerent, & on s'approcha fort près de la contrescarpe. Le lendemain on y fit une attaque générale, & on l'emporta de tous les côtés ; & s'y étant logé, on commença sans perdre de tems, à la percer, pour descendre dans le fossé de la place. Le matin, comme on y jettoit des fascines pour le combler, les ennemis demanderent à capituler ; & n'étant point reçus à se rendre, que prisonniers de guerre, après avoir rompu deux ou trois fois en cinq ou six heures la treve, ils accepterent la capitulation, & sortirent le lendemain au matin tous prisonniers de guerre, excepté le Gouverneur & un capitaine Espagnol venu en ôtage, que M. de Turenne renvoya. On laissa seulement aller à Dunkerque quelques officiers, pour solliciter la liberté des autres, qui furent renvoyés en France, & dispersés dans les villes. AN. 1657.

Après la prise de Mardyck, la conservation en étoit bien plus difficile que n'en avoit été la conquête, parce que M. de Turenne avoit mieux aimé passer par-dessus beaucoup de considérations, pour entreprendre quelque chose, que d'achever la campagne sans rien faire. Comme il avoit marché au siége de Mardyck sans avoir de réponse positive de M. le Protecteur, s'il vouloit faire les choses nécessaires pour sa conservation, la place étant prise, il se rencontra beaucoup de difficultés à prendre un parti. L'ambassadeur d'Angleterre, qui étoit à la Cour, arriva dans cet intervalle, & apporta les ordres à M. de Turenne de faire toutes choses possibles pour le siége de Dunkerque ou de Gravelines. Quoique l'un & l'autre fût

impossible, néanmoins M. le Cardinal étoit
An. 1657. bien aise de contenter M. le Protecteur, en faisant la proposition. L'armée ennemie campée sous Dunkerque, empêchoit de songer à ce siége. M. de Turenne résolut une fois de demeurer quelques jours dans le camp pour fortifier Mardyck; mais le manque de fourrages, & le tems qu'il faut pour mettre en état une place dénuée de toutes choses, lui faisoit songer aussi à raser la place; mais ce parti, quoique le plus sûr, avoit de si mauvaises conséquences, à cause de l'alliance avec les Anglois, qu'il ne put s'y résoudre: il se trouva dans cette situation, où lors qu'il n'y a rien de bon à faire, on se contente de choisir le moins mauvais. J'ai oublié de dire que M. de Schomberg avoit été laissé à Bourbourg avec près de deux mille hommes, pour garder le passage, & conserver cette place qui étoit entierement rasée; mais elle donnoit autant de difficulté à être mise en état que Mardyck. M. de Turenne crut qu'en s'approchant de Gravelines, il pourroit peut-être trouver moyen de l'investir, & d'y passer tout l'hiver, & par ce moyen conserver Mardyck & Bourbourg; mais sa pensée n'étoit pas bien fondée, & dans tout ceci il n'y avoit aucuns principes bien sûrs, sur lesquels on pût former une résolution: il arriva aussi qu'il plut beaucoup la nuit & le jour que l'armée décampa; de sorte qu'il fut impossible de s'arrêter près de Gravelines, & l'armée repassa au-delà de Bourbourg, où les chemins devinrent si mauvais, que l'on fut obligé de laisser le canon. Toute l'armée, & principalement l'infanterie, se débanda entierement pour aller chercher des lieux où il y avoit du

bois pour se chauffer, après avoir été trois jours sur des digues, avec des incommodités qui ne se peuvent exprimer. Personne dans ce tems-là ne vouloit demeurer à Bourbourg ; & sans M. de Schomberg qui y resta, il est certain qu'il eût fallu abandonner la place. M. de Varenne avoit été blessé à Mardyck. AN. 1657

M. de Turenne voyant qu'il falloit céder au mauvais tems, laissa près de deux mille hommes à Bourbourg, sept ou huit cens Anglois à Mardyck, & marcha à Ruminghen, lieu le plus proche où il pût trouver de la terre ferme pour camper, & résolut de faire des chemins pour porter les provisions de-là à Bourbourg, espérant que le séjour de l'armée dans ce poste pourrroit empêcher le siége de Mardyck; il doutoit néanmoins lui-même de la réussite, & personne ne croyoit la chose faisable; en effet, l'entreprise étoit difficile; c'étoit dans le mois d'octobre; Bourbourg étoit une place rasée, qui manquoit de tout; il falloit accommoder les canaux, pour aller depuis Calais à la riviere d'Aa, & y dresser des forts & des ponts; enfin il falloit envoyer les soldats du camp de Ruminghen à trois grandes heures de Bourbourg, pour travailler à tous les ouvrages, sans qu'il y eût en aucun lieu ni bois, ni couvert. Le long séjour de l'armée dans ce camp, qui dura près de six semaines, donna de la facilité à tous ces travaux. Jaquier, munitionnaire général, se chargea de rendre les canaux navigables, & en vint à bout, avec le travail de beaucoup de gens de Calais. M. de Castelnau & M. le marquis d'Uxelles entreprirent chacun un fort sur la riviere d'Aa, qu'ils mirent en état, avec des

ponts sur la riviere ; & M. de Schomberg fit travailler à sa place.

An. 1657.

Les ennemis se flattant toujours que l'armée se retireroit, n'attaquerent point Mardyck. L'ambassadeur d'Angleterre étoit fort en peine de la place, & s'il devoit demander qu'on l'abandonnât ; il avoit fort souhaité que l'armée du Roi retournât à Mardyck, pour fortifier la place : il en voyoit fort bien l'impossibilité ; mais il vouloit se décharger de sa garde. M. de Turenne voyant que les ennemis négligeoient la place, avoit proposé d'y envoyer des mineurs pour faire sauter les bastions ; mais l'ambassadeur d'Angleterre ayant représenté que cette conduite feroit voir à M. le Protecteur que l'on ne vouloit point continuer le traité, M. de Turenne résolut d'hasarder plutôt la prise de la place par les ennemis, que d'encourir une mésintelligence assurée avec les Anglois ; il y envoya donc deux ou trois cens François pour se poster sur la contrescarpe, qui étoit demeurée pres d'un mois dans un tel état que les ennemis l'auroient emportée en six heures.

Quelques jours aprés que les François y furent entrés, les ennemis firent une tentative, dont on n'a pas pu bien savoir la raison, si ce n'est qu'ils avoient quelque intelligence dans la place : ils ne raserent point le bas fort, comme ils le pouvoient, demeurerent toute la nuit assez prés de la contrescarpe sans y faire d'attaque, & se retirerent avec perte de quelques gens ; cela ne laissa pas de donner beaucoup de courage aux assiégés : on se ranima en Angleterre pour la conservation de la place ; M. de

Turenne y envoya encore quelque infanterie ; & il y vint quelques palissades de Londres, avec lesquelles on fit travailler au bas fort. AN. 1657.

Vers la fin du mois de novembre, l'armée du Roi fut obligée de se retirer de Ruminghen ; & celle des ennemis, qui avoit toujours été campée derriere Dunkerque, se retira aussi dans son pays, sans avoir pu rien entreprendre. M. le Prince étant tombé malade, se fit porter à Gand, où il fut en danger ; mais s'étant rétabli, on le mena à Bruxelles. Comme M. de Turenne faisoit retirer l'armée vers le Boulenois, il sçut par M. le Cardinal, qui avoit de très-bonnes intelligences en Flandre, que les ennemis avoient toujours dessein d'attaquer Mardyck pendant l'hiver que l'armée du Roi ne pourroit plus secourir la place ; c'est pourquoi il y envoya un renfort d'infanterie Françoise ; & les régimens n'ayant plus gueres de soldats (la désertion étant venue à cause que l'on n'avoit rien touché durant toute la campagne ; ce qui n'avoit jamais été depuis le commencement de la guerre) on fut obligé de commander des officiers de chaque corps, sans soldats, ce qui ne s'étoit point encore fait ; & depuis le Roi y envoya tous ses Mousquetaires, avec les compagnies de Gendarmes & Chevau-legers de M. le Cardinal, & ses gardes. Comme M. de Turenne revint avec l'armée sur la frontiere, M. le maréchal d'Aumont, qui étoit dans son gouvernement du Boulenois, eut ordre de s'en aller à Mardyck, où il demeura bien avant dans le mois de janvier.

Les ennemis ayant vu toutes ces précautions, n'entreprirent rien, & se contenterent

de faire hiverner presque toute leur armée dans
An. 1657. la Flandre, tant pour ne pas perdre de tems à attaquer cette place quand ils en trouveroient l'occasion, que pour être plus près pour s'opposer à faire l'attaque des villes de Flandre, quand le Roi, favorisé des Anglois, le voudroit entreprendre. Son armée demeura jusqu'au commencement de janvier sur les frontieres, après quoi elle fut séparée à l'ordinaire dans ses quartiers en diverses Provinces de France. M. le Prince qui avoit été en quelque danger à Bruxelles, commença à se porter mieux; & les Généraux ennemis s'y rassemblerent, ayant laissé leurs frontieres du côté de la Flandre avec des garnisons beaucoup plus fortes qu'à l'ordinaire.

An. 1658. Au commencement de Mars, le Gouverneur de Hedin étant mort, on donna ce gouvernement à M. de Moret. Le Major se trouvant à Paris, vint aussi-tôt le trouver pour recevoir ses ordres, & s'en alla ensuite sans aucun soupçon dans la place. M. de Moret y alla fort peu de jours après, & on lui refusa la porte: on apprit qu'il y avoit long-tems que ce major s'étoit rendu maître de l'esprit d'une partie des officiers; & voyant que le Gouverneur étoit mal sain, avoit pensé à s'emparer de la place. M. le maréchal d'Hocquincourt, depuis fort longtems mécontent en Picardie, étant un homme qui prenoit des résolutions fort légerement, s'en alla à Hedin, sachant les intentions de Defargues, major de la place, y demeura quelque tems sans y avoir aucun pouvoir, & de-là alla trouver M. le Prince en Flandre. Ceux de Hedin ne trouvant plus de sûreté à se raccommoder avec M. le Cardinal après ce qu'ils avoient

fait, traiterent avec M. le Prince & avec les Espagnols, qui leur envoyerent des troupes qu'ils ne reçurent point dans la ville, mais ils les mirent quelque tems dans un camp fort proche; & insensiblement, après beaucoup d'allées & de venues pour négocier à Bruxelles, il les introduisirent dans leurs fauxbourgs. Ils traiterent durant tout ce tems-là à la Cour; mais on vit bien que c'étoit pour gagner du tems, & pour diminuer l'envie qu'on avoit de les aller attaquer promptement. AN. 1658.

L'armée du Roi n'étant point encore en état de se mettre en campagne, M. le Cardinal vit que cette négociation ne pouvoit nuire à rien. Le tems arriva que les troupes sortirent de leurs quartiers, & que le Roi s'en vint à Amiens avec la Reine. On eut par un commis de M. le Tellier, nommé Carlier, qui avoit fait divers voyages à Hedin, des nouvelles qui donnerent moins d'espérance que jamais que la ville s'accommodât avec le Roi. Cette nouveauté commençoit à réveiller beaucoup de gens en France, où naturellement il se trouve toujours des mécontens; d'ailleurs, la longue guerre & la disette où étoient les provinces, par la continuation des grandes charges & tailles, donnoit sujet au peuple de souhaiter un changement dans le ministere, & il le souhaitoit avec tant d'ardeur, qu'il ne regardoit pas s'il lui seroit avantageux ou dommageable.

Il y avoit eu auparavant des assemblées de noblesse en diverses provinces, avec quelques gentilshommes pour chefs, & sur-tout en Normandie. Quoique Madame de Longueville fût dans une dévotion si grande qu'elle ne se mêloit d'aucune cabale, néanmoins son esprit

avoit tant d'aſcendant ſur les perſonnes, qu'elle les faiſoit pancher du côté où elle avouoit
An. 1658. bien que ſon inclination la portoit; c'eſt-à-dire, du côté de M. ſon frere. La retraite auſſi quelquefois comme le grand monde, fait éclore les ſemences des plus grandes affaires.

Les choſes étoient ainſi déſeſpérées quand la Cour vint à Amiens, où le Roi demeura quelques jours, & on y aſſembla une partie de l'armée. En ce tems-là ſe fit cette entrepriſe ſur Oſtende, où M. le maréchal d'Aumont, qui avoit été durant l'hiver quelque tems dans Mardyck, s'engagea, ſur la parole de quelques petites gens qui furent trompés groſſiérement par ceux d'Oſtende, leſquels ayant joué une farce dans la ville, firent ſemblant d'arrêter leur Gouverneur, crierent: vive le Roi dans les rues, & dirent mille injures des Eſpagnols. Ces gens crédules allerent trouver M. d'Aumont, comme il étoit à la rade avec douze ou quinze cens hommes, & l'ayant aſſuré qu'il étoit maître de la ville s'il vouloit y venir; lui ſans prendre aucun ôtage, entra ſur le pont avec une partie de ſes gens. Les Eſpagnols, qui étoient cachés dans les caves, en ſortirent; & fermant le Havre, prirent cinq ou ſix cens hommes avec M. le maréchal d'Aumont; mais le reſte qui n'étoit pas entré, ſe retira dans les navires.

Cette entrepriſe d'Oſtende manquée avec l'affaire de Hedin, faiſoit concevoir de grandes eſpérances à M. le Prince, & fit commencer la campagne avec de fort méchantes apparences de ſuccès. La Cour même qui ſe trouvoit en ce tems-là à l'armée, décrioit au moins pour la plupart les affaires autant ou plus que les au-

tres. Quoique la plupart des officiers de l'armée n'étoient pas encore venus, le Roi s'approcha de Hedin avec dix ou douze mille hommes. Ceux de dedans ayant quelques troupes Espagnoles campées dans les dehors, sortirent pour escarmoucher, & on tira le canon sur le Roi même, qui s'étoit avancé; de maniere que par cette déclaration si ouverte, on ne songea plus à traiter avec Hedin, mais à s'y conduire comme avec une place ennemie. AN. 1658.

Durant l'hiver, M. le Cardinal avoit traité avec l'ambassadeur d'Angleterre, qui pressoit extrêmement que l'on s'engageât devant Dunkerque, & on avoit signé les articles, par lesquels il fut arrêté que Dunkerque seroit mis entre les mains des Anglois, qu'ils fourniroient six mille hommes de pied, & tiendroient la mer avec leur armée navale. Le traité n'étoit que pour un an, dans lequel ils devoient continuer le même secours par terre, aider aussi par mer au siège de Gravelines, qui devoit demeurer au Roi, & ne prétendre point à d'autre place qu'à celle de Dunkerque. M. le Cardinal souhaita que l'on marchât en Flandre; & M. de Turenne, sans savoir si on pourroit assiéger Dunkerque, ou si on s'arrêteroit à Bergues, desiroit aussi de faire voir naïvement aux Anglois, que l'on faisoit tout son possible pour l'exécution du traité. Le Roi qui étoit campé à une petite heure de Hedin, s'en alla rejoindre la Reine à Montreuil, pour retourner ensemble à Calais, avec deux ou trois mille hommes que M. de Castelnau commandoit; & M. de Turenne avec sept ou huit mille hommes, prit le chemin de S. Venant, pour y passer la Lys, & ensuite marcher vers Bergues & Dunkerque.

An. 1658. En arrivant auprès de Béthune, il apprit de M. le marquis de Créqui qui en étoit gouverneur, qu'il y avoit deux ou trois régimens de l'ennemi dans Cassel, à cinq heures de S. Venant sur le chemin de Bergues; il lui donna sept ou huit cens chevaux, & quelques mousquetaires commandés, avec lesquels s'avançant, il prit dans Cassel deux régimens d'infanterie Irlandois, qui faisoient deux ou trois cens hommes. M. de Turenne y arriva peu de tems après avec l'avant-garde; & à cause des mauvais chemins, il y séjourna un jour pour attendre son bagage; & s'il eût cru tous ceux du pays, il n'en auroit point mené, non plus que le canon, à cause de la difficulté qu'il trouveroit par les chemins, lesquels avoient été rendus plus mauvais qu'à l'ordinaire, à cause du grand hiver qui avoit duré si long-tems. Au mois de mai, M. de Turenne voyant bien que la diligence étoit fort nécessaire, & apprenant par les prisonniers, que l'armée ennemie n'étoit pas ensemble, il fit suivre toute la nuit le bagage, & faisant raccommoder les chemins, s'avança sur la Colme, & laissant Bergues à main gauche, marcha par des pays fort inondés, auprès d'une petite redoute que les ennemis gardoient, avec trente hommes & un capitaine: on fit un passage sur la riviere; & ayant trouvé quelques pilliers sur lesquels on mit des planches, on y mena quelques chevaux par la bride: ce que voyant, ceux de la redoute, & qu'on s'y avançoit avec cinquante ou soixante mousquetaires, ils se rendirent. C'étoit le seul passage dont on pût se servir, à cause du pays inondé qui est entre Furnes & Bergues. On ne voyoit de-là à Dunkerque

rien que de l'eau, & M. de Turenne s'en retourna avec peine à son quartier qui étoit à une heure de-là; ayant laissé M. de Bellefons, lieutenant-général avec quelque infanterie, afin de reconnoître les chemins de-là à Dunkerque. AN. 1658.

Il n'y avoit aucun homme dans le pays qui dît qu'il y eût un chemin; & M. de Turenne ayant envoyé ce soir-là M. de Varenne le long de la Colme, laissa Bergues à droite, pour voir s'il y auroit moyen de communiquer par-là avec Mardick, où étoit M. de Castelnau. Il lui rapporta qu'à cause des eaux on ne pouvoit point passer: toute la nuit se passa sans qu'il crût qu'il y eût aucune apparence de pouvoir aller vers Dunkerque. Le matin, M. de Bellefons lui manda que les ennemis avoient quitté une autre redoute près de Bergues, & qu'il y avoit une digue, par laquelle il croyoit que l'on pouvoit aller vers les Forts, entre Bergues & Dunkerque. Les ennemis, depuis la prise de Mardick, avoient travaillé sur la digue de Bergues à Dunkerque, à deux grands forts qui étoient à une telle distance, qu'il est certain qu'étant en état de défense, on ne put point assiéger Bergues ni Dunkerque sans les prendre, n'étant chacun qu'à une portée de canon l'un de l'autre, & à la même distance chacun de ces deux villes. On n'avoit point eu d'information juste de leur état; de maniere que cela avoit toujours paru le plus grand obstacle pour le siége de Dunkerque; mais, comme j'ai dit, la résolution étoit prise de faire toutes choses pour répondre avec netteté au traité des Anglois.

M. de Turenne se trouva de grand matin

An. 1658. avec toute l'armée à cette redoute qui avoit été prise le soir auparavant; & faisant accommoder le pont sur la Colme, on s'avança vers ces forts. Les prisonniers de la redoute avoient dit que l'un étoit en état de défense & l'autre hors d'état. Après avoir fait combler beaucoup de fossés, les ennemis voyant que l'armée s'avançoit entre Bergues & Dunkerque, commencerent à abandonner les forts & la digue. M. de Castelnau étant arrivé avec les trois mille hommes qui étoient partis avec le Roi & trois mille Anglois, étant dès le jour auparavant à une portée de canon des ennemis, ils firent sortir deux bataillons de Dunkerque, & environ six ou sept cens chevaux pour défendre le canal & les forts.

L'armée s'approchant avec beaucoup de difficulté entre Bergues & Dunkerque, les ennemis furent pris par derriere, & leurs forts n'étant point en défense, ils se retirerent à Bergues & à Dunkerque; mais la plus grande partie entra dans la derniere place. M. de Turenne ayant marché avec peu de gens sur cette digue, envoya promptement un de ses gens à la nage, pour avertir M. de Castelnau comme il avoit passé. Il s'en vint le trouver aussi-tôt; & comme il falloit à l'instant se résoudre au siége de Bergues ou de Dunkerque, le premier étant fort aisé & l'autre fort difficile; M. de Turenne, croyant que si on perdoit ce moment que l'on ne pourroit jamais y revenir, résolut, malgré toutes les difficultés, d'aller à Dunkerque. On ne put pas y marcher ce jour-là à cause des eaux & des canaux; mais ayant travaillé aux ponts sur la Colme, sur le canal de Honscote à Dunkerque & sur celui de Furnes à la même

ville, on se trouva le lendemain à deux heures après midi auprès des Dunes. AN. 1658.

Toutes les troupes de l'ennemi qui étoient dans le voisinage s'y jetterent; de façon qu'il se trouva dans la place environ deux mille deux cens hommes de pied & sept à huit cens chevaux. M. le marquis de Lede y étoit aussi entré le jour auparavant que l'armée y arrivât. M. le Prince & Dom Juan étoient encore à Bruxelles, persuadés que l'entreprise étoit impossible, puisque nous n'avions ni Bergues, ni Furnes, ni Gravelines, dont la premiere n'étoit distante que d'une heure, l'autre de trois, la derniere de quatre; & la saison empêchant qu'il n'y eût aucune herbe pour faire paître les chevaux. On commença dès ce soir-là à prendre les quartiers; & durant les cinq ou six premiers jours, si quelque officier général des ennemis avec un peu de troupes se fût mis à Furnes ou à Bergues, difficilement eût-on pu faire les communications avant qu'il y fût entré beaucoup de troupes dans la ville; mais l'ennemi ayant cru au commencement que l'on assiégeroit Bergues, & ayant ensuite appris le siége de Dunkerque, envoya seulement deux ou trois régimens sous de méchans officiers, qui, ayant ordre d'entrer dans la ville, demeurerent à Bergues, mandant l'impossibilité d'exécuter ce qu'on leur commandoit. Les Espagnols résolurent alors d'assembler promptement l'armée pour venir au secours.

Les premiers jours on essuya de très-grandes difficultés par l'assiette du camp, à cause des communications, par le manque de bois pour les soldats, & par celui du fourrage pour la cavalerie. Comme on n'avoit que la mer, il

An. 1658. est impossible d'en tirer les assistances nécessaires à cause de la difficulté des débarquemens ; & aussi les Anglois, hors quelques canons & cinq mille hommes d'infanterie qui ont très-bien servi, apporterent fort peu de commodités au siége. Le Roi qui étoit à Calais, dès qu'il sçut que l'on étoit devant Dunkerque, pressa M. le Cardinal, qui y donna les mains ; de maniere qu'ils vinrent dans le vieux fort de Mardick trois jours avant que l'on fût arrivé devant Dunkerque, où l'armée prit ses quartiers. M. de Turenne se logea dans les Dunes auprès de l'étang, & retint une bonne partie des troupes avec lui depuis la mer jusqu'au canal de Furnes, où il posta un régiment d'infanterie. Il mit ensuite quelques régimens Lorrains & un régiment d'infanterie dans le grand fort entre Bergues & Dunkerque avec peu de cavalerie, & un corps de troupes du côté de la mer, par où les ennemis pouvoient venir.

M. de Castelnau demeura au-delà du canal de Bergues avec les troupes qu'il avoit menées avec lui & les Anglois. Il y eut des difficultés extrêmes à faire des ponts de communication. L'ennemi sortoit quelquefois de la ville avec sept ou huit escadrons ; mais comme il n'y avoit point de tranchée ouverte, on n'étoit pas assez près de lui pour pouvoir rien entreprendre.

Ces premiers jours ayant été très-difficiles, il commença à venir au camp quelques barques avec des vivres, & ensuite de l'avoine pour la cavalerie qui étoit du côté des Dunes. Il y vint aussi des outils & quelques palissades avec quoi on travailla à la circonvallation qui ne valut jamais rien, & principalement du côté des

Dunes. On fit aussi une estacade de gros piliers, liés par des chaines que les matelots Anglois venoient accommoder, lesquels ne pouvoient jamais résister aux grandes marées, quand il y avoit beaucoup de vent. Mais toutes les nuits la cavalerie étoit de garde sur le bord de la mer. On mettoit des caissons quand la mer s'en alloit, & on les ôtoit avec les chevaux quand elle revenoit; de sorte qu'il n'y demeuroit jamais d'espace vuide. L'armée qui étoit fort foible au commencement, grossissoit peu à peu par beaucoup de troupes qui vinrent de France. On avoit trouvé à propos de commencer le siége avec peu de troupes, plutôt qu'en les attendant de donner du tems aux ennemis de se rassembler; ce qui assurément auroit rompu le dessein, leur étant aisé de pourvoir à une place comme Dunkerque, & voyant bien que ce n'étoit que par-là seulement que la France maintenoit l'alliance des Anglois; mais l'affaire de Hedin & d'Ostende leur avoit donné de la sécurité. Le Roi fut quelques jours à Mardick, où M. le Cardinal faisoit pourvoir à toutes les munitions de guerre, & avoines pour la cavalerie, & à faire apporter par mer des fascines & des plates-formes. Comme on commença à parler avant que la tranchée fût ouverte, que les ennemis s'assembloient, il conseilla très prudemment au Roi de s'en retourner à Calais, n'y ayant aucun lieu où il pût demeurer sûrement, & ce siége-là étant par la situation du pays d'une telle condition que la retraite étoit comme impossible, s'il arrivoit du malheur à un quartier de l'armée. An. 1658.

Trois ou quatre jours après le départ du Roi, de la Reine & de Monsieur, on ouvrit

la tranchée du côté des Dunes, dont on se ser-
An. 1658. voit comme de place d'armes. La premiere nuit les ennemis firent une sortie avec toute leur cavalerie. On eut beaucoup d'alarmes en plaçant les travailleurs, & les Anglois, qui n'étoient pas fort accoutumés aux siéges, quittoient le travail & couroient aussi-tôt à leurs armes. Comme les premieres nuits ne sont gueres dangereuses, on ne perdit presque personne. On vit le matin toute la cavalerie des ennemis dehors, & la face de la ville étant grande de ce côté-là, les ennemis avoient bien vingt piéces de canon qui voyoient les tranchées; de sorte que jusqu'à onze heures ou midi, la cavalerie ennemie s'avançant à la faveur du canon, paroissoit comme des troupes en campagne, les unes devant les autres; mais dès qu'elle vouloit approcher des tranchées, la cavalerie du Roi la repoussoit avec tant de vigueur, qu'en diverses sorties que les ennemis ont fait, ils n'ont pas eu le moindre avantage; & quoique notre cavalerie perdit beaucoup par le canon & même par la mousqueterie, en approchant de la contrescarpe, on les a toujours poussés jusques sur le bord.

Les suisses releverent les gardes, & le quatrieme jour que Picardie étoit en garde, & que le régiment du Plessis avoit la tête de la tranchée, il faisoit un si grand vent, que l'on ne pouvoit pas voir à cause du sable. Les ennemis sortirent, raserent un peu le bout de la tranchée, & blesserent ou tuerent cent hommes des nôtres. Les Anglois avoient une attaque à la main gauche, & la cinquieme ou sixieme nuit on fut sur les bords des premieres palissades, que les Anglois attaquerent fort vigou-

reusement; mais quoiqu'ils allassent hardiment sur les palissades, ils ne savoient pas s'y loger, & revenoient toujours dans les tranchées avec beaucoup de perte. On l'a aussi essayé trois ou quatre fois du côté des François sans y réussir. Vers le sixieme ou septieme jour de la tranchée ouverte, M. de Turenne eut avis que les ennemis s'assembloient, & que M. le Prince & Dom Juan arrivoient à Furnes avec l'armée. AN. 1658.

On ne pouvoit rien faire de bon du côté des Dunes pour la circonvallation; & quoique l'on en prît quelques-unes avancées, on en voyoit toujours d'autres qui incommodoient; & l'incertitude si un ennemi viendra encore par quelque côté, fait toujours paroître les choses moins dangereuses que quand on le voit en présence. Les assiégés avoient fait diverses sorties avec leur cavalerie; mais ils furent toujours repoussés avec tant de vigueur par la cavalerie de l'armée du Roi, que cela les empêchoit de rien faire de conséquence; mais on y perdit toujours de bons officiers, & principalement par leur canon, dont ils demeurerent long-tems les maîtres. Tous les officiers généraux, qui étoient M. de Schomberg, M. de Crequi, M. de Varenne, M. d'Humieres, M. de Bellefons, M. de Gadagne, se signaloient toujours où ils se rencontroient, & le marquis de Crequi fit très-bien à une ou deux sorties de cavalerie, dans l'une desquelles M. le comte de Guiche, mestre de camp aux gardes, fut blessé comme il y étoit couru volontaire. M. le comte de Soissons eut aussi un cheval tué, & pensa être pris prisonnier tout proche des palissades de la contrescarpe.

Au huit ou neuvieme jour de la tranchée

An. 1658. ouverte, on avoit déja pris quelques palissades avancées sur le glacis de la contrescarpe, & essayé quelques logemens, où on n'avoit pu se maintenir, lorsqu'on vit un corps de cavalerie qui s'avançoit le long des Dunes : on ne savoit pas si c'étoit toute l'armée. M. de Turenne marcha avec peu de gens le long de la mer : dans ce tems-là ils pousserent la garde de l'autre côté des Dunes, qui n'étoit que d'un régiment de cavalerie ; & M. le maréchal d'Hocquincourt s'étant avancé avec les coureurs, reçut un coup de mousquet par quelques soldats avancés à un petit travail, dont il mourut le soir. On ne sçut pas seulement qu'il fût blessé, que par des trompettes qui vinrent, & cette cavalerie se retira auprès de l'abbaye de Dunes, qui est assez proche de Furnes, où étoit l'armée des ennemis, environ à deux heures du camp.

Les Suisses entrerent ce jour-là aux tranchées, & on ne put pas se rendre maître de la contrescarpe. Le lendemain on vit toute l'armée des ennemis qui marchoit dans les Dunes, & cet avantage qu'elles leur donnoient pour s'approcher du quartier général, se faisoit encore bien mieux voir quand l'ennemi étoit proche ; de sorte que M. de Turenne s'avança de sept ou huit cens pas seulement, au-devant de son quartier avec les troupes qui y étoient, laissa toutes les autres dans la circonvallation, & occupa une haute Dune où il craignoit que les ennemis ne vinssent se mettre ; fit promptement planter des pieux sur l'Estrang vis-à-vis de ce lieu ; l'autre estacade lui devenant inutile, à cause qu'il avoit fait avancer ses troupes. On fit aussi quelque petit retranchement sur le haut des Dunes en presence ; mais on peut bien

juger que tous ces travaux-là ne pouvoient être guere bons, étant faits en si peu de tems; & que des piliers plantés à la hâte où la marée revenoit, ne pouvoient gueres bien tenir. AN. 1658.

L'ennemi s'étant avancé à une demie heure de ce lieu, où M. de Turenne s'étoit mis avec l'armée, il fit alte; & on vit bien qu'il falloit loger. Dom Juan d'Autriche avoit la main droite qui regardoit la mer, & M. le prince de Condé avoit la gauche qui alloit sur le canal qui vient de Furnes à Dunkerque. Il y a de cet espace-là environ quinze cens pas de dunes qui sont accessibles, mais inégales, l'Estrang à la main droite, & à la main gauche une prairie de douze ou quinze cens pas, traversée de petits fossés qui vont jusqu'au canal de Furnes. M. le Prince fit facilement la communication de ces petits fossés, & deux ou trois heures devant la nuit, il fit un pont sur le canal avec beaucoup de barques qui lui vinrent de Furnes, & ce pont tenoit à son aile gauche. M. de Turenne allant le long de ce canal, les vit travailler au pont, & le faire en une heure. Il fit retirer toutes les gardes avancées qui étoient de ce côté-là, & voyant l'avantage que l'ennemi auroit de marcher d'un côté & d'un autre du canal vers Dunkerque, il sentit à l'instant qu'il n'y avoit rien à faire que de combattre les ennemis; il envoya ses ordres à tous les quartiers, pour se rendre deux heures devant le jour au sien. Il commanda aux Anglois qui étoient entre Dunkerque & Mardick d'envoyer leur bagage sous le fort, & aux troupes qui étoient en-deçà du canal de Dunkerque à Bergues, de mettre le leur sous un

An. 1658. grand fort que les ennemis avoient commencé l'hiver, & que l'on gardoit.

Comme il y avoit six ou sept canaux entre les quartiers, il étoit bien plus facile à ceux de Dunkerque de faire quelque sortie sur eux quand ils étoient affoiblis ; & ainsi il étoit fort dangereux de laisser une grande circonvallation sans troupes, ceux de la ville pouvant mettre le feu au camp & rompre les ponts de communicaton. Outre cela la tranchée les mettoit en grande peine ; car une sortie des assiégés & un étonnement de troupes qui se croyoient abandonnées, l'armée marchant au-devant de l'ennemi, l'auroit obligé à lever le siége. D'ailleurs, comme on étoit tout proche du chemin couvert de la contrescarpe, & qu'il y avoit déja quelques traverses de glacis prises, les sorties étoient fort à craindre, parce qu'on ne peut plus sortir des tranchées quand la tête est poussée, & la confusion s'y met aisément. L'ennemi ayant toutes les contrescarpes, & le feu de la place, au lieu que les tranchées étoient fort reserrées, & si avancées que la cavalerie ne pouvoit plus agir ; on ne pouvoit pas remédier à cela & continuer son dessein de combattre, qu'en faisant entrer, comme on le fit, une bonne garde de tranchée, qui fut deux bataillons des gardes Françoises, qui eurent ordre d'essayer à se loger sur la contrescarpe comme les jours précédens. Les Anglois entrerent aussi à la main gauche avec une bonne garde, & il y eut huit escadrons de cavalerie commandés pour y être de renfort.

Les troupes marcherent toute la nuit selon l'ordre donné, & les dernieres furent un peu

devant le jour au quartier de M. de Turenne. La nuit se passa de cette façon, les ennemis ayant seulement envoyé donner une alarme ou deux. Il s'y trouva de l'armée du Roi, sans compter ce qui demeura au camp, aux bagages & à la tranchée, huit à neuf mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux. Il y avoit dix bataillons François & six Anglois, & deux bataillons François mêlés dans l'aile droite de la cavalerie, & des mousquetaires François & Anglois dans l'aile gauche avec dix pieces de canon, dont cinq alloient à l'aile droite entre les dunes & la prairie, & les cinq autres le long de l'Estrang, lequel étoit très-large, parce que la mer étoit basse. Il y avoit cinquante quatre escadrons de cavalerie légere, & quatre de gendarmes.

AN. 1658.

La premiere ligne de l'aile droite & de l'aile gauche étoit composée chacune de quatorze escadrons, les secondes lignes de dix chacune, quatre escadrons de gendarmes qui soutenoient l'infanterie, & six escadrons de réserve qui marchoient à une assez grande distance derriere toute l'armée. La premiere ligne d'infanterie étoit de dix bataillons & la seconde de six, qui n'avoient point de commandés devant eux que cinquante mousquetaires des gardes, pour faire un peu éloigner la cavalerie ennemie qui étoit en petites troupes sur les dunes un peu loin de leur armée.

M. de Castelnau commandoit l'aile gauche, & avoit M. de Varennes qui menoit la premiere ligne de la cavalerie; & comme les Lorrains en faisoient une partie, M. de Ligneville commandoit quelques escadrons près de l'infanterie. M. le marquis de Crequi commandoit

les escadrons de la droite de l'aile droite, & M. d'Humieres étoit avec ceux qui étoient proche de l'infanterie. M. de Schomberg commandoit la seconde ligne de l'aile gauche, & M. d'Esquencour la seconde ligne de l'aile droite. M. de Richelieu étoit à la réserve, & M. de Gadagne commandoit la premiere ligne de l'infanterie, & M. de Bellefons la seconde. L'infanterie Angloise de la premiere & seconde ligne étoit commandée par M. le général Lockart, ambassadeur d'Angleterre en France, & par M. Morgan, général major.

An. 1658.

A une heure de jour, on sortit en cet ordre de ce lieu où M. de Turenne s'étoit avancé le jour précédent dans les dunes, & où les troupes l'étoient venu joindre la nuit; & comme les gardes des deux armées se voyoient, dès que l'armée du Roi commença à monter sur la premiere dune, les ennemis furent promptement avertis de sa marche; de maniere que l'on vit revenir en diligence quelques chevaux qui étoient à la pâture, & former les escadrons & bataillons qui étoient dans le camp sans bagage. Leur armée étoit demeurée comme le jour précédent: Dom Juan d'Autriche à la main droite avec le marquis de Caracène & le duc d'York; le duc de Glocestre & Dom Estevan de Gamare; & à la main gauche M. le prince de Condé avec ses officiers généraux, M. de Coligni, M. de Bouteville, M. de Persan, M. de Guitaut & M. le comte de la Suze. M. de Marsin, qui étoit le seul officier général qui y manquoit, étoit avec un petit corps vers le Luxembourg. La cavalerie de l'aile gauche qui étoit fort étendue vers le canal, ne pouvant pas être employée dans cette prairie, à cause

des fossés, M. le Prince la mit sur cinq ou six lignes depuis les dunes jusqu'à ces fossés, où ni les uns ni les autres ne pouvoient marcher que deux ou trois escadrons de front. Il mit deux bataillons dans un lieu un peu couvert, tout devant sa cavalerie ; & après, en remontant les dunes, il commençoit à y en avoir jusqu'à ce qu'ils joignissent l'infanterie de Dom Juan d'Autriche, laquelle alloit jusqu'au bord des dunes qui regardent l'Estrang, & toute sa cavalerie étoit derriere son infanterie, de laquelle il avoit avancé un bataillon Espagnol sur une dune assez haute, qui étoit près de cent pas devant toutes les autres. AN. 1658.

On les vit se ranger en cet ordre-là. Comme l'armée du Roi marchoit à eux, & comme la hauteur des dunes empêchoit de voir tous leurs mouvemens, M. de Turenne croyoit qu'il y avoit beaucoup de cavalerie derriere leur infanterie, & on lui dit après que M. le Prince, qui avoit cinq ou six lignes les unes derriere les autres, en vouloit prendre quelqu'une pour mettre derriere son infanterie, comme en effet ses gardes y étoient, & encore quelques escadrons. Le canon de l'ennemi n'étoit pas encore venu, & il devoit arriver ce soir-là avec leur bagage ; & il pouvoit y avoir dans leur armée neuf à dix mille chevaux & cinq à six mille hommes de pied. M. le Prince courut lui-même avertir Dom Juan que l'armée du Roi marchoit, & il fit mettre ses troupes en ordre avec toute la diligence qu'il se peut.

Les choses étant ainsi disposées des deux côtés, l'armée du Roi marchoit au petit pas, & l'ennemi étant assez empêché à se mettre en

An. 1658 bataille, tous les officiers généraux y étoient occupés, & on voyoit bien qu'il n'en venoit point à leurs gardes avancées, lesquelles se retiroient vers le gros de l'armée sans escarmoucher. On voyoit bien aussi que plus de diligence à marcher apporteroit un grand avantage, ôtant toujours à l'ennemi un tems de se mettre en ordre; mais un corps d'armée qui marche en bataille ne peut aller qu'un certain pas réglé, & souvent il faut un peu attendre les uns les autres pour se pouvoir ranger. On avoit, comme j'ai dit, dans l'armée du Roi cinq pieces de canon à chaque aile, qui marchoient à la tête des premiers escadrons, & étoient à une distance raisonnable de l'ennemi. On tiroit un coup ou deux de chacune, & après on attelloit en diligence pour reprendre la tête des escadrons. On fit quatre ou cinq décharges avant que de joindre les ennemis.

Les Anglois qui étoient à l'aile gauche, trouvant les premiers cette dune qui étoit plus avancée, monterent avec deux bataillons pour l'attaquer, & ils eurent quelque tems les picques croisées avec les Espagnols; mais la grande résolution avec laquelle ils les attaquerent, & quelques commandés d'infanterie du corps Anglois qui vinrent par le flanc, obligerent un régiment Espagnol à se mettre en confusion & à s'enfuir: c'étoit celui de Dom Gaspard Boniface.

La cavalerie de l'ennemi soutint assez bien au commencement son infanterie; mais les régimens de cavalerie de l'aile gauche, ayant promptement secouru les Anglois, & aussi quelques escadrons des nôtres ayant pris le long de l'Estrang, vinrent se mettre entre les

deux lignes de l'ennemi ; ce qui les mit en confusion, étant aussi chargés vigoureusement à la tête, dans le tems que les Anglois étoient montés sur la dune, & que ce régiment Espagnol & celui qui le soutenoit commençoient à reculer. Les Gardes, les Suisses, les régimens de Picardie & de Turenne commençoient à attaquer l'infanterie qui étoit devant eux ; & les quatre escadrons de l'avant-garde marcherent à ce qui avoit la tête du corps de M. le Prince. Son infanterie ne fit qu'une fort méchante décharge, & l'infanterie de l'armée du Roi ne tira presque pas, & ne se mit en nulle confusion pour les rompre. La cavalerie rompit aussi les premiers escadrons de l'ennemi avec peu de résistance ; & poussant trop avant, elle fut ramenée par celle de l'ennemi, où M. le Prince se trouvant, il y eut un tems où les choses furent un peu en balance. Toute la cavalerie de l'ennemi avançant en bon ordre, à cause de ce petit succès ; mais n'y ayant eu que quatre escadrons poussés, la cavalerie se trouvoit derriere en bon ordre, & les Gardes & les Suisses qui avoient trouvé fort peu de résistance, & qui étoient en fort bon ordre (quoique les derniers eussent été chargés par les Gardes à cheval de M. le Prince, dont il en demeura une partie sans qu'ils entrassent dans le bataillon), se tournerent un peu à droite, & reçurent avec un fort grand feu cette cavalerie de M. le Prince qui s'avançoit. Le régiment de Montgommeri infanterie, qui étoit aussi mêlé dans l'aile droite, fit une décharge ; & ces régimens poussés se remirent. M. le Prince y eut son cheval blessé & en prit diligemment un autre. La confusion commençant dé- AN. 1658.

ja dans ses troupes, il eut grand peine à se
An. 1658. sauver. MM. de Bouteville & Coligni y furent pris: M. de Meille pris & blessé, dont il mourut peu de jours après.

Ceci arrivant un peu après que la confusion se fut mise dans l'aile droite des ennemis, toute leur armée se mit en désordre sans se rallier; & hors quelques escadrons qui se débanderent, toute l'armée les suivit un quart d'heure en fort bon ordre. Une partie de leur infanterie se sauva par la main gauche dans le marais; tout le reste fut pris; il y eut bien entre trois & quatre mille prisonniers de l'ennemi, & mille au plus tués ou blessés. De l'armée du Roi, il y eut quelques officiers & cavaliers tués des escadrons de la droite & de la gauche des deux ailes, quelques soldats & officiers de l'infanterie Angloise, & peu du reste de l'infanterie.

Comme on étoit engagé au siége, on ne put pas suivre fort long-tems; néanmoins la cavalerie poussa jusqu'auprès de Furnes, derriere laquelle place les ennemis se retirerent, & s'y arrêterent, sçachant bien que l'armée du Roi s'arrêteroit au siége. Il s'y sauva quantité de prisonniers, que les cavaliers & les officiers laissoient aller pour leur rançon; & on sçut depuis que presque tous les officiers de l'ennemi le furent dans le combat. Dom Juan & le marquis de Caracene, M. le duc d'Yorck & M. le duc de Glocestre son frere, étoient à l'aile droite, qui firent très-bien; mais ils furent obligés de se sauver avec les autres.

M. de Turenne retournant au camp, envoya M. de Pertuis en porter la nouvelle au Roi, qui étoit à Calais, lequel revint le lendemain à Mardick, & le siége se continua. Les

assiégés n'ayant point relâché de leur vigoureuse résistance; trois jours après la bataille, M. le marquis de Créqui se logea avec le régiment de Turenne sur la contrescarpe, où on perdit beaucoup de gens; & depuis cela, M. de Schomberg, M. de Varenne, M. d'Humieres, M. de Bellefons & M. de Gadagne avancerent à leur garde autant qu'il se pouvoit. Comme il y avoit beaucoup de traverses, il n'y avoit point de garde où il ne fallût faire quelque chose de fort vigoureux à découvert. Les Anglois qui étoient à main gauche, quoiqu'ils fissent très-bien leur devoir, ne purent jamais se loger sur la contrescarpe qu'après qu'elle fut abandonnée. M. de Castelnau, qui avoit agi avec beaucoup d'utilité & de vigueur durant tout le siége, fut blessé, allant au fort Leon, dont il mourut. Comme depuis la bataille, on ne craignoit plus d'engager beaucoup d'infanterie devant la ville, on avoit commencé une attaque à ce fort, qui servit plutôt à une diversion qu'à autre chose. On fit aussi abandonner aux ennemis un fort de bois, dans lequel ils avoient du canon, aussi-bien que tout le long d'une digue qui avançoit dans la mer, dequoi ils incommodoient fort la tranchée; mais ils le quitterent bientôt; de maniere que six ou sept jours après la bataille, qui étoit le dix-huitieme de l'ouverture de la tranchée, comme on étoit logé au pied de leur dernier ouvrage, ils demanderent à capituler. On sçut que le marquis de Lede étoit mort le même jour, ayant été blessé cinq ou six jours auparavant.

AN. 1658.

Le Roi étant depuis cinq ou six jours à Mardick, vint le lendemain avec M. le Cardinal au quartier de M. de Turenne, où les ôtages étant

donnés, la capitulation fut signée, & la garni-
An. 1658. son sortit un jour aprés, & fut conduite à S. Omer: il y restoit mille hommes de pied en sept ou huit régimens, & six à sept cens chevaux. La ville fut, selon le traité, remise aux Anglois; & deux jours aprés M. de Turenne marcha à Bergues. Les ennemis étoient demeurés à Furnes, & avoient laissé huit ou neuf cens hommes dans Bergues. Le Roi qui n'avoit bougé de Mardick depuis la prise de Dunkerque, y vint comme l'armée y arrivoit; & la tranchée étant ouverte le lendemain, il vint encore se promener au quartier de M. de Turenne, & il paroissoit bien qu'il avoit fort mauvais visage; & en effet, il eut dès le soir une grande fiévre, & avoua qu'il en avoit quelque ressentiment depuis deux jours, sans l'avoir voulu dire. C'est-là où sa grande maladie commença; & étant porté à Calais, il y fut à l'extrêmité.

La premiere nuit de la tranchée à Bergues, on emporta une redoute que les ennemis avoient proche de leur contrescarpe, & on se logea en un lieu, avec toute la garde de la tranchée, où on ne pouvoit pas aller de jour. Le lendemain, M. de Schomberg commanda la garde; on emporta la contrescarpe & tous les travaux de dehors, & on se logea sur le bord du fossé, lequel on commença à remplir; & il fit mener du canon à découvert près de la porte; desorte que ceux de la ville demandant à capituler, ne furent reçus que prisonniers de guerre. Il y avoit cinq vieux régimens d'infanterie & un régiment de cavalerie dans la place, qui faisoient entre huit & neuf cens hommes. Dès qu'ils eurent demandé à capituler, & qu'ils virent qu'on ne les vouloit recevoir que prisonniers

de guerre, il leur prit un si grand étonnement, que beaucoup se jetterent dans le marais pour se sauver, mais ils furent repris par les soldats, & le reste jettoit les armes, & abandonna tous ses postes le long des murailles; & si M. de Turenne n'y fût arrivé, on alloit piller la ville. On fit enfermer tous ces soldats & officiers, & ils furent envoyés en France par Calais. Le lendemain M. de Turenne sachant que l'ennemi quittoit les environs de Furnes, y envoya M. de Varenne avec deux mille hommes, & suivit quatre ou cinq heures après avec fort peu de gens. Ceux de Furnes ayant tiré quelques coups, voyant qu'ils étoient abandonnés par leur armée, qui étoit à Nieuport, & qu'elle n'y avoit laissé que quatre-vingt hommes, se rendirent à un trompette qu'il leur envoya, après avoir fort menacé les bourgeois qu'ils seroient pillés s'ils se défendoient; & dans l'instant même M. de Turenne entra dans la ville, & renvoya ces quatre-vingt hommes à Nieuport, où étoit Dom Juan d'Autriche. Il y demeura cette nuit-là; parce qu'ils ne se rendirent qu'à une heure de nuit, & s'en retourna le lendemain de grand matin au camp; & comme il avoit tenu M. le marquis de Créqui avec un corps à Rosebrugh, qui est sur le chemin de Bergues à Ypres, il lui ordonna de prendre le chemin de Dixmuyde par le dedans du pays; & lui, il marcha le long de la digue droit à la Fintelle & à la Kenoque, où se sépare le canal qui va à Ypres & à Dixmuyde.

An. 1658.

Les ennemis, qui depuis la prise de Bergues s'étoient retirés entre Nieuport, Dixmuyde & Ypres, vouloient garder ces canaux là; mais la marche si prompte, qui ne leur donnoit aucun tems, les empêchoit d'oser s'arrêter en aucun

lieu, n'ayant pas eu le tems de s'accommoder. Ils commençoient à travailler à une redoute à la Kenoque, & il y avoit quelque cavalerie derriere; & comme c'eſt un pays où on ne va que par des digues, le premier fortifié en un lieu y a grand avantage; mais le peu de tems qu'ils avoient pour diſpoſer leurs affaires, les faiſoit toujours prendre des partis auſquels on voyoit bien que la néceſſité les obligeoit; & ainſi ils étoient toujours embarraſſés dès que l'on s'avançoit, étant aiſé de connoître qu'ils ne s'arrêtoient que dans l'eſpérance qu'ils avoient que l'on n'iroit pas plus avant; & leur bagage étoit toujours quatre ou cinq heures derriere eux. L'armée du Roi ayant donc fait une grande marche de Bergues à la Kenoque, où un tiers de nos troupes paſſa à nage pour prendre des beſtiaux qui étoient au-delà, on marcha le lendemain de grand matin vers Dixmuyde, qui n'en eſt qu'à une bonne heure, & où on ne va auſſi que par des digues.

AN. 1658.

La ville avoit été fort négligée, étant au cœur du pays, & l'on commençoit depuis huit ou dix jours à en raccommoder les contreſcarpes. M. le Prince, qui demeura long-tems à une porte pour voir arriver l'armée du Roi, vit bien qu'il n'étoit pas en état de la défendre; il y laiſſa néanmoins trois ou quatre cens hommes, avec ordre, comme il parut depuis, de ſe rendre en cas que l'on paſſât la riviere, & qu'ils viſſent que l'on formât le ſiége. L'armée de l'ennemi étoit entre cette place & Nieuport; mais ayant mis des gens dans Ypres, ils s'étoient beaucoup affoiblis; & outre cela, ils ne trouvoient pas à propos, à cauſe de l'étonnement de leurs troupes, de faire tête en aucun endroit, quelque ſerré qu'il fût.

L'armée du Roi fit un pont auprès de Dixmuyde; & ayant fait passer quelques troupes pour sommer la ville, M. de Moret arriva en ce tems-là, envoyé par M. le Cardinal à M. de Turenne, pour lui dire que le Roi étoit à l'extrêmité, & qu'il n'entreprît rien avant que de sçavoir l'état de la maladie de Sa Majesté: peut-être que l'on eût songé à passer la riviere, si la ville ne se fût rendue. Les habitans envoyerent demander à capituler; & M. de Turenne permit à la garnison de se retirer à leur armée ou à Nieuport; ce qu'elle fit. M. le Cardinal mandoit à M. de Turenne de lui envoyer quelques compagnies des Gardes & deux ou trois des Suisses; ce qu'il fit: M. le comte de Soissons s'en alla avec ces compagnies de Suisses. On étoit fort en peine de la maladie du Roi; & toute l'armée avoit les sentimens qu'elle devoit, résolue de demeurer dans son devoir si quelque malheur arrivoit. Comme c'est une chose qui regarde le détail de la Cour, beaucoup de personnes qui y étoient, pourront parler de toutes les circonstances, lesquelles M. de Turenne a fort bien sçues. Le Roi a toujours dans cette extrêmité témoigné une grande tendresse à M. le Cardinal, lequel fut un jour ou deux en peine des dispositions de Monsieur, auquel il parla de très-bon sens, & lui dit qu'il savoit qu'il y avoit des gens qui caballoient avec lui sur la maladie du Roi, & que si quelque malheur arrivoit, qu'il ne falloit pas qu'il se mît en peine, ni douter que lui & tout le royaume ne se soumissent. M. le Cardinal contre qui on crie, comme on fait d'ordinaire contre ceux qui gouvernent, trouva beaucoup d'amis en ce tems;

An. 1658.

An. 1658. là. Il y eut quelques femmes à qui la Reine sçut fort mauvais gré des discours qu'elles avoient tenu durant la maladie du Roi, & de leur curiosité de voir comme il se portoit. Le Roi fut deux jours à l'extrêmité, & revint par du vin émétique, parlant dans ses rêveries fort souvent de l'armée. Il commença, après un grand effort de nature, à reprendre vigueur, & il n'y eut d'alarme que ces deux jours; car les réjouissances recommencerent après, & l'on envoïa des couriers par-tout annoncer la convalescence de Sa Majesté.

M. de Turenne ne bougea de l'armée auprès de Dixmuyde, & recevoit tous les jours de M. le Cardinal des lettres sur l'état où étoit le Roi, dont la maladie fit arrêter l'armée neuf ou dix jours, sans rien entreprendre. On fit seulement avancer M. le marquis de Créqui fort proche de Nieuport. L'ennemi croyant que c'étoit le corps de l'armée, quitta son camp qui étoit à une demie heure de Nieuport, derriere un canal où il commençoit à se retrancher, & se sépara. M. le marquis de Caracêne entra à Nieuport avec une bonne partie de l'infanterie; M. le Prince s'en alla à Ostende, & Dom Juan à Bruges. Sans la maladie du Roi, M. de Turenne se seroit mis entre Nieuport & Ostende le même jour que l'ennemi se sépara; & comme on a sçu depuis qu'ils n'avoient ni vivres ni munitions de guerre dans cette place, & qu'on pouvoit couper tous leurs convois, il est certain que l'on eût pris les deux tiers de l'armée d'Espagne, avec un peu de patience.

Le Roi commençant à se mieux porter, M. le Cardinal manda à M. de Turenne qu'il

s'en venoit à Bergues, & le pria de s'y en venir. C'étoit dans le commencement du mois de juillet; & M. le maréchal de la Ferté qui avoit assemblé son corps ordinaire de troupes, qui pouvoit monter en tout à cinq ou six mille hommes, étoit vers Lens; & M. le Cardinal lui avoit promis dès le commencement de la campagne, qu'il prendroit quelque tems pour lui faire faire un siége; de sorte qu'il lui manda de s'en venir à Cassel, & M. le Cardinal s'y trouva avec M. de Turenne. M. le Tellier y étoit aussi; & devant que de partir de Bergues, on étoit convenu qu'il n'y avoit point d'autre place à assiéger que Gravelines; M. de Turenne ayant fait voir à M. le Cardinal, qu'il espéroit couvrir avec l'armée Bergues, Furnes & Dixmuyde, & qu'il pouvoit donner la main à Gravelines, si l'ennemi y alloit; ce qu'on ne pouvoit pas faire au siége d'aucune autre place, où il eût fallu s'éloigner davantage des villes conquises. J'avois oublié de dire que M. de Turenne avoit déja vu une fois M. le Cardinal à Bergues depuis la maladie du Roi, où il lui avoit conté tout ce qui s'y étoit passé. Le Ministre laissa partir le Roi pour aller à Paris avec la Reine. Sa Majesté étoit encore fort foible; mais elle se remit fort promptement; & le Cardinal voulant voir encore commencer quelque chose avant que de s'en aller, allongea son séjour dans le pays jusqu'à la prise de Gravelines. On alla donc à Cassel, où étoit M. le maréchal de la Ferté, qui dit à M. le Cardinal, que pourvu qu'il demeurât dans le voisinage, il entreprendroit ce qu'il voudroit; & ainsi il fit marcher des troupes pour investir Gravelines. An. 1658.

An. 1658. Depuis la bataille de Dunkerque, l'ennemi avoit retiré sa meilleure infanterie de Gravelines; & ayant le cœur du pays à défendre, n'avoit laissé dans cette place que sept à huit cens hommes. M. de Turenne envoya sept ou huit régimens d'infanterie pour le siége, & demeura auprès de Dixmuyde. M. le marquis de Créqui étoit toujours avec un corps détaché près de Nieuport, où M. le duc d'York & M. le marquis de Caracêne furent plus d'un mois, M. le Prince à Ostende, & Dom Juan à Bruges, & M. le prince de Ligne à Ypres. L'armée du Roi ne s'affoiblissoit que par les maladies, quoiqu'il fallût aller tous les jours au fourrage, & que l'on fit beaucoup de courses dans le pays.

M. de Turenne envoya M. de Varenne, lieutenant général, que M. le maréchal de la Ferté lui demanda, comme une personne qui entendoit très-bien les siéges. Le troisieme ou quatrieme jour après la tranchée ouverte, il fut tué d'un coup de canon. Il avoit été toute sa vie avec M. de Turenne; & c'étoit un des meilleurs officiers qu'il y eût en France. M. le comte de Moret fut aussi tué du même coup. Il étoit lieutenant des gendarmes de M. le Cardinal, & devoit avoir le gouvernement de Gravelines. M. de Turenne l'aimoit tendrement; & il n'y avoit point de gentil-homme en France à qui il eût si-tôt ouvert son cœur, lui ayant reconnu en diverses affaires un procédé fort sincere, & accompagné de beaucoup de jugement, sans laquelle qualité toutes les autres, & principalement à la Cour, se rendent inutiles, & à soi, & à ses amis. Il n'est pas croyable combien il en a été touché, comme d'une perte qui ne se répare point.

On ne fit presque point de circonvallation à Gravelines, à cause que l'armée du Roi couvroit le siége. On demeura trois semaines devant la place, & la tranchée avoit été ouverte près de quinze jours avant que les ennemis changeassent de posture. Ils avoient toujours eu un corps sous M. de Marsin, qui regardoit le Luxembourg, lequel ils firent approcher de la Flandre, & leverent trois ou quatre mille hommes de pied vers le Brabant: tout cela se trouva prêt à marcher vers le tems que j'ai dit. Ils avoient au commencement de la campagne un corps de cavalerie qui passoit douze mille chevaux: ils l'estimoient quatorze mille, lequel s'étant raccommodé, & ayant beaucoup de régimens qui n'avoient pas été à la bataille de Dunkerque, leur armée s'assembla vers Bruges; & s'approchant de la Lys pour s'éloigner du côté de Dixmuyde où étoit l'armée du Roi, ils y joignirent M. de Marsin avec une partie de ses nouvelles levées, passerent par Ypres, où étoit le corps de M. le prince de Ligne, & s'avancerent vers Poperingue en corps d'armée, où étoient tous les généraux.

AN. 1658.

M. de Turenne, voyant que le côté de Nieuport & d'Ostende se dégarnissoit de troupes pour composer l'armée, changea de posture, & fit marcher M. le marquis de Créqui avec son corps qui étoit proche de Nieuport, à la Fintelle, pour se tenir à la tête de l'armée de l'ennemi qui étoit à Poperingue, & qui s'avançoit à Rosebrug. Ce corps avoit ordre de renvoyer ses bagages au camp, & étoit destiné pour Dixmuyde, y tenant toujours la main par des dragons & de la cavalerie qui étoit à la Kenoque, de peur que l'ennemi, qui

avoit tout son bagage sous Ypres, ne dérobât
An. 1658. une marche, laissant Bergues à main droite, pour aller secourir Gravelines éloignée seulement de six à sept heure.

M. de Turenne tenoit deux brigades de cavalerie à Mardyck, qui avoient ordre de marcher à Gravelines dès qu'ils auroient langue des ennemis ; & lui avec peu de troupes se tenoient auprès de Dunkerque, d'où il avoit répandu de petits corps séparés jusques par-delà Furnes. On laissoit toujours une garde devant Dixmuyde ; & de l'autre côté, ce qui étoit à Mardyck voyoit le camp de Gravelines. Il y a bien deux lieues de l'un à l'autre, mais c'est le pays qui fait que l'on peut se gouverner de cette façon. L'ennemi ne pouvant le traverser qu'en faisant des ponts, on étoit libre à se seconder sur une grande digue : les bagages qui étoient à côté n'embarrassoient point ; & ces corps à une demie heure, ou une heure les uns des autres, étoient aussitôt secourus par-dessus la digue ; & la connoissance du pays fait voir que l'on ne peut pas se mettre entre deux.

On demeura en cette posture-là jusqu'à la fin du siége de Gravelines, qui dura vingt cinq ou vingt six jours de tranchée ouverte. M. le marquis d'Uxelles y fut tué, qui étoit un homme de mérite, & qui étoit des premiers lieutenans généraux de France. Il y eut bien aussi huit ou neuf cens hommes de tués ou blessés au siége ; & comme c'est une des meilleures places qui se puissent voir, quoiqu'il y eût fort peu de gens dedans, ils ne laisserent pas de faire une résistance qui donna assez de peine.

Les ennemis qui étoient à Rosebrugh ayant sçu que Gravelines capituloit, se retirerent vers Ypres, & de-là le long de la Lys. M. le Cardinal qui avoit demeuré durant tout le siége à Calais, & qui avec un grand soin faisoit fournir toutes choses, quoiqu'il ne parût pas qu'il y eût aucun préparatif au commencement, s'en vint a Dunkerque avant que de s'en retourner trouver le Roi. On est obligé de dire qu'il n'y a personne, ni qui travaille tant, ni qui trouve tant d'expédiens avec une grande netteté d'esprit pour terminer beaucoup d'affaires de différentes sortes. Beaucoup de personnes qui auroient été en sa place s'en seroient retournés avec le Roi après la prise de Dunkerque, où il s'en vint ainsi que j'ai dit, & où M. de Turenne le trouva. AN. 1658.

M. le maréchal de la Ferté, après la prise de Gravelines, laissa ses troupes à deux ou trois lieutenans généraux, & s'en retourna en France, où il avoit des affaires. On renvoya deux ou trois régimens d'infanterie auprès de Hedin, où il demeuroit un corps d'armée de dix mille chevaux & de neuf à dix mille hommes de pied, & un assez bel équipage d'artillerie & de vivres pour la campagne. M. le Cardinal resta un jour entier à Dunkerque, & le Roi qui s'étoit arrêté quelques jours à Compiégne, & qui étoit entiérement remis, le pressoit de l'aller trouver en diligence à Fontainebleau, où il s'en alloit avec la Reine & toute la Cour. M. le Cardinal dit à M. de Turenne de faire les choses qu'il trouveroit être le plus à propos, souhaitant que l'on pût faire ensorte de laisser beaucoup de troupes dans le pays, l'avertissant seulement qu'il avoit eu avis

certain que les ennemis, après la prise de Dun-
An. 1658. kerque, s'attendoient assez à perdre Armen-
tieres.

M. de Turenne étoit toujours d'avis qu'on laissât quelques troupes auprès de Hedin; afin que s'il ne réussissoit à rien de considérable dans le pays, que l'on pût, en fortifiant ce corps-là, faire un blocus à Hedin tout l'hiver; & ce fut la raison pour laquelle on y envoya ces régimens. On destinoit M. le maréchal de Schulemberg pour avoir la direction de cette entreprise. Dans ces pensées, M. le Cardinal partit de Dunkerque pour s'en aller à Paris, & M. de Turenne retourna joindre l'armée qui étoit à quatre heures de Dunkerque. L'ambassadeur d'Angleterre demeura dans cette place avec une grande garnison. Il y eut au plus deux mille soldats Anglois sous M. Morgan qui suivirent l'armée, & M. de Turenne ordonna au corps de M. le maréchal de la Ferté de le suivre à Dixmuyde.

L'embarras de la sortie de Gravelines les retint un jour; mais comme c'est un pays étroit, où l'on ne fait que s'embarrasser d'attendre trop de troupes à un rendez-vous, il passa avec l'armée, & alla loger au-delà de Dixmuyde, où ayant laissé ordre à M. de Schomberg de mettre ensemble sept ou huit régimens qu'il lui laissa pour demeurer sous les places de Dixmuyde, Furnes & Bergues, il marcha avec l'armée à Thielt, qui est à mi-chemin entre Bruges & Gand, avec dessein de marcher sur la Lys & sur l'Escaut; laissant l'ennemi loin derriere lui, qu'il savoit avoir dessein de couvrir Armentieres & Courtrai, afin qu'en donnant jalousie de ces grandes places de Gand & de Bruges,

il le fit séparer, ou prendre une posture qui lui donneroit occasion de faire quelque chose de considérable. L'ennemi, après la prise de Gravelines, s'étoit logé au-delà de la Lys & avoit laissé un grand corps dans Ypres, à sa tête. M. de Turenne, ayant un grand corps de cavalerie à l'avant-garde, arriva à Thielt de bonne heure, commanda que l'armée y logeât, & passa outre, marchant droit à Deynse, où il savoit qu'il y avoit un pont sur la Lys: de-là il vouloit, sans s'arrêter avec cette avant-garde, marcher droit à Oudenarde, quoiqu'il n'eût pas été dans le pays, le sachant très-bien, & par les gens du pays, & par les cartes; mais à l'entrée de la nuit le guide le perdit; de maniere qu'il fut obligé de retourner au quartier, bien marri d'avoir manqué le dessein d'Oudenarde. Il ne laissa pas néanmoins d'envoyer M. de Gastion avec cinq ou six régimens à Deynse sur la Lys, avec ordre d'envoyer des partis vers Oudenarde, persuadé qu'il n'y avoit pas d'apparence de marcher plus outre, sans attendre l'arriere-garde qu'il avoit laissée à huit ou neuf heures de-là.

AN. 1658.

On séjourna deux jours à Thielt; & comme M. de Turenne sçut que ces troupes de l'arriere-garde arrivoient à une heure de-là, il partit de grand matin avec toute l'armée, laissant le bagage à Thielt; & ce corps de M. le maréchal de la Ferté qui faisoit l'arriere-garde, le venant joindre à la pointe du jour avec la réserve de l'armée qui y demeura, il commanda à tout ce corps d'y camper, ayant fait seulement changer le camp, ensorte qu'il pût être plus sûr & plus prêt à déloger, pour le venir joindre au premier ordre; & marchant

An. 1658. lui-même à la pointe du jour avec une partie de l'armée, ſans bagage, il paſſa la riviere de la Lys à Deynſe, où il apprit qu'il étoit arrivé un corps de cinq ou ſix régimens de l'ennemi à Oudenarde. Ayant envoyé beaucoup de partis pour donner jalouſie à l'ennemi de tous les côtés, & laiſſé encore quelques régimens ſous M. de Gaſtion à Deynſe, il marcha le même jour à Gavre, qui eſt un château ſur l'Eſcaut à trois heures de Deynſe, où il arriva encore de fort bonne heure. L'ennemi n'ayant pas eu le tems de s'aſſembler derriere l'Eſcaut, il n'y parut que cinquante chevaux. Il s'y devoit trouver beaucoup de payſans; mais les marches promptes ne donnent loiſir qu'aux raiſonnemens, ſans laiſſer de tems pour apporter les remedes. De quatre ou cinq mille payſans qui avoient ordre de ſe trouver à ce paſſage, il n'y en eut que deux ou trois cens qui s'enfuirent auſſi-tôt, à la réſerve de cinquante qui ſe mirent dans le château qui étoit de l'autre côté de l'eau.

Comme les dragons de l'armée du Roi arriverent ſur le bord de l'eau, & la cavalerie de l'avant-garde, il y eut d'abord près de deux cens chevaux qui paſſerent la riviere à la nage ſous le château, dont ceux de dedans furent ſi effrayés, qu'ils ſe rendirent tous auſſi-tôt. M. de Turenne fit paſſer enſuite quatre régimens de la brigade de Podwitz avec tous les corps des régimens, & on courut juſqu'à quatre lieues de Bruxelles. Quelques régimens de l'ennemi qui paſſoient vers Gand, laiſſerent leur bagage; & cela mit une telle confuſion, que les régimens qui étoient ſous Oudenarde marcherent auſſi vers Bruxelles. C'étoit Dom

Antoine de la Cueva qui les commandoit, qui en eut l'ordre. On fit travailler aussi au pont de bateaux sur l'Escaut ; & M. de Turenne n'étoit pas encore résolu à rien, quand le lendemain de grand matin il sçut par un homme qui étoit envoyé du gouverneur d'Oudenarde pour demander des sauves-gardes, comme la cavalerie en étoit sortie. Il prit aussi-tôt mille chevaux & deux cens dragons & passa l'Escaut, envoya dire au gouverneur par M. de Madaillan, qui servoit d'Aide de camp près de lui, qu'il alloit l'assiéger, & qu'il se décidât à demeurer neutre, & à donner passage à l'armée. Il s'approcha de la ville avec cette cavalerie, & fit saisir par ses dragons quelques maisons tout proche de la porte. Il y eut un tems que l'on crut que le gouverneur se rendroit ; mais voyant le peu de gens qu'il y avoit, il recommença à tirer. M. de Turenne, après avoir demeuré trois ou quatre heures proche de la place, & voyant qu'il y avoit si peu de gens dedans, résolut de s'y en venir avec l'armée, & commanda à un parti de trois cens chevaux sous le lieutenant colonel de Bouillon, d'aller de l'autre côté de l'eau, pour empêcher qu'on y jettât des troupes par Courtrai. Il s'en alla lui-même à l'armée, ayant envoyé querir sept ou huit cens mousquetaires, pour fortifier M. d'Humieres qui n'avoit que ces deux cens dragons. Comme il étoit à une heure de-là, ceux de la ville ne voyant que fort peu de gens près de leurs portes, firent une sortie sur les dragons, & en tuerent quelques-uns, mirent le feu aux maisons & les en chasserent. M. de Turenne pensa en chemin qu'il y avoit quelque danger de laisser ce corps

AN. 1658.

AN. 1658. là si proche de la ville, & que les ennemis auroient le tems de faire passer un corps par Tournai ; c'est pourquoi il renvoya S. Martin, maréchal des logis de la cavalerie, dire à M. d'Humieres qu'il se retirât à moitié chemin de la ville à l'armée ; ce qu'il fit à l'entrée de la nuit ; & le lendemain de grand matin, ayant travaillé à défaire le pont toute la nuit, l'armée marcha tout le long de l'eau, en remontant droit à la ville, & faisant tirer le pont après soi.

Ce lieutenant colonel de Bouillon battit à la pointe du jour deux régimens qui vouloient entrer dans la ville. La cavalerie de l'un des deux fut toute prise ; mais les dragons y entrerent qui n'étoient pas plus de cent. L'armée arriva de bonne heure devant la ville du côté de Courtrai, & le corps qui avoit été le jour auparavant de l'autre côté, eut ordre de s'avancer à son même poste ; & M. de Turenne ayant passé l'eau en bateau, le pont n'étant pas fait, alla visiter les postes ; & étant descendu le long de la côte, il y vit un lieu où il pouvoit venir des gens tout à couvert de Courtrai : il y fit venir les dragons du Roi. Comme il visitoit ces lieux-là avec trente ou quarante chevaux, s'étant un peu éloigné du lieu où il avoit laissé les dragons, trois régimens de cavalerie, sous M. de Chamilli, que M. le Prince avoit commandés pour entrer dans la ville, arriverent en plein jour au lieu où on ne faisoit que de mettre les dragons. M. de Péguilain, qui les commandoit, s'y étant rencontré, ils tinrent ferme dans une rue ; ce qui arrêta tout court cette cavalerie, laquelle prit aussi-tôt l'épouvante. Il n'y en entra pas un dans la ville, &

M.

M. de Chamilli fut pris avec la moitié de ses gens. C'étoit le régiment de Condé & deux autres régimens, lesquels ayant voulu venir de l'autre côté de l'eau, le gouverneur de la place les avoit envoyé avertir qu'il n'y avoit personne du côté qu'ils aborderent, comme en effet les troupes ne faisoient que d'y arriver un quart d'heure auparavant. On sçut par les prisonniers comme les ennemis s'étoient fort séparés ; & ainsi on vit bien que sans lignes, ni presque de communication sur l'Escaut, que par un petit pont que l'on fit la nuit, que l'on pourroit aisément prendre la place. AN. 1658.

M. de Turenne avoit mandé le jour auparavant à tous le corps qui étoit demeuré à Thielt avec le bagage, de marcher droit à Oudenarde ; de façon qu'il y arriva le soir même ; & ayant ouvert la tranchée la nuit en trois endroits différens, & approché en deux heures d'une demi-lune que l'on alloit prendre, ceux de la ville demanderent à capituler. On les reçut comme les bourgeois le demandoient ; mais trois régimens qui étoient entrés dans Courtrai le jour qu'on s'étoit approché de la ville, de l'autre côté de l'eau, ne furent point reçus à autre composition que prisonniers de guerre.

Oudenarde étoit une ville où il y avoit un très-grand peuple ; mais où il manquoit de tout pour sa défense : aussi est-elle si fort au milieu du pays, qu'elle n'étoit pas estimée comme une ville de guerre. Comme c'étoit une conquête fort avancée, la conservation en paroissoit assez difficile durant l'hiver, & M. de Turenne fut en doute un peu de tems s'il s'avanceroit vers Bruxelles avec l'armée,

An. 1658. ou s'il retourneroit sur la Lys, où il savoit bien que Menin étoit une place à pouvoir accommoder, & dont la situation donnoit beaucoup de facilité pour la communication de Dixmuyde à Oudenarde. Aussi il ne sçavoit si en marchant promptement sur la Lys, il ne trouveroit pas occasion d'entreprendre sur Courtrai. Ce qui l'empêcha d'avancer vers Bruxelles, qu'il eût espéré pouvoir prendre, c'est que, n'ayant qu'un équipage de campagne, & pour deux ou trois jours de vivres, il ne pouvoit faire un siége; de maniere que la moindre résistance qu'il eût trouvé, étant obligé d'épuiser tout ce qu'il y avoit de vivres dans Oudenarde, & la ville n'étant point fortifiée, il eût fallu se retirer en arriere & quitter le pays au-devant d'Oudenarde, & Oudenarde même: au lieu que se mettant en arriere, il vivoit par ce qui lui venoit de la mer, & prenoit des mesures plus sûres pendant six semaines ou deux mois pour la conservation d'Oudenarde. Il y laissa seulement deux régimens de cavalerie & quatre cens hommes de pied sous M. de Rochepaire, & marcha le lendemain que la ville fut rendue, en remontant l'Escaut qu'il laissoit à gauche; il fit suivre des bateaux, comme s'il eût voulu faire un pont pour assiéger Tournai, ou pour entrer dans le Brabant. Il avoit toujours laissé M. de Gassion avec douze ou quinze cens hommes pour garder le pont de Deynse sur la Lys; il lui envoya ordre de le venir joindre au camp à une heure & demie d'Oudenarde, d'où il vouloit partir à minuit, espérant que par une marche prompte & qui ne seroit pas vue, il trouveroit quelque chose d'important à faire sur la Lys.

On n'eut nouvelle que quatre heures devant le jour que M. de Gassion arrivoit ; & comme on ne vouloit pas marcher sans savoir où il étoit, pour ne le pas laisser trop en arriere, on partit seulement deux heures devant le jour, en prenant assez long-tems le chemin de Tournai où étoit M. le Prince. Dom Juan & une partie des troupes étant marché vers Bruxelles, on fut environ à midi auprès de Menin. C'étoit au commencement de septembre ; M. de Turenne ayant envoyé trente chevaux de sa garde pour sçavoir si les ennemis étoient à Menin, ils lui amenerent deux prisonniers qui lui dirent que M. le prince de Ligne étoit à une heure & demie de-là avec deux mille hommes de pied & quinze ou seize cens chevaux du même côté de la riviere. Il commanda les régimens de cavalerie qui étoient à l'avant-garde, pour les engager. C'étoit celui du comte de Roye & de Melun ; & comme il y avoit beaucoup d'officiers qui venoient au logement, ils pousserent aussi avec les premieres troupes commandées. On les suivit au grand galop avec la cavalerie qui ne marchoit pas ce jour-là en trop bon ordre. M. le Prince de Ligne avoit toujours été avec ce corps dans Ypres ; & comme l'ennemi crut que l'armée du Roi vouloit aller vers Bruxelles, ce Prince devoit entrer dans Tournai, quand M. le Prince en partiroit pour joindre Dom Juan vers Bruxelles, il étoit en alte dès le matin en campagne, pour se gouverner suivant ce qu'il apprendroit par Tournai, ou par des partis qu'il avoit envoyés vers l'armée du Roi, qui retournerent sans aucune langue, hors une seule qui arrivoit dans le tems qu'on commençoit à pousser. Si on

AN. 1658.

avoit attendu que quelques troupes fussent ensemble pour charger, il est sûr que les ennemis auroient eu le tems de se retirer; mais M. de Turenne ayant commandé aux premiers de s'engager sans attendre ni dragons ni infanterie, il leur ôta tout moyen de songer à autre chose qu'à faire tête comme ils se trouvoient disposés le long du chemin; tout ce pays-là étoit fait de façon que l'on ne peut y aller que deux ou trois de front. Les premiers qui aborderent furent des officiers qui avoient poussé à la tête, dont quelques-uns furent tués. Les régimens de l'ennemi de Droot & de Louvigny ayant monté à cheval, repousserent au commencement les premieres troupes de la garde. Le comte de Roye se trouva à la tête de son régiment qui fit fort bien, & chargea le régiment de Louvigny, dont le Mestre de camp fût très-dangereusement blessé & fait prisonnier. Le comte de Roye y reçut deux coups de pistolet aux deux jambes, & rompit les premiers escadrons de l'ennemi: les régimens de la Reine, Rennel & Créqui suivoient, à la tête desquels M. d'Humieres & M de Gadagne se mirent, & le régiment de dragons de la Ferté. Les ennemis voyant que les troupes se secondoient les unes les autres de si près, commencerent à se mettre en confusion. Leur infanterie qui étoit dans des camps fermés, ne fit qu'une méchante décharge, & commença à jetter les armes. On les suivit jusqu'à un pont sur la Lys, qui est à un château que les ennemis tenoient nommé Commines. Ils avoient quelque bagage & des chariots de vivres qui leur étoient venus de Lille, qui aiderent encore à les mettre en confusion. Ainsi on prit

An. 1658.

presque toute leur infanterie, leurs armes & leurs drapeaux; & pour la cavalerie, il ne s'en sauva que trois ou quatre cens chevaux à Ypres avec le prince de Ligne, & quelque cent ou cent cinquante se retirerent à Lille de mille ou douze cens chevaux qu'ils étoient, & de douze ou treize cens hommes de pied, dont presque tous les officiers furent pris, mais beaucoup de soldats dans les haies sans armes. Comme chacun est d'ordinaire bien aise de parler, quoique ce soit au désavantage de son parti, il y eut divers prisonniers qui dirent que la ville d'Ypres étoit dégarnie. M. de Turenne voulut au commencement faire avancer du canon pour prendre le château de Commines, mais il changea après de pensée, M. d'Humieres lui ayant dit que l'on pouvoit faire quelque chose à Ypres. Ainsi l'on y marcha de peur que dès la même nuit il n'y entrât des gens d'Armentieres, ou de la garnison ordinaire qui étoit renforcée par les troupes de S. Omer & Aire, arrivées depuis deux jours, ou par celles de M. le Prince à Tournai qui n'en est qu'à cinq heures. D'ailleurs, un Sécretaire de M. le prince de Ligne ayant été pris, on trouva sur lui diverses lettres de M. le Prince, écrites de Tournai le jour auparavant, & la nuit avant le combat, par lesquelles il mandoit la marche de M. de Turenne en remontant l'Escaut; mais quoique beaucoup de gens aient dit qu'il l'avoit averti de repasser la Lys, & de se mettre en lieu pour pouvoir entrer dans Ypres, cela ne paroissoit pas par ces lettres. En effet, dans des guerres de campagne, il est impossible de pouvoir prescrire justement à un corps séparé comme il doit se gouverner dans chaque ac- AN. 1658.

AN. 1658. tion, parce que tous les différens mouvemens de l'ennemi, & les diverſes connoiſſances que que l'on en a, doivent faire changer de conſeil, & on ne peut donner à un homme qui commande que certaines regles générales, le reſte dépendant de ſa conduite & de la fortune. Ainſi M. le Prince, à ce que je crois, n'avoit rien preſcrit déterminément à M. le prince de Ligne, qui avoit envoyé divers partis pour prendre langue de l'armée du Roi; mais ceux de Menin fermerent la porte à un de ces partis, de peur qu'il ne pillât la ville, & un autre n'ayant pris aucune langue, n'arriva dans le camp des ennemis qu'un moment avant que nos premieres troupes commencerent à les charger. Ce fut la grande diligence avec laquelle on marcha aux ennemis, qui les empêcha d'avoir nouvelles par leurs partis.

Afin donc d'empêcher qu'il ne ſe jettât perſonne dans Ypres, M. de Turenne envoya promptement dire à la brigade de M. de Podwitz qui étoit composée de huit ou dix eſcadrons, & qui n'étoit pas ce jour-là à l'avant-garde, de faire rafraîchir leurs chevaux une heure ou deux, pendant lequel tems il s'en alla à Menin pour demander le paſſage pour les troupes; & comme c'étoit une place à demi raſée, les bourgeois n'en firent aucune difficulté. Il y a un pont ſur la Lys, où ayant fait raccommoder quelque peu de choſe, M. de Podwitz paſſa avec douze ou quinze cens chevaux le jour même du combat, & fut preſqu'à l'entrée de la nuit, ou au moins avant qu'elle fût finie, devant Ypres ſur le chemin qui venoit d'Armentieres. En y arrivant, il vit un régiment de deux ou trois cens dragons qui

venoit d'Armentieres pour y entrer, & leur fit couper en diligence le chemin; de sorte qu'il n'y entra que sept ou huit hommes; le reste fut pris ou se retira à Armentierres. M. de Turenne avoit aussi envoyé M. de S. Lieu dès le soir avec une brigade de cavalerie pour se mettre sur le chemin de Gand à Ypres; mais ils ne rencontrerent personne. An. 1658.

L'armée campa cette nuit-là auprès de Menin, qui est à quatre heures d'Ypres. M. de Turenne commanda que l'on se tînt prêt sans marcher, en attendant qu'un corps qu'il avoit laissé pour faire tête à Tournai, & pour couvrir les bagages de l'armée, l'eût joint, ou au moins qu'il sçût qu'il étoit en marche. Le matin on entendit grand bruit au camp, comme d'un magasin qui avoit sauté, & on apprit par des gens qui étoient sur un clocher, que c'étoit à Ypres; cela fit encore hâter la résolution d'y aller. M. de Turenne laissa dans Menin mille hommes de pied & cinq cens chevaux, envoya ordre à M. de Gassion (qui avec huit cens hommes de pied & cinq cens chevaux, étoit parti de Deynse, & avoit rejoint le corps qui étoit auprès de Tournai) d'aller à Oudenarde, ce qui y étoit resté de troupes étant trop foible. Il marcha lui-même droit à Ypres, commandant que tout, excepté ce qui étoit demeuré à Menin, & ce qu'il avoit envoyé à Oudenarde, marchât avec le bagage. L'armée ne put arriver que fort tard devant Ypres. Douze ou quinze cens hommes étoient aussi demeurés sous M. de Schomberg, pour garder les places de Bergues, Furnes & Dixmuyde, à qui ordre fut envoyé de venir à Ypres, & de s'approcher de l'armée, mettant ces places en

An. 1658. sûreté. M. de Turenne étoit fort foible arrivant devant Ypres ; & il vouloit conserver Oudenarde, qui n'étoit point en état de défense, & Menin, qui étoit le seul passage qu'il eût sur la Lys. Comme M. le Cardinal étoit parti de Dunkerque, il avoit trouvé à propos, & M. de Turenne en étoit d'avis, de laisser quelques régimens d'infanterie à M. le maréchal de Schulemberg, pour voir si on pourroit faire un blocus à Hedin. On savoit bien que l'on pouvoit faire état d'avoir encore deux ou trois mille hommes d'infanterie de ce côté-là ; & l'ennemi étoit en si mauvais état par la bataille des dunes, par le combat du prince de Ligne, & par tant de régimens défaits ; & tant de partis battus, que l'on pouvoit hasarder d'attaquer une grande place avec peu de gens. Il n'y avoit pas d'outils pour se retrancher ; & M. de Turenne avoit commandé à quelques régimens de cavalerie d'en chercher, en marchant par les maisons abandonnées des paysans.

Le soir que l'armée arriva devant Ypres, on ne trouva point du tout de fourrage ; mais le matin, M. de Turenne fit le tour de la ville, & toutes les troupes arriverent. On rompit quelques avenues le mieux que l'on put ; & quoique l'on apprît qu'il y avoit six ou sept cens chevaux dans la ville avec le prince de Ligne, on se flatta un peu sur le nombre d'infanterie, que l'on crut n'être que de trois ou quatre cens hommes, mais que l'on vit de mille ou douze cens, dont, à la vérité, il y avoit beaucoup de milice, & ainsi on s'engagea à s'y attacher. M. Talon, Intendant de l'armée, fut envoyé à Dunkerque & Gravelines, pour faire venir des outils & des munitions de guerre &

du canon, n'y ayant rien de tout cela en la quantité qu'il faut pour un siége dans une armée de campagne. M. de Turenne n'avoit pas dessein de s'attacher à Ypres, comme pour y borner toute la campagne, & d'abandonner Menin & Oudenarde : il savoit bien que la foiblesse de l'ennemi arrivée par tant de pertes, l'avoit mis en état de n'être plus craint, comme l'est une armée qui peut entreprendre, quand celle qui lui est opposée est engagée à un siége. Le commencement du siége d'Ypres étoit comme une espece de blocus, tant parce que les outils & munitions manquoient, que parce qu'il étoit résolu d'en partir avec une partie de l'armée, si l'ennemi entreprenoit quelque chose. Pour être plus assuré de Menin, qui étoit le seul passage pour aller à Oudenarde, dès que M. de Schomberg fut arrivé avec douze ou quinze cens hommes qu'il avoit auprès de Dixmuyde, il l'envoya avec deux régimens de cavalerie & deux d'infanterie, pour renforcer la garnison de Menin, qui étoit une place qui ne pouvoit être maintenue que par beaucoup d'hommes : il y avoit toujours eu mille ou douze cens chevaux détachés qui avoient été à S. Venant. Ils reçurent les ordres de M. le maréchal de Schulemberg, gouverneur d'Arras, que M. de Turenne pria de s'avancer sur la Lys pendant qu'il feroit le siége d'Ypres. Ce maréchal marcha avec cette cavalerie & quelques régimens demeurés auprès de Hedin, & tirant près de deux mille hommes de pied de sa garnison d'Arras, il vint camper à deux heures d'Ypres, & le lendemain marcha à Menin. M. de Turenne laissa aussi sous ses ordres les troupequi y étoient, en ayant seulement retiré AN. 1658.

M. de Schomberg avec deux régimens d'infanterie, en ayant fort peu pour le siége.

AN. 1658.

Deux jours après, il vint quelques outils du côté de Calais; & M. le maréchal de Schulemberg en mena aussi deux ou trois mille. Après avoir fait quelques fossés devant les avenues les plus aisées, on commença le siége, ouvrant la tranchée à la faveur d'une grande hauteur qui est à cinq cens pas de la place, & derriere laquelle on peut mettre beaucoup de troupes à couvert. On ouvrit deux tranchées, dont les gardes eurent la tête d'une, & les troupes de M. le maréchal de la Ferté, qui étoient sous deux ou trois Lieutenans-généraux, eurent la tête de l'autre. J'oubliois à dire que la cavalerie de la ville avoit fait le soir auparavant une sortie, où M. de Charost fut fort blessé, & quelques officiers; mais la sortie n'eut point d'effet, les assiégés ayant été repoussés jusques sur les palissades de la contrescarpe. Toutes les personnes de condition y coururent, & y firent très-bien. Le second jour de la tranchée on s'approcha fort de la contrescarpe; & le troisieme, croyant qu'il falloit diligenter, de peur que les ennemis n'eussent le loisir de se reconnoître, & de faire quelque entreprise ou pour le secours de la place, n'y ayant point de circonvallation, ou par quelque diversion, M. de Turenne résolut de faire emporter la contrescarpe, & renforça les deux attaques de cinq cens Anglois, dont il y avoit environ quinze cens dans le camp. A l'entrée de la nuit, les ayant mis derriere cette hauteur entre les deux attaques, ils marcherent en même-tems que les François, & aborderent la contrescarpe par un front de trois cens pas, avec beau-

coup de grenades. Les ennemis ne firent pas beaucoup de résistance, ayant mis une partie de leurs forces dans les demi-lunes, dans l'une desquelles étoit M. le prince de Ligne avec beaucoup d'officiers. Les François & les Anglois ne se contentant pas d'être maîtres de la contrescarpe, attaquerent les demi-lunes, & en prirent trois : quelques officiers de l'ennemi ayant été pris prisonniers, M. le prince de Ligne se sauva avec peine dans la ville, sur une planche qui traversoit le fossé plein d'eau. Il y eut un capitaine Anglois, qui les suivant dans la ville, croyant l'être des siens ou des François, fut pris, y étant entré assez avant. Au point du jour, toutes les contrescarpes du front des attaques & trois demi-lunes étant prises, on s'y trouva logé, quoiqu'avec peu de communication pour y aller. M. de Schomberg, M. de Gadagne & M. d'Humieres servirent à l'attaque des gardes, qui agirent toutes les nuits avec beaucoup de vigueur ; & M. de Bellefons, M. du Coudrai-Montpensier & M. du Brezis servoient à l'attaque de Piémont, qui firent aussi très-bien leur devoir. An. 1658.

La quatrieme nuit se passa à faire les communications pour aller aux contrescarpes & aux demi-lunes, & à descendre au fossé de la place. La cinquieme, la cavalerie ayant porté beaucoup de fascines, & le fossé de la ville commençant à se remplir à l'attaque des gardes, ceux de la ville demanderent à capituler ; & M. le colonel Droot fut envoyé à M. de Turenne avec quelques-uns des principaux bourgeois. Il accorda une capitulation fort honorable à M. le prince de Ligne, qui sortit le len-

An. 1658. demain avec deux pieces de canon, six ou sept cens chevaux, & onze ou douze cens hommes de pied, qui furent conduits à Courtrai. Comme le siége alla fort vîte, on y perdit mille hommes, qui furent tués ou blessés avec beaucoup d'officiers. Le siége ne dura que cinq jours; & durant les sept ou huit que l'on avoit demeuré devant la place avant que d'ouvrir les tranchées, les ennemis ne croyant pas que l'on se résoudroit à l'attaquer, n'avoient pris aucunes mesures pour la secourir, ni même pour être en état de se trouver en bonne posture quand elle seroit prise; de sorte que M. le prince de Ligne & Dom Juan d'Autriche se trouverent à Tournai aussi empêchés après le siége d'Ypres que devant, voyant bien que la saison n'obligeroit pas si-tôt l'armée du Roi de sortir de la Flandre. M. de Turenne, pour ne pas perdre de tems, envoya dès le jour de la capitulation deux mille hommes, pour attaquer le château de Commines sur la Lys, qui est fort bon, & un passage considérable; & le lendemain que la garnison fut sortie d'Ypres, il marcha avec toute l'armée, en s'avançant sur la Lys pour favoriser le siége. C'étoit le colonel des gardes Ecossoises, nommé Rutherfort, qui commandoit, & qui en trois jours obligea ceux du château à se rendre, dont il sortit quatre-vingt hommes.

M. de Turenne y ayant laissé garnison, passa le lendemain la Lys avec l'armée, dont la cavalerie étoit fort fatiguée, ayant beaucoup manqué de fourrage devant Ypres. Il s'arrêta entre la Lys & l'Escaut, dans un lieu nommé Turcoin, où il demeura cinq ou six jours, y ayant

trouvé beaucoup de grain. Il donna durant ce tems des ordres pour la fortification de Menin & d'Oudenarde. C'étoit à la fin du mois de septembre ; & quoique la saison fût fort avancée il falloit mettre Oudenarde, où il n'y avoit rien de commencé, en état de défense, étant, comme chacun sçait, à quatre heures de Gand, & à sept de Bruxelles ; les maisons de deux ou trois fauxbourgs venans sur le bord des fossés, & y ayant une montagne du côté de Bruxelles qui commande à une demie portée de mousquet tout un côté de la ville, personne ne sauroit demeurer hors des murailles ni de l'autre côté du fossé qui est plein d'eau. AN. 1658.

M. le maréchal de Schulemberg ayant demeuré à Menin jusqu'à cinq ou six jours après la prise d'Ypres, s'en retourna à Arras, à cause de l'incommodité de ses gouttes, laissant toutes les troupes qu'il avoit emmenées, même celles de sa garnison, à Menin. M. de Turenne, après avoir demeuré quelques jours à Turcoin, & laissé seulement mille ou douze cens hommes dans Ypres, sans désarmer aucuns habitans, se fiant sur l'armée qui restoit toujours opposée à celle de l'ennemi, marcha sur l'Escaut à un lieu nommé Epiere, entre Oudenarde & Tournai ; & ayant fait remonter des bateaux d'Oudenarde, il y fit deux ponts, se voulant appliquer principalement à la fortification d'Oudenarde, & à le pourvoir de munitions de guerre, dont il manquoit beaucoup. Pour cet effet, il en fit venir de France par Dunkerque à Ypres ; M. le Cardinal, à qui il avoit mandé toutes choses, étant bien aise des bons succès, donnoit les ordres nécessaires pour cela.

AN. 1658. La marche de l'armée du Roi sur l'Escaut remit les ennemis dans leur premiere confusion. M. le Prince demeura à Tournai ; Dom Juan d'Autriche & le marquis de Caracêne s'en allerent avec quelque partie des troupes à Bruxelles & à Tenremonde, qui est un lieu sur l'Escaut entre Anvers & Gand, pour lequel les ennemis craignoient extrêmement. Ils mirent quelques troupes sur la riviere du Tenre pour couvrir Bruxelles, en attendant (faute de savoir ni de pouvoir rien faire de mieux) que les mauvais tems obligeassent l'armée du Roi de se retirer. Le lieu où elle étoit campée étoit fort plein de fourrage, tant en deçà qu'au delà de l'eau ; & le pain de munition qui venoit par Ypres, remontoit sur l'Escaut par Oudenarde. Ce fut seulement dès-lors que l'on commença à travailler de bonne façon aux fortifications d'Oudenarde. M. de Rochepaire, que M. de Turenne avoit laissé pour y commander, étoit un homme très intelligent ; de maniere qu'il trouva beaucoup de paysans ; & le chevalier de Clerville, fort entendu aux fortifications, y étant envoyé, on commença de grands travaux, qui, dans l'opinion d'un chacun, ne pouvoient pas être en état avant que l'armée se retirât ; mais les ouvrages avançoient au-delà de toute attente : il y avoit plus de mille paysans qui travailloient tous les jours, outre les soldats, & l'armée étoit à quatre ou cinq lieues d'eux, pour couvrir les travaux. C'étoit une distance assez grande pour ne pas ruiner les environs, & par là incommoder la garnison durant l'hiver. L'armée demeura près de quatre semaines dans ce camp sur le bord de l'Escaut ;

& comme elle étoit à trois heures de Tournai, où étoit M. le Prince avec peu d'infanterie, mais deux ou trois mille chevaux, & à quatre de Courtrai, où il y avoit un grand corps de cavalerie, il se passoit tous les jours de petites actions, & aux fourrages, & aux partis qui se rencontroient, dans lesquels l'armée du Roi avoit toujours de l'avantage. AN. 1658.

Dans le commencement de novembre, Dom Juan d'Autriche ayant eu avis que l'armée du Roi vouloit décamper d'Epiere, où elle avoit demeuré quatre semaines, s'en vint à Courtrai avec le marquis de Caracène & quelque cavalerie qu'il avoit amenée d'auprès de Gand, croyant par-là hâter d'avantage par son approche la retraite de l'armée. M. de Turenne avoit résolu de demeurer tout le tems qui se pourroit dans ce camp, & après de passer au-delà de l'Escaut, du côté de Bruxelles, quoique la saison étoit si avancée que cela parût fort difficile. Ce qui l'obligeoit ainsi à alonger le plus qu'il pourroit la campagne, c'est qu'il avoit reçu des lettres de M. le Cardinal, qui lui mandoit que le Roi & la Reine partoient de Paris pour aller à Lyon, ayant vu les affaires de Flandre si bien établies, & y ayant quelque tems qu'il avoit promis à madame de Savoye que le Roi feroit ce voyage, pour voir madame la princesse Marguerite, du mariage de laquelle avec Sa Majesté on lui avoit donné espérance depuis quelque tems. M. de Turenne voulant donc continuer le plus qu'il pourroit la campagne, quoique dans une très-mauvaise saison & fort avancée, il passa l'Escaut, & apprit le soir avant que de passer le pont, que Dom

Juan étoit arrivé à Courtrai ; ce qui ne lui
AN. 1658. fit pas changer de résolution ; au contraire, lui en donna plus d'envie, afin de le faire retourner à Bruxelles. Dès la pointe du jour, l'armée commença à passer le pont. Il avoit commandé à l'entrée de la nuit M. de Podwitz avec deux mille chevaux & quelques dragons, pour aller passer la riviere de Tenre, qui est à quatre heures de l'Escaut, & à pareille distance de Bruxelles. Les ennemis avoient deux ou trois régimens derriere, plutôt pour avertir du passage que pour le défendre. M. de Podwitz prit une partie d'un régiment d'infanterie qui vouloit se retirer, & se logea dans Gramont, que les Espagnols abandonnerent. M. de Turenne, après avoir passé l'Escaut, ne s'éloigna pas de la riviere avec l'infanterie & le bagage de l'armée, avec lequel il laissa aussi quelque cavalerie pour observer Tournai, où étoit toujours M. le Prince. Il s'en alla avec une partie de la cavalerie vers Ninove, & envoya M. de Lislebonne avec deux mille chevaux & deux cens hommes de pied, pour voir si on pourroit obliger ceux d'Alost d'ouvrir ses portes. Deux cens fantassins que les ennemis avoient mis dans la place ayant empêché les bourgeois de se rendre, M. de Turenne manda à M. de Lislebonne de le venir joindre à Ninove, ne voulant point dans cette saison entreprendre, avec quelque danger de n'y pas réussir, des choses qu'il croyoit inutiles, n'ayant pas intention de conserver cette place. Le mois de novembre étant déja avancé, on ne songea plus à rien entreprendre, parce qu'il falloit se restreindre à ce que l'on avoit pris, de peur de tomber dans

l'inconvénient que l'hiver eût produit, qui étoit que le corps de l'armée sortant du pays, où il étoit impossible qu'elle hivernât toute entiere, si on eût voulu conserver des postes où il ne falloit pas un siége pour les reprendre, ne pouvant plus être secourus par l'armée, on les eût perdu sans doute avec les gens qu'on y auroit mis, & en même-tems sa réputation, pour avoir si mal pris ses mesures. Ainsi, quoique l'ennemi crût que l'on songeât à garder Ninove & Gramont, M. de Turenne n'a jamais eu cette pensée. Il vouloit seulement y laisser des troupes pendant que l'armée seroit en des lieux où elle pourroit les soutenir, jugeant aussi fort nécessaire de faire ruiner autant qu'il pourroit ces lieux, afin que l'ennemi n'y pût tenir des troupes durant l'hiver, ou que s'il le faisoit, ce fût en petit nombre & avec incommodité: d'ailleurs ce corps de trois ou quatre mille chevaux étant hors de l'armée, cela donnoit plus de commodité pour les fourrages, resserroit Dom Juan & le marquis de Caracêne dans Bruxelles avec un corps de troupes, où ils ne se tenoient pas en grande sûreté; réduisoit leur armée dans leur propre pays à souhaiter autant le quartier d'hiver que celle du Roi, & les rendoit ainsi incapables de rien entreprendre sur les places conquises quand on seroit retourné en France. Les troupes qui étoient dans Tournai & Courtrai étoient tellement incommodées, qu'elles avoient plus besoin de s'en aller vers la Meuse, & de sortir de Flandre pour se rafraîchir, que celles du Roi de s'en aller en France. AN. 1658.

On demeura tout le mois de novembre dans

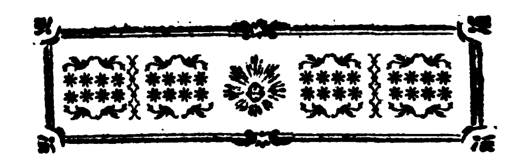
An. 1658. ces lieux, & cependant on travailloit à Menin; mais avec moins d'application qu'à Oudenarde, dans laquelle place M. de Turenne laissa sept ou huit cens chevaux, & deux ou trois mille hommes de pied. Au commencement de décembre, l'armée passa la Lys à Harlebeck, à une heure de Courtrai au-dessus d'Ypres; les places de Dunkerque, Gravelines, Bergues, Furnes & Dixmuyde se trouvoient si éloignées de l'ennemi que l'on ne songeoit à les maintenir qu'avec des garnisons ordinaires. Le Roi étoit alors à Lyon; & M. de Turenne pouvoit retenir en Flandre ou envoyer en France toutes les troupes qu'il jugeoit à propos; parce que le Roi & M. le Cardinal avoient trouvé bon qu'il fît ce qu'il décideroit. Il laissa six à sept cens chevaux, & quinze cens hommes de pied dans Menin, auxquels commandoit M. de Bellefons; il s'en alla à Ypres, y menant douze compagnies de gardes Françoises & six régimens de cavalerie. Il laissa en tout cent compagnies de cavalerie dans les places conquises, & bien la moitié de l'infanterie, qui consistoit en cinq mille hommes. Il conduisit l'armée jusqu'à Etaire, d'où elle retourna en France sous la conduite de M. de Lislebonne, de M. de Wirtemberg & de M. du Coudrai qui ramenoit le corps de Lorraine. Il revint à Ypres, où il demeura jusqu'au commencement de février; alors il laissa M. d'Humieres à Ypres, à qui le Roi en avoit donné le commandement à sa priere; M. de Bellefons dans Menin, avec ordre d'avoir l'œil à Oudenarde; & M. de Schomberg à Bergues, Furnes & Dixmuyde. La communication demeurant libre entre tou-

tes ces places, le corps Anglois, qui pouvoit être de quinze cens hommes, fut renvoyé à Amiens, & la garnison de Dunkerque demeuroit forte de près de trois mille hommes de pied avec trois cens chevaux. M. de Turenne, voyant que les choses pouvoient aisément subsister de cette façon, les places étant pourvues de toutes choses durant l'hiver, & le commerce étant libre par-tout le pays, revint enfin à Paris, où il arriva deux jours après le retour du Roi de Lyon. AN. 1658.

Fin des Mémoires de M. de Turenne.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

LE Public militaire nous aura peut-être obligation d'avoir ajouté à cette nouvelle édition des Mémoires de M. de Turenne ce Journal des deux dernieres campagnes de ce Héros, qui a été composé pendant les campagnes même, par un officier nommé DESCHAMPS *qui y étoit employé. Il publia celle de* 1674 *en novembre* 1675, *& l'autre en* 1678, *pour la premiere fois. On jugera du mérite & de l'habileté de l'auteur par son ouvrage, & parce que cet officier fut choisi par le grand Condé pour veiller à l'éducation du duc de Bourbon son petit fils. D'ailleurs, le comte de Lorge, neveu du Vicomte & chargé sous lui du détail, a revu & approuvé ces Mémoires, dans lesquels on remarquera un caractere de vérité qui étoit celui de toutes les actions & des écrits de M. de Turenne.*



DERNIERES CAMPAGNES

DE MONSIEUR

DE TURENNE.

Campagne de mil six cens soixante-quatorze.

An. 1674. LA guerre ayant commencé en mil six cens soixante-douze, entre la France & la Hollande, cette derniere engagea peu de tems après l'Allemagne dans son parti, pour lequel l'électeur de Brandebourg, joignant ses forces à un corps de troupes Impériales, s'avança sur le Rhin. Il y demeura jusqu'à l'hiver sans rien entreprendre, & finit cette campagne en prenant des quartiers dans la Franconie.

M. de Turenne fit passer le Rhin à un corps d'armée Françoise, à la fin de janvier mil six cens soixante & treize, chassa l'Electeur de ses quartiers d'hyver, & les occupa jusqu'à l'entrée de la campagne que les Impériaux terminerent par la prise de Bonn. Le Roi avoit pris Maestrich au printemps de cette même année. Les Hollandois rentrerent dans Naerden, & quelque temps après les Espagnols déclarerent la guerre à la France.

Sur la fin de l'année l'électeur Palatin ayant quitté la neutralité pour entrer dans la confédération de l'Allemagne, les Impériaux qui passoient l'hiver dans l'électorat de Cologne, détacherent quatre mille chevaux & quelque infanterie sous le comte Caprara, général major, pour aller hiverner dans ses états, pendant que l'armée de France, qui avoit fait la campagne sous M. de Turenne en Allemagne, étendoit ses quartiers dans la haute & basse Alsace. On en fit marcher une partie au mois de février, pour prendre & démolir Germesheim; & ce fut une précaution nécessaire pour éviter les incommodités que cette place auroit causées à Philisbourg, si elle étoit demeurée entre les mains de l'électeur. An. 1674.

Avant le commencement du printemps, Caprara, général major, ayant passé le Rhin à Manheim avec sa cavalerie, & poussé Beauvezé, qui n'avoit que cinq cens chevaux, on crut que les Allemans, naturellement attachés au quartier d'hiver, n'en étoient pas sortis de si bonne heure sans quelque dessein; ce qui porta le Roi à faire partir M. de Turenne pour les observer, & à couvrir la Franche-Comté que Sa Majesté alloit attaquer. Il s'avança jusqu'à Saverne; & par cette démarche il obligea les ennemis à repasser le Rhin, & à reprendre des quartiers entre Heidelberg & Philisbourg, où ils demeurerent jusqu'au mois de juin.

Le duc de Lorraine, plein des idées d'un grand projet, s'étoit imaginé pouvoir exécuter de son chef quelque chose de considérable, & persuadé que s'il entroit dans la Franche-Comté il y seroit bientôt suivi par un grand nombre de Lorrains ses sujets, il marcha avec deux

An. 1674. le reste demeura sur la place, & l'on sçut d'eux qu'ils avoient été détachés d'Heidelberg pour garder ce passage. Trois capitaines de la Ferté y furent blessés, un de Picardie tué, & il y eut vingt-cinq soldats tant morts que blessés. La Villedieu, capitaine au régiment Dauphin, qui commandoit par commission les quatre bataillons sous Philisbourg, eut un coup de mousquet dans le visage.

Pendant cette attaque cent cinquante chevaux du régiment du prince de Bareith, qui avoient marché avec cette infanterie, s'étoient avancés sur la droite par un petit fond à couvert des haies, dans l'intention de couper notre infanterie qu'il ne croyoit être qu'un parti sorti de Philisbourg, ou pour reconnoitre si c'étoit un plus grand corps. Il tomberent dans l'avant-garde de M. de Turenne, qui marchoit entre un bois de pins & un petit vallon. Ils furent chargés par le comte d'Auvergne; & ayant fait leur décharge avec assez de résolution, ils se retirerent à toute bride, laissant deux ou trois des leurs sur la place, & un prisonnier. On crut d'abord que c'étoit l'avant-garde des ennemis, & l'on fit doubler les escadrons de la nôtre; mais il ne parut rien davantage. On marcha un quart de lieue le long du vallon, & l'on campa en-deçà du village de Santhauzen.

Le lendemain, quinze du mois, M. de Turenne étant assuré que les ennemis n'avoient point passé, fit marcher l'armée sur la droite par de longs défilés dans le bois, en tirant vers Bretten, pour tomber dans leur marche: mais ayant sçu, par quelques prisonniers, qu'ils avoient pris le chemin d'Hailbrun, par

derriere

derriere la montagne, il fit faire halte à midi, près du village de Santlhene; & reprenant sa marche à gauche, il alla camper près de Visloch, petite ville gardée par deux cens chevaux de l'électeur Palatin, par quelque milice, & grand nombre de paysans des environs qui s'y étoient retirés à cause de la bonté des murailles. M. de Turenne qui pensoit à rencontrer les ennemis le lendemain, ne la voulut point attaquer, jugeant plus à propos de laisser reposer les troupes durant cette nuit. Les quinze cens hommes qu'il avoit détachés en partant d'Alsace, & qui n'avoient pu suivre la marche précipitée de la cavalerie, arriverent ce soir-là sous le commandement du marquis de Duglas, brigadier.

AN. 1674.

Le lendemain samedi, seize de juin, on passa le ruisseau à la pointe du jour; & laissant cinq cens chevaux & deux cens hommes de pied à ce passage, sous le marquis de Renty, pour la sureté des convois & des équipages, l'armée prit sur la montagne, pour tâcher de joindre celle des ennemis qui étoit du côté d'Epinghen. Après quatre ou cinq heures de marche, comme on eut passé le village d'Houven, on commença entre huit & neuf heures du matin de voir les ennemis qui achevoient de défiler au travers de Sintzheim, pour gagner la hauteur qui est derriere.

Sintzheim est une petite ville du Palatinat, presque également distante du Necre & du Rhin. Elle est située sur le ruisseau d'Elsats, qui arrose à droite & à gauche une longue prairie commandée par des hauteurs qui la bordent du côté du nord, où étoient les leurs.

An. 1674. De notre côté le terrein étoit bas & plat; & s'élargissant vis-à-vis de la ville, il s'élevoit doucement vers de grands bois qui fermoient une plaine assez grande pour mettre l'armée en bataille.

Celle des ennemis étoit de quatre mille chevaux impériaux, composée des régimens entiers de Bournonvile, Caprara & Gondola, & des trois demi-régimens du prince Charles de Lorraine, du jeune duc d'Holstein & de Dennevald, tous cuirassiers & vieilles troupes de l'Empereur, de mille chevaux Saxons, deux mille chevaux Lorrains, en sept régimens, les chevaux-légers de la garde du Duc, cinq cens dragons Saxons & Lorrains, & douze cens fantassins du régiment Impérial de Streing; tous ensemble faisoient près de huit mille hommes, sous le commandement du comte Caprara & du Duc de Lorraine.

L'armée de France avoit près de cinq mille chevaux en vingt régimens distribués en quatre brigades: celle de Pilois, de Coulanges, du chevalier d'Humieres & du marquis de Renty, toutes commandées par Beauvezé. L'infanterie n'avoit pour brigadier que le marquis Duglas, & consistoit en son bataillon, ceux du Plessis, de la Ferté & de Picardie, faisant plus de deux mille hommes, & quinze cens hommes détachés des bataillons de Champagne, Turenne, Languedoc, Bourgogne, Hamilton & Monmouth, quatre cens dragons de la Reine, & la compagnie de Dufay. Sous M. de Turenne, S. Abre & Foucault étoient lieutenans généraux, & avoient pour maréchaux de camp le comte de Maulevrier, le comte de Roye, le chevalier du Plessis, le comte d'Auvergne & le comte

de la Marck : Césan étoit major général de l'infanterie.

Ces deux armées presque égales en nombre, mais différentes en ce que la Françoise avoit plus d'infanterie & l'Allemande plus de cavalerie, se trouvoient postées fort différemment; celle de France dans une petite plaine basse, ayant en face les avenues de la ville de Sintzheim, embarrassées de jardinages & de rues étroites fermées de haies épaisses, occupées par les ennemis : derriere ces avenues une petite riviere forme comme un double fossé qu'il faut passer avant que de venir à la ville dont les murailles avoient été réparées depuis peu : à côté de la ville, un grand chemin creux étoit le seul passage qui menoit aux ennemis postés sur la hauteur. Il falloit nécessairement défiler par-là pour aller à eux ; tout le reste étoit escarpé à droite & à gauche, & au sortir du défilé le terrein se présentoit, en montant vers les ennemis, plus de trois cens pas jusqu'à celui qu'ils avoient pris pour champ de bataille.

M. de Turenne voyoit tous les avantages du poste des ennemis. Il savoit le nombre & la bonté de leur cavalerie, que leurs troupes étoient fraîches, sortant de bons quartiers, & ayant marché à petites journées, au lieu que les siennes, fatiguées durant tout l'hiver, venoient encore de faire une marche de plusieurs jours, sans équipage. Songeant ensuite que le succès d'un combat étoit toujours douteux ; si l'on étoit battu, il voyoit que la retraite étoit difficile & périlleuse jusqu'à Philisbourg, durant sept ou huit lieues par un pays ennemi, couvert de bois remplis de paysans armés ; qu'elle entraînoit les malheurs qui suivent in-

failliblemenne la perte d'un combat à l'entrée
AN. 1674. d'une campagne, & la dissipation d'une armée qui seule couvroit la frontiere éloignée de tout autre secours.

D'autre part il avoit cherché les ennemis : il les avoit joint, & il eût été mal de les laisser retirer sans entreprendre quelque chose. Si le poste & le nombre de la cavalerie étoit pour eux, notre infanterie pouvoit nous donner des avantages considérables dans le détail du combat ; & s'il étoit heureux, rien n'étoit plus grand que d'ouvrir la campagne par un succès qui ne pouvoit être qu'utile à la réputation & aux intérêts de la France.

Ces considérations lui firent résoudre l'attaque de la ville. Toute la cavalerie de notre avant-garde étoit en bataille dans la plaine devant le défilé : notre infanterie achevoit d'arriver, & six pieces de canon, en quoi consistoit notre artillerie, tiroient de tems en tems pardessus le vallon, lorsqu'il paroissoit quelque escadron, ou lorsque quelques gens s'avançoient pour reconnoître.

M. de Turenne fit donner d'abord par l'infanterie des détachemens arrivés le soir précédent à l'armée, avec les dragons, & les fit soutenir par les grenadiers de la Ferté, & cinquante fusiliers détachés de chaque bataillon, pour gagner les défilés, & la ville que défendoient douze cens hommes du régiment de Streing, & quatre cens dragons Saxons & Lorrains. Ils firent paroître assez de vigueur à défendre les avenues ; mais ayant été contraints de les abandonner, & plusieurs qui ne purent se retirer assez tôt, ayant été coupés, les nôtres en demeurerent les maîtres, & s'avançant

vers la ville, ils trouverent un terrein de cent pas de large jusqu'au ruisseau qui faisoit le fossé, où l'on avoit à essuyer à découvert tout le feu des murailles, & qui étoit en maniere de fausse braie entre la riviere & un autre fossé qui est encore derriere. L'attaque fut rude, & avec perte de part & d'autre. Césan, major général, y menoit notre infanterie, & y donnoit les ordres avec tout le péril & toute la fermeté possible. An. 1674.

Malgré le grand feu qui s'y faisoit, les nôtres s'étant attachés à deux portes de la ville, gagnerent le corps de garde, & ensuite le pont de la premiere; ils se rendirent maîtres de la fausse braie à gauche, où plusieurs des ennemis se noyerent dans le second fossé, en voulant se retirer, pendant que nos dragons commandés par le chevalier d'Hocquincourt, ayant trouvé le pont rompu, qui mene au défilé par le dehors de la ville, se jetterent à l'eau pour passer, délogerent à coups de fusil tout ce qui paroissoit sur la muraille de ce côté-là, & gagnerent la porte qui étoit vers l'armée ennemie. L'attaque ayant duré près d'une heure & demie, les ennemis ouvrirent enfin leurs portes. On y fit quatre cens prisonniers; le reste avoit été tué ou dissipé, & plusieurs s'étoient sauvés par les vignes & par les côteaux qui sont derriere la ville. Talvanne, capitaine des grenadiers du régiment de Turenne, rapporta un drapeau du régiment de Streing, dont le colonel ayant eu le bras cassé dès le commencement de l'attaque, s'étoit retiré à l'armée ennemie.

Cette action entreprise & exécutée avec tant de vigueur, étoit le premier pas pour aller aux

An. 1674. ennemis ; mais il restoit encore de grandes difficultés avant que d'y arriver. Il falloit commencer par entrer dans un chemin creux, de deux cens cinquante pas de longueur, qui menoit sur le côteau, en traversant de gauche à droite, & finissoit en laissant encore plus de trois cens pas à monter dans un champ de sept ou huit cens pas de large, fermé à droite d'un grand clos de vignes, environné de haies épaisses, & à gauche d'une longue haie qui s'alloit perdre dans la plaine vers les ennemis. A la gauche de cette haie étoit une abbaye en forme de château, dont ceux du détachement de Champagne s'emparerent fort à propos comme les ennemis y venoient.

Les ennemis étoient en bataille dans une petite plaine sur le haut du côteau ; & comme ils avoient pris leur poste assez loin des haies, pour être hors de la portée du mousquet & se couvrir, par la disposition du terrein, de quelques volées de canon qu'on leur tiroit de l'autre côté du vallon, ils se trouvoient situés de maniere qu'ils ne pouvoient voir jusqu'à l'entrée du défilé, ni savoir ce qui s'y passoit. M. de Turenne voyant qu'ils laissoient le défilé libre, le fit passer d'abord à soixante dragons, & aux grenadiers de la Ferté, en fit garder le milieu, où il y avoit une espece de porte, par d'autre dragons ; & s'étant avancé lui-même, il reconnut le terrein & la disposition de ce qui étoit entre la sortie du défilé & les ennemis.

Il envoya ordre aux détachemens de Champagne, Turenne & Languedoc, de monter par derriere la ville par un chemin creux qui va rendre à l'abbaye dont j'ai dit que ceux de Champagne s'emparerent ; les autres se pos-

terent à la grande haie, & en divers endroits sur la gauche, le plus à couvert qu'il fut possible. Il jetta d'abord un détachement d'Anglois avec les bataillons du Plessis & de la Ferté dans le grand clos des vignes à droite, & le reste de l'infanterie en divers postes ou en corps, ou par détachemens, selon la disposition du terrein, pour favoriser la cavalerie lorsqu'elle viendroit à se mettre en bataille, & la soutenir lorsqu'elle seroit chargée. Les grenadiers de la Ferté & le détachement des dragons, étoient avancés au milieu du champ, couverts seulement d'un petit rideau à portée des ennemis avec lesquels ils escarmouchoient de tems en tems. M. de Turenne voulant commencer à remplir le champ de bataille, tira le régiment de la Ferté du clos des vignes, & le fit marcher à la gauche de la tête du défilé, fit avancer Duglas & les détachemens Anglois, qu'il mit en bataille devant la Ferté, & fit sortir celui du Plessis du clos des vignes, pour border la haie par dehors à la vue des ennemis. AN. 1674.

Toute l'infanterie étant postée, la cavalerie qui étoit encore dans le vallon commença à passer le défilé avec beaucoup de vitesse, & vint se mettre en bataille devant l'infanterie. Le terrein étoit si serré, qu'elle fut obligée de se mettre sur trois lignes presque sans distance de l'une à l'autre; & la premiere se trouvant assez près des ennemis, les comtes de Maulévrier & de Roye, maréchaux de camp, qui étoient à la droite avec S. Abre, lieutenant général, commencerent à charger à la tête des escadrons du colonel. Ils firent plier d'abord ce qu'ils rencontrerent devant eux; mais quelques escadrons s'étant un peu trop avancés, furent

An. 1674. pris en flanc & mis en désordre : ils se rallierent néanmoins derriere ceux qui n'avoient point été rompus.

Beauvezé combattoit assez près d'eux avec une pareille fortune, mais plus de malheur pour sa personne; car il fut blessé à mort, & le combat fut presque semblable dans toute la premiere ligne, dont la gauche étoit commandée par Foucault, lieutenant général, avec les comtes d'Auvergne & de la Mark : l'on peut dire même qu'il y eut assez de désordre en de certains momens pour en espérer du succès. Le canon ne faisoit qu'arriver, & quelques pieces étoient encore attelées lorsque dans la confusion inséparable de la charge, les attelages épouvantés s'échapperent au travers de nos escadrons, & retournerent jusqu'à l'infanterie de l'arriere-garde.

Les suites de ces premiers désordres auroient pu être facheuses sans la précaution de M. de Turenne, qui avoit commandé à la cavalerie d'essuyer le feu des ennemis sans tirer, & de les charger seulement l'épée à la main, jugeant bien que le mouvement & la peur des chevaux, quand on tire, met une certaine désunion dans les escadrons, qui donne plus de facilité à les rompre, au lieu que, l'épée à la main, ils marchent & chargent avec beaucoup plus d'égalité; & dans cette occasion il étoit d'une extrême conséquence que la premiere ligne ne fût pas enfoncée dans un terrein aussi étroit que celui qui nous servoit de champ de bataille, où la confusion auroit été inévitable. Cependant le grand nombre de cavalerie des ennemis, & l'avantage que leur donnoient les cuirasses, sembloient devoir faire craindre

que notre cavalerie ne fût désordonnée ; & il est constant qu'elle auroit couru risque sans l'infanterie qui se trouvoit postée si à propos pour réparer nos désavantages, que les ennemis ne purent profiter des circonstances. AN. 1674.

Cette premiere charge fut fort vive & opiniâtre de part & d'autre. Il seroit difficile de pouvoir représenter exactement l'agitation & le désordre qui se rencontrent d'ordinaire dans ces combats de détail, où l'on occupe peu de terrein. La poussiere étoit si épaisse que l'on ne se voyoit presque point : l'on étoit mêlé ensemble, amis & ennemis souvent sans se reconnoître, ni pouvoir joindre son corps ; l'un & l'autre parti se trouvant en désordre, sans néanmoins pouvoir connoître d'abord le véritable état où l'on étoit à cause de cette poussiere, on cessa de se charger, & chacun s'occupa à se remettre en état de combattre avec plus d'ordre.

M. de Turenne fit encore avancer des dragons à l'artillerie, & disposa toutes choses avec tant de promptitude & d'intelligence, que notre premiere ligne se trouvant alors plus avancée qu'au commencement du combat, on eut moyen de s'étendre sur la droite, & de former un plus grand front. L'infanterie s'avança à proportion ; le bataillon du Plessis à droite, & celui de Champagne à gauche, fermoient la ligne ; & ce fut un bon augure parmi les soldats de voir que dans un désordre où nous n'avions point eu d'avantage, nous avions néanmoins gagné du terrein sur les ennemis.

Ils se présenterent de nouveau au combat avec toute la fierté possible ; & il faut avouer

que ces escadrons cuirassés de la cavalerie Impériale, sont capables de donner de la terreur à ceux qui ne sont point accoutumés à les voir, & que rien ne paroissoit plus inégal que cette cavalerie & la nôtre, dont la plûpart des cavaliers ne portoient pas seulement de buffle.

AN. 1674.

On les reçut comme à la premiere charge, l'épée à la main; & le combat recommença avec autant d'opiniâtreté & de valeur de part & d'autre que la premiere fois. Ils mirent notre aile droite en désordre; mais elle fut soutenue par les Anglois, dont le grand feu les arrêta. Ils tâcherent d'envelopper l'aile gauche; ils poussèrent quelques escadrons qui eurent peine à se rallier, faute de terrein : mais Foucault leur fit une charge vigoureuse, & cette aile étoit soutenue des bataillons de Duglas & de la Ferté, & du feu de l'infanterie répandue par détachement par tout où elle se pouvoit couvrir; d'ailleurs ceux de Champagne les tenoient en respect par le grand feu qu'ils faisoient, & de la haie & du château de l'abbaye, & empêchoient que leur aile droite ne pût s'avancer de ce côté-là.

Le succès fut néanmoins long-tems douteux; & Coulanges, brigadier de cavalerie, qui fut blessé à cette seconde charge, se sentant mourir, déplora le malheur de la France, pour laquelle il croyoit le combat perdu. Les ennemis ne le crurent pas comme lui; car voyant tous leurs efforts inutiles pour rompre notre cavalerie, qu'ils avoient cru devoir renverser d'abord, ils se défierent du succès; & songeant à se retirer avec le moins de confusion qu'il leur seroit possible, ils commencerent à faire marcher une partie de leurs troupes par un

grand fond environné de bois, qui étoit derriere leur champ de bataille, pendant que la premiere ligne soutenoit le choc qui continua encore assez long tems. Mais enfin s'étant un peu ralenti de part & d'autre, les ennemis dans ce moment profitant de l'épaisseur de la poussiere, firent faire un mouvement à leur aile gauche pour s'approcher du bois, & se jetterent dans le défilé qui le traversoit, faisant couvrir leur retraite par quelques escadrons qui firent ferme à l'arriere-garde, & qui, après une charge assez légere, les suivirent incontinent. An. 1674.

M. de Turenne ayant fait reconnoître le bord du bois & l'entrée du défilé, les poussa quelque tems; mais comme ils partagerent leurs troupes en plusieurs chemins dans un pays couvert & inégal, que notre cavalerie étoit fatiguée d'une marche continuelle depuis cinq ou six jours, on ne prit que peu de gens, & quelques équipages qui traînoient. Le marquis de Renti, avec quatre cens chevaux de l'arriere-garde, poussa néanmoins jusqu'à Heilbrun, où il sçut qu'ils avoient passé tous épars à divers gués, entre cette ville & Vimpfen.

Ils avoient fait marcher leurs bagages de ce côté-là dès le matin, & une partie de leurs troupes avoit pris la même route avant la fin du combat; d'autres avoient pris le chemin d'Heidelberg; de sorte qu'on ne les put joindre. Notre infanterie ayant passé le bois, fit alte de l'autre côté; & M. de Turenne ayant ramené la cavalerie, toute l'armée campa auprès de Veibstat, petite ville de l'évêché de Spire, où l'on trouva abondamment de quoi se rafraîchir des fatigues qu'on avoit souffertes dans une marche très-précipitée, sans équipages.

An. 1674. Le lendemain dix-sept on revint camper à Sintzheim, dans le vallon, le long du ruisseau. L'on eut là le loisir de revoir le champ de bataille; & en l'examinant, on reconnut beaucoup mieux que dans le combat même les avantages des ennemis, & la difficulté d'aller à eux; aussi l'on peut dire qu'il y a eu peu d'actions entreprises avec plus de hardiesse, & exécutées avec plus d'intelligence & de valeur.

M. de Turenne avoit si bien trompé les ennemis, qu'ils le croyoient à plus de vingt lieues de Philisbourg quand il y passa le Rhin, & lorsqu'il les joignit. Ils s'arrêterent à Sintzheim, comme en un lieu où ils devoient être à couvert de tout ce qu'il pourroit entreprendre.

L'attaque de la ville commença à neuf heures du matin, & finit à onze; & le combat, soit dans les dispositions qui le précéderent, soit dans l'action même, dura jusqu'à cinq heures du soir. Nous y perdîmes des personnes de considération, & beaucoup d'officiers. S. Abre y fut blessé à la cuisse & mourut dix ou douze jours après à Philisbourg. Il avoit vu périr malheureusement Rochefort, son fils aîné, avant le combat. Lorsque notre avant-garde arriva près de Sintzheim, il restoit encore à l'entrée des haies vingt ou trente maîtres de l'arriere-garde des ennemis; on les envoya charger par autant des nôtres, avec lesquels Rochefort s'avança volontaire. Ils vinrent fort vigoureusement au-devant des nôtres, qui lâcherent d'abord le pied. Rochefort seul avec un gentilhomme, ayant voulu faire ferme, fut enveloppé & tué sur la place.

Beauvezé mourut à Sintzheim le lendemain du combat, & Coulanges avant lui. Le comte

de la Marck & les marquis de la Salle, furent blessés. Mont-ferrier & Rochebonne, tous deux mestres de camp de cavalerie, Villemont, maréchal des logis de la cavalerie, le chevalier de Sillery, Mongomery & plusieurs autres, moururent depuis de leurs blessures : huit capitaines de cavalerie furent tués, & il y en eut autant de blessés : dix d'infanterie furent tués, & quatorze blessés, avec un grand nombre de subalternes. AN. 1674.

On fit peu de prisonniers des ennemis durant le combat. Le voisinage des bois qui étoient derriere eux leur donnoit la commodité d'y retirer les blessés & les cavaliers démontés, qui étoient en grand nombre ; car l'on prétend que notre infanterie tua le tiers des chevaux de ce qui combattit : ainsi ils eurent le moyen de couvrir une partie de leur perte, qui demeura cachée dans les bois, où grand nombre des soldats moururent de leurs blessures. Bernier, colonel Lorrain, fut blessé, avec plusieurs officiers de son régiment ; il y en eut aussi beaucoup des troupes Lorraines & Saxonnes. Dans la cavalerie Impériale il n'y avoit pour lors de colonel à l'armée que Caprara, qui y faisoit la fonction de général ; de sorte que ce qu'il y eut d'officiers blessés ou tués, étoient des personnes de moindre considération.

Nous emportâmes dix de leurs étendards. Il ne paroissoit pas mille morts sur le champ de bataille, tant des leurs que des nôtres, par la raison que j'ai dite que tous leurs blessés se jettoient dans le bois ; de sorte qu'il fut difficile de sçavoir d'abord au juste ce qu'ils avoient perdu : mais par la connoissance qu'on en a eu

depuis, il eſt demeuré conſtant qu'ils avoient
An. 1674. perdu plus de deux mille hommes, & nous près d'onze cens. M. de Turenne dépêcha, dès le ſoir du combat, Ruvigni pour porter au Roi la nouvelle d'un ſuccès ſi important à la gloire de ſes armes : mais il la reçut ſur le chemin, comme il retournoit à Paris, après avoir ſoumis la Franche-Comté.

Les ennemis étant chaſſés au-delà du Necre, M. de Turenne ſachant qu'ils ſe devoient joindre au duc de Bournonville avec un corps conſidérable, crut devoir repaſſer le Rhin, pour être en état de mieux obſerver les démarches qu'ils pourroient faire du côté de France, & faire ſubſiſter en même tems l'armée dans les endroits les plus abondans du Palatinat. Il envoya d'abord quelque cavalerie piller Viſloch ; le dix-huit il alla camper à Mingelsheim, où l'armée demeura deux jours ; le vingt il repaſſa le Rhin à Philisbourg, où il laiſſa les quatre bataillons qu'il y avoit pris ; alla camper à Schueigenheim, & le lendemain à Lachen, grand village dans une plaine très-fertile, à demi-lieue de la ville de Neuſtat, de laquelle on tira de grandes commodités par l'abondance du vin & des vivres dont elle étoit pourvue.

L'armée ſe trouvoit compoſée alors de ſeize bataillons, ſous trois brigadiers, les marquis de Pierrefitte, de Duglas & de Pizieux, de ſix mille chevaux en quatre brigades ; celle de Pilois, de Lambert, du chevalier d'Humieres & du marquis de Renti, des deux régimens de dragons du Roi & de la Reine ; ce qui faiſoit quinze mille hommes. Pendant le ſéjour de Lachen, M. de Turenne détacha pluſieurs partis

deçà & delà le Rhin, pour avoir des nouvelles des ennemis, alla reconnoître des passages dans les montagnes, fit courir le bruit de diverses entreprises; & le trois de juillet ayant fait faire une fausse marche à cinq cens chevaux vers Kaiserlouter, qui est de l'autre côté de la montagne, il fit marcher l'armée en même tems droit à Philisbourg, y passa le Rhin, reprit les quatre bataillons, fit suivre vingt pontons de cuivre, & en un même jour alla camper à Hockeneim. Le lendemain il continua sa marche vers le Necre; & laissant à droite Heidelberg, qui tira sur l'armée quelques volées de canon, il arriva sur les onze heures du matin au village de Veiblingen sur le Nécre. Il le fit reconnoître par soixante dragons, & descendant lui-même au bord de la riviere, il apperçut de l'autre côté de l'eau, environ à cinq cens pas sur la gauche, deux troupes de trente cavaliers chacune, l'épée à la main, parmi lesquels étoient apparemment des officiers généraux de l'armée ennemie, campée à une lieue delà, près de Ladenbourg, où ces deux troupes se retirerent incontinent. An. 1674.

Après la déroute de Sintzheim, les ennemis s'étoient rassemblés entre Heidelberg & cette ville: ils avoient ensuite marché vers Vormes; & ayant grossi leur armée par la jonction du corps que commandoit le duc de Bournonville, composé de deux régimens du prince de Bareith, chacun de mille chevaux, de mille fantassins du vieux régiment Impérial de Portia, de deux mille du régiment de Franconie Davilla, de mille Saxons, & de quelques troupes Palatines, faisant à peu près treize ou quatorze mille hommes, ils étoient revenus se

An. 1674. poster sur le Necre, la ville de Ladenbourg à leur gauche, & s'étendoient sur la droite vers Manheim. Ils y étoient campés depuis cinq jours, avoient fait des retranchemens au gué de Ladenbourg, dressé des batteries, & pris toutes les précautions nécessaires pour s'opposer à notre passage. M. de Turenne jugea celui de Veiblingen plus favorable, & que si les ennemis le vouloient disputer, il étoit en état d'y passer malgré eux.

Il est vrai qu'à considérer les deux côtés de la riviere en cet endroit, tout lui étoit avantageux. Du côté du village, une terrasse soutenue de murailles de sept ou huit pied de haut, regnoit plus de six ou sept cens pas le long de la riviere, & servit d'abord d'une batterie naturelle pour notre canon, & à loger notre infanterie à couvert d'une sorte de parapet, d'où elle pouvoit tirer avec avantage, & nettoyer l'autre côté de la riviere, qui n'avoit en cet endroit qu'environ cent soixante pas de large. Il y avoit au-dessous quelques endroits couverts de saules qui avançoient dans l'eau, où l'on mit encore de l'infantere; de l'autre côté le terrein s'élevant doucement de la riviere, étoit borné, à soixante pas, d'un rideau garni de quelques haies qui régnoient plus de quatre cens pas le long de l'eau, & que l'on ferma d'abord de deux fossés aux extrêmités, pour arrêter la cavalerie des ennemis s'ils vouloient s'opposer à la construction d'un pont; & tout ce terrein étoit disposé de maniere que le feu de notre infanterie & de l'artillerie qui étoit en-deça de la riviere couvroit l'infanterie postée de l'autre côté le long du rideau.

Ce fut au milieu de cet endroit que M. de

Turenne résolut de faire son pont ; & comme il y avoit gué presque par-tout, il fit passer quelques escadrons de l'autre côté de l'eau, & envoya des partis pour avoir des nouvelles certaines des ennemis. On enleva des cavaliers de leur garde avancée, de qui l'on sçut comme ils étoient campés, & qu'il n'y avoit pas deux heures qu'ils avoient avis de notre marche. An. 1674.

Les ducs de Lorraine & de Bournonville ne balancerent point à prendre leur parti ; & sans chercher à s'opposer au passage de M. de Turenne, dont le pont ne pouvoit être fait que le lendemain, ils résolurent d'abord de se retirer, renvoyerent les troupes Palatines, & quelques gros canons à Manheim, firent partir leur bagage & leur infanterie dès midi, & à l'entrée de la nuit toute leur armée décampa sans bruit, & suivit le grand chemin qu'on appelle Bergstras, qui mene à Francfort tout le long du pied de la montagne. On ne sçut leur retraite que quelques heures après, parce que la ville de Ladenbourg, & les défilés qui étoient entr'eux & nous, empêchoient qu'on ne pût les reconnoître.

M. de Turenne en ayant eu avis à minuit, détacha le comte de Roye avec quatorze cens chevaux & six cens dragons pour les suivre. Il marcha jusqu'à neuf heures du matin, & se trouvoit près de Zueingenberg quand du Repaire, qui marchoit assez loin devant, avec deux cens maîtres, ayant passé un défilé apperçut une garde de soixante chevaux au bout d'une plaine, qui s'élevant un peu, cache ce qui reste de terrein derriere. Il marcha droit à eux, & la garde lâcha le pied d'abord ; mais étant venu au plus haut du terrein, en la pous-

An. 1674. sant, il se trouva fort près de neuf ou dix escadrons, & vit toute l'arriere-garde des ennemis qui avoit fait halte pour repaître. Il fut chargé à l'instant par trois ou quatre cens chevaux, qui l'obligerent à repasser fort vîte par un endroit où quelques buissons & quelques arbres favoriserent son passage. Comme les ennemis le poussoient avec beaucoup d'impétuosité, plusieurs d'entr'eux s'abandonnerent jusqu'en deçà de ce passage, d'où le chevalier de Torigny, que le comte de Roye avoit détaché pour soutenir du Repaire, les fit repasser avec autant de vîtesse qu'ils étoient venus.

La perte fut égale de part & d'autre; c'est-à-dire que chacun y laissa douze ou quinze morts. Nous leur prîmes un lieutenant, & ils ne nous prirent personne. Du Repaire rejoignit le gros au petit pas; & le comte de Roye ne voyant point d'apparence de passer le défilé pour engager un combat inégal si loin de l'armée, demeura en-deçà, & envoya dire à M. de Turenne l'état des choses. La nouvelle arriva environ dans le tems que le pont venoit d'être achevé; de sorte que toute l'armée passa & marcha droit où étoit le comte de Roye; mais les ennemis continuerent leur retraite vers Francfort avec une extrême diligence.

Ainsi notre armée étant arrivée à demi-lieue en-deçà de Zuingenberg vers le soir, y passa la nuit, & le lendemain elle vint camper à Ladbach, à trois lieues en-deçà, en revenant sur la route quelle avoit tenue le jour précédent. On sçut par divers partis qu'on avoit détachés après les ennemis, qu'ils avoient passé le Mein à gué avec la même précipitation que des gens qui fuient, & que la plûpart de leurs

troupes d'infanterie, ne pouvant suivre, s'étoient débandée dans le bois, sur les montagnes qui regnent le long du chemin. An. 1674.

Quelques personnes ont prétendu que M. de Turenne devoit passer d'abord le Necre avec toute l'armée; qu'il y avoit gué presque partout; que la cavalerie pouvoit porter l'infanterie en croupe avec tant de diligence qu'on auroit pu être en bataille de l'autre côté avant que les ennemis, qui étoient à près d'une lieue, fussent en état de venir; qu'une démarche si hardie les auroit épouvantés, & que s'ils avoient pris le parti de se retirer, on auroit été bien plus en état de les suivre : mais ce raisonnement n'est fait qu'après l'événement, & parce que les ennemis n'ont osé disputer le passage. On ne pouvoit pas deviner qu'étant aussi forts qu'ils étoient, ils dussent prendre le parti de se retirer; & dans cette incertitude, celui de M. de Turenne étoit d'établir son passage par un pont qui nous donnoit le moyen de passer malgré les ennemis, quand ils seroient venus s'y opposer. On gagnoit par-là un demi-jour & une nuit entiere de repos pour les troupes fatiguées de la marche, & pour la cavalerie, dont les chevaux n'avoient point mangé depuis trente heures; & à considérer le succès, M. de Turenne, sans perdre un homme, chassa les ennemis du Palatinat jusqu'au-delà du Mein, & fut le maître de fourrager ce côté-là, & de le ruiner durant un mois, pour ôter aux ennemis le moyen d'y subsister, & d'y passer par la suite.

Le neuf l'armée vint camper à Grossaxen, à une lieue de Ladenbourg. En arrivant on trouva que nos soldats avoient mis le feu à plus

de trente maisons, pour venger la mort de
An. 1674. leurs camarades dont ils avoient trouvé les corps misérablement tronqués par les paysans. Cette vengeance s'étendit encore sur un grand nombre de villages qui furent brûlés en deux jours. Le dix l'on apprit qu'un escadron du régiment de Beauvezé, commandé par Barradas, qui escortoit trente ou quarante caissons de Neustat à Philisbourg, à un quart de lieue même, étoit tombé dans une embuscade de quatre cens chevaux des ennemis soutenus d'infanterie. L'escadron fut entiérement défait; Barrandas & son frere le chevalier, cornette de sa compagnie, tués sur la place, les caissons & les chevaux pris.

Pendant que l'on étoit campé à Grossaxen, le comte de Lorge, lieutenant général, & Milord Duras son frere, qui venoit d'Angleterre pour servir volontaire, arriverent à l'armée. M. de Turenne alla reconnoître Manheim & Heidelberg. On pilla quelques petites villes Palatines; & le dix-sept, laissant la seconde ligne dans ce camp, & la brigade d'Humieres un peu plus loin sous le commandement de Foucault, lieutenant général, il fit passer le Necre à sa premiere ligne à Ladenbourg, sur le pont qu'on avoit fait descendre de Veiblingen, & la fit camper dans un grand retour de la riviere, vis-à-vis du camp que les ennemis avoient quitté quand ils se retirerent.

Il courut un bruit en ce tems-là, & l'on le manda même à M. de Turenne, que les ennemis avoient fait passer le Rhin à un corps de cavalerie & de dragons, pour faire quelque entreprise sur le pont de Philisbourg; mais ce bruit se trouva faux. La nouvelle de la confé-

dération de l'électeur de Brandebourg étoit plus véritable ; & l'on sçut qu'il avoit traité avec les Hollandois & les autres ennemis de la France, pour joindre un corps d'armée à celle que nous venions de pousser, qui s'étoit rassemblée de l'autre côté du Mein, entre Francfort & Mayence. AN. 1674.

M. de Turenne ayant fait consumer tous les fourrages du Palatinat en-deçà & au-delà du Necre jusqu'à la portée du mousquet de Manheim, rassembla toute l'armée, & le vingt-sept alla camper à Schuelzingen. Le lendemain il repassa le Rhin à Philisbourg, où il laissa le bataillon de Picardie qu'il y avoit renvoyé auparavant, & alla camper aux environs d'un village appellé Mechtersheim, autrement la petite Hollande ; le vingt-neuf à Freimersheim, s'approchant toujours de la montagne par des plaines les plus fertiles ; & le trente, suivant le pied de la montagne qu'il laissoit à gauche, il vint camper à Mosbach, demi-lieue au-delà de Neustadt, dans le dessein d'avancer toujours vers Frakendal, en consumant les fourrages, & ôtant aux ennemis le moyen de subsister de ce côté-là du Rhin, comme il avoit fait de l'autre. D'ailleurs il se trouvoit dans une situation commode pour avoir aisément de leurs nouvelles, les observer & prendre parti selon leurs démarches.

Les choses étoient en cet état lorsqu'il reçut ordre de marcher en France, pour s'opposer au comte de Souches, que l'on croyoit y vouloir entrer avec les troupes Impériales, pendant que M. le Prince seroit obligé de faire tête aux armées de Hollande & d'Espagne. Il décampa le lendemain matin, renvoya à Phi-

An. 1674. lisbourg les bataillons de Duglas, du Pleſſis & de la Ferté, avec le régiment de cavalerie de Douſſet, ſous les ordres du comte de Maulévrier, maréchal de camp, & alla camper à une lieue de Landau. Mais la diſpoſition des choſes ayant changé en Flandre, par la jonction du comte de Souches avec le reſte des confédérés, M. de Turenne demeura aux environs de Landau. Trois jours après il fit revenir à l'armée les trois bataillons & le régiment de cavalerie qu'il avoit envoyés à Philiſbourg, & qui étoient demeurés campés à la petite Hollande, attendant que leur camp de Philisbourg fût en état d'y pouvoir loger.

Le lendemain de leur départ de ce camp, un parti de trois mille chevaux des ennemis, cinq cens cravates & autant de dragons, commandés par le colonel Denneval, y vinrent dans le deſſein, à ce qu'on prétend, de les enlever; & ne les ayant point trouvés, ils tomberent ſur deux cens chevaux qui s'étoient avancés pour couvrir la marche des caiſſons qui venoient de l'armée à Philisbourg, & qui avoient pris le chemin de Germesheim. Ils voulurunt faire ferme d'abord; mais accablés par le nombre, ils furent renverſés & contraints d'entrer en déſordre & en fuyant dans le défilé du bois qui mene au pont de Philisbourg. La Fontaine, qui faiſoit la charge de maréchal des logis de la cavalerie, y fut tué avec trente ou quarante des nôtres. Les marquis de Lambert & de Beaupré, qui s'y trouverent, y coururent grand riſque.

Les ennemis, après ce petit avantage, ſe retirent avec une diligence extraordinaire, & ſe crurent fort heureux que leur marche n'eût

point été découverte. Ce fut par la faute d'un officier qu'on avoit envoyé en parti la nuit précédente, qui ne reconnut que jusqu'au pont de Duttenhoven, au lieu d'avancer encore un quart de lieue jusqu'à Spire où les ennemis passoient; & si l'on eût été averti de leur marche, rien n'étoit plus aisé que de les couper, en marchant droit au pont de Rehut entre Spire & Manheim. An. 1674.

Deux jours après, M. de Turenne détacha le comte de Lorge avec les bataillons de Duglas, du Plessis & de la Ferté, l'aile gauche de l'armée, & le régiment de dragons de la Reine pour marcher vers Manheim, sur la route qu'avoient tenue les ennemis, & tâcher de rencontrer quelques-uns de leurs partis que l'on croyoit en campagne; mais on n'en trouva point. Le comte de Lorge étant venu le neuf au soir camper au pont de Duttenhoven, renvoya le lendemain les trois bataillons à Philisbourg, suivant les ordres de M. de Turenne, qui y envoya en même-tems le régiment de cavalerie de Douffet avec le comte de Maulévrier, & toute l'armée alla camper de l'autre côté de Landau.

Celle des ennemis, qui étoit demeurée depuis un mois entre Mayence & Francfort, s'étant augmentée par la jonction des troupes de Cologne, de Munster, de Lunebourg & du secours de quelques états du haut Rhin, du régiment de cavalerie de Metternich, de celui d'infanterie de Cheriny, des dragons de Vopping, & des cravates de Ladron, régimens Impériaux, avec ce que l'Electeur Palatin avoit tiré de ses garnisons, leurs généraux se crurent en état de marcher & de sortir de derriere les

rivieres, dont ils étoient couverts jusqu'alors.
An. 1674. Ils se firent donner passage par force au pont de Mayence le premier septembre, marcherent le long du Rhin en remontant, & le six ils vinrent camper entre Spire & Philisbourg, s'étendant depuis le pont de Duttenhoven jusqu'auprès de Meckersheim. Le duc de Bournonville & le duc de Lorraine étoient les officiers les plus considérables de cette armée confédérée. Le premier néanmoins étoit comme le géneral : il commandoit en particulier le corps des troupes impériales, où le prince Herman de Bade, général de l'artillerie, & le comte Caprara, commandoient sous lui. Le duc de Lorraine avoit un corps de troupes à lui; le duc de Holstein-Ploem commandoit celles de Lunebourg; celles des autres confédérés avoient leurs commandans particuliers, & l'Electeur Palatin menoit en personne le peu qu'il avoit. Ces quatre généraux étoient proprement ceux qui formoient le conseil de guerre.

On crut d'abord qu'ils alloient droit à M. de Turenne : ils l'avoient publié par-tout, & ils avoient une fois autant de troupes que lui. Sur l'avis qu'il avoit eu de leur marche, après divers campemens aux environs de Landau & de Veissembourg, le deux de septembre il avoit fait marcher l'armée à deux lieues de Landau, & s'étoit posté à Vinden également distant des passages de Rhinzabern & de Bergzabern, vers la montagne, les seuls par où les ennemis pouvoient venir à lui; desorte que de-là il pouvoit se rendre à l'un ou à l'autre, selon leur démarche. Il y avoit choisi des postes pour les combattre avantageusement; il en faisoit garder les défilés, & avoit fait occuper le château

de

de Bergzabern, qui étoit assez bon. Mais ils demeurerent campés entre Spire & Philisbourg, à cinq lieues de lui, sans que l'on pût connoître quel étoit leur dessein. An. 1674.

Ce fut dans ce tems que M. de Turenne reçut la nouvelle du grand combat que M. le Prince avoit gagné à Seneff, le onze août, sur les armées confédérées de l'empereur, de l'Espagne & de la Hollande. Les ennemis y perdirent plus de 12000 hommes, & presque tout leur bagage; & ils auroient été hors d'état dès-lors de tenir la campagne, si leur armée n'eût été si nombreuse, qu'après cette perte même elle demeura encore beaucoup plus forte que celle de France; de sorte qu'au mois de septembre ils mirent le siege devant Oudenarde, persuadés qu'il seroit pris avant que M. le Prince fût en état de le venir secourir. Cependant le vingt-un de septembre il leur en fit lever le siege, six jours après qu'ils l'eurent commencé. Ils se retirerent par un brouillard qui les sauva d'une entiere défaite; & peu après ils se séparerent pour aller prendre les quartiers d'hiver.

Du côté d'Allemagne, l'armée des confédérés continuant à demeurer campée entre Spire & Philisbourg, on commença à croire qu'ils ne marcheroient point à M. de Turenne, mais qu'ils avoient plutôt dessein de s'attacher au siege de Philisbourg, sur-tout quand on vit qu'ils avoient fait remonter deux ponts volans jusqu'au village de Loussen, qui n'est qu'une lieue au-dessous, & qu'ils travailloient à un pont de bateaux. On ne douta plus qu'après la jonction de dix-huit ou vingt mille hommes, que leur amenoit l'Electeur de Brandebourg,

& qu'ils attendoient de jour en jour, ils ne fussent assez maîtres des deux côtés de la riviere pour en faire le siege ; & qu'à l'égard de la subsistance d'une si grande armée, ils pourroient la tirer du pays de Dourlach, des magasins de l'Electeur Palatin, & même des Princes & des villes un peu plus éloignées, qui contribueroient volontiers de ce qui dépendroit d'eux pour ôter aux François la seule place qui leur donnoit entrée en Allemagne de ce côté-là.

An. 1674.

Sur cette apparence, on commença dans Philisbourg, à prendre toutes les précautions nécessaires pour soutenir un siege. Le corps de la place étoit en bon état, composé de sept bastions revêtus, avec un large fossé plein d'eau, & une bonne contrescarpe, le tout environné de marais, hors deux avenues, sur lesquelles on avoit fait une grande contre-garde revêtue, & deux demi-lunes de même. Tout cela étoit achevé ; mais on travailloit encore à un grand ouvrage à couronne, du côté du Rhin, qui étoit peu avancé, & auroit pu servir aux ennemis pour s'approcher à couvert du corps de la place, dans laquelle il y avoit dix-huit cens hommes de compagnies détachées de divers corps ; les compagnies franches du commandant, du major, & quatre compagnies de dragons. Le dehors étoit gardé par les quatre bataillons qu'on y avoit renvoyés avec les régimens de cavalerie de Calvo & de Doussen. Il y avoit soixante & dix pieces de canon dans la place, deux cens mille écus, & des munitions de guerre & de bouche pour long-tems. Dufay en étoit commandant ; la Villedieu, fait capitaine aux gardes depuis peu, commandoit ces troupes par commission, & le comte de Mau-

lévrier avoit le commandement du tout, comme maréchal de camp. M. de Turenne l'assuroit continuellement, par ses lettres, qu'il n'attendoit que la démarche des ennemis, & qu'ils s'attachassent à quelque entreprise pour agir de son côté. An. 1674

Cependant l'armée Françoise grossissoit de jour en jour. Reveillon amena six bataillons, & de la cavalerie. Il arriva encore d'autres troupes, & les dragons de Listenay; de sorte qu'elle montoit à plus de vingt mille hommes. M. de Turenne ayant sçu que le pont des ennemis s'avançoit, détacha le dix-sept de septembre le baron de Monclar, qui commandoit la cavalerie depuis la mort de Beauvezé, avec douze cens chevaux, & cinq cens dragons, pour observer les ennemis le plus près qu'il seroit possible; fit avancer jusqu'au défilé de Rhinzabern un détachement de cinq cens fantassins commandés par Schurchil, colonel Anglois; manda au comte de Maulévrier, que sitôt qu'il pourroit sçavoir que les ennemis passeroient le Rhin, il fit tirer six coups de canon à Philisbourg, pour servir de signal à Monclar, de charger leur arriere-garde, & au détachement de Schurchil, d'avancer pour soutenir Monclar, s'il engageoit le combat; & donna ordre d'avertir incessamment au camp, où tout seroit en état de marcher à eux; que si les ennemis, au lieu de passer le Rhin, prenoient le parti de marcher à M. de Turenne, on ne tireroit que quatre coups de canon pour avertir Monclar & Schurchil de regagner l'armée.

Ce dessein si bien concerté promettoit sans doute un succès avantageux, si l'exécution eût pu être aussi juste que les mesures. Le comte

An. 1674. de Maulévrier fit tout son possible pour découvrir le tems que les ennemis passeroient ; mais ils se servirent si bien de la disposition du terrein qui étoit entr'eux & Philisbourg, de l'un & de l'autre côté du Rhin, tout plein de bois, d'eau & de marais, dont ils avoient retranché les chaussées, & traversé les avenues d'arbres abattus, qu'il fut impossible à aucun de ses partis d'avancer assez pour sçavoir le véritable état de leur pont & de leur passage, ni d'enlever aucune de leurs gardes. Monclar de son côté ayant toujours voltigé durant trois jours aux environs de leur camp, pour les observer, n'en put rien découvrir de certain ; de sorte que toute leur armée ayant passé le vingt-un, le comte de Maulévrier ne le sçut qu'après. Il fit néanmoins tirer le signal. Monclar arrivoit dans le même-tems au camp des ennemis, où il ne trouva que le feu qu'ils y avoient mis. A dire le vrai, leur camp étoit disposé de maniere qu'il étoit assez difficile de les y charger : deux rivieres le couvroient à la droite, des marais & des bois à la gauche, le Rhin derriere, & des défilés à la tête.

M. de Turenne songeant à incommoder les ennemis, non-seulement à leur passage, mais aussi lorsqu'ils seroient de l'autre côté du Rhin, avoit envoyé ordre de dresser promptement le pont de Philisbourg, & au comte de Maulévrier, de prendre six cens hommes des régimens du Plessis & de la Ferté, avec les dragons du Commandant, pour s'aller saisir du pont & du château de Graben, à deux lieues de Philisbourg, sur le chemin de Dourlach. Son dessein étoit d'arrêter là les ennemis, de leur couper le chemin de Strasbourg, de les

faire demeurer dans un pays étroit, sans subsistance, & trouver peut-être moyen de les combattre avec avantage. Il auroit fait d'abord soutenir le détachement de Philisbourg par ceux de Monclar & de Schurchil, restés de l'autre côté du Rhin, qui auroient arrêté l'avant-garde des ennemis, & il auroit fait suivre le reste de l'armée. AN. 1674.

Le comte de Maulévrier ayant marché par un défilé de marais fort difficile entre le Rhin & le chemin que devoient tenir les ennemis, arriva à l'entrée de la nuit près de Graben, où il trouva les ennemis déja campés; & ne voyant point d'apparence de se pouvoir emparer d'un poste occupé par un grand corps de troupes arrivé une heure avant lui, il se retira à Philisbourg, & trouva en chemin du Rozel, capitaine au régiment de Dousset, qui s'étant jetté sur la marche des ennemis, avoit fait quelques prisonniers, desquels on apprit que le corps qui étoit à Graben, étoit un détachement de quatre mille chevaux, cinq cens dragons, & cinq cens cravates, commandés par le comte Caprara, qui avoit ordre de s'avancer en diligence jusqu'au pont de Strasbourg, en attendant que le reste de l'armée le suivit.

On connut par cette démarche, qu'ils n'avoient passé le Rhin près de Spire que dans l'espérance de le repasser à Strasbourg. M. de Turenne y avoit bien pensé; mais il ne pouvoit croire que cette ville située en deçà du Rhin, qui avoit tant de raisons de garder la neutralité, & qui ne pouvoit donner passage aux ennemis, sans s'exposer aux incommodités de toutes les deux armées, connût si peu ses propres intérêts, que d'accorder aux confédérés le

passage qu'elle n'avoit jamais donné à aucun parti durant les grandes guerres d'Allemagne, & qu'au printems dernier elle avoit refusé aux Impériaux commandés par Caprara.

An. 1674.

Ils avoient fait diverses tentatives pour l'obtenir; & le comte de Hohenloë, qui étoit chargé de cette négociation, n'ayant pu y engager les Magistrats, avoit cherché à gagner le peuple. Il avoit répandu de l'argent parmi quelques gens capables d'exciter les autres; il avoit fait semer divers bruits pour rallumer l'ancienne haine contre les François; leur faisoit représenter l'oppression de l'Alsace, Colmar & Schéleftat démantelées, les autres villes sans privileges; qu'ils devoient s'attendre à un pareil traitement, si les François étoient les maîtres; que l'Empereur & toute l'Allemagne étoient en armes pour leur liberté, avec une armée de soixante mille hommes, prête à passer le Rhin pour aller enlever une poignée de François qui se cachoient dans la basse Alsace; que la victoire étoit certaine; que le moindre avantage qui la suivroit, étoit le recouvrement de l'Alsace, de la Franche-Comté, de la Lorraine, & de n'être plus frontiere de France.

Ces discours continuellement répétés, produisirent enfin l'effet qu'il avoit souhaité. Le peuple se mutina, se rendit le maître; & rompant la neutralité, accorda le passage du pont aux confédérés. Il avoit été impossible à M. de Turenne de prendre des mesures pour s'y opposer. Le résident de France, Allemand de nation, qui étoit dans la ville, ne l'avoit averti que fort tard de ce qui se passoit, ou par crainte, ou parce qu'en effet il ne l'avoit point sçu. On ne pouvoit rien négocier avec un peuple

entêté, toujours prêt à se mutiner contre tout ce qui s'opposeroit à ses intentions. On ne pouvoit tenter d'y remédier que par la force ; & il étoit d'une dangereuse conséquence de prendre cette voie avec une ville neutre, qui auroit toujours le moyen & un prétexte légitime d'appeller les ennemis, si on lui vouloit faire violence. Il ne put prendre d'autre parti que d'agir auprès des magistrats. Il les pressa fort sur la nouvelle des pratiques du comte de Hohenloë, & leur fit remontrer par Machault, intendant de l'armée, à quoi ils s'exposoient en manquant à la neutralité dans une si grande conjoncture, & les malheurs qu'ils devoient attendre, s'ils donnoient passage aux ennemis : ils l'assurerent toujours qu'ils n'étoient point capables de faire. An. 1674.

Mais enfin Kynser, secretaire de la ville, lui étant venu renouveller de leur part les mêmes assurances, ajouta qu'ils ne sçavoient pas s'ils pourroient être maîtres du peuple, soit que connoissant leurs véritables intérêts, ils fussent en cela de bonne foi, ou que donnant eux-mêmes dans l'emportement du peuple, ils voulussent néanmoins garder ces apparences avec M. de Turenne, afin de pouvoir se disculper ensuite, si le succès ne répondoit point aux espérances des Allemands.

Il y avoit déja quelques jours qu'il s'étoit fait une sédition dans la ville, où nos vivandiers furent maltraités. On y avoit refusé des vivres en payant ; & M. de Turenne ne voyant presque plus rien à ménager, avoit détaché le marquis de Vaubrun, lieutenant-général, avec deux mille hommes de pied, quinze cens chevaux, cinq cens dragons, & quelques pieces

An. 1674. de canon, pour tâcher de se rendre maître du fort qui est au bout du pont, en-deçà du Rhin, s'il ne pouvoit rien obtenir de certain de ceux de la ville, les faisant assurer en même-tems qu'il n'avoit d'autre intention que de maintenir la neutralité, & leur répondant de payer les moindres dommages que feroient ses troupes.

Strasbourg est situé près du Rhin, sur la riviere d'Ill, qui prend sa source dans les montagnes de Suisse, & suivant un cours presque parallele à celui du Rhin, vient tomber dedans à Vantzenau, une lieue & demie plus bas que la ville, depuis laquelle, jusqu'à sa chûte, cette petite riviere forme avec le Rhin une grande isle, que les Allemands appellent Ruperchau, dans laquelle, à huit cens pas de Strasbourg, vient finir la tête du pont, couverte d'un fort augmenté depuis peu de quelques retranchemens. Le marquis de Vaubrun ayant fait passer ses troupes dans cette isle, par plusieurs gués de la riviere d'Ill, reconnut le fort, & fit sçavoir à M. de Turenne qu'on pouvoit y aller sans être incommodé du feu de la ville.

M. de Turenne avoit connu par les discours de Kynser, qu'il n'y avoit plus rien à espérer de ceux de Strasbourg. Il le renvoya le vingt-quatre, avec ordre de leur renouveller encore ce qu'il leur avoit fait dire tant de fois, & partit en même-tems pour aller lui-même joindre le marquis de Vaubrun, laissant au camp de Vinden tout le gros de l'armée, sous le commandement du comte de Lorge & de Foucault, lieutenans généraux, avec ordre de le suivre le lendemain, & ne menant avec lui, d'officiers généraux, que le comte de Roye. Il arriva le lendemain, à sept heures du matin, au

camp du marquis de Vaubrun, où il apprit de nouveau que le peuple de Strasbourg donnoit le paſſage du pont aux ennemis. Il reconnut le fort, & réſolut de l'attaquer le lendemain par tranchées, parce qu'on ne pouvoit y aller autrement; fit préparer grand nombre de faſcines; & le lendemain, vingt-ſix, fit travailler à la conſtruction d'un pont ſur l'Ill, pour avoir communication plus facilement avec l'armée qui venoit. Il tenta cependant encore, par des lettres, de faire revenir ceux de Strasbourg, mais il ſçut à trois heures après-midi, par un commis des vivres qui s'en étoit échappé, que la ville étoit déja pleine d'Impériaux, qu'il étoit entré dans le fort un corps de dragons, & que les Confédérés étoient entiérement maîtres du pont. An. 1674.

M. de Turenne ne voyant point d'apparence d'attaquer le fort entre la ville & les ennemis, fit repaſſer l'Ill à ſes troupes ſur la fin du jour; & ſuivant cette riviere en deſcendant, il paſſa encore celle de Suvel; demeura en bataille de l'autre côté juſqu'au matin, qu'ayant reconnu le terrein & les avenues, il marqua le camp pour l'armée qu'il attendoit; mit ſa gauche ſur la riviere d'Ill; étendit la droite vers un grand marais, ayant en tête la riviere de Suvel, & le village de Vantzenau à la queue de ſa ſeconde ligne. Ce fut dans ce poſte qu'il attendit que le reſte de ſon armée fût venu de Vinden, & les démarches que feroit celle des ennemis, dont les gardes, durant quelques jours, parurent aſſez près des nôtres. Ils avoient achevé de paſſer le Rhin, près de Spire, le vingt-un de ſeptembre; & le détachement que j'ai marqué, étant arrivé le vingt-quatre au pont de

Strasbourg, les dragons se jetterent d'abord
An. 1674. dans le fort qui est en-deçà de la riviere, pour demeurer maîtres du passage, en attendant le reste de leur armée qui les joignit le vingt-cinq, & acheva de passer le lendemain. Toute cette armée se trouvant en-deçà du pont de Strasbourg, marcha sur la gauche; & ayant passé la riviere de Brusch, reprit à droite, la suivit en remontant, & s'étendit depuis Gaispitzen & Blessen jusqu'à la montagne, c'est-à-dire, jusqu'aux villes de Molsheim & de Dachstein, qu'ils occuperent sans résistance.

Quelques jours auparavant, M. de Turenne avoit envoyé un officier de ses gardes pour s'assurer de cette derniere place; mais celui qui y commandoit pour l'évêque de Strasbourg se saisit de cet officier, le livra aux Allemands, & les reçut dans la place.

Les ennemis, par la disposition de leur poste, étoient maîtres depuis le Rhin jusqu'à la montagne de Saverne, & maîtres par conséquent de toute la haute Alsace, qui demeuroit derriere eux, dont l'abondance pouvoit longtems soutenir une puissante armée, & dont la situation leur donnoit des passages commodes pour entrer en France. Ils avoient une fois presque autant de troupes que M. de Turenne, & attendoient dans douze ou quinze jours la jonction de l'Electeur de Brandebourg, avec dix-huit ou vingt mille hommes: on peut dire que jamais parti ne s'étoit trouvé dans un état plus avantageux.

Celui de M. de Turenne étoit bien différent: vingt-deux mille hommes composoient toute son armée. Il étoit dans la basse Alsace, peu abondante d'elle-même, & consumée par le

séjour de ses troupes depuis deux mois ; obligé de couvrir, avec des forces inégales, Saverne & Hagueneau, deux places également foibles & importantes, l'Electeur de Brandebourg prêt d'arriver, & de rendre les ennemis deux fois plus forts. Après cette jonction, il ne falloit plus penser à demeurer en Alsace : la retraite étoit périlleuse en elle-même ; ses suites étoient la perte inévitable de Brisach & de Philisbourg, celle de la réputation de nos armes ; nos alliés alloient être accablés en Allemagne ; la Lorraine & la Franche-Comté prêtes à recevoir les ennemis ; la France entierement découverte de ce côté-là : tous ces malheurs étoient à craindre, & rien n'étoit à espérer.

An. 1674.

Au milieu de ces extrêmités, M. de Turenne ne put trouver de ressource que dans une grande résolution d'aller droit aux ennemis, & de les combattre avant la jonction. Il connoissoit mieux que personne les avantages que leur donnoient le nombre & la situation ; mais il savoit aussi ce que peut une armée aguerrie, pleine d'officiers accoutumés au péril & à la gloire, sous un Général aussi absolu par la confiance des troupes, que par le pouvoir de commander. Il crut que ces dispositions pouvoient bien réparer le désavantage du nombre, & lui donner les moyens d'entreprendre contre trente-cinq mille hommes de troupes différentes, rassemblées sous divers généraux ; & que si le succès étoit heureux, il arrêtoit leurs desseins présens, & gagnoit de la réputation & des mesures pour l'avenir ; que s'il manquoit de fortune, la France n'en seroit pas plus exposée ; puisqu'avant que de combattre, il étoit dans l'impossibilité de s'opposer à leur progrès.

An. 1674. Cette résolution prise, il n'en différa l'exécution qu'autant de tems qu'il en fallut pour donner quelque repos aux troupes qui arriverent du camp de Vinden le vingt-neuf septembre. Tout se trouvoit rassemblé hors le détachement de Monclar, qui étoit en marche pour revenir des environs de Spire. Ainsi ayant fait marcher, à l'entrée de la nuit du deux octobre les dragons du Roi, de la Reine & de Listenay, avec ordre de faire des ponts où il seroit nécessaire, il fit décamper le reste de l'armée à minuit, & alla passer la riviere du Suvel à Lamperthcim. Toute l'armée marchoit sur trois colonnes, laissant Strasbourg à sa gauche ; la cavalerie de ce côté-là sur une colonne, l'infanterie sur une autre à la droite, & l'artillerie suivie des bagages, sur une troisieme à la droite de tout. Il marcha de cette maniere vers la riviere de Brusch, sans avoir des nouvelles précises des ennemis jusqu'à quatre heures que du Repaire, détaché à un quart de lieue de la tête de l'armée, avec deux cens maitres, envoya dire à M. de Turenne qu'il appercevoit quelques-uns de leurs quartiers. M. de Turenne ayant fait faire halte à toute l'armée, justement dans le tems que Monclar rejoignoit avec son détachement, s'avança sur les hauteurs où étoit du Repaire, vers Dacstheim, & reconnut de l'autre côté de la Brusch les ennemis répandus dans trois quartiers. Cette disposition lui fit souhaiter de pouvoir passer la riviere, & de trouver l'occasion de les combattre.

On se trouvoit fort près du village d'Achenheim, sur la riviere de Mosig. Il y fit avancer le marquis de Boufflers, qui posta des dragons

dans l'églife ; & fur ce qu'un partifan, nommé Grand-Claude, rapporta qu'après un long défilé entre les rivieres de Mofig & de Brufch, il avoit trouvé un pont fur cette derniere, & un gué au-deffous, le comte de Lorge y alla avec les dragons, paffa la riviere ; & après avoir reconnu le village de Holtzeim, qui eft de l'autre côté, trouva au-delà une affez grande plaine, dans laquelle il paroiffoit une petite garde des ennemis. Il le fit favoir promptement à M. de Turenne, & cependant fit occuper le village par les dragons & par les grenadiers de l'armée, & les fit foutenir par quinze cens hommes que commandoit le marquis Duglas. M. de Turenne s'y rendit en même tems, trouva cette plaine propre pour mettre l'armée en bataille ; & ayant tout vifité & vu les poftes du village déja garnis, il donna les ordres pour faire marcher l'armée. Elle défila toute la nuit ; & à mefure qu'elle paffoit, elle fe mettoit en bataille dans la plaine, fur la gauche du village, le plus près de la riviere qu'il étoit poffible. An. 1674.

Tout étant achevé de paffer au point du jour, quatre octobre, il s'éleva un brouillard fi épais, qu'à peine pouvoit-on voir cinquante ou foixante pas devant foi. Comme M. de Turenne eut fait faire un petit mouvement en avant à l'armée, pour la mettre en bon ordre, on découvrit deux troupes de cavalerie au coin d'un bois qui étoit fur notre droite. Il fit avancer toute l'armée environ cinq cens pas, & apperçut lui-même ces deux troupes ; & la fituation du bois étoit tellement à notre droite, qu'en avançant encore deux ou trois cens pas, la premiere troupe de cette aile étoit fort près

du bord, & sa largeur avoit un peu plus de hauteur que nos deux lignes ; de sorte que si les ennemis l'eussent occupé, ils pouvoient aisément nous prendre en flanc, & nous envelopper par nos derrieres. Dans cette incertitude M. de Turenne fit faire halte ; fit tirer trois volées de canon à ces deux troupes, qui se retirerent aussi-tôt ; & détacha le marquis de Boufflers avec cinquante dragons, pour aller reconnoitre le bord du bois jusqu'au coin où avoient été postées ces deux troupes ; & comme il n'y trouva plus personne, l'armée avança jusqu'à cette hauteur. Le brouillard qui avoit duré jusqu'alors, se changea tout à coup en une pluie qui nous incommoda beaucoup le reste du jour.

An. 1674.

L'armée fut à peine à la hauteur du bois, qu'on découvrit le village d'Ensheim, situé de maniere que, si nous eussions avancé encore cinq cens pas, nous l'aurions trouvé sur le front de notre droite : on y entendoit un grand tumulte, comme des gens qui travaillent avec beaucoup d'empressement. M. de Turenne, pour avoir des nouvelles certaines de l'état des ennemis, & s'assurer entiérement si le bois étoit occupé ou non, fit marcher encore le marquis de Boufflers avec cent cinquante dragons le long du bord, sur la longueur du côté qui regarde le village, où s'étant assez avancé, il découvrit un grand corps de cavalerie en bataille sur la gauche de ce village qui étoit à notre droite, & peu après, de l'infanterie qui marchoit au bois.

L'on voyoit en même tems de la cavalerie derriere de longues haies que nous avions en face à la hauteur du village. Ainsi l'armée se

trouvoit fort près des ennemis dans une plaine qui a beaucoup d'étendue sur la gauche, vers An. 1674.
le village de Lingelsheim où elle est terminée par des bois : elle étoit plus bornée à la droite, & par le cours de la Brusch qui la traverse en biaisant de ce côté-là, & par le bois qui avoit environ mille pas de long, sur quatre ou cinq cens de large.

Toute l'armée étoit en bataille sur deux lignes. Dix-sept escadrons de la brigade de Pilois étoient à la droite de la premiere ligne, avec les dragons du Roi & de Listenay, sous le marquis de Vaubrun, lieutenant général, & le comte de Roye, maréchal de camp ; la brigade d'Humieres, de pareil nombre d'escadrons, & les dragons de la Reine étoient à la gauche, commandés par le comte de Lorge, lieutenant général, avec le comte d'Auvergne, maréchal de camp. Foucault, plus ancien lieutenant général, commandoit les dix bataillons qui formoient le corps de cette ligne sous deux brigadiers : le marquis Duglas à la droite, & le marquis de Pierrefitte à la gauche. Mont-George commandoit une réserve de cinq escadrons derriere l'infanterie. L'aile droite de la seconde ligne étoit composée de quatre bataillons de la brigade de Reveillon, soutenus de quatorze escadrons de celle de Renty. La gauche avoit quatre bataillons de la brigade de Pizieux, & quatorze escadrons de celle de Lambert. Trois bataillons avec quatre escadrons faisoient tout le corps de réserve ; & trente pieces de canon étoient à la tête de l'armée, sous les ordres de Saint Hilaire, lieutenant d'artillerie : toute cette armée étoit au plus de vingt-deux mille hommes.

AN. 1674. Les ennemis étoient au nombre de trente-cinq mille. Ils avoient occupé les quartiers de Blessen, Gaispitzen & Ensheim ; & ne pouvant pas s'imaginer que M. de Turenne osât venir à eux, ils attendoient paisiblement l'électeur de Brandebourg, pour agir plus puissamment quand ils auroient mis ensemble de si grandes forces. Mais ayant eu le jour précédent des nouvelles de la marche de M. de Turenne, ils rassemblerent toutes leurs troupes à celui de leurs quartiers qui étoit le plus proche de lui : c'étoit le village d'Ensheim, dont j'ai parlé, derriere lequel ils se mirent en bataille ; de sorte qu'en avançant, ils le trouvoient sur leur infanterie. Les ducs de Bournonville & de Lorraine étoient les généraux de cette armée. Sous eux le comte Caprara, & le prince Herman de Bade, étoient à la droite avec les troupes de l'Empereur. L'aile gauche, composée des troupes de Lorraine, de Lunebourg & de Munster, étoit sous le commandement du duc de Holstein & de Chauvet.

Le village d'Ensheim est assez grand, de figure presque ronde, environné d'un fossé bordé de haies ; d'autres fossés, avec des haies de même, s'étendoient assez loin à la droite, & formoient à plus de quatre cens pas un front parallele à celui de notre armée, où partie de leur infanterie étoit logée si à couvert, qu'à peine la pouvoit-on voir. Le reste étoit retranché dans le village même, & derriere des rideaux, sur la gauche, avec cinquante pieces de canon, placées en des endroits avantageux. La droite de leur cavalerie s'étendoit vers des bois, du côté de Lingelsheim, & la gauche, de l'autre côté du village d'Ensheim : ainsi l'on

pouvoit dire que cette armée, presque une fois plus forte que celle de France, l'attendoit dans un poste assez avantageux pour mettre même une armée foible hors d'insulte. An. 1674.

Telles étoient les dispositions de part & d'autre lorsque M. de Turenne, sur l'avis que les dragons voyoient les ennemis à la gauche d'Ensheim, s'avança le long du bois pour les reconnoître lui-même : il apperçut des détachemens de leur infanterie qui marchoient au bois pour s'en saisir. Ils pouvoient faire cette démarche sans désavantage, parce que le bois se rencontroit dans la disposition de leur bataille ; ce qui leur donnoit moyen de l'attaquer & de s'y soutenir ; au lieu que notre armée se trouvoit dans une situation fort irréguliere par tous les mouvemens qu'elle avoit à faire de ce côté-là, & prêtoit le flanc en partie à la petite plaine d'entre le bois & le village.

Comme l'infanterie des ennemis étoit prête d'entrer dans le bois, le marquis de Boufflers n'eut que le tems de faire mettre pied à terre aux dragons du Roi & de Listenay, pour les charger : ce fut là que le combat commença. M. de Turenne fit soutenir d'abord les dragons par de l'infanterie, qui avoit été détachée par pelotons entre les escadrons de la premiere ligne, & y fit marcher du canon. Les ennemis en avoient aussi avancé quelques pieces vers le bord du bois ; le reste étoit posté à couvert des rideaux & de la terre qu'ils avoient remuée, d'où ils tiroient avec avantage. Il se fit un grand feu entre nos dragons & les ennemis, qui prétendoient s'établir dans le bois ; & quoiqu'ils fussent fort supérieurs en nombre, les dragons, après diverses charges, les firent plier, gagne-

An. 1674. rent du terrein, & leur prirent quatre pieces de canon. Mais les ennemis ayant fait avancer trois nouveaux bataillons, soutenus de plusieurs autres, & du canon, reprirent leur terrein, & recommencerent un des plus rudes combats qui se soient vus depuis long-tems.

M. de Turenne voyant qu'ils s'opiniâtroient à gagner ce poste, qui pouvoit leur donner un extrême avantage, fit avancer les bataillons de Bourgogne & d'Orléans du corps de réserve, & ceux de Languedoc, de Scurchil & de Montmouth, avec quelques autres de la seconde ligne, que les marquis de Pizieux & de Reveillon menerent à la charge. Les Anglois défirent entiérement un bataillon des ennemis qu'ils envelopperent comme il entroit dans le bois. Les régimens d'Hamilton, d'Anjou & de Bretagne acheverent de les en éloigner, tuerent beaucoup de monde, reprirent du canon & des drapeaux; & tout sembloit s'ébranler lorsque le comte d'Hamilton fut blessé; & le second bataillon de son régiment se trouvant beaucoup plus avancé que le reste, le marquis de Vaubrun apprehendant que la cavalerie des ennemis ne l'enveloppât, lui fit faire halte; de sorte qu'il cessa de pousser les ennemis, qui profiterent de ce moment pour se reconnoître, & pour balancer notre avantage.

Toute cette action fut d'un détail extraordinaire: la pluie, l'embarras de traverser le bois, & d'attaquer les ennemis postés sous leur canon, la rendoient également difficile & périlleuse. Le marquis de Vaubrun y eut son cheval tué, & fut près d'être pris. Les ennemis firent voir une opiniâtreté extrême. Ils ne se rebuterent point d'avoir été poussés

deux fois. Ils regarderent toujours le poste du bois comme celui qui devoit leur donner l'avantage de cette journée, s'ils pouvoient l'occuper, & résolurent de tenter tout pour y réussir. Ils firent marcher encore sept bataillons de leur gauche, où étoit l'infanterie de Lunebourg, pour regagner, s'ils pouvoient, leur canon, & rentrer dans le bois un peu plus par derriere à notre égard, c'est-à-dire, par un endroit auquel nous ne pouvions aller sans prêter le flanc à des bataillons qui bordoient des haies, & d'autres qui étoient derriere des rideaux, entre le village & le bois, ainsi qu'à leur canon posté à l'entrée du village. An. 1674.

Comme ils combattoient à la tête de leur ligne, leur cavalerie les soutenoit par un mouvement facile & régulier, au lieu que M. de Turenne, obligé d'attaquer par sa droite, n'en pouvoit tirer de troupes qu'en la séparant entierement de sa gauche : c'est pourquoi il n'avoit fait marcher d'abord que des corps de la seconde ligne, laissant la premiere toujours en bataille; mais voyant que le nombre des ennemis grossissoit sans cesse à l'attaque du bois, & l'avantage qu'ils tiroient de leur cavalerie, après avoir pris trois bataillons de sa premiere ligne, il fut obligé de tirer encore quinze escadrons de la brigade de Pilois, & toute l'aile droite de la seconde ligne. Le comte de Roye les mena aux ennemis; & il fallut qu'ils formassent une potence avec le reste de la ligne, ayant le bois à droite, & prêtant la gauche au village, dont ils recevoient tout le feu. Cette incommodité, & la difficulté du terrein entrecoupé en plusieurs endroits, rendirent l'action périlleuse : elle fut de part & d'autre engagée

AN. 1674. avec beaucoup de valeur. Le comte de Roye, qui étoit à la droite vers le bois, soutenoit notre infanterie, & essuyoit un grand feu. Milord Duras agissoit à la gauche; & quoique volontaire, il menoit à la charge nos escadrons, qui suivoient volontiers son exemple & ses ordres. Le combat fut rude, & le succès fort balancé durant quelque tems. Il sembloit néanmoins être prêt à se déclarer pour nous lorsque Milord Duras ayant eu son cheval tué, l'on fit halte pour le dégager. Les ennemis profiterent de ce tems pour se remettre, & se rassurerent dans leurs postes; de sorte que nos escadrons ne pouvant demeurer davantage exposés au feu du village, qu'ils avoient dans le flanc, changerent de situation, & s'étendirent le long du bois qu'ils laissoient derriere eux. Ils soutenoient ainsi notre infanterie, qui de son côté, après un long combat, recommencé plusieurs fois, dans lequel les ennemis disputerent leur terrein avec beaucoup de valeur, demeura enfin maîtresse, & gagna le rideau qui en est le plus proche. On ne put pousser cette avantage plus loin contre des ennemis que le nombre & la situation mettoient à couvert. Le comte de Roye, qui étoit à la tête du régiment colonel, & du reste de la brigade de Pilois, voulut marcher à six de leurs escadrons qui paroissoient à la droite dans une petite plaine, vers le bout du bois, pour soutenir leur infanterie; mais il falloit passer un fossé à leur vue, & s'exposer, pour aller à eux, au feu de leur infanterie, postée dans des lieux couverts; de sorte qu'il demeura dan son poste, & le conserva jusqu'à la nuit qui étoit assez proche.

Les troupes de la premiere ligne qui n'avoient point marché, observerent les ennemis An. 1674. séparés de nous par de longues haies qui avoient des ouvertures, & par un bois clair de peu d'étendue qui paroissoit au front de notre infanterie, un peu vers la gauche. Mais le comte de Lorge voyant que le combat s'échauffoit du côté de M. de Turenne, & jugeant que les ennemis pouvoient détacher de leur droite pour y envoyer, résolut de marcher à eux par le côté de ce bois, pour leur donner de la jalousie, ou peut-être même les attaquer avec avantage, en tombant sur le flanc de leur droite. Il commençoit à faire avancer sa cavalerie, lorsque la Marque, aide de camp de M. de Turenne, lui vint demander des troupes de sa part. Le comte de Lorge lui répresenta le peu qui lui en restoit, & que d'ailleurs la démarche qu'il faisoit vers les ennemis, étoit le plus grand secours qu'il pût donner à M. de Turenne, par la diversion infaillible qu'il alloit faire. La Marque insistoit néanmoins toujours à demander des troupes, lorsque tout d'un coup l'on vit paroître de la cavalerie ennemie qui se jettoit dans la plaine par les ouvertures des haies au front de notre infanterie; elle passa avec une vitesse extraordinaire, & forma en moins de rien dix-huit escadrons en-deçà des haies.

Foucault, lieutenant général, qui étoit à la tête de l'infanterie, fit faire front de toutes parts à nos bataillons, pour éviter d'être enveloppés par la droite, où il ne restoit que deux escadrons. Ce mouvement se fit avec un silence & un ordre assez rare dans des occasions si pressantes. Les ennemis marchant avec la même

impétuosité qu'ils avoient passé, tomberent sur les deux escadrons restés seuls à la droite de l'infanterie; les défirent presque entiérement; renverserent quatre escadrons de la premiere ligne; pousserent Mont-George, qui voulut faire tête avec les quatre escadrons de sa réserve, & tournant par derriere notre infanterie, qu'ils laissoient à leur droite, faisoient doubler incessamment leurs escadrons sur leur gauche.

An. 1674.

Tous ces mouvemens se firent avec tant de rapidité, que le comte de Lorge, qui conduisoit vers l'infanterie la cavalerie de l'aile gauche, qu'il avoit menée en avant, n'eut que le tems d'y faire marcher les escadrons qui se trouverent les plus proches. C'étoient les Anglois de Montmouth, dont les deux escadrons avoient été d'abord à la charge sous le comte d'Auvergne; & comme ils donnerent seuls avant que les autres pussent être assez avancés, ils firent couvrir leur droite par cinquante maîtres détachés de la gauche du premier escadron, de peur d'être enveloppés, & pousserent toujours en avant. Un escadron de Loriere, deux de Culan, & deux de Langalerie, chargerent avec pareille vigueur: le comte de Lorge les faisant toujours doubler à droite, pour opposer un front à celui que formoient les ennemis.

Ces escadrons renverserent à la premiere charge tout ce qui se trouva devant eux. Ceux de du Repaire, de Montauban & de Losier, s'étoient encore avancés pour les soutenir; mais la charge fut si vive que les ennemis ne purent jamais se rallier. Ils se renverserent eux-mêmes, & envelopperent dans leur dé-

fordre tout ce qui les ſuivoit ; & ainſi pêle-mêle ils traverſerent la plaine en fuyant, avec toute la confuſion de gens qu'on taille en pieces. Ils reprirent les haies, paſſerent ſur le corps de leurs troupes ; & l'épouvante fut ſi grande, qu'après qu'on eut ceſſé de les ſuivre, pour ne ſe pas trop engager, les officiers, ni le duc de Bournonville même, n'auroient pu les arrêter, ſi le duc de Lorraine ne les eût chargés. Les nôtres paſſerent encore ſur le ventre à deux bataillons qui s'étoient avancés. La déroute fut entiere. De tout ce qui avoit paſſé, il en demeura une bonne partie ſur la place, & peut-être les auroit-on mené plus loin, ſi les quatre derniers eſcadrons qui les pouſſoient n'euſſent été obligés de marcher vers M. de Turenne. AN. 1674.

D'abord que le Comte de Lorge vit leur déroute aſſurée, il pouſſa à ſa gauche. Il ſe trouva en préſence des ennemis, qui avoient étendu leur droite au-delà du bois, venant par le même endroit par lequel il avoit peu auparavant voulu marcher à eux. Il n'étoit reſté que quatre eſcadrons à cette aîle, ſous le chevalier d'Humieres ; mais le marquis de Lambert, qui étoit à la ſeconde ligne, voyant la premiere ſi dégarnie, y avoit mené ſix eſcadrons de ſa brigade, pour remplir le terrein de ceux qui pouſſoient les ennemis. Le comte de Lorge les ayant trouvé en cet état, poſta derriere eux quatre eſcadrons qu'il avoit ramené, fit étendre ſa gauche ; & ayant jetté les dragons de la Reine, & un bataillon dans le bois, fit tirer ſur les flancs de leur cavalerie, qui s'ébranla d'abord, & ſe retira enſuite aſſez vîte derriere des hauteurs par où elle étoit venue, & ne parut plus le reſte du jour.

AN. 1674. Le Comte de Lorge fit demeurer toute la gauche en bataille ; & dans l'inquiétude où il étoit de ce qui se passoit du côté de M. de Turenne, il y poussa pour en savoir lui même des nouvelles : il le rencontra qui venoit de son côté ou il reconnut, par le grand nombre de morts, l'avantage qu'on avoit eu sur les ennemis, qui nous laisserent entierement maitres de la plaine sur la gauche.

A la droite notre infanterie avoit gagné le bois & le rideau qui en étoit le plus proche. Elle y étoit soutenue de la cavalerie qu'on y avoit fait marcher ; & comme le terrein se trouvoit étroit, ces troupes y étoient fort serrées & obligées à faire ferme des deux côtés. Les ennemis avoient remué quelque terre dans les endroits plus proches du village : il falloit, pour les y forcer, attaquer trois élévations de terre en forme de glacis, remplies d'un grand grand corps d'infanterie que leur cavalerie soutenoit, & ces glacis se soutenoient les uns les autres par leur disposition. Ils avoient encore une grande ligne de cavalerie avec de l'infanterie qui la soutenoit dans un taillis au-delà du bois ; & pour les attaquer, il falloit passer devant eux un rideau par un petit front, & essuyer le feu de leur canon. Si peu qu'il restoit de jour se passa à se canoner de part & d'autre. La nuit survint plutôt & plus obscure que d'ordinaire, à cause de la pluie qui continuoit toujours. Elle acheva de finir le combat, & les deux armées prirent parti selon leurs dispositions, sans que de part & d'autre on en pût rien reconnoitre, à cause de l'obscurité.

M. de Turenne, qui avoit fait marcher son armée près de quarante heures avant le combat,

bat, considérant qu'il avoit duré depuis le matin jusqu'au soir, avec toute la fatigue que l'on peut avoir dans un terrein gras, en faisant des attaques dans un bois par une pluie continuelle; que s'il faisoit passer la nuit à ses troupes sur le champ de bataille, sans pain, elles ne seroient pas en état d'attaquer le lendemain les ennemis, qui étoient à couvert dans des postes retranchés par la nature & par leur travail; il jugea qu'il étoit à propos de repasser la Brusch, afin de retrouver le pain & les bagages pour se remettre des fatigues de la marche & du combat. Il avoit remporté d'assez grands avantages pour s'attribuer l'honneur de cette journée. Plus de trois mille des ennemis étoient demeurés sur la place; nous leur avions pris huit pieces de canon, plusieurs étendarts & quelques drapeaux, des timballes & plusieurs prisonniers; nous étions demeurés maîtres du bois & de leur premier retranchement à notre droite, & de toute la plaine à la gauche. Il repassa donc la riviere à Holtzheim, & alla camper à Achenheim, à une petite lieue du champ de bataille, sur lequel il laissa Bulonde, brigadier, avec six régimens de cavalerie & un de dragons. AN. 1674.

Pendant que nos troupes se reposoient, les ennemis se retirerent sous Strasbourg. D'abord qu'il fut jour, Bulonde ayant envoyé reconnoître le village, trouva qu'ils avoient tout abandonné avec tant de précipitation, qu'ils y avoient laissé deux pieces de canon, beaucoup de munitions, & grand nombre de blessés & de malades. On y fit encore quelques prisonniers, qui rapporterent que long-tems avant la fin du combat ils avoient fait prendre le che-

An. 1674. min de Strasbourg à leurs équipages, & que d'abord que la nuit fut venue, ils avoient abandonné tous leurs postes, & s'étoient retirés avec une extrême confusion. Ainsi ils quitterent le champ de bataille, & céderent à M. de Turenne cet avantage, que le mauvais tems, la fatigue des troupes, & la nuit qui survint, l'avoient empêché d'emporter durant le jour. Le combat avoit été sanglant de part & d'autre: nous y perdîmes près de deux mille hommes, & beaucoup d'officiers, dont les plus considérables furent le comte de Claire, colonel d'infanterie, Saldagne, Cornas & Lidelton, mestres de camp de cavalerie. Le marquis de Listenay, colonel de dragons, & le marquis de Bandeville, colonel d'infanterie, moururent de leurs blessures. Le comte d'Auvergne, maréchal de camp, les marquis de Pizieux & de Reveillon, brigadiers, le comte Hamilton, colonel d'un régiment Irlandois, furent fort blessés, avec grand nombre d'officiers de cavalerie & d'infanterie. M. de Turenne ayant eu son cheval blessé, le marquis de Beuvron, son aide de camp, lui donna le sien.

Les ennemis laisserent trois mille morts sur le champ de bataille, & perdirent depuis un grand nombre de blessés qui moururent, parmi lesquels il se rencontra plusieurs officiers. Leur perte fut si considérable que, ne se trouvant point en état de tenir la campagne jusqu'à ce que l'électeur de Brandebourg les eût joint avec un grand corps qui devoit dans peu de jours passer le pont de Strasbourg, ils se retirerent sous le canon de cette ville, & à couvert de la riviere d'Ill. M. de Turenne demeura

deux jours entre Achenheim & Brifvikerfen, à une lieue & demie des ennemis, qui pouvoient aifément venir à lui. Le fept il marcha deux lieues jufqu'au bourg de Marlen, fur la petite riviere de Mozicg, qui vient des montagnes de Saverne: l'armée y campa, couvrant fa droite de la riviere, & étendant fa gauche le long des hauteurs qui fermoient la queue du camp. AN. 1674.

M. de Turenne choifit ce pofte comme le plus commode pour attendre la marche des ennemis, que la jonction de Brandebourg devoit rendre deux fois plus forts que lui. Ils pouvoient avec cet avantage attaquer Haguenau ou Saverne, ou marcher à M. de Turenne, qui n'étoit pas en état de tenir la campagne devant eux; mais par cette fituation, il couvrit ces deux places, mit fon armée en fûreté, & conferva derriere lui les fourrages qui devoient lui être néceffaires dans la fuite. Derriere fa droite commençoit, entre deux montagnes, un défilé fort étroit, d'un quart de lieue de long, qui venoit finir au château de Vaffeleim, fitué fur une hauteur en allant à Saverne. Ce château appartenoit à ceux de Strasbourg, qui le faifoient garder par cinquante hommes avec un officier; mais il étoit abfolument néceffaire à M. de Turenne d'en être le maître, pour avoir fes derrieres libres; c'eft pourquoi il envoya le comte de Roye propofer au commandant de recevoir un nombre de foldats François, parce que fa garnifon feule n'étoit pas affez forte pour empêcher les ennemis de s'emparer du château. Le commandant refufa cette propofition, fur ce qu'il étoit obligé de garder la neutralité, & qu'il ne pou-

voit rien faire sans ordres de ses maîtres. Le
An. 1674. comte de Roye en fit le rapport à M. de Turenne, qui s'y en alla lui-même ; & après un assez grand pour-parler à la porte du château, ayant fait convenir le commandant de recevoir vingt de nos soldats, il l'obligea ensuite d'en recevoir autant qu'il en falloit pour la garde de ce poste. Il y avoit dedans beaucoup de munitions, & seize petites pieces de canon.

Ainsi M. de Turenne s'assura, par ce château, la communication de Saverne, la liberté de pouvoir secourir Haguenau, & celle de se retirer en sûreté si les ennemis l'y obligeoient. Ils étoient toujours sous Strasbourg, attendant que l'électeur de Brandebourg passât le Rhin pour les joindre ; mais sa marche qui étoit lente d'elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent quelques princes d'Allemagne de lui donner passage sur leurs états. Il sembloit qu'il ne vouloit arriver en Alsace que pour le quartier d'hiver, & que dans ce dessein il ne pensoit qu'à ménager ses troupes, en faisant de petites journées par les meilleurs pays de l'Empire. Il traînoit avec lui un grand équipage, comme font tous les Allemands ; & l'embarras en étoit encore augmenté par la suite de madame l'Electrice, & de plusieurs princesses qui l'accompagnoient à l'armée.

Enfin ce grand secours passa le Rhin au pont de Strasbourg le quatorze d'octobre. Il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recrues du duc de Zell Lunebourg, que ce prince commandoit lui-même, & des milices de Suabe & de Franconie ; tout cela faisoit dix-huit ou vingt mille hommes. L'Electeur Palatin, qui étoit retourné dans ses états lorsque les Confédérés

avoient passé le Rhin à Strasbourg la premiere fois, revint avec ceux-ci, menant deux mille hommes qu'il commandoit lui-même. Pendant que toutes ces troupes passoient le Rhin, le duc de Bournonville fit passer l'Ill aux siennes; & s'alla poster près du champ de bataille d'Ensheim. Le lendemain l'électeur de Brandebourg & les nouveaux Confédérés le joignirent; & tous ces généraux d'une armée de plus de cinquante mille hommes, ayant résolu d'aller à M. de Turenne, le duc de Bournonville s'avança sur les hauteurs de Molsheim avec seize escadrons, y parut presque tout le jour, & y fit divers mouvemens, comme pour reconnoître exactement notre camp, & se disposer à l'attaquer. AN. 1674.

Mais M. de Turenne jugeant du dessein des ennemis parce qu'ils pouvoient faire avec plus de succès, crut que cette démarche étoit affectée, & que dans le tems qu'ils paroissoient le vouloir attaquer, leur véritable dessein étoit de lui dérober une marche pour aller tomber sur Haguenau. Il envoya le comte de Roye à la gauche de l'armée, avec ordre de détacher divers partis jusqu'au Rhin, sur la route que pourroient tenir les ennemis, & jetta huit cens hommes dans cette place, dont il donna le commandement à Mathieu, lieutenant colonel de la marine.

Tous nos partis n'eurent aucunes nouvelles des ennemis; & M. de Turenne jugeant que leur intention pouvoit être en effet de venir à lui par sa droite du côté que le duc de Bournonville l'étoit venu reconnoître, fit faire des redans à travers d'une plaine un peu élevée, qui est de l'autre côté du ruisseau, pour y loger

de l'infanterie, & couvrir ainsi sa droite, & le AN. 1674. défilé qui perce la montagne pour aller à Vasseleim, où il envoya ordre de faire sortir la garnison de ceux de Strasbourg, afin d'en demeurer entiérement le maître. Il fit travailler à d'autres retranchemens à la tête de son camp, & au bourg de Marlen; ce qui fit croire à toute l'armée qu'il y vouloit attendre les ennemis, qui demeuroient cependant dans leur camp sans faire aucun mouvement, soit qu'entre tant de généraux ils ne pussent convenir de ce qu'ils devoient entreprendre, ou qu'en effet ils espérassent que M. de Turenne se trouvant trop foible, se retireroit de lui-même & leur laisseroit la campagne libre.

Cette incertitude dura jusqu'au dix-huit, qu'ils se mirent en marche pour passer la Brusch, & venir à nous par le même pays que nous avions tenu en venant à Marlen. M. de Turenne en fut averti d'abord par le marquis de Vaubrun & le comte de Roye, qui étant allé dès la pointe du jour poster un garde de cavalerie, comme on avoit accoutumé, sur des hauteurs d'où l'on découvroit Molsheim, Dachstein, & le pays par où pouvoient venir les ennemis, comme ils arriverent au village qui est au pied de la hauteur, les cavaliers détachés pour la découverte reconnurent d'abord quelques cravates de l'Empereur, de fort près dans le brouillard, & en virent tellement grossir le nombre en peu de tems, qu'il fallut se retirer sans poster la garde. Le brouillard s'étant dissipé peu à près, on vit grand nombre de coureurs des ennemis en divers endroits sur notre gauche, & on ne douta plus qu'ils ne marchassent à nous. M. de Turenne

monta à cheval, s'avança sur l'extrêmité de la hauteur qui étoit à la gauche de notre camp, où ayant vu lui-même ce qu'on lui avoit rapporté, que toute l'armée des ennemis venoit à lui, il résolut de faire la nuit suivante la marche qu'il avoit prévue pour la sûreté de l'armée, en se retirant à Dettveiller, éloignée de Marlen de trois lieues & demie. AN. 1674.

Les ennemis cependant s'étant approchés de nous, mirent leur camp à une lieue du nôtre, sans ruisseau ni défilé entre-deux. Tout le monde étoit persuadé qu'on les attendroit, & qu'ils nous attaqueroient le lendemain. On ne voyoit point néanmoins que le grand nombre des ennemis donnât la moindre inquiétude à l'armée. M. de Turenne avoit tant de soin d'entretenir la confiance des troupes, que quelques jours auparavant comme il étoit à cheval aux environs du camp, le comte de Lorge l'ayant voulu faire avancer vers Deruiller pour lui montrer des palissades favorables pour une retraite, il ne voulut jamais y aller, & lui dit depuis que ç'avoit été de peur que par cette promenade l'on ne jugeât qu'il pensoit à se retirer, quoiqu'il en eût le dessein. La nuit fut à peine fermée, qu'il fit marcher le bagage & les caissons par le défilé de Vasseleim, l'artillerie par un autre sur la gauche, vers l'extrêmité du côteau; & lorsque tous ces équipages furent passés environ à minuit, il fit suivre toute l'armée sur deux colonnes par les mêmes défilés. Le comte de Lorge menoit l'avant-garde; Foucault, lieutenant général de jour, étoit à l'arriere-garde avec le comte de Roye. Ils firent marcher avec tant d'ordre, que de trois défilés qu'il y a de-

1674. puis Marlen jusqu'à Dettveiller, toute l'armée en avoit passé le premier à la pointe du jour.

A la même heure, M. de Turenne envoya sur les hauteurs que nous laissions derriere, d'où l'on découvrit sept escadrons des ennemis qui étoient dans le camp que nous venions de quitter. Nous marchâmes néanmoins, sans qu'ils se fissent voir, jusqu'à onze heures du matin, que notre arriere-garde ayant passé le second défilé, & se trouvant vis-à-vis de Cochersberg, il parut deux mille chevaux des ennemis derriere nous sur les hauteurs.

Le comte de Lorge en ayant eu avis, fit faire halte à l'avant-garde, & la fit mettre en bataille pour être en état de soutenir l'arriere-garde, si elle étoit chargée, & fit jetter en même-tems plusieurs ponts sur le premier ruisseau que l'on devoit passer pour marcher ensuite plus facilement, & sur un plus grand front; mais les ennemis s'étant contentés de suivre, on continua de marcher: il y eut seulement quelques escarmouches entre les dernieres troupes de l'arriere-garde & les cravates, qui les vinrent charger comme elles achevoient d'entrer dans un défilé: nos dragons mirent pied à terre dans les haies, les écarterent par leur feu, & tout acheva de passer sans perte.

Le nombre des ennemis grossissant toujours, ils nous suivirent jusques sur les hauteurs, près de Dettveiller; mais nos généraux, qui étoient à la queue, firent marcher avec tant d'ordre & de résolution, qu'ils ne firent que nous accompagner sans rien entreprendre. Il étoit dix heures du soir quand toute l'armée fut dans le camp. On trouva fort avantageux d'avoir pu faire une retraite de près de quatre

lieues devant une armée deux fois plus forte, sans en avoir eu rien à souffrir. Il y avoit sept ou huit jours que quarante escadrons de la noblesse de l'arriere-ban avoient passé la montagne de Saverne, sous le commandement du maréchal de Créquy. On les avoit répandus d'abord aux environs de Masmunster, pour les faire subsister plus facilement, & on leur fit joindre l'armée dans cette marche, près de Dettveiller. An. 1674.

M. de Turenne, qui prévoyoit depuis long-tems les grandes forces que les ennemis devoient mettre ensemble, avoit choisi ce poste comme un asyle capable de mettre à couvert une armée aussi foible qu'étoit la sienne. Il avoit devant lui la riviere de Sorre, sa droite à Dettveiller, & sa gauche vers Hochfelt, l'une & l'autre couvertes de deux ruisseaux qui tomboient dans la Sorre. L'armée passa la nuit en bataille; le lendemain vingt du mois, d'abord qu'il fut jour, on reconnut toutes les avenues; on posta les gardes, & on campa. Sur les dix heures du matin l'officier de la garde la plus avancée au-delà de la Sorre, envoya dire à M. de Turenne qu'on entendoit un grand bruit de trompettes & de timballes sur le chemin que nous avions tenu le jour précédent. On détacha des partis de ce côté-là, qui rapporterent que toute l'armée des ennemis avançoit. Nous étions postés trop avantageusement pour craindre qu'ils osassent attaquer notre camp. La riviere nous couvroit; de petits ruisseaux qui tomboient dedans, en rendoient l'accès difficile, & les postes de Dettveiller & d'Hochfeld appuyoient nos ailes. Aussi M. de Turenne jugea qu'ils avoient plutôt dessein d'aller

à Saverne, ou de passer la riviere de Sorre à
AN. 1674. Brump, deux lieues plus bas que son camp : il chercha tous les moyens de s'y opposer. Il détacha un corps à Steinberg, à moitié chemin de Saverne, avec ordre de se jetter dans la place à la moindre alarme; résolut de marcher avec toute l'armée, si celle des ennemis s'y avançoit; & pour l'exécuter avec plus de diligence & de sûreté, il fit faire des ponts sur le ruisseau qui couvroit sa droite, & rompre les gués de la Sorre jusqu'à Saverne.

L'autre côté étoit plus important & plus difficile à garder. Il y avoit deux lieues de notre aile gauche à Brump; & les ennemis s'étoient tellement approchés de ce bourg, que leur aile droite n'en étoit qu'à demi-lieue, leur gauche s'étendant vers les hauteurs de Cochersberg. S'ils avoient gagné d'abord ce passage, ils se seroient mis en état de venir à nous, ou de se poster entre nous & Haguenau; mais soit qu'ils ne connussent point ces avantages, ou qu'ils manquassent de résolution, ou qu'en effet ils crussent toujours que nous serions obligés de nous retirer, faute de fourrage, ils ne tenterent point le passage, & laisserent à M. de Turenne le tems de prendre toutes les précautions qu'il leur pouvoit opposer. Il fit rompre de ce côté-là, comme de l'autre, tous les ponts & tous les gués de la Sorre jusqu'au-delà de Brump; il mit une garde de dragons dans ce bourg, de l'église duquel on découvroit les moindres mouvemens que les ennemis pouvoient faire du côté de la riviere : il jetta un autre détachement de dragons dans le château d'Hochfelt, & joignit ces deux postes par des gardes de cavalerie, qui

devoient avertir de l'une à l'autre de tout ce qui se passeroit le long de la riviere. Il y en avoit de même depuis Hochfelt jusqu'au camp; & la nuit on battoit l'estrade dans toute cette étendue avec grand soin. Si les ennemis avoient entrepris de passer la Sorre, le dessein de M. de Turenne étoit de les combattre sur leur passage, & de tout hasarder pour les empêcher d'aller vers Haguenau, & de lui gagner ses derrieres. AN. 1674

Le jour étant fini, l'on connut par les feux la situation & l'étendue de leur camp. Ils y demeurerent paisibles toute la nuit, sans nous donner la moindre alarme: il parut seulement le matin quelques uns de leurs escadrons, qui vinrent pousser une garde de cavalerie que nous avions à une portée de canon de notre camp, au-delà du ruisseau de Mosbach, qui tombe dans la Sorre devant Detweiller. Elle fut obligée de se retirer au-deçà du ruisseau, & d'en rompre le pont: on la fit soutenir par de l'infanterie répandue dans les haies, qui la mit en sûreté, & l'on ne la posta plus si loin par la suite, parce que les ennemis envoyoient incessamment de gros partis de ce côté-là. C'étoit le matin du vingt-un octobre. M. de Turenne ayant été averti par ceux de la garde d'Hochfelt, qu'on voyoit de la fumée dans le camp des ennemis, & qu'on y entendoit beaucoup tirer, il s'avança sur des hauteurs pour reconnoître lui-même; mais il ne vit point de fumée: il entendit seulement qu'on tiroit continuellement; ce qui lui fit croire que leurs soldats déchargeoient leurs armes, comme il arrive d'ordinaire quand on est prêt de marcher. Il envoya divers partis pour en sçavoir

des nouvelles ; mais ceux des ennemis étoient
74. si forts, & en si grand nombre, que les nôtres ne pouvoient guere avancer sans être battus.

L'incertitude où l'on fut tout le jour, fit beaucoup souffrir notre cavalerie, qui demeura toujours prête à marcher, sans avoir été au fourrage. Mais enfin sur le soir, on entendit tirer du canon vers Vasselen ; ce qui donna lieu de croire que les ennemis attaquoient le château où l'on avoit laissé le chevalier de Ronsiere, capitaine dans Champagne, avec cent cinquante hommes. Néanmoins M. de Turenne, qui ne trouvoit pas que la prise de ce château fût de conséquence aux ennemis, demeuroit en défiance, & faisoit toujours tenir l'armée en état, dans la pensée que les ennemis cherchoient peut-être par cette attaque à lui donner de la jalousie pour Saverne, & lui faire prendre des mesures de ce coté-là, pendant qu'ils lui déroberoient une marche, & passeroient la Sorre pour aller à Haguenau. La nuit étant venue, on vit leurs feux dans le même état que la précédente ; ce qui fit juger que les décharges que l'on avoit entendues le matin dans leur camp, étoient celles du détachement qui marchoit à Vasselen. En effet, on entendit le lendemain matin le bruit de leurs batteries qui commencerent à tirer ; & M. de Turenne voyant que jusqu'à onze heures du matin les ennemis étoient demeurés dans leur camp, sans faire aucun mouvement, jugea qu'ils n'en feroient point le reste du jour, & envoya au fourrage.

La nuit & le jour suivant se passerent de la même maniere ; & nous vîmes sur le soir arriver notre garnison de Vasselen, qui en étoit

sortie par capitulation. C'étoit un très-méchant poste. L'Electeur de Brandebourg le battit avec dix pieces de gros canon, en deux batteries, dont l'une n'étoit qu'à une portée de fusil des murailles. Il y ouvrit la tranchée à couvert, à cinquante pas du fossé; & cependant les assiégés tinrent un jour & demi. L'Electeur de Brandebourg les voulut avoir d'abord prisonniers de guerre; mais le chevalier de Ronsiere étant demeuré ferme, ils sortirent avec une composition honorable, & revinrent à l'armée, où on approuva fort cette défense. Saverne se trouvoit un peu plus serré par la prise de Vasselen; mais M. de Turenne, toujours persuadé que les ennemis pouvoient entreprendre du côté de Haguenau avec plus d'avantage, redoubloit son application de ce côté-là. Il le visitoit souvent, & tenoit toujours pour le fourrage le même ordre que le premier jour.

An. 1674.

On demeura de part & d'autre en cet état jusqu'au trente octobre, que le marquis de Genlis, maréchal de camp, arriva à l'armée avec quinze escadrons. M. de Turenne les posta à Vilsen, sur la Sorre, entre le camp & Hochfelt. Montauban en amena vingt autres trois jours après, avec huit bataillons; & la Feuillée arriva presque en même-tems avec sa brigade: ces trois corps de cavalerie faisoient près de cinquante escadrons. Le comte de Saulx marchoit encore avec vingt-quatre escadrons & dix bataillons; mais M. de Turenne le fit demeurer en Lorraine jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de lui faire joindre l'armée. Toutes ces troupes venoient de celle de Flandre, où la campagne avoit fini de fort bonne heure, par-

An. 1674. ce que les Confédérés, maltraités au combat de Seneff, & poussés ensuite devant Oudenarde, par M. le Prince, avoient été obligés, pour éviter la ruine entiere de leurs armées, de chercher des quartiers dès le quinze du mois d'octobre; ce qui donna moyen de faire de grands détachemens de l'armée de M. le Prince, pour fortifier celle de M. de Turenne.

Les ennemis qui n'avoient osé passer la Sorre avant que nous eussions reçu ces secours, les crurent trop forts pour oser encore moins rien entreprendre sur nous après qu'ils furent arrivés; & ne pouvant subsister qu'avec peine dans un camp dont les environs avoient déja été ruinés, ils retournerent vers Strasbourg, & camperent à Achenheim. Leur éloignement & notre nouveau renfort nous mettoient en repos sur ce qu'ils pouvoient entreprendre de notre côté; mais nous demeurions toujours dans une extrême nécessité de fourrage; & quoique l'armée fût un peu soulagée par des convois d'avoine, la cavalerie diminuoit beaucoup. L'on voyoit tous les jours mourir des chevaux au piquet, consommés de faim & du froid qu'ils souffroient à camper au mois de novembre par un très-mauvais tems. Cependant on ne pouvoit prendre d'autre parti que de demeurer là, pour couvrir Saverne & Haguenau tant que les ennemis en seroient près.

Les convois & tout ce qui étoit nécessaire à l'armée, nous venoient de Lorraine, par le côté de la petite Pierre dont le passage étoit également proche & commode. Cette petite ville, que les Allemands appellent Lutzelstein, le commandoit entierement; c'étoit la résidence d'un prince cadet de la maison Palatine. Il

étoit en neutralité avec l'Empereur & la France; mais M. de Turenne apprêhendant que les persuasions de l'Electeur Palatin & la facilité de recevoir garnison des Allemands répandus dans le pays de Cologne, & de ceux de Kairserlouter, ne l'engageassent à nous manquer & à rompre ses engagemens qu'il avoit observés jusqu'alors, crut qu'il devoit s'assurer de ce poste, pour éviter les incommodités qui étoient infaillibles, si nous n'en étions point les maîtres. Il étoit fâcheux de l'entreprendre par force, à cause de quelques princes de la frontiere d'Allemagne qui étoient encore neutres; & cependant il paroissoit difficile de persuader au prince de la petite Pierre, qui jouissoit de la neutralité, de recevoir volontairement une garnison Françoise. An. 1674.

M. de Turenne voulant se servir de toutes les voies de douceur & de négociation, avant que d'en venir à aucune extrêmité, chargea Cézan, major général de l'armée, de faire réussir cette affaire. Il alla trouver le Prince, & employa tous les moyens possibles pour l'engager à recevoir une garnison. Il lui fit voir qu'il y alloit de sa sûreté, qu'il n'étoit pas assez fort pour se maintenir par lui-même, & qu'il ne devoit point compter sur la neutralité des Allemands qui ruinoient leurs amis comme leurs ennemis; que si jamais il se trouvoit près d'eux, il en avoit tout à craindre; que de la part du Roi & de nos généraux, il devoit s'attendre à toute l'honnêteté & toute la considération possible, s'il leur donnoit cette satisfaction; que ses intérêts & les nôtres devenoient communs en nous assurant de sa place, puisque nous le mettions à couvert de tout ce qu'il

An. 1674. pouvoit craindre. Il joignit à ces raisons ce que peuvent les promesses & les manieres les plus engageantes pour gagner un esprit ; mais le Prince se défendit toujours sur sa neutralité ; de sorte que Cézan fut obligé de changer de maniere, & de lui faire connoître que comme il étoit avantageux d'être de nos amis, il pouvoit être dangereux de refuser notre amitié sans raison ; que ce n'étoit point par nécessité que l'on prenoit avec lui le parti de la douceur ; que l'on étoit en état d'avoir par force ce qu'on lui demandoit de gré ; qu'enfin il vouloit avoir une réponse positive, ou qu'il l'alloit faire attaquer : car il avoit de l'infanterie fort près de-là.

Ce discours étonna le Prince. Il ne se trouvoit point en état de se soutenir, ni de prendre des mesures contre une armée qui n'étoit qu'à six lieues de lui ; & la peur lui fit faire ce que les persuasions n'avoient pu obtenir. Il convint de recevoir deux cens hommes dans la ville, pourvu qu'on n'en mît point dans le château. Cézan de son côté en demeura facilement d'accord, parceque le château est sur un rocher, disposé de maniere qu'on n'y peut aller que par la ville, & qu'étant maître de la ville, on est maître de tout. Elle est assez bien située, & environnée d'une forte muraille ; elle n'a qu'une porte, à laquelle on ne peut venir que par une langue de terre, & peu de troupes la peuvent défendre : les environs sont tels que le sont d'ordinaire ceux d'un passage de montagne, c'est-à-dire, fort rudes, fort couverts de bois, & fort stériles. M. de Turenne, en se rendant maître de ce poste, s'assuroit toutes les commodités & les avantages qu'une armée peut tirer de ses der-

rieres, lorſque les devants ſont ruinés ou occupés par les ennemis. Dans ce même tems il accorda la neutralité à ceux de Strasbourg, pour le château de Vaſſelen, que l'Electeur de Brandebourg leur avoit rendu : c'étoit pour éloigner toujours les ennemis de Saverne. AN. 1674.

Le trente-un octobre au matin, M. de Turenne étant allé près d'Hochfelt, à ſon ordinaire, fit paſſer la Sorre à S. Silveſtre, meſtre de camp, avec trois cens chevaux qui prirent pluſieurs fourrageurs des ennemis, deſquels on apprit qu'ils devoient quitter leur camp, pour s'éloigner encore de nous. En effet, ayant ſçu que M. de Turenne, qui avoit reçu encore quelques bataillons de gardes Françoiſes, & le régiment de Rambure, avoit fait faire des ponts ſur la Sorre, comme pour aller à eux, ils repaſſerent la Bruſch, & allerent ſe poſter où ils étoient avant le combat d'Ensheim, prirent leur quartier général à Getzpizen, & depuis à Bleſſen, qui n'en eſt qu'à demi-lieue, parce que le feu ruina ce prémier quartier où leurs généraux perdirent beaucoup d'équipages. Quelques jours auparavant le jeune marquis de Cruſſol, meſtre de camp du régiment Colonel, avoit été tué très-malheureuſement. Il étoit monté à cheval pour aller au quartier général, où n'ayant point trouvé M. de Turenne, qui étoit allé reconnoître des poſtes aſſez éloignés, il voulut l'aller joindre avec quatre officiers ; mais ils tomberent en chemin dans une embuſcade de dragons de Brandebourg. Les officiers s'étant ſauvés heureuſement, le marquis de Cruſſol ſeul fut pris, & les dragons diſputant à qui l'auroit, un deux le tua ſur la place. L'électeur de Brandebourg

fit pendre ce dragon, & renvoya le corps du marquis de Crussol.

An. 1674.

Cependant M. de Turenne étoit toujours à Dettveiller; & quoique la cavalerie s'y ruinât, il ne crut point devoir quitter ce poste, qu'il n'eût vu le parti que prendroient les ennemis. Il renvoya en Lorraine le comte de Saulx, qui étoit venu seul depuis quelques jours à l'armée, & lui donna ordre de s'aller remettre à la tête des troupes qu'il y avoit laissées, pour s'opposer aux courses des ennemis, & couvrir les convois qui nous venoient de ce côté-là. Le onze novembre le maréchal de Crequy reçut ordre de la cour d'aller commander sur la Mozelle, & de ramener la noblesse de l'arriere-ban, qui demeura encore quelque tems en Lorraine, où M. de Turenne avoit envoyé les gros bagages. Mais comme la cavalerie continuoit à souffrir, il la répandit dans des villages aux environs d'Engveiller, derriere la riviere de Moret, où elle étoit au moins à couvert des incommodités de la saison, & se pouvoit toute rassembler en peu d'heures.

Le vingt du mois, M. de Turenne voyant les ennemis éloignés, & Saverne en état de ne rien craindre, avec les travaux qu'on y avoit faits, & la garnison qu'il y laissoit, fit décamper son infanterie de Dettveiller, la répandit avec sa cavalerie dans des quartiers derriere la riviere de Moter, depuis la montagne jusques vers Haguenau. Son quartier général étoit à Engveiller. Avant que de marcher il avoit fait raser le château d'Hochfelt, de peur que les ennemis ne s'y postassent pour empêcher la communication de Saverne & d'Haguenau; & comme il jugea bien qu'ils pourroient suivre

son infanterie lorsqu'elle décamperoit, il avoit laissé Quinson, mestre de camp, à Dettveiller, avec trois cens chevaux, & Lanson, brigadier, avec pareil nombre, du côté de Brump. Il parut quatre ou cinq cens chevaux des ennemis, qui n'entreprirent rien jusqu'au soir, qu'ayant passé la Sorre, ils tâcherent inutilement de couper ces deux détachemens. Le lendemain, vingt-un, M. de Turenne reconnut la riviere de Moter jusqu'à l'abbaye de Neubourg, en fit rompre tous les gués pour mettre ses quartiers en sûreté; & comme il se trouva quelque peu de fourrage de ce côté-là, il fit retirer à Haguenau tout ce qu'on en put rencontrer aux environs, afin d'ôter aux ennemis les moyens d'y subsister quand il s'en éloigneroit.

AN. 1674.

Quoiqu'ils fussent séparés de nous par plusieurs rivieres, ils avoient néanmoins jugé à propos de se retrancher; de sorte qu'ils avoient néanmoins coupé la plaine qui est entre Ensheim & Getzpizen, d'un grand nombre de rédans qui couvroient toute la tête de leur camp. Peu de jours après qu'ils y furent, le duc de Lorraine fit passer mille chevaux par Sainte-Marie aux Mines, qui allerent surprendre dans un village, entre Luneville & Blamont, deux escadrons de l'arriere-ban d'Anjou qui venoient joindre l'armée. Ils se défendirent aussi-bien que le peuvent des gens qui n'avoient pris aucune précaution pour leur sûreté. Ils tâcherent dans cette surprise de se retrancher dans quelques maisons; mais les ennemis y ayant mis le feu, la plupart furent pris. Depuis ce tems le passage de Saverne n'étoit plus sûr; & l'on connut mieux qu'aupa-

ravant combien celui de la petite Pierre nous
1674. étoit nécessaire.

Les ennemis, en s'éloignant de M. de Turenne, avoient fait juger qu'ils n'avoient plus le dessein de l'attaquer ; & quoiqu'il semblât que de son côté il n'étoit point en état de rien entreprendre contr'eux, ils étoient néanmoins toujours demeuré campés. Mais lorsqu'ils sçurent qu'il avoit mis ses troupes dans les quartiers, ils s'étendirent dans la haute Alsace, où leurs troupes devoient subsister avec abondance, & d'où apparemment ils devoient prendre des mesures pour entrer en Lorraine, ou dans la Franche-Comté. Cette derniere, nouvellement assujettie à la France, les attendoit comme des libérateurs qui devoient la remettre entre les mains de ses anciens maîtres, & l'on y préparoit tout ce qui seroit nécessaire pour leur subsistance lorsqu'ils entreroient dans le pays. Les Lorrains toujours passionnés pour leur Duc, n'attendoient que sa présence pour se déclarer, & joindre à ses troupes un grand nombre de gens propres pour la guerre.

L'un & l'autre de ces desseins pouvoient avoir de grandes suites s'ils avoient été exécutés avec diligence ; mais l'irrésolution des généraux, & l'inclination qu'ont les Allemands à profiter d'un pays abondant, les fit demeurer tout-à-fait dans l'Alsace.

La saison étoit déja fort avancée. Ils étoient persuadés que M. de Turenne n'étoit point en état de les venir troubler dans leurs quartiers d'hiver, & qu'au printems ils seroient plus forts & plus en état de marcher que lui. Ainsi ils partagerent tout ce beau pays, qui est entre le Rhin & la montagne, depuis Strasbourg jus-

qu'à Béfort ; commencerent à traiter des contributions qu'ils prétendoient tirer durant l'hiver ; & l'électeur de Brandebourg ayant pris son quartier à Sainte-Croix, établit sa Cour à Colmar, où il fit venir madame l'Electrice, qui jusqu'alors étoit demeurée à Strasbourg. AN. 1674.

Pendant que les armées étoient en cet état de part & d'autre en Alsace, il sortoit de tems en tems de grands partis de la garnison de Philisbourg, & des troupes qui étoient demeurées sous la place depuis le mois d'août, pour faire contribuer le Palatinat. Sur la fin de septembre le comte de Maulévrier, maréchal de camp, qui y commandoit, avoit surpris & brûlé la ville de Laymen, à la vue d'Heidelberg. Au commencement de décembre il marcha avec huit cens hommes de pied, deux cens chevaux & deux cens dragons, alla camper le soir près de Frankendale, le lendemain à Bokeneim, près de Vormes, où ayant posté son infanterie, il envoya sa cavalerie & ses dragons sommer la ville d'Alsey, capitale d'un grand bailliage, éloignée de quinze ou seize lieues de Philisbourg. Les habitans répondirent à la sommation par quelques volées de canon ; & les nôtres ayant brûlé les environs de la ville, & plusieurs villages en revenant, où ils firent un grand butin, rejoignirent l'infanterie à Bokeneim, d'où reprenant la route de Philisbourg, tout le parti marcha droit à la petite ville de Frensheim, qui refusoit de contribuer, & servoit de retraite à tous les paysans des environs. Les habitans parurent d'abord en armes sur les murailles ; mais après l'effet d'un petard à une porte, & de quelques grenades à une autre attaque, ils se rendirent à discrétion. On

AN. 1674. leur permit de se retirer dans l'église avec ce qu'ils y pourroient porter durant deux heures, après lesquelles la ville fut pillée. L'on emmena beaucoup de bétail, & des ôtages pour la contribution. Ce fut dans le même tems que les troupes de l'électeur de Treves assiégerent le château de Blicastel sur la Sarre, gardé par cinquante soldats que commandoit la Haye, capitaine au régiment d'Orléans. Il n'avoit des vivres que pour deux jours; mais ayant fait manger ses mulets, il tint assez long-tems pour donner le loisir au comte de Saulx de marcher à son secours, & les ennemis leverent le siége d'abord qu'ils sçurent sa marche.

Depuis que l'électeur de Brandebourg avoit passé le Rhin pour joindre les Confédérés, M. de Turenne s'étoit attaché d'abord à leur ôter le moyen de profiter de la foiblesse de son armée, & à couvrir Saverne & Haguenau, d'où dépendoit la conservation de la basse Alsace & de Philisbourg. Mais les ayant obligés dans la suite à s'éloigner de lui, pour répandre leurs troupes dans la haute Alsace, sans qu'ils pussent ni passer, ni subsister dans la basse, il ne balança point à la quitter aussi; & comme les secours qu'il avoit reçus de Flandre le mettoient en état d'entreprendre, il crut devoir marcher en Lorraine, pour s'opposer aux desseins qu'y pourroient former les ennemis, qui n'en étoient séparés que par la montagne de Vauge, à travers laquelle ils avoient plusieurs passages pour y aller. Ils avoient paru jusqu'alors assez lents dans leurs démarches pour croire qu'en s'avançant avec autant de diligence qu'on le peut faire en hiver, il les préviendroit, pourroit couvrir la Franche-Comté aussi bien

que la Lorraine, & ferrer ensuite les Confédérés dans leurs quartiers, de telle maniere qu'ils feroient réduits à la défensive. AN. 1674.

Ce dessein étoit également grand, & par la réputation qu'on devoit attendre du succès, & par les avantages qui le devoient suivre. Il étoit difficile à exécuter en hiver. Notre cavalerie étoit entiérement ruinée; l'infanterie avoit été près de neuf mois en campagne, & les troupes qui venoient de Flandre avoient essuyé un des plus sanglans combats qui se fût donné depuis long-tems. Cependant il s'agissoit, ou de laisser les ennemis s'établir pendant l'hiver dans la Lorraine & dans la Franche-Comté, pour entrer au printems dans le cœur de la France, ou de tout sacrifier pour leur faire repasser le Rhin. Ce fut dans ce dessein, que le vingt-neuf de novembre M. de Turenne ayant laissé dans Saverne & dans Haguenau les troupes nécessaires pour la défense de ces places, commença à faire défiler les siennes vers la petite Pierre, & y marcha lui-même avec son arriere-garde le premier de décembre. Il en augmenta la garnison, afin de se conserver toujours ce passage en Alsace; & ayant achevé de passer la montagne le deux, il marcha sur la gauche jusqu'auprès de Lixheim, où l'on commença à trouver quelques quartiers de la petite gendarmerie qui faisoit partie du corps que commandoit le comte de Saulx: on y demeura jusqu'au quatre, que l'on marcha vers Lorquein pour y séjourner encore.

Mais M. de Turenne passant à Sarebourg, eut nouvelles que le duc de Lorraine, avec ses troupes, avoit passé la montagne, s'étoit jetté dans Espinal & dans Remiremont, & qu'il

An. 1674. avoit mené des ingénieurs pour fortifier cette derniere. Les ennemis ne pouvant s'imaginer que M. de Turenne fût en état de tenir la campagne avec une armée aussi fatiguée qu'étoit la sienne, avoient cru qu'il ne quittoit la basse Alsace que pour venir prendre des quartiers d'hiver en France : & pendant que le duc de Lorraine cherchoit à se poster sur cette frontiere pour s'étendre ensuite, les autres Confédérés avoient bloqué Brisac en-deçà & au-delà le Rhin, avoient avancé leurs quartiers au-delà de Béfort, & pressoient le prince de Montbelliard de se déclarer. C'est un cadet de la maison de Virtemberg, dont le partage est situé entre l'Alsace, la Suisse & la Franche-Comté, & qui pouvoit nous donner de l'embarras par rapport à cette derniere province, s'il avoit quitté la neutralité pour se joindre aux Confédérés. M. de Turenne, qui en prévoyoit la conséquence, envoya ordre au duc de Duras, gouverneur de la Franche-Comté, de pourvoir à la sûreté de Béfort, & d'empêcher, s'il étoit possible, le prince de Monbeillard de quitter la neutralité. Le duc de Duras s'avança vers Béfort avec quelques troupes qu'il avoit ramassées ; & ayant paru près de Montbelliard, obligea le prince à demeurer toujours neutre par de bons procédés, & par la considération de la marche de notre armée qui s'avançoit vers cette frontiere par le côté de la Lorraine.

M. de Turenne étant arrivé à Lorquein, où étoit le quartier du comte de Saulx, le fit avancer aussi-tôt avec la gendarmerie, les dragons & la cavalerie légere qu'il commandoit, droit à Espinal, pour faire croire aux ennemis que toute

toute l'armée y marchoit ; & cependant il la faisoit suivre doucement par des routes diffé- AN. 1674. rentes, logeant toujours dans des quartiers disposés de maniere que tout se pouvoit rassembler en moins de vingt-quatre heures. Le six, ayant logé dans une abbaye près de Blamont, il continua à marcher le lendemain par un tems de neige ; passa la riviere de Meurte à Baccara, & prit son quartier à Danteil, où il sçut que les Lorrains avoient abandonné Espinal pour se retirer à Remiremont. Il demeura deux jours à Danteil, afin que les troupes de l'arriere-garde le pussent joindre. Cependant il s'alla promener à Rambervilliers, envoya un parti de deux cens hommes de pied vers Remiremont, & fit avancer de ce côté-là le chevalier de Sourdis, avec sa brigade de cavalerie. Il séjourna à Padou le dix & le onze, où il apprit que le duc de Lorraine s'étant retiré, avoit laissé quatre cens hommes de pied dans Remiremont : le chevalier de Sourdis les y avoit bloqué & sommé de se rendre ; mais ils le refuserent.

Remiremont est une petite ville sans défense d'elle-même, mais située sur la Mozelle, au pied de cette partie de la montagne de Vauge, qui vient se joindre à celles d'Alsace, & sépare la Lorraine de la Franche-Comté ; de sorte que c'étoit un passage absolument nécessaire à M. de Turenne. Les ennemis y avoient quatre cens hommes, & la commodité d'y en faire passer d'autres facilement, parce que la vallée de la Mozelle fait à travers la montagne un passage jusqu'en Alsace, qui répond à Masmunster & à Tannes, & qui formoit la communication de Remiremont avec les quar-

An. 1674. tiers des Confédérés. M. de Turenne qui connoissoit parfaitement les avantages qu'ils pouvoient tirer de la situation de ce poste, employa toute la diligence possible pour s'en saisir. Il partit le douze à la pointe du jour de son quartier de Padou éloigné de six lieues de Remiremont, fit avancer la gendarmerie, les dragons & deux bataillons des gardes qui l'avoient toujours suivi, & envoya ordre à ceux de Vermandois & de Bourlemont, de Navarre & des Vaisseaux, de marcher en diligence avec six pieces de canon.

Il prit son quartier sur le soir à Eloy, d'où il envoya sommer Remiremont, qui n'en est qu'à une lieue, & menaça les Lorrains de les faire pendre s'ils avoient la hardiesse de tenir. Ils avoient cru que ceux qui les avoient sommé d'abord n'étoient qu'un corps de cavalerie détaché pour venir prendre des quartiers d'hiver; mais cette nouvelle sommation, & le nom de M. de Turenne les embarrassa. Ils ne purent néanmoins s'imaginer qu'il y fût en personne, ni qu'il y eût une armée ; mais ils envoyerent un officier pour s'en éclaircir, & capituler avec M. de Turenne, s'il étoit vrai qu'il y fût. Cet officier vint au camp d'Eloy, & promit que le commandant des Lorrains rendroit la place, s'il n'avoit point de nouvelles du duc de Lorraine dans vingt-quatre heures : mais M. de Turenne ne voulant point entendre parler de capitulation, lui dit seulement qu'il vouloit en être le maitre. Il y arriva le treize à la pointe du jour, & trouva les Lorrains prêts à partir ; ce qu'ils firent aussi-tôt qu'ils eurent son passeport. Ainsi M. de Turenne gagna par sa diligence le poste de Remiremont, qui lui étoit absolument né-

ceſſaire pour l'exécution de ſon entrepriſe. Le chevalier de Sourdis s'étant avancé avec un corps de cavalerie dans la montagne, en remontant le long de la Mozelle, ſçut par un de ſes partis, que douze cens Allemands venoient pour ſe jetter dans Remiremont, mais qu'ils s'étoient retirés ſur ce qu'ils apprirent que nous étions dedans. AN. 1674.

M. de Turenne ayant mis la Lorraine en ſûreté, en occupant Remiremont qui lui ouvroit encore le paſſage dans la Franche-Comté, chercha à donner de la jalouſie aux ennemis de pluſieurs côtés, pour leur dérober la connoiſſance de ſon véritable deſſein. Il détacha le comte de Bourlemont avec trois cens hommes de pied & cinquante maîtres vers Sainte-Marie-aux-Mines, qui eſt un paſſage ſur la montagne qui tombe vers Schéleſtat. Il fit marcher les chevaliers de Boufflers & de Hocquincourt vers un autre paſſage, avec des dragons & quelque cavalerie. Enfin il fit avancer des détachemens dans tous les endroits où l'on pouvoit paſſer la montagne; & le quatorze du mois, étant venu prendre ſon quartier à Longuets près Remiremont, il fit marcher delà le chevalier de Sourdis avec ſa brigade droit à Béfort. Le reſte de l'armée arrivoit ſucceſſivement aux environs de Remiremont, où elle ſe rafraîchiſſoit dans de bons quartiers. On travailloit à faire du pain dans Mirecourt & au Neuchâteau; & M. de Turenne demeura dix jours dans le quartier de Longuets, tant pour donner haleine aux troupes qui avoient preſque toujours marché dans la neige, que pour mettre en état tout ce qui étoit néceſſaire pour aller aux ennemis.

Ce fut dans ce tems qu'il eut nouvelle que le

An. 1674. parti de Bourlemont avoit été battu. Il marchoit dans l'espérance d'enlever un quartier des ennemis qui étoit à Sainte-Marie-aux-Mines; mais ayant été découvert, il fut enveloppé par quinze cens hommes comme il passoit sur le haut de la montagne; & après une longue résistance, il fut pris & son parti défait. Cateux, brigadier de cavalerie, eut un meilleur succès: car s'étant avancé à Béfort, sous les ordres du duc de Duras, il enleva un quartier de ceux de Munster, qui étoit aux environs. Le duc de Duras vint lui-même à l'armée voir M. de Turenne, & s'en retourna promptement à son gouvernement de Franche-Comté, d'où l'on avoit nouvelles que le plat pays attendoit l'entrée des ennemis, qu'on leur y préparoit des vivres, & que beaucoup de gens se disposoient à prendre les armes pour eux.

On savoit d'ailleurs que les Confédérés pressoient les Suisses d'entrer dans leurs intérêts; qu'ils leur réprésentoient Brisac bloqué, notre armée dissipée, pendant qu'eux étoient déja en Lorraine, prêts à passer en France; mais la prise de Remiremont & la marche de notre armée à Béfort changerent tout d'un coup la disposition des esprits. Les ennemis commencerent à s'ébranler; ils abandonnerent leurs quartiers les plus avancés, & se retirerent aux environs d'Alkich, vers la tête de la riviere d'Ill; ils laisserent même à Montbelliard seize mille rations de pain qu'ils ne crurent pas pouvoir transporter à leur armée. M. de Turenne ayant fait rafraîchir la sienne, & mis ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour marcher sans embarras, passa la Vauge, tirant vers Béfort, & le premier jour prit son quartier

près de Faucogney dans la Franche-Comté. Le lendemain il arriva à Melizay, où il demeura deux jours pour faire reposer ses troupes & les mettre en état d'aller ensuite aux ennemis sans séjourner. Le vingt-sept il arriva au Valdoye, à demi-lieue de Béfort, où il envoya ordre de tirer le canon pour faire connoître aux ennemis qu'il étoit arrivé, & se mettre en état de profiter des mouvemens que leurs troupes seroient obligées de faire pour se rassembler. AN. 1674.

Il marcha le vingt-huit, une lieue au-delà de Béfort jusqu'à Brun où il fit loger la gendarmerie près de son quartier, avec les brigades de Lucinge, Sourdis & Cateux, & leur donna ordre de se tenir prêts le lendemain sur le chemin de Mulhausen, où il prétendoit aller pour tomber sur quelques quartiers des ennemis. A la pointe du jour du vingt-neuf, il eut nouvelles, par quelques prisonniers, que les troupes de Munster ne s'étoient point encore retirées; & dans le même tems Saint Août, mestre de camp qu'il avoit détaché avec trois cens chevaux vers la plaine de Serneim, avoit poussé la garde que l'électeur de Brandebourg tenoit sur la riviere, leur avoit pris un major, & s'étoit avancé encore plus loin.

M. de Turenne ayant commencé à marcher vers Mulhausen, y envoya un aide de camp avec cinquante maîtres, pour parler aux magistrats de cette petite ville qui étoit neutre, comme dépendante des Suisses; mais avant que d'y arriver, il reconnut deux troupes de cavalerie qui marchoient de l'autre côté de la riviere d'Ill, en descendant vers la ville. Il en avertit à l'instant M. de Turenne, qui fit avan-

cer le premier escadron d'Orléans & celui de Sourdis, sans étendards, pour les pousser. An. 1674. Montauban, maréchal de camp de jour, se mit à leur tête; & peu après le comte de Lorge, qui s'y étoit avancé, ayant rapporté qu'il paroissoit encore d'autres troupes, M. de Turenne alla reconnoître lui-même, & vit les deux premiers escadrons assez près de la riviere, soutenus de cinq autres à cent ou cent vingt pas. Il y avoit un gué en cet endroit; de sorte que M. de Turenne commanda à Montauban & à Monclar de passer avec ces deux premiers escadrons, pour charger les deux plus avancés des ennemis. Ils les enfoncerent d'abord; mais comme les autres escadrons de la brigade de Sourdis passoient au gué, & qu'il en venoit aussi de frais aux ennemis, il se donna un combat fort vigoureux de part & d'autre à cette tête.

Il y avoit sur notre droite une hauteur qui s'étendoit le long du ruisseau. M. de Turenne y fit marcher la gendarmerie qui suivoit la brigade de Sourdis; & cette marche fit un très-bon effet, parce que ces gros escadrons descendans sur un assez grand front par ce côteau qui déroboit la vue de ce qui pouvoit suivre, les ennemis crurent que c'étoit la tête d'une seconde colonne, & que toute l'armée marchoit à eux. Le gué se trouva heureusement assez large en cet endroit; de sorte que le marquis de la Trousse fit passer ses gendarmes en escadron, avec assez de diligence pour soutenir les nôtres qui commençoient à être fort pressés par les ennemis, dont le nombre grossissoit toujours. Il vint d'abord aux mains avec eux, & l'on combattit durant quelque tems avec

beaucoup de valeur des deux côtés. Le comte de Roye arriva comme deux escadrons de chevaux légers du duc de Lorraine chargeoient avec quelque avantage un escadron de nos gendarmes de Bourgogne. Il se mit à la tête des gendarmes Dauphins, marcha aux Lorrains l'épée à la main, & les fit plier d'abord; mais comme il apperçut en même-tems de nouveaux escadrons qui venoient par derriere des haies pour le prendre en flanc, il fit halte & prit les escadrons les plus proches pour faire face de ce côté-là. AN. 1674.

Le comte de Lorge, qui jusqu'alors étoit demeuré auprès de M. de Turenne, passa le ruisseau, & le trouva dans cet état en présence des ennemis. Il les fit encore étendre sur la gauche, & mena d'abord un escadron droit aux ennemis, faisant faire grand bruit de timbales & de trompettes; mais ils ne l'attendirent point, & se mirent en fuite avec tant de désordre, qu'au lieu de rejoindre leur gros, ils fuirent jusqu'à Basle, où ils passerent le Rhin.

Le comte de Lorge les ayant un peu poussé, s'avança sur une hauteur pour reconnoître le terrein & les ennemis; il les découvrit dans un fond, séparés de nous seulement par cette hauteur, sur laquelle il posta deux escadrons, & vint en rendre compte à M. de Turenne.

Il est constant que les ennemis avoient en cette occasion un corps de cinq ou six mille chevaux de troupes de l'Empereur, de Lorraine & de Munster, avec de l'infanterie, qui marchoient vers Ensisheim, pour joindre le duc de Bournonville & l'Electeur de Brandebourg qui y rassembloient toutes leurs trou-

An. 1674. pes, fur la nouvelle de la marche de M. de Turenne. Lorfqu'ils découvrirent nos premiers efcadrons, ils crurent que ce n'étoit qu'un parti; mais ayant enfuite vu la gendarmerie, & fçu par Montauban qui avoit été pris, que M. de Turenne y étoit en perfonne, ils ne foutinrent le combat que pour donner le tems à leur infanterie & à leurs bagages d'entrer dans les défilés qui durent depuis la plaine où ils étoient jufqu'à Enfisheim.

Nous ne le fçûmes que dans la fuite; & M. de Turenne n'ayant point d'infanterie, le refte de l'armée étant à plus de deux lieues de-là, voyant d'ailleurs que la nuit s'approchoit, ne crut pas devoir s'engager à les pouffer. L'on avoit fait prifonniers le commandant des troupes de Munfter, les majors de Caprara & de Dennevald, avec dix-huit autres officiers: ils en eurent plufieurs de tués & près de trois cens cavalier. Nous remportâmes dix-huit étendards & deux paires de timbales. La perte fut moindre de notre côté, où il ne mourut qu'un capitaine du régiment de Sourdis, & cinquante ou foixante maîtres; mais nous eûmes des officiers de bleffés. Les plus confidérables furent le comte de Broglio, le marquis de Beaumont, Sanguin & Romafel. Le combat fut très-vigoureux de part & d'autre; mais comme l'avantage nous en demeura tout entier, il donna de la confiance à nos troupes, & diminua celle des ennemis, qui fe virent pouffés au milieu de leurs quartiers, & contraints à fe raffembler avec précipitation durant l'hiver pour fe défendre, au lieu d'entrer en France comme ils l'avoient efpéré, ou de paffer au moins le refte de l'hiver en repos dans l'Alface. Le

duc de Bournonville, qui étoit à Ensisheim, se retira toute la nuit vers Sainte-Croix, près de Colmar, pour y joindre l'Electeur de Brandebourg, An. 1674.

M. de Turenne étant revenu le soir à son quartier de Brun, pour y attendre le reste de l'armée, envoya le lendemain trente décembre un gros parti vers Basle, qui amena beaucoup de prisonniers. Il détacha quelque cavalerie depuis Mulhausen jusqu'au Rhin, pour couper tout ce qui seroit demeuré du côté de Landscron, & vers la tête de la riviere d'Ill. On prit quelques soldats, & on enleva assez près du quartier de M. de Turenne des Cravates qui marchoient sans défiance; & comme il faisoit la revue de cinq régimens de cavalerie, & de deux de dragons, qui lui arrivoient de Flandre, Lanson, qu'il avoit détaché de Mulhausen vers le Rhin, lui manda qu'un régiment d'infanterie des ennemis s'étoit jetté dans le château de Brustat à deux lieues & demie du quartier, sur un petit ruisseau qui tombe dans l'Ill à Mulhausen. M. de Turenne lui envoya ordre de le bloquer, & y fit marcher dès le soir un détachement de dragons, qui se saisirent la nuit de la basse cour du château.

Le lendemain, M. de Turenne y étant allé, commanda deux bataillons des gardes & du canon pour l'y suivre. En arrivant, il les fit sommer de se rendre prisonniers de guerre; ce qu'ils refuserent. Comme il attendoit l'infanterie qu'il avoit commandée pour les attaquer, il reçut une lettre du commandant de Brisac, qui lui marquoit que le jour précédent les ennemis avoient entierement abandonné le blo

An. 1675. cus de cette place des deux côtés du Rhin. Le jour étant presque passé avant que l'infanterie arrivât à Brunstat, M. de Turenne s'en alla au quartier des dragons, & laissa ordre à Foucault d'attaquer ce château le lendemain, qui étoit le premier jour de l'année mil six cens soixante & quinze; mais ceux de dedans n'attendirent pas l'attaque: ils se rendirent prisonniers de guerre, hors le commandant & le major du régiment, qui eurent la liberté de s'en aller. Ainsi fut pris le régiment Impérial de Portia, de neuf cens hommes, avec les drapeaux & le bagage. Il marchoit pour joindre le duc de Bournonville à Ensisheim, & s'étoit jetté dans ce château lorsqu'il rencontra le détachement de Lanson.

Toute l'armée étant rassemblée, M. de Turenne fit marcher les dragons & la brigade de Sourdis à Ensisheim que l'on trouva abandonné. Le deux de janvier il avança lui-même de ce côté-là pour reconnoître, & le trois il y fit marcher l'armée, prit son quartier à Ensisheim même, & sçut par un de ses partis, que dans le château de Ruffac, qui n'en est éloigné que d'une lieue & demie, il y avoit quatre cens dragons de Brandebourg, & cent cinquante maîtres. Il prit sa marche de ce côté-là le lendemain, quatre du mois, pendant laquelle toute la cavalerie qui venoit des quartiers joignit l'armée pour marcher en corps, suivant l'ordre de bataille qui avoit été donné. d'Ensisheim à Ruffac il y a plusieurs ruisseaux à passer, dont le dernier n'est qu'à deux portés de canon de Ruffac: l'on apperçut, en arrivant au ruisseau, quatre escadrons qui en gardoient le pont. Le comte de Roye, qui étoit à l'avant-garde, eut

ordre de s'avancer avec deux escadrons, & quelque cavalerie, pour les charger ; mais ils ne l'attendirent point : il les poussa fort loin au-delà du pont jusques sur une hauteur d'où il les vit se retirer. Ils servoient d'escorte à des fourrageurs, dont nos gens détachés emmenerent un assez grand nombre. M. de Turenne étant arrivé à ce pont, y fit halte pour attendre son artillerie. Il marcha ensuite droit à Paffenheim, où sa cavalerie demeura en bataille en attendant que l'infanterie fût arrivée ; & tout ayant joint sur le soir, il y passa la nuit du quatre au cinq janvier, laissant la brigade de Lanson pour bloquer les dragons qui étoient dans Ruffac. AN. 1675.

Depuis la rencontre de Mulhausen les ennemis avoient rassemblé tous leurs quartiers à Colmar, où étoit celui de l'Electeur de Brandebourg ; & comme ils virent M. de Turenne venir droit à eux, ils choisirent ce poste pour l'attendre. Il auroit été difficile d'en trouver un plus avantageux. Ils avoient à leur gauche Colmar & la riviere d'Ill ; la montagne & la ville de Turqueim à la droite ; & en tête un bras de la riviere de Fachs, qui coupe la plaine de l'une à l'autre de ces deux villes, qui ne sont éloignées que d'une lieue. Ce fut derriere cette riviere qu'ils mirent toute leur armée en bataille ; firent des parapets le long de l'eau ; y dresserent des batteries ; en placerent d'autres à Colmar, pour battre en flanc tout ce qui paroîtroit dans la plaine, étant persuadés qu'on ne pouvoit venir à eux par un autre endroit. M. de Turenne avoit fait reconnoître toute cette disposition : il avoit d'ailleurs une exacte connoissance des environs ; & quoiqu'il parût

presque impossible d'attaquer une si puissante
AN. 1675. armée dans un poste si avantageux, il marcha néanmoins droit à eux le cinq janvier au matin.

Toute l'armée marchoit sur deux colonnes, avec deux mille hommes de pied détachés à la tête, & quatre cens grenadiers. Après deux heures de marche, comme nous n'étions éloignés des ennemis que d'une demi-lieue, on apperçut sur un petit ruisseau quatre de leurs escadrons qui se retiroient vers Colmar, à mesure que notre avant-garde approchoit. Il n'y avoit entr'eux & nous qu'une plaine fort unie; de sorte qu'ils pouvoient aisément voir notre marche, & connoître que notre armée n'étoit pas si foible qu'ils se l'étoient imaginé. Il est vrai que la cavalerie qui avoit servi toute la campagne sous M. de Turenne, étoit entierement ruinée; mais son infanterie étoit bonne, & il lui étoit venu de l'armée de Flandre près de cent escadrons, & vingt bataillons en bon état: tout cela joint ensemble ne faisoit guere moins de trente mille hommes de troupes aguerries & accoutumées aux occasions sous des généraux d'une expérience consommée.

D'abord qu'on eut passé le ruisseau, M. de Turenne fit marcher son avant-garde sur la gauche, serrant toujours le pied de la montagne, & fit former sa droite dans la plaine, sous le commandement du comte de Lorge. Personne ne pouvoit comprendre la raison de cette marche dans un terrein plein de vignes, embarrassé de haies & de chemins creux, où jamais on n'auroit cru que des troupes eussent pu marcher en corps; & comme on n'en voyoit que l'irrégularité, sans pénétrer les avantages

que l'on en devoit eſpérer, on avoit beſoin de toute la confiance que les troupes avoient en leur général, pour n'en pas faire un mauvais jugement. On marcha de cette maniere juſqu'à un village, où il fallut prendre encore plus à gauche pour entrer dans une ouverture de la montagne, où eſt la petite ville de Turqueim, dont M. de Turenne fit reconnoître les avenues. Il les trouva abandonnées, & la ville même; de ſorte qu'il y fit entrer, ſans réſiſtance, des dragons de la tête de l'armée. AN. 1675.

Turqueim eſt éloigné de Colmar d'environ une lieue, & ſitué juſtement à la pointe d'une grande prairie, un peu plus bas que l'endroit ou la riviere de Fachs ſe ſéparant, coule de l'un de ſes bras à Colmar, & de l'autre va tomber vers Britnau, dans la riviere d'Ill avec laquelle ces deux bras forment une iſle. C'eſt ſur ce ſecond bras qu'eſt ſitué Turqueim, & c'étoit dans cet iſle que les ennemis étoient en bataille, faiſant face au bras qui va à Colmar, & prêtant leur droite à celui qui paſſe à Turqueim; de ſorte que M. de Turenne étant maître de ce poſte & des ponts qu'il y rencontra deſſus & deſſous, ſe trouvoit ſur leur flanc, & rendoit inutiles toutes les précautions qu'ils avoient priſes à leur tête.

Ils n'avoient pas prévu cette démarche; ils ne ſongeoient qu'à la plaine où ils voyoient former notre aile droite hors de la portée de leur canon; & le pays embarraſſé par où marchoit notre gauche, leur en avoit tellement dérobé la connoiſſance, que ſe croyant tout-à-fait en ſûreté de ce côté-là, ils avoient retiré deux bataillons qui étoient à Turqueim, pour leur faire joindre le reſte de l'armée. Ce

AN. 1675. fut contre le sentiment du duc de Lorraine qui vouloit qu'on y laissât un grand corps d'infanterie ; & ils y revenoient lorsque nous y marchâmes. Mais comme il y avoit une assez grande distance de leur droite à Turqueim, M. de Turenne eut le tems de poster d'abord les premieres troupes de la brigade de Champagne dans des vignes, à droite & à gauche de la ville, pour la soutenir & éloigner les ennemis du ruisseau lorsqu'ils viendroient pour la reprendre.

Il avoit laissé le soin de son aile droite au comte de Lorge, qui l'étendit dans la plaine jusqu'à une église, ne formant pas une ligne parallele avec les ennemis, mais laissant un peu la montagne derriere lui. Par cette disposition il se mettoit en état de profiter des mouvemens que les ennemis feroient obligés de faire pour venir à lui. D'ailleurs il avoit posté un corps de cavalerie vers des gués où pouvoient passer les ennemis ; & ces précautions les tinrent en respect, sans oser rien entreprendre de côté-là.

Cependant le comte de Roye, qui étoit à la gauche, s'étant avancé au-delà du ruisseau pour reconnoître, vit que les ennemis faisoient marcher à Turqueim douze bataillons & six pieces de canon, soutenus d'un assez grand corps de cavalerie. Il en fit avertir Foucault, lieutenant général, qui commandoit l'aile gauche, & peu après les premiers détachemens des ennemis commencerent à escarmoucher avec les nôtres, le ruisseau entre-deux ; & comme le nombre grossissoit, cette premiere charge ébranla les nôtres, & donna moyen aux ennemis de gagner un moulin qui étoit près de

la ville, où l'on avoit jetté deux cens hommes. M. de Turenne en détacha d'abord trois cens pour le reprendre, & les fit soutenir par les bataillons de la Marine & d'Orléans, qui le reprirent aprés une attaque fort opiniâtre de part & d'autre, & y mirent le feu. AN. 1675.

Mais tout le détachement des ennemis s'étant joint, ces deux bataillons demeurerent un tems exposés à tout leur feu, avec beaucoup de fermeté ; & quoiqu'ils fussent soutenus de ceux de Navarre, de la Reine, d'Anjou, d'Orléans & des Vaisseaux, tous ces corps ne combattoient néanmoins qu'avec désavantage. Les ennemis étoient supérieurs en nombre, postés dans un terrein uni, avec leur canon, au lieu que les nôtres étoient dans des vignes embarrassées d'échalas & de grosses perches, sans pouvoir se servir de leurs armes qu'avec peine, & sans artillerie, qui n'avoit encore pu arriver à cause de la difficulté des défilés. Foucault, voyant qu'ils souffroient beaucoup, les fit descendre plus bas, dans un pré qui formoit comme une plage étroite le long du ruisseau qu'il leur fit border, & se mit lui-même à la tête du régiment de la Reine. Ainsi l'avantage devint égal pour le terrein : les ennemis & nous étions également découverts ; le seul ruisseau nous séparoit. Cependant comme ils étoient encore supérieurs en nombre, leur grand feu, joint à celui de leur artillerie, incommodoit toujours les nôtres.

M. de Turenne voulant enfin décider la chose, fit avancer trois bataillons des gardes, les Anglois, Bandeville & le reste de l'infanterie qui venoit d'arriver ; & faisant un plus grand front que les ennemis, les fit charger

An. 1675. par les flancs, tandis que les autres corps continuoient leur feu par le front. Ils ne purent soutenir ce dernier effort; on leur vit perdre le terrein peu à peu, & faire un mouvement de retraite, qui donna aux nôtres la hardiesse de les pousser. Le bataillon de Navarre, son colonel à la tête, se jetta à l'eau pour passer; & il alloit être suivi des autres corps, si M. de Turenne, qui ne pouvoit les soutenir par sa cavalerie, craignant que celle des ennemis ne les chargeât au-delà du ruisseau, n'eût fait faire halte, & envoyé Cézan, major général, pour les faire repasser. Toute notre infanterie demeura en bataille en-deçà du ruisseau, soutenue du seul régiment de cavalerie de Florensac, qui souffrit beaucoup devant le combat, par le feu qu'il essuyoit derriere l'infanterie. Sur le soir arriva la brigade du Colonel, & le régiment de Mestre de Camp, qui furent postés aussi le long du ruiseau. La nuit survint peu après que notre cavalerie fut arrivée. Toutes nos troupes demeurerent dans la situation où elles etoient; & M. de Turenne envoya occuper une hauteur au-dessus de Turqueim, pour s'en servir, si les ennemis demeuroient le lendemain dans leur poste.

Ainsi finit le combat de Turqueim, qui dura depuis trois heures après midi jusques dans la nuit. La perte des soldats ne fut pas beaucoup plus grande du côté des ennemis que du nôtre. Nous y perdîmes Foucault, lieutenant général, & le marquis de Moussy, brigadier, tous deux tués sur la place. Toute notre droite ne combattit point. Le comte de Lorge, qui la commandoit, avertit M. de Turenne que les ennemis se retiroient, & le lendemain matin il

ne parut plus perſonne dans la plaine du côté des ennemis. M. de Turenne s'avança le long du ruiſſeau vers Colmar, où on lui rapporta que dès le ſoir les ennemis avoient fait marcher leur bagage & leur artillerie, & qu'à minuit leur armée avoit commençé à marcher avec aſſez de déſordre, laiſſant ſeulement quelques eſcadrons ſur la riviere pour couvrir leur retraite durant la nuit, & qu'ils marchoient à Schéleſtat. Ils avoient laiſſé dans Colmar leurs bleſſés & leurs malades, & l'on prit pluſieurs priſonniers de leurs traîneurs, avec quelques bagages. AN. 1675.

Sur les neuf heures du matin, Monclar fut détaché avec les brigades d'Humieres & de Lambert, pour les ſuivre & les obſerver, avec ordre de ne rien entreprendre. Les ennemis ayant marché juſqu'à Schéleſtat, s'y poſterent avantageuſement, s'étendant vers Châtenoy, occupant ainſi toute la largeur depuis la montagne juſqu'à la riviere d'Ill. Ils y demeurerent trois jours, juſqu'à ce que leur bagage & leur artillerie fuſſent hors des défilés, & en état de paſſer le pont de Strasbourg. Monclar ſe poſta à Gemer ſur la riviere d'Ill, éloigné d'eux d'une lieue. Cependant M. de Turenne avoit envoyé quatre bataillons, avec ſix pieces de canon pour forcer les dragons de Brandebourg, bloqués par Lanſon dans le château de Ruffac; mais ils ſe rendirent à diſcrétion. Le neuf, les ennemis s'étant retirés à Binfelt, Monclar entra dans Schéleſtat; M. de Turenne prit ſon quartier à Gemer, & répandit ſes troupes aux environs de Schéleſtat, où il s'avança lui-même pour parler aux bourguemeſtres. Monclar ſe poſta le dix à Châtenoy, & le onze

on eut nouvelle que l'armée des ennemis avoit
1675. quitté Binfelt pour se mettre sous Strasbourg.

M. de Turenne ayant prévu que dans la premiere terreur de sa marche & de la retraite des ennemis, ceux de cette grande ville craindroient peut-être qu'il ne voulût se venger de l'infidélité qu'ils lui avoient faite, en laissant passer les Confédérés, & que pour s'en garentir, ils pourroient recevoir une garnison ennemie, avoit écrit à leurs magistrats dès qu'il arriva à Ensisheim, & avoit envoyé sa lettre par Brisac, de l'autre côté du Rhin, pour les assurer qu'il vouloit entretenir la neutralité avec eux, sans leur faire aucun tort. Cette lettre fit l'effet qu'il souhaitoit ; & ceux de Strasbourg, se fiant aux assurances qu'il leur donnoit, lui envoyerent, le quatorze janvier, Kinser, secrétaire de la ville, de la part des magistrats, pour l'assurer que les Confédérés avoient repassé le Rhin depuis le dix jusqu'au quatorze, & lui demander le renouvellement de la neutralité. M. de Turenne le leur accorda, à condition qu'ils ne donneroient plus le passage de leur pont aux ennemis.

Le succès de cette campagne fut fort différent des projets & des espérances des Confédérés. Ils avoient eu toutes choses favorables ; le grand nombre de leurs troupes, la foiblesse des nôtres, l'affection des peuples qui leur livrerent le passage du Rhin, la facilité d'entrer en France par tous les passages que leur donnoit la haute Alsace. Ils perdirent tous ces avantages par le malheur ordinaire des confédérations, où personne n'est assez le maître pour résoudre & suivre un dessein. M. de Turenne, au contraire, sçut profiter de leurs

fautes avec toute l'habilité d'un grand général, & eut le bonheur de trouver des troupes pour exécuter un dessein dont le succès surprit toute l'Europe. Lorsque les Confédérés repasserent le Rhin, ils laisserent dans Dachsteim mille ou douze cens hommes de pied pour conserver ce poste capable de troubler nos quartiers durant l'hiver, & de leur servir lorsqu'il voudroient repasser le Rhin; mais cette place fut attaquée & prise peu de jours après. AN. 1675.

M. de Turenne ayant donné tous les ordres nécessaires pour la sûreté de l'Alsace, & pour les quartiers d'hiver, partit le vingt pour retourner à la Cour, laissant le soin du siége de Dachsteim au marquis de Vaubrun, lieutenant général en Alsace, ayant à ses ordres le marquis de Pierrefitte, brigadier, & les bataillons de Champagne, la Marine, Turenne, Bretagne, Bandeville, Rouergue & ceux de Duglas & de la Ferté, qui venoient de Philisbourg. Dachsteim est une petite ville dépendante de l'évêché de Strasbourg, sur la riviere de Brusch, à l'endroit où celle de Mozic s'y vient joindre. Elle est dans une situation plate, environnée d'une forte muraille, flanquée de bonnes tours, avec des demi-lunes de terre, & quelques autres ouvrages de dehors: il n'y manquoit qu'une contrescarpe. Le château qui commande un peu la ville consiste en deux enceintes de fossés qui environnent des bâtimens, au milieu desquels est un gros donjon quarré, flanqué de quatre tours, environné encore d'un assez large fossé. Le régiment de Knie, un des vieux corps de l'Empereur, étoit entré dans cette place, sous le commandement du baron Haubits, qui en étoit le lieutenant

An. 1675. colonel. Il y avoit onze petites pieces de canon ; & des munitions suffisantes pour une bonne défense.

Le marquis de Vaubrun ayant disposé toutes choses pour le siége, fit ouvrir la tranchée à trois cens pas du fossé par les bataillons de Champagne & de Turenne, la nuit du vingcinq au vingt-six de janvier. Quoiqu'il gelât très-fort, elle fut avancée de plus de deux cens pas ; & d'abord qu'il fut jour, on fit tirer une batterie de douze pieces de canon, pour ruiner une tenaille qui couvroit la porte du côté de Strasbourg. La nuit suivante on emporta cet ouvrage l'épée à la main, & on y fit un logement. Le vingt-sept on commença à ruiner une grosse tour qui étoit près de la porte, & à faire breche au corps de la muraille. La nuit du vingt-sept au vingt-huit on voulut attacher le mineur par une écluse, un peu plus bas que la tour ; mais ce fut sans succès ; de sorte que tout le vingt-huit on continua de ruiner la muraille pour rendre la breche plus accessible ; & sur la fin du jour, quoiqu'elle fût encore fort haute & fort étroite, on monta à l'assaut.

Les détachés de Duglas & les grenadiers de la Ferté donnerent d'abord, sontenus de leurs corps. Champagne & Turenne, qui venoient pour relever la tranchée, s'avancerent aussi. Le fossé, dont la glace étoit rompue, fut comblé à demi, & l'on arriva au haut de la breche. Les ennemis l'avoient enveloppée d'un retranchement par dedans, d'où ils firent d'abord un grand feu de mousqueterie & de grenades. Les nôtres le soutinrent vigoureusement, quoiqu'ils fussent en petit nombre,

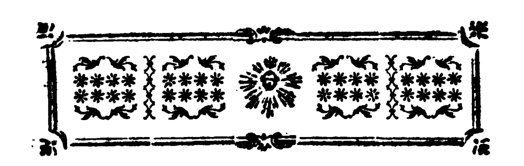
parce que la breche étoit fort étroite & fort haute des deux côtés. Le gouverneur fit mettre le feu à toutes les maisons voisines, qui prit bientôt à toute la ville ; mais comme il fut tué dans ce moment, tous lâcherent le pied pour se retirer au château. Il étoit environ une heure de nuit. Le désordre fut grand lorsqu'ils y entrerent : le bruit du combat, les cris, le fracas des armes, la lueur de l'embrasement, mêlée avec l'obscurité, tout cela ensemble faisoit un effet plein d'horreur. On poussa les ennemis jusqu'au pont du château, où plusieurs des leurs furent brûlés par des feux d'artifices qu'ils nous avoient préparés à un certain retranchement, où ils avoient cru pouvoir faire ferme ; & nous demeurâmes entiérement maîtres de la ville. Nous perdîmes à l'assaut Montet, major de Duglas, officier de mérite, Digoine, capitaine de Champagne, & la Fontaine, lieutenant des grenadiers de la Ferté, dont le colonel eut un coup de mousquet au travers de la main, en montant à l'assaut à la tête de son bataillon : il y eut encore quelques officiers blessés. On se retran cha durant le reste de la nuit dans les maisons les plus proches du château.

AN. 1675.

Sur les neuf heures du matin, pendant que le marquis de Vaubrun reconnoissoit les lieux propres pour l'attaque, les ennemis battirent la chamade pour capituler : ils envoyerent des ôtages. On leur envoya Vissac, lieutenant de Roi de Brisac, qui servoit volontaire à ce siége, & la Triballe, capitaine des grenadiers de Champagne, qui déclarerent au commandant qu'il ne devoit point prétendre de capitulation, qu'il se falloit rendre prisonniers de guerre, ou s'attendre aux extrêmités auxquelles sont expo-

An. 1675. ſés ceux qui tiennent contre une armée dans un méchant poſte, ſans eſpérance de ſecours. Il voulut s'en défendre d'abord; mais enfin la peur lui fit prendre le parti de laiſſer ſes ſoldats priſonniers de guerre, pourvu que les officiers euſſent la liberté de ſe retirer. Il ſortit donc le lendemain du château, où il pouvoit aiſément tenir encore pluſieurs jours, & avoir une compoſition honorable. La garniſon, qui étoit encore de plus de huit cens hommes, fut menée en France, & quelques mois après on fit raſer le château.

Le duc de Lorraine & le prince Herman de Bade, qui étoient à Strasbourg, s'étant attendus à une plus longue defenſe, avoient publié qu'ils faiſoient paſſer un corps de cavalerie & de dragons pour venir charger les aſſiégeans; mais ce deſſein s'évanouit lorſqu'ils virent arriver les officiers de la garniſon de Dachſteim. Celui qui rendit la place, étoit un Vénitien nommé Contarini. Il avoit autrefois rendu aux Turcs, de la même maniere, la ville de Ténédos, dont il étoit gouverneur; de ſorte que n'oſant retourner à Veniſe, où ſa tête avoit été miſe à prix, il s'etoit jetté dans le ſervice de l'Empereur, où il étoit devenu premier capitaine du régiment de Knie. Lorſqu'il arriva à Strasbourg, le duc de Lorraine & le prince de Bade le menacerent de le faire punir; mais s'étant retiré chez lui, il ſe tua lui même. Ainſi finit la campagne de mil ſix cens ſoixante & quatorze, qui dura juſqu'au mois de février mil ſix cens ſoixante & quinze.



DERNIERES CAMPAGNES

DE MONSIEUR

DE TURENNE.

Campagne de mil six cens soixante-quinze.

DANS la campagne précédente, qui dura près de onze mois, la France, sans alliés, avoit combattu seule contre les trois plus grandes puissances de l'Europe, conquis une province, conservé par-tout sa frontiere, & obligé les ennemis d'aller chercher des quartiers d'hiver en Allemagne. On parla de paix durant l'hiver: on convint de la ville de Nimegue pour en traiter. On nomma des plénipotentiaires; mais l'Empereur s'étant opiniâtré à refuser la liberté du prince Guillaume de Furstemberg, enlevé à Cologne contre le droit des gens & des princes de l'Empire, le Roi ne voulut point entrer en traité sans ce préliminaire; & de part & d'autre on ne pensa plus qu'à la guerre. Le Roi se mit en campagne le onze mai mil six cens soixante & quinze, avec une puissante armée que M. le Prince commandoit sous lui. En peu de tems il se rendit maître de Limbourg & de

An. 1675.

AN. 1675. quelques autres places, malgré les efforts que les armées d'Espagne & de Hollande firent pour les secourir.

M. de Turenne étant parti de Paris le même jour, s'avança vers la haute Alsace, où il devoit assembler ses troupes sous les ordres du marquis de Vaubrun, lieutenant général. Il savoit que le comte de Montécuculli venoit commander l'armée des ennemis. Il connoissoit le génie & le mérite de ce général. Il étoit persuadé qu'il avoit dessein de passer le Rhin à Strasbourg, & de venir chercher dans la haute Alsace les avantages que la mauvaise conduite des généraux précédens avoit fait perdre à son parti ; qu'il commandoit seul une armée de vieilles troupes de l'Empereur, & que dans le dessein de prévenir la marche de celle de France, il avoit tiré la sienne des quartiers d'hiver plutôt que n'ont accoutumé les Allemands, & la faisoit avancer vers Strasbourg.

Montécuculli avoit déja passé le pont lui-même pour reconnoître les postes voisins de cette ville, au-deçà du Rhin ; il avoit fait sentir aux habitans de quelle conséquence il étoit pour tout l'Empire, & pour eux en particulier, de lui donner le passage ; que c'étoit l'unique moyen d'éloigner les François du Rhin, & de rendre la liberté à l'Alsace ; qu'ils n'avoient point à craindre un retour semblable à celui de la campagne précédente ; qu'il ne commandoit point une armée de troupes ramassées, ni partagées d'intérêts & d'intentions entre plusieurs généraux ; qu'il étoit seul à la tête de la sienne composée de l'élite des troupes Impériales, sans autre dessein que de les délivrer de l'oppression de la France. Il ajoutoit à cela que jamais la conjoncture

conjoncture n'avoit été plus favorable, leur représentant la France divisée en elle-même par de grandes révoltes en Guyenne & en Bretagne ; que le reste du royaume étoit prêt à suivre cet exemple, & que les armées occupées au dedans à réprimer ces mouvemens, ne paroîtroient que foiblement pour défendre la frontiere. AN. 1675.

M. de Turenne arrivant à Nancy, sçut, par les lettres du marquis de Vaubrun, que ceux de Strasbourg, prévenus sur ces apparences, promettoient le passage aux ennemis ; & jugeant qu'il n'y avoit que sa présence & celle d'une armée qui pût les empêcher de le donner, il marcha jour & nuit pour entrer en Alsace ; fit avancer avec la même diligence les troupes qui étoient encore en marche, & leur fit joindre les autres au rendez-vous, sous Schélestat, où il arriva, comme elles, le vingt-deux de mai, & marcha incontinent avec la cavalerie à Binfeld, éloigné de quatre lieues & demie de Strasbourg. Les habitans ne pouvant plus douter de son arrivée, & de celle des troupes, l'envoyerent assurer qu'ils garderoient la neutralité, & ne donneroient point passage aux Impériaux. Le vingt-sept mai il alla camper à Achenheim, à une lieue de cette grande ville, d'où l'on voyoit aisément toute notre armée campée sur deux lignes.

On peut dire que par cette diligence, M. de Turenne se mit en état de gagner tous les avantages de la campagne ; car s'il eût encore tardé quelques jours, les ennemis auroient passé le Rhin, seroient entré dans la haute Alsace, & nous auroient mis dans le même embarras que la campagne précédente, dont leur général au-

roit bien ſçu tirer de plus grands avantages.
An. 1675. Mais la moitié de ſon armée, qui avoit hiverné dans le pays de Liége, ne put arriver aſſez-tôt pour paſſer le Rhin, avec ce qu'il avoit tiré des quartiers de la Suabe. Quoiqu'il vît ſes meſures rompues par la diligence de M. de Turenne, il n'abandonna pas néanmoins un deſſein ſi important, ſur lequel rouloit tout le projet de ſa campagne. Il chercha les moyens de trouver une nouvelle conjonĉture pour paſſer, en obligeant M. de Turenne à s'éloigner de Straſbourg, par la jalouſie d'une place importante. Il marcha droit à Philisbourg; répandit le bruit du ſiége qu'il en vouloit faire; occupa tous les poſtes des environs; fit remonter les ponts volans de Manheim; en fit dreſſer un de bateaux à Louſſen, près Spire.

Sur cette nouvelle, M. de Turenne, laiſſant toute ſon armée au camp d'Achenheim, s'avança avec quatre cens chevaux & mille dragons juſqu'à Haguenau, d'où il jetta cinq cens fantaſſins dans Philisbourg, avec d'Enonville, officier de réputation, & rejoignit l'armée le trente. Le comte de Montécuculli fit paſſer le Rhin à une partie de ſes troupes ſur ce pont, près de Spire; répandit de la cavalerie vers Landau & Neuſtat; fit avancer des cravates juſqu'à Lauterbourg, pour engager M. de Turenne à venir à lui, ou à couvrir Haguenau. Toutes ces apparences ne l'ébranlerent point; & comme il jugeoit parfaitement du deſſein des ennemis, par la connoiſſance qu'il avoit de leur véritable intérêt, rien ne fut capable de l'éloigner de Straſbourg.

Mais ayant fait une revue générale le trente mai, dans laquelle il trouva que l'armée mon-

toit à vingt mille hommes, il détacha le marquis de Vaubrun, lieutenant général, avec la brigade d'infanterie de Rambure, six pieces de canon, & les régimens de cavalerie de Beaupré, Gournay & Vaubrun, pour aller camper à Erstein, sur la riviere d'Ill, & travailler incessamment à un pont sur le Rhin, à trois lieues & demie au-dessus de Strasbourg, demie-lieue au-dessous de Rhinau, près du village d'Ottenheim, en un lieu où le Rhin se divisant en cinq bras, occupe une grande largeur par plusieurs isles couvertes de bois. Il fallut faire autant de ponts, & couper des chemins au travers des bois. On avoit fait venir de Brisac des bateaux, & tout ce qui étoit nécessaire pour la construction de ces deux ponts, qui se trouverent faits en quatre jours, par les soins du marquis de Vaubrun, avec un retranchement à la tête du dernier, lorsque M. de Turenne eut avis que les ennemis avoient entiérement passé de son côté. Sur cette nouvelle, il fit lever le dernier pont qui étoit de l'autre côté du Rhin; mais ayant sçu certainement deux jours après, par une lettre de Dufay, commandant à Philisbourg, qu'ils avoient repassé le Rhin, & rompu leur pont de Louffen, il envoya ordre de refaire le sien; ce qui fut exécuté en vingt-quatre heures. AN. 1675.

Le sixieme, il alla visiter cet ouvrage; passa le Rhin, reconnut les environs de la tête de ces ponts, en descendant le long de la riviere jusqu'au village d'Ottenheim; & le lendemain, sept juin, ayant fait donner du pain pour quatre jours, il décampa à deux heures du matin, & fit marcher toute l'armée de ce côté-là. Le corps détaché du marquis de Vaubrun en fai-

foit l'avant-garde. Il n'y avoit que cinq lieues jusqu'à Ottenheim, où l'on devoit aller camper de l'autre côté du Rhin ; mais la pluie avoit rendu les chemins si difficiles, particulierement dans les défilés des isles entre les ponts, où le terrein étoit marécageux, que l'arriere-garde ne put arriver que le lendemain à huit heures du matin ; & M. de Turenne resta toute la nuit à la tête du dernier pont, pour faire avancer lui-même les troupes. L'arriere-garde fut à peine arrivée, qu'il fit marcher la tête ; & malgré l'incommodité de la pluie, & l'embarras des défilés, il arriva à cinq heures du soir à Vilstet.

An. 1675.

Ce poste étoit le sujet du pont & de la marche si prompte de M. de Turenne. Il avoit sçu que les ennemis, en s'éloignant de Strasbourg, n'y avoient point laissé de garnison. Il en connoissoit l'importance, & prévoyoit qu'en l'occupant, il pourroit donner aux ennemis une partie de l'embarras qu'ils prétendoient nous donner en passant en Alsace. Vilstet est une petite ville de la dépendance du comte de Hanau, éloignée de Strasbourg de près de deux lieues, avec un ancien château, l'une & l'autre environnés de la riviere de Kintzig, qui sort des montagnes de la forêt noire, & vient tomber dans le Rhin, un peu au-dessous du fort de Kell, qui couvre la tête du pont de Strasbourg. M. de Turenne fit camper l'armée depuis Vilstet & la riviere de Kintzig jusqu'au village d'Ekersuir, où passe le ruisseau de Schutteren, qui se joint à la Kintzig, un peu avant qu'elle ne tombe dans le Rhin ; & par cette situation, il coupa le passage de Strasbourg aux ennemis, qui d'ailleurs ne pouvoient venir à lui que par des longs défilés & une riviere.

Le comte de Montécuculli n'avoit pas ignoré que M. de Turenne faisoit un pont; mais soit qu'il ne crût pas qu'il pût être sitôt achevé, ou que s'imaginant que M. de Turenne ne vouloit que passer le Rhin, il ne pénétrât pas son dessein, ou manquât de diligence à s'y opposer, il lui laissa occuper le passage de Vilstet, dans le tems qu'il mandoit à ceux de Strasbourg qu'il venoit lui-même s'y poster. L'on peut dire qu'il n'eut pas dans cette rencontre la même activité qu'avoit eue M. de Turenne quinze jours auparavant, pour l'empêcher de passer le Rhin. Il se trouva hors de mesure, & ne put prendre d'autre parti que de marcher vers M. de Turenne, qui prit celui de l'attendre à Vilstet. Il en avoit reconnu les environs en arrivant; & avoit fait pousser quelque cavalerie du prince de Bareit, qui se retira vers la montagne. Son premier dessein avoit été de faire passer la riviere à l'armée & d'empêcher aux ennemis le commerce avec Offembourg, aussi-bien qu'avec Strasbourg; mais la disposition du pays lui en fit connoître les difficultés, & le fit changer de pensée. AN. 1675.

Néanmoins le neuf du mois il détacha le marquis de Vaubrun, avec quatre cens hommes de la brigade de Champagne, sous le marquis de la Ferté, cent cinquante volontaires à pied, quatre cens dragons & cinq cens chevaux, pour aller reconnoître la ville d'Offembourg, des dépendances du prince de Bade, à deux lieues au-dessus de Vilstet, sur la même riviere. On sçut par des prisonniers, qu'elle étoit gardée par quinze cens hommes d'un régiment Saxon & de celui de Portia, avec quelque cavalerie, & qu'il y avoit du canon. Ils

en tirerent quelques volées lorsqu'on approcha
An. 1675. de la place, dont le marquis de Vaubrun ayant reconnu une partie durant le jour, acheva de reconnoître le reste jusqu'à minuit, à la clarté de plusieurs maisons des environs, auxquelles ceux de la ville avoient mis le feu. M. de Turenne jugeant, sur son rapport, qu'elle étoit en trop bon état pour en entreprendre le siege si près d'une grande armée, dans le tems qu'il avoit à garder son pont & les avenues de celui de Strasbourg, se contenta de l'avoir fait reconnoître, & d'inquiéter les ennemis par cette démarche.

Montécuculli, sur cet avis, fit avancer Sporck, lieutenant général, avec un grand corps de cavalerie, dont trois escadrons se jetterent dans Offembourg le douze du mois. Le treize on eut avis que toute leur armée avançoit le long de la montagne, & le quatorze M. de Turenne étant monté à cheval avec les dragons & une brigade de cavalerie, reconnut leur marche de fort près. Ce fut en cette occasion que le comte de Lorge, s'étant fort avancé avec vingt-cinq maîtres, fut chargé par plusieurs escadrons des ennemis, & se retira au travers du village de Griess, avec un extrême danger; & presque au même endroit le chevalier de Beauvau dégagea un détachement de dragons, qui étoit coupé dans un village par les cravates des ennemis, qu'il chargea plusieurs fois avec une petite troupe, à la vue de dix de leurs escadrons, & fit une retraite qui fut louée de toute l'armée. M. de Turenne voyant que celle des ennemis marchoit à Offembourg & à la riviere de Kintzig, fit camper la sienne suivant l'ordre de bataille, & lui fit faire front de ce côté-là.

L'armée ennemie étoit composée de quatorze régimens de cavalerie Impériale, de huit cens chevaux chacun, tous cuirassiers, un régiment de mille cravates, deux régimens de dragons, faisant environ douze cens chevaux; & onze régimens d'infanterie, de mille hommes chacun, en dix compagnies, hors celui de Knie, qui n'en avoit que six: tous ces corps faisoient ensemble près de vingt-cinq mille hommes. Raymond, comte de Montécuculli, les commandoit en chef. Il joignoit à son habileté naturelle une longue expérience des choses de la guerre; il étoit singulier & caché dans ses desseins, d'une extrême précaution dans ses marches & dans ses campemens, & cherchoit plutôt à conduire à sa fin le succès entier d'une campagne, qu'à remporter la gloire particuliere d'un combat. Son armée s'étendoit depuis Orthenberg, où étoit sa gauche, jusqu'en deçà d'Offembourg, le long de la Kintzig, & sa droite n'étoit qu'à une lieue & demie de notre quartier général.

An. 1675.

L'armée de France avoit quarante-cinq régimens de cavalerie, & deux régimens de dragons en dix brigades, dix-neuf bataillons en trois brigades, & trente pieces de canon. M. de Turenne, qui la commandoit, avoit tout le mérite & toute l'expérience que l'on estimoit dans le comte de Montécuculli; mais il avoit une réputation bien mieux établie par un grand nombre d'actions où il avoit fait voir, en lui seul, toutes les parties différentes qui peuvent caractériser un grand général. Il sembloit que la fortune eût voulu opposer ces deux grands Capitaines, avec deux armées presque égales, pour décider du sort, ou au moins des avantages de la

France & de l'Allemagne. Il n'y avoit entr'eux
An. 1675. qu'une petite riviere guéable presque par-tout; mais dans la distance d'une lieue & demie qui les séparoit, les défilés & les bois les empêchoient de venir l'un à l'autre qu'avec désavantage.

Cependant M. de Turenne avoit passé le Rhin; c'étoit un pas d'éclat dans l'empire, & qui mettoit Montécuculli dans l'engagement de le lui faire repasser. Il falloit pour cela battre notre armée, ou lui ôter les moyens de subsister, ou enfin se rendre maître de notre pont, ou recouvrer le passage de celui de Strasbourg. Le dessein de nous battre étoit difficile à exécuter; celui de nous empêcher la subsistance étoit long & incertain. Il nous venoit des vivres de la haute Alsace par notre pont. Les magasins y étoient si bien établis, que le soldat avoit toujours du pain d'avance, & nous avions derriere nous les prairies du Rhin, pour nourrir les chevaux encore quelque tems, lorsque les fourrages seroient consommés. On peut dire même que l'armée des ennemis, qui n'avoit pas les mêmes établissemens que nous pour le pain, & qui étoit suivie d'un grand nombre de gens & de chevaux inutiles, devoit manquer de subsistance plutôt que la nôtre.

Le dessein sur les ponts avoit plus d'apparence de réussir. M. de Turenne en avoit deux à garder, l'un à lui, & l'autre à ceux de Strasbourg, ville neutre en apparence, par la terreur que lui donnoit le voisinage de notre armée, mais qui ne souhaitoit que la liberté de nous pouvoir manquer comme l'année précédente. Ce pont étoit gardé par des troupes du cercle de Suabe, postées dans le fort de Kell,

qui est à la tête; & l'on ne pouvoit empêcher les ennemis d'y venir, qu'en gardant le poste de Vilstet, éloigné de Strasbourg de près de deux lieues, & de près de cinq de notre pont: c'étoit une grande étendue à garder. AN. 167

M. de Turenne ne doutant point que les ennemis n'eussent quelque dessein sur les ponts, fit marcher le quatorze, huit bataillons, trois brigades de cavalerie, & huit pieces de canon, sous le commandement du comte de Lorge, avec le duc de Saulx, & les marquis de Ranes & de Montauban, maréchaux de camp, pour s'aller poster au village d'Althenheim, à une lieue & demie de notre pont, dont la tête étoit gardée par le bataillon de Bandeville, & huit cens hommes détachés de Brisac, auxquels on joignit le bataillon de Bretagne & la brigade de Renti. Il avoit eu la prévoyance de faire ouvrir tous les défilés depuis Vilstet jusqu'au pont, pour mener ses troupes avec plus de facilité & de vîtesse d'une tête à l'autre, selon la nécessité. Après que les ennemis furent campés à Offembourg, on posta nos dragons à la tête de la premiere ligne, dans un bois, & trois cens hommes de pied commandés par un lieutenant colonel, avec deux cens chevaux à la tête de l'aile gauche, à l'endroit par où l'on pouvoit venir à nous.

Les choses étoient en cet état, & les armées assez paisibles de part & d'autre, hors les petits partis qu'on détachoit pour avoir des nouvelles, lorsque M. de Turenne apprit, le dix-huit juin, que les ennemis avoient décampé à la pointe du jour, & que toute leur armée marchoit vers le Brisgau, par le pied de la montagne. Quelques-uns néanmoins rapportoient

An. 1675. que ce n'étoit qu'un grand détachement; & M. de Turenne étoit encore incertain quand un aide de camp du comte de Lorge vint lui dire que quarante escadrons des ennemis avoient paru à ses gardes; que sur cela il avoit fait avancer ses troupes jusqu'à un poste qu'il avoit reconnu, pour les combattre, s'ils passoient; jugeant ce parti plus avantageux que celui de marcher au pont, où il ne pouvoit aller sans leur prêter le flanc, & se séparer entiérement du reste de l'armée. M. de Turenne approuva extrêmement sa démarche; & lui-même ayant laissé quelque infanterie dans Vilstet, fit marcher toute l'armée de ce côté-là, avec une grande diligence. Comme il régloit sa marche sur celle des ennemis, il prit son quartier à Althenheim, que quittoit le comte de Lorge; lui ordonna de demeurer à Messeheim, une lieue plus près du pont, & détacha Monclar à une lieue vers Vilstet, avec de la cavalerie, des dragons & la brigade de Rambure.

Par cette disposition, il couvroit les deux postes que les ennemis pouvoient avoir en vue, & il demeuroit en état de secourir celui des deux qui seroit attaqué; assuré d'ailleurs, par la connoissance qu'il avoit du pays, qu'on n'y pouvoit venir que difficilement, & en défilant. Les ennemis, après trois lieues de marche, avoient pris leur quartier général à l'abbaye de Schutteren, sur le ruisseau du même nom, étendant leur gauche jusqu'à Lort, le long du pied de la montagne qu'ils laissoient derriere eux. Il n'y avoit de leur camp au notre qu'une bonne lieue: ils n'étoient séparés que par un ruisseau guéable par-tout, mais dont les bords étoient assez escarpés. M. de Turenne

l'alla reconnoître le dix-neuf, & y trouva un pont à moitié chemin entre nous & les ennemis, où ils n'avoient point mis de garde. Il le fit rompre, & laissa au passage cinquante hommes, soutenus par plusieurs détachemens de l'un à l'autre jusqu'à l'armée : il prit les mêmes précautions aux endroits où il y avoit quelque passage. AN. 1675.

Deux armées ne pouvoient être si proches, qu'il ne se fît quelques prisonniers de part & d'autre. Le vingt, au soir, deux dragons du régiment de Chavagnac, qui furent pris assez tard, dirent que les ennemis avoient fait plusieurs ponts sur le ruisseau qui nous séparoit, & que leurs généraux avoient dit à l'ordre qu'on nous attaqueroit le lendemain; mais on ne vit aucun effet de cette prétendue résolution. Le lendemain, M. de Turenne alla au poste du comte de Lorge; fit revenir toutes ses troupes; les fit camper à la droite de l'armée, & au retour détacha cinq cens hommes de pied, sous le duc de Vendôme, colonel, pour aller faire des ponts plus bas que ceux des ennemis, sur le même ruisseau. L'on y travailla toute la nuit; & à la pointe du jour, M. de Turenne en ayant trouvé quatre achevés qui se communiquoient par des parapets, fit passer trois cens chevaux commandés par S. Silvestre, mestre de camp, qui s'avança le plus près qu'il lui fut possible, du camp des ennemis, & emmena plusieurs chevaux & fourrageurs. Les ennemis croyant le couper au retour, firent avancer des gens de pied, soutenus de cavalerie, au passage du ruisseau par lequel ils jugeoient qu'il devoit se retirer; mais il n'y trouverent qu'une garde de cinquante de nos fantassins, qui firent leur dé-

charge suivant l'ordre qu'ils en avoient, & se An. 1675. jetterent dans le bois. Cependant S. Silvestre s'étoit retiré par les ponts que l'on avoit faits la nuit précédente, dont les ennemis n'avoient point encore de connoissance.

Il seroit ennuyeux & inutile de compter en détail tous les partis, les petits détachemens qui se firent, & les petits postes qu'on occupa: on dira seulement qu'en tout cela les ennemis parurent fort serrés, n'entreprenant rien, & s'étendant très-peu hors de leur camp. Les Allemands ne font ordinairement que de grands partis, & avec beaucoup de précaution.

M. de Turenne songeant à s'affermir au-delà du Rhin, & à s'exempter l'obligation de maintenir si près des ennemis deux postes aussi éloignés que le pont de Strasbourg, & celui dont il s'étoit servi à passer le Rhin, se résolut de faire descendre ce dernier plus près de l'autre; & après avoir fait reconnoître les bords du Rhin, il donna ordre de le dresser près d'Althenheim, où étoit le quartier général. On commença à y travailler le vingt-deux, & le vingt-six, il fut achevé dans une situation assez semblable à l'autre, par le nombre des isles & des bras du Rhin, mais dont le terrein étoit meilleur pour le passage, & deux lieues plus près de Strasbourg, dont le voisinage apportoit par ce pont des commodités à l'armée, qu'on ne pouvoit avoir par le pont même de la ville, par lequel, ni les ennemis, ni nous, n'avions ni commerce, ni passage: nous ne pouvions rien tirer du côté du Rhin où nous étions, le pays ayant été ruiné par les quartiers d'hiver des ennemis, & par les passages continuels de leurs armées.

Montécuculi ne voyant plus d'apparence de rien entreprendre sur notre pont, ni de rien espérer de celui de Strasbourg, que la proximité de sa situation & la disposition du pays nous donnoient moyen de couvrir facilement; que d'ailleurs il ne pouvoit avancer vers le Brisgau, sans risquer d'être coupé, & se voir obligé de demeurer dans un petit pays sans subsistance, tira de Fribourg ce qu'il put de farine par un grand convoi; & le vingt-six juin, à la pointe du jour, quittant le camp de Schutteren où son armée commençoit à manquer de pain & de fourrage, il retourna à son ancien camp d'Offembourg. AN. 1675.

M. de Turenne prit aussi la route de Vilstet, où il avoit campé auparavant; mais examinant la démarche des ennemis, & jugeant qu'après avoir abandonné le dessein des ponts, il ne pouvoit leur rester que celui de s'approcher du Rhin le plus près de Strasbourg qu'il leur seroit possible, pour tâcher de conserver quelque commerce avec cette grande ville par la riviere qu'il nous seroit difficile de garder, à cause d'un grand nombre d'isles couvertes de bois qui la divisent par-tout en quantité de bras, & qui étoient occupées par des paysans retranchés, aussi affectionnés au parti des Allemands, qu'ennemis jurés des François, il résolut de les côtoyer toujours & leur défendre le Rhin, autant qu'il lui seroit possible, sans s'éloigner trop de son pont. C'est pourquoi il ne balança point à passer la riviere de Kintzig, entre Vilstet & Strasbourg; mit sa droite à la riviere même, près de Neumulh, & laissant Strasbourg derriere, étendit sa gauche jusqu'à Bodersuir, sous le commandement du comté de Lorge.

AN. 1675. Le vingt-sept se passa sans autre mouvement dans notre armée que celui des détachemens & des partis que M. de Turenne envoyoit continuellement, ou pour occuper quelques postes avancés, ou pour sçavoir des nouvelles des ennemis, qui marcherent ce jour-là deux lieues, & se posterent depuis Urlaff jusqu'à Brunhurst. Comme nous étions déja plus avancés qu'eux, nous demeurâmes dans notre camp jusqu'au lendemain vingt-huit, que M. de Turenne, laissant la gauche à Bodersuir, où elle étoit déja campée, fit avancer la droite de l'autre côté du village, dans lequel il prit son quartier général, qui étoit le jour précédent à Neumulh, & posta les dragons à la tête de tout.

Ce même jour au matin, Montgeorge, brigadier de cavalerie, étant à la grand'garde au-delà de Vilstet, s'avança avec cinquante maîtres au-delà du village de Grieff, sur la Kintzig, où ayant été chargé d'abord par soixante ou quatre-vingt Reîtres des ennemis, il les soutint vigoureusement ; mais quatre escadrons lui étant tombés sur les bras, comme il se retiroit, il eut la cuisse cassé. Il mourut quelques jours après à Strasbourg, regretté de toute l'armée, comme un homme qui joignoit à beaucoup de valeur & de mérite tout l'esprit & toute la politesse d'un galant homme. Le comte du Plessis, maréchal de camp, arriva ce même jour au pont, menant deux bataillons d'Auvergne, & celui de la Frézeliere, avec Rubentel qui venoit servir de brigadier.

Le vingt-neuf, au matin, le colonel Dennevald, général major dans l'armée des ennemis, s'avança avec un grand corps de cavalerie & de

dragons, pour enlever trois cens hommes de pied, & cinq ou six cens chevaux détachés dans le village de Bischen, à demi-lieue de la tête de notre aile gauche. Du Repaire, mestre de camp de cavalerie, qui y commandoit, croyant que c'étoit l'avant-garde des ennemis, & sçachant qu'il pouvoit être coupé par plusieurs endroits, fit retirer l'infanterie qui étoit postée dans l'église & sur le passage: elle fut chargée dans sa retraite, & mise en désordre. Il la soutint vigoureusement avec sa troupe par deux ou trois charges qu'il fit aux escadrons des ennemis les plus avancés; & par un bonheur singulier, deux cens cavaliers à pied, qui alloient en parti, étant accourus au bruit, se jetterent dans deux maisons qui commandoient le gué de la riviere dans le village, empêcherent de passer le reste de la cavalerie ennemie, & donnerent le tems aux nôtres de se retirer. Les ennemis nous tuerent quinze ou vingt hommes: nous leur en tuâmes huit ou dix, avec un lieutenant. Un cornette qui fut pris en cette occasion, rapporta qu'ils avoient retranché la riviere de Holchen le long de leur camp.

AN. 1675.

Dennevald fut heureux que les dragons ne se trouverent point à leur poste, d'où M. de Turenne les avoit envoyés peu auparavant à celui où Montgeorge avoit été blessé; car s'ils y eussent été, les ennemis n'auroient pu se retirer qu'avec beaucoup de perte. On demeura jusqu'au trois juillet sans rien faire. Le tems fut si fâcheux, & les pluies si grandes durant plus de quinze jours, que les armées souffroient extrêmement dans un pays presque tout couvert de bois & rempli de marais. La nuit

An. 1675. du trois, le chevalier de Beauveau s'avança jusqu'à la garde des ennemis avec soixante chevaux, & autant de fantassins, les chargea; en tua quelques-uns, & amena un prisonnier, par lequel on sçut que les ennemis ayant détaché un corps considérable le jour précédent, pour occuper & retrancher le passage de la riviere de Renchen sur le chemin de Strasbourg à Liecthenau, au lieu qui s'appelle Renchenloch, à un quart de lieue du Rhin, y devoient marcher ce jour-là avec toute leur armée. Ils y marcherent en effet, & se posterent dans la petite plaine de Scherzen, le Rhin à leur droite, & le Renchen à la tête de leur camp.

M. de Turenne avoit fait reconnoître ce poste peu auparavant par le comte de Roye, & l'auroit occupé avant les ennnemis, si dans la situation où ils étoient, il avoit pu faire marcher son armée jusques-là, sans exposer Vilstet, & par conséquent son pont & la communication de celui de Strasbourg; mais lorsqu'il eut nouvelles que les ennemis y étoient, il décampa à la pointe du jour, marcha au travers de Bischen jusqu'à l'entrée d'un bois dont le défilé va à Renchenloch; & ayant fait mettre l'armée en bataille, entre ce bois & le village de Freistett, dans une petite plaine, il détacha cinquante hommes par bataillons de la brigade de Champagne, soutenus par huit ou dix escadrons, sous le comte de Lorge, pour aller reconnoître le retranchement des ennemis. Ils passerent environ six cens pas de défilé dans un bois jusqu'à une haie où ils essuyerent la décharge de soixante fantassins, qui se retirent ensuite à une redoute.

On fit avancer cent hommes pour découvrir, & deux autres détachemens allerent en même tems à droite & à gauche dans le bois, pour reconnoître s'il n'y avoit point quelque passage. Un grand marais couvert de bois fermoit entiérement la gauche, & la droite étoit si escarpée, que la riviere n'étoit pas accessible. Nous y perdîmes quelques soldats, & il y eut des officiers de blessés. Le dessein de M. de Turenne, dans cette attaque, étoit de reconnoître s'il n'y avoit qu'un détachement de l'armée ennemie, & de le faire attaquer ; mais ayant connu, par le grand feu, que toute l'armée y étoit, il fit retirer ses troupes, & établit dans le défilé plusieurs détachemens soutenus les uns des autres : ils l'étoient encore par une grande redoute à l'entrée du défilé. Une garde de trois cens hommes de pied, commandée par un lieutenant colonel, étoit deux cens pas en-deçà de la redoute ; à pareille distance quatre escadrons soutenoient cette garde, sous le commandement d'un brigadier, & faisoient la tête de la premiere ligne de l'armée : elle campa depuis Bischen jusqu'à Freistett, la gauche appuyée au Rhin.

AN. 1675.

M. de Turenne alla reconnoître le long de ce fleuve jusques vers la chûte du Renchen ; & comme il passoit sur une chaussée, accompagné de plusieurs officiers généraux & de plusieurs personnes de qualité, des paysans embusqués dans une isle qui n'est séparée de la terre que d'un canal très-étroit, firent une décharge sur sa troupe, & tuerent un de ses gardes fort près de lui. Il fit passer les grenadiers du régiment de la Ferté jusques dans une grande isle, où il avoit paru des paysans ; mais ils n'en purent

prendre qu'un ; les autres avoient déja gagné
AN. 1675. les isles plus éloignées ; le mauvais tems & la nuit empêcherent de les suivre davantage.

Il sembloit que deux armées ne pussent être si proches sans des alarmes continuelles, & sans venir aux mains à tous momens. Il n'y avoit qu'un quart de lieue de la tête de notre camp au retranchement des ennemis. Les sentinelles des gardes avancées dans le défilé étoient à la portée du fusil les unes des autres ; cependant on dormoit paisiblement dans l'un & l'autre camp. Un bois de cinq ou six cens pas de large & un petit ruisseau qui couloit dans un terrein marécageux séparoient les deux armées, comme auroit fait une distance de vingt lieues. Montécuculli, par cette situation qu'il avoit affectée, suivoit son dessein de ne point combattre, & cherchoit à nous fatigner par la disette de fourrage, persuadé qu'une armée ou il y avoit un grand corps de cavalerie, ne pouvoit fourrager long-tems dans un pays étroit, fermé de montagnes & du Rhin, ruiné l'année précédente par de grandes marches, par des quartiers d'hiver, & parce que les deux armées y subsistoient depuis plus d'un mois.

M. de Turenne faisoit vivre sa cavalerie, en lui faisant prendre le verd lorsque les grains furent finis, & il incommodoit extrêmement les ennemis, en leur ôtant le commerce avec Strasbourg par terre & par le Rhin. Ils avoient fait dans cette grande ville de grands amas de farine ; & depuis que M. de Turenne avoit passé le Rhin, Montécuculli, ne pouvant transporter ses munitions par terre sans danger, avoit fait construire à Strasboug un pont de

bateaux & deux moulins capables de moudre une grande quantité de farine. Lorsqu'il approcha du Rhin, en venant camper dans la plaine de Schertzen, entre Renchenloch & Liecthenau, il crut pouvoir faire descendre ses machines & ses farines avec d'autant plus de facilité que le Rhin étoit haut à cause des pluies, & que le grand nombre d'isles qui le partagent le rendent très-difficile à garder. Il ne considéroit pas seulement l'abondance qu'il mettoit dans son camp par un si grand convoi, mais il espéroit aussi de se servir de ce pont pour tenir les deux côtés du Rhin, & nous donner toutes les incommodités qu'on peut imaginer, si son dessein avoit réussi. AN. 1675.

M. de Turenne, qui le prévoyoit bien, eut une extrême attention à en empêcher l'exécution. Il fit reconnoître la riviere depuis la hauteur de Bischen, où il ètoit campé, jusqu'à Vantzenau, qui est vis-à-vis, dans l'Alsace. Il trouva qu'elle étoit partagée en plusieurs isles coupées de divers petits bras, mais qu'il n'y avoit que trois canaux principaux : celui qui passe à Vantzenau est le plus profond, le plus navigable & formé par la jonction du Rhin & de l'Ill qui vient de Strasbourg, & par lequel les ennemis avoient commencé d'embarquer tout leur convoi. Il le fit fermer d'abord par une espece d'estacade, avec une redoute à chaque extrémité, gardée par cinq cens hommes de la garnison de Haguenau. Il fit ensuite fermer de la même maniere l'autre canal du côté de Bischen, & fit garder le grand canal du milieu par des bateaux chargés de soldats, & favorisés de batteries qui étoient au-dessus dans des isles ; & cependant fit dire à ceux de

Strasbourg que, s'ils permettoient la descente du pont des ennemis, il prétendoit aussi faire descendre celui qu'il avoit à Althenheim.

An. 1675.

Mais toutes les incommodités que nous pouvions donner aux ennemis par ce moyen ne diminuoient pas celles que notre armée commençoit à ressentir. Depuis un mois & demi que l'on avoit passé le Rhin, il avoit toujours plu. Les soldats, toujours campés dans la boue, avoient beaucoup souffert dans un pays où il ne se trouvoit rien; & les chevaux, après avoir consumé le fourrage & les herbes, ne vivoient depuis quelques jours que de feuilles d'arbres: toute l'armée ressentoit ces incommodités. M. de Turenne en éprouvoit encore d'autres, qui ne lui donnoient pas moins de peine. On étoit serré d'un côté par le Rhin, & de l'autre par de vastes bois pleins de marais, ayant les ennemis en tête dans un poste à couvert de tout. Leurs fourrages étoient derriere eux, & leur communication facile avec Offembourg, où ils avoient laissé un corps en état de tomber sur Vilstet, sur notre pont & dans une situation propre à communiquer avec Strasbourg, & à nous couper tous nos derrieres. Il avoit fallu, pour les garder, répandre beaucoup de troupes dans divers postes éloignés de l'armée, & il falloit une vigilance incroyable pour s'opposer à ce que les ennemis pouvoient tenter sans cesse de ce côté-là par des marches qu'il pouvoient aisément nous dérober derriere les bois dont nous étions enfermés. Enfin il ne paroissoit pas moins difficile de se soutenir dans notre poste que d'y subsister.

Dans un état si pressant M. de Turenne envisagea un dessein également grand & hardi:

celui d'occuper le haut du ruisseau de Renchen par divers postes, en remontant vers le pied de la montagne, de le passer ensuite, se poster sur la gauche des ennemis, & les serrer de maniere qu'ils fussent obligés de combattre ou de se retirer. Le mauvais tems qui duroit depuis deux mois, en empêcha l'exécution durant quelques jours. En attendant que l'on pût agir, M. de Turenne avoit reconnu avec une extrême attention tout le terrein le long du Renchen en remontant. Il avoit observé que les ennemis, par le retranchement de Renchenloch, & par le moulin, occupoient un quart de lieue au-dessus, en gardoient environ trois quarts de lieue depuis sa chûte dans le Rhin, qui étoit toute l'étendue de leur camp, & qu'ils n'avoient point pris de postes plus haut, soit par la crainte qu'ils ne fussent trop éloignés de leur camp, ou qu'en effet ils ne crussent pas que M. de Turenne pût s'établir dans un pays aussi difficile que celui-là, ni en tirer aucun avantage. AN. 1675.

Un paysan que l'on amena lors à M. de Turenne, ne lui servit pas peu dans son dessein. Il passoit sa vie à garder des troupeaux dans les bois ; il en connoissoit parfaitement tous les passages, & l'on trouva même qu'il avoit assez d'entendement pour entrer dans les vues que l'on pouvoit avoir. Il enseigna un gué du Renchen cinq cens pas au-dessus du moulin des ennemis, dans un endroit si sauvage, qu'il n'y avoit apparemment jamais eu que des bêtes qui y eussent passé, & dont M. de Turenne tira dans la suite de grands avantages. Le mauvais tems ayant cessé vers le dix du mois, M. de Turenne se disposa, le quinze de juillet, à faire la premiere démarche pour l'exécution de son

AN. 1675. dessein. Ce fut dans le même tems que les ennemis firent une grande réjouissance pour les avantages que leur parti avoit remporté dans une rencontre entre les Suédois & l'électeur de Brandebourg : ils firent trois décharges de leur artillerie, dont des boulets tomboient jusques dans notre camp.

A l'entrée de la nuit M. de Turenne, avec la brigade de la Marine & quelques pieces de canon, marcha au gué du Renchen que lui avoit montré le paysan. Il seroit difficile de dire les peines & les fatigues de cette marche. La nuit étoit fort noire ; on traversoit toujours un bois marécageux qu'il falloit couper pour faire le chemin ; on trouvoit des ruisseaux qu'il falloit passer jusqu'à la ceinture ; les soldats étoient chargés d'outils & de materiaux pour faire des retranchemens & un pont : cependant tout arriva avant minuit, & l'on remarqua que pas un soldat n'avoit jetté ce dont il avoit été chargé. On travailla d'abord à la construction d'un pont avec un redan à la tête ; on fit retrancher une petite isle à la gauche, dont la pointe donnoit dans le gué même, & border le ruisseau d'un retranchement. Ces ouvrages étant bien avancés, M. de Turenne laissa le soin de les achever au marquis de Vaubrun, qui envoya d'abord trois cens chevaux de l'autre côté du ruisseau pour reconnoître le pays & avoir des nouvelles des ennemis. Après avoir traversé un quart de lieue de bois, ils tomberent dans des prairies, où ils enleverent plusieurs fourrageurs & près de cent chevaux : ce fut une représaille de pareille prise que nous avoit fait quelques jours auparavant la garnison d'Offembourg. Le comte de Lorge releva le marquis

de Vaubrun à la garde de ce poste. Il fut relevé par un maréchal de camp ; & le troisieme jour le comte Hamilton, brigadier, y ayant mené trois bataillons, y demeura sans être relevé, & fit faire de grands abattis de bois aux environs. Deux bataillons du régiment Irlandois d'Hamilton occupoient un terrein découvert dans le même bois, un peu plus haut, pour soutenir en cas de besoin. An. 1675.

Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour assurer ce poste, M. de Turenne marcha le dix-neuf, avec une brigade de cavalerie & les dragons, & il monta une demi-lieue plus haut, en traversant le bois jusqu'à Vaghurst, où il passa le Renchen, reconnut les environs, fit pousser quelque cavalerie qui parut, & envoya partie de la sienne & des dragons pour favoriser la marche du comte du Plessis, qu'il faisoit venir des environs de Vilstet, par ce côté-là, avec trois bataillons, pour le poster en-deçà de la riviere vis-à-vis de Vaghurst, dans un lieu qu'il faisoit retrancher à ce dessein. Il mit en même tems le bataillon de Bouillon dans le château de Renchen, sur le ruisseau du même nom, cinq cens pas plus haut que Vaghurst; & comme le chemin, depuis l'armée jusques-là étoit un marais continuel dans les bois, il le fit combler de fascines, pour y pouvoir mener des troupes. Il eut avis, au retour, que le comte Caprara, qui commandoit à Offembourg, devoit marcher avec quinze cens chevaux pour attaquer Bulonde, posté au-dessous de Vilstet avec sa brigade. Il commanda à l'instant Gournay avec six cens chevaux & deux cens dragons pour les joindre; mais soit que l'avis fût faux, où que Caprara

eût appris la marche du secours, il ne parut
An. 1675. point. Enfin toutes choses étant disposées, & toutes les mesures étant prises pour l'exécution de ce qu'avoit projetté M. de Turenne, il s'en ouvrit aux officiers généraux; mais faisant réflexion au peu de troupes qu'il laisseroit dans son camp lorsqu'il marcheroit, & qu'il pourroit y avoir du péril si près des ennemis, il fit tirer un retranchement qui couvroit la tête depuis le Rhin jusqu'au bois.

Le comte de Montécuculli ayant eu avis des divers détachemens de notre armée, résolut de les attaquer, les croyant trop éloignés les uns des autres pour se pouvoir soutenir. Il envoya ordre à Caprara de venir par le côté d'Offembourg, la nuit du vingt-trois au vingt-quatre, avec deux mille hommes d'infanterie & du canon. Il fit marcher le prince de Lorraine avec quatre mille chevaux & mille dragons, pour s'y rendre en même tems, & attaquer de l'autre côté, & pour empêcher le secours d'un poste à l'autre, & les tenir tous en échec. Il devoit en même tems faire attaquer notre camp par le défilé de Renchenloch, & faire marcher un corps de quatre mille hommes, avec quatre pieces de canon, pour attaquer le retranchement où commandoit le comte Hamilton: les quatre premiers coups de canon qui s'y tireroient, devoient servir de signal à toutes les autres attaques. Enfin toute son armée étoit partagée pour cette entreprise, & il ne laissoit presque personne dans son camp.

Ce dessein qui se devoit exécuter la nuit du vingt-trois au vingt-quatre, comme on l'a déja dit, manqua de succès, parce que le vingt-trois M. de Turenne, laissant dans son camp

six

six bataillons & quatre brigades de cavalerie, sous les ordres du comte de Lorge, marcha droit à Vaghurst avec huit bataillons, les quatre brigades de cavalerie de la premiere ligne, les dragons & partie de son canon. Il prit aussi les deux bataillons du comte du Plessis, fit venir celui de Bouillon ; & ayant passé le Renchen, alla camper à une tuilerie qui n'en est pas fort éloignée ; & comme son dessein étoit d'avancer le lendemain vers le camp des ennemis, il détacha soixante dragons pour en avoir des nouvelles, afin de pouvoir prendre son parti avec plus de sûreté. Ils se trouverent assez près du village de Gamshussen, un peu après minuit, & tomberent dans la marche du corps que menoit le prince de Lorraine, pour enlever le comte du Plessis. Ils ne purent prendre d'autre parti que de se retirer en escarmouchant ; ce qui donna l'alarme d'abord. On fit avancer des dragons, & le marquis de Vaubrun y mena de la cavalerie. AN. 1675.

Le jour commençoit à peine à paroître ; il étoit obscurci par le brouillard ; & les ennemis qui avoient commencé à pousser les soixante dragons détachés, en suivant leur premiere impétuosité, & l'avantage que leur donnoit le nombre, mirent en désordre ceux qui les soutenoient, & tomberent sur le marquis de Vaubrun presque avant qu'il le pût prévoir. Ses premiers escadrons furent poussés ; il fut enveloppé, blessé & en danger d'être pris. Le marquis de Rane eut son cheval tué ; le marquis de Boufflers fit ferme diverses fois ; mais malgré la résistance des dragons que le grand nombre accabloit, les ennemis avançoient lorsque M. de Turenne fit marcher quatre bataillons qui

AN. 1675. borderent les haies, arrêterent les ennemis par un grand feu, & firent changer de face au combat. Dans le tems que cette infanterie avança, Traſſy, major général, s'étant éloigné cinquante pas du bataillon de Champagne, pour aller reconnoitre de l'autre côté d'une haie, tomba dans une embuſcade de vingt dragons des ennemis, commandés par un François, qu'il crut être des nôtres, & ſe trouva pris & enlevé au moment qu'il y penſoit le moins.

Le prince de Lorraine, déja embarraſſé de la charge que lui faiſoit notre infanterie, ayant ſçu de Traſſy que M. de Turenne étoit là en perſonne, avec la plus grande partie de l'armée, ne balança point à ſe retirer : le brouillard lui fut favorable, & pluſieurs de ſes eſcadrons paſſerent devant notre infanterie, qui les prenant pour François, ne tira point. Il laiſſa cent ou cent vingt des ſiens ſur la place, & en emmena preſque autant de bleſſés. M. de Tureme ne jugea point à propos de le pouſſer durant ce brouillard, dans un pays inconnu & difficile, ne pouvant ſavoir s'il n'étoit point ſoutenu de toute l'armée ennemie. Le comte Caprara, qui s'étoit rendu près de Vaghurſt, ſuivant les ordres qu'il avoit reçus, n'ayant point de nouvelles du prince de Lorraine, ni de ſon général, & jugeant bien, par le bruit du combat qu'il entendoit, que les choſes étoient changées, ramena ſes troupes à Offembourg.

D'un autre côté l'attaque que les ennemis devoient faire au poſte du comte Hamilton, demeura ſans effet par une aventure aſſez bizarre. Il n'étoit qu'à cinq cens pas du moulin qu'ils occupoient, & guere plus éloigné de la gau-

che de leur camp. Cependant les quatre mille hommes destinés pour l'attaque, marcherent la plus grande partie de la nuit sans y pouvoir arriver, égarés, à ce que l'on a prétendu, par leurs guides ; ils retournerent à leur camp avec le jour ; & comme ils ne donnerent point le signal des quatre coups de canon, les autres n'entreprirent rien sur notre camp du côté de Renchenloch, & se contenterent de donner quelques alarmes. Montécuculli n'avoit rien sçu de la marche de M. de Turenne, dont la diligence le trompa, & ruina un projet pour lequel il avoit pris tant de mesures. L'on peut dire que parmi plusieurs différences qui se trouvoient entre ces deux généraux, il y en avoit une personnelle qui pouvoit donner de plus grands avantages à M. de Turenne ; c'est qu'à son âge il avoit toute la vigueur & toute l'activité d'un jeune homme ; qu'il savoit s'en servir, & qu'étant continuellement à cheval, il se trouvoit par-tout, reconnoissoit jusqu'aux moindres postes lui-même, & ne prenoit des mesures que par ses propres connoissances ; au lieu que le comte de Montécuculli, plus cassé & moins en état d'agir, étoit quelquefois obligé de former ses desseins sur le rapport d'autrui. Dans cette occasion il eut le déplaisir de voir manquer une entreprise qu'il croyoit certaine, & fut encore surpris de savoir que nos troupes avoient passé le Renchen.

AN. 1675.

M. de Turenne continuant son dessein, commença à marcher lorsque le brouillard fut tombé ; & suivant le chemin de la retraite du prince de Lorraine, il arriva sur les neuf heures du matin près du village de Gamshussen, ayant toujours suivi, depuis la tuilerie, une chaussée

qu'il avoit à sa droite, qui est élevée au travers des prés, pour porter un petit canal sec autrefois destiné à conduire quelques eaux. Il fit camper ses troupes dans des prairies, ayant à leur droite le ruisseau qui les séparoit du village. A la tête du camp étoit un bois qui retournoit sur la gauche, entre elle & le poste du comte Hamilton, qui n'étoit éloigné que d'un quart de lieue. Pour lui donner une communication plus sûre avec le camp, M. de Turenne fit poster les deux bataillons d'Auvergne dans ce bois, sur le chemin qui y conduisoit & le traversoit. Ainsi l'armée répandue en six postes différens, dans l'étendue d'une lieue & demie, formoit une potence qui enfermoit la tête & la gauche des ennemis, & se trouvoit en sûreté par la disposition du pays, & la facilité de se pouvoir secourir; pendant qu'eux, serrés à la droite par le Rhin, ne pouvoient plus s'étendre que par leurs derrieres, où nous pouvions même les couper. M. de Turenne employa le reste du vingt-quatre à reconnoître les environs de son camp, sans passer la riviere de l'autre côté de laquelle étoit le village de Gamshussen, bâti tout en long; de sorte que les premieres maisons commençant assez près du camp, l'église qui est à l'autre bout, un peu séparée du ruisseau, & un peu élevée, en étoit éloignée de six cens pas.

AN. 1675.

Le vingt-cinq au matin, un capitaine de dragons de la Reine étant allé reconnoître, vit derriere ce village plusieurs escadrons dans une petite plaine à droite, & de l'infanterie qui s'y couloit, & qui commençoit à s'y retrancher. M. de Turenne la fit attaquer par les dragons de la Reine, avec des détachemens de sa

seconde ligne, & s'y avança lui-même. Les ennemis, quoiqu'en grand nombre, ne disputerent pas beaucoup le village. Le gros de leur infanterie se retira d'abord vers leur camp, avec les escadrons qui avoient paru, & ils laisserent seulement dans l'église deux cens hommes, commandés par un François nommé Chevreulles, capitaine dans le régiment de Souches. L'église étoit petite & environnée d'un cimetiere élevé, fermé d'assez bonnes murailles. Il s'y défendit avec toute la valeur possible : presque tout ce qu'il y avoit de soldats y périt ; & comme l'église fut forcée, les nôtres l'ayant pris pour un de nos officiers, il retourna avec eux jusques assez près du camp, où il fut reconnu & mené à M. de Turenne, qui sçut de lui que les ennemis, ayant reconnu que le jour précédent l'on n'avoit point occupé ce poste, y avoient envoyé deux mille hommes de pied, soutenus de cavalerie, pour s'y retrancher, & tâcher de s'y maintenir ; mais qu'étant arrivés trop tard, on ne leur en avoit pas donné le tems ; qu'ils s'étoient retirés, & que pour favoriser leur retraite, ils l'avoient jetté dans cette église. AN. 1675.

Comme il avoit de l'esprit, & qu'il servoit parmi eux avec réputation depuis près de vingt ans, il put rendre bon compte de plusieurs autres choses ; & ce fut de lui que l'on apprit tout le dessein de Montécuculli, que M. de Turenne avoit fait manquer depuis vingt-quatre heures. Nous perdîmes peu de soldats à cette attaque ; mais le chevalier d'Hocquincourt, qui commandoit les dragons de la Reine, y fut tué sur la place d'un coup qu'il reçut à la tête, & le chevalier de Boisseleau, capitaine dans le même

régiment, le fut aussi d'un coup au travers du
AN. 1675. corps. La prise de ce poste donna le moyen de s'étendre de l'autre côté de la riviere, où l'on trouva un terrein plus haut, & quelques restes de fourrages. Ruvigny fut détaché pour aller reconnoître le long du pied de la montagne jusques vers Bihel, où il chargea quelques gens détachés des ennemis, qui se retirerent d'abord : il ne rencontra point autre chose, & rapporta qu'il restoit encore des fourrages de ce côté-là.

Le comte de Montécuculli voyant que nous avions passé la barriere qu'il avoit prétendu nous opposer par ses retranchemens du Renchen, & que par un enchaînement de postes depuis notre camp jusqu'à Gamshussen, nous enfermions presque tout le sien ; que nous devenions maîtres des fourrages qu'il avoit épargnés le long de la montagne, pendant qu'il ne pouvoit plus avoir ni fourrages, ni convois, qu'avec les difficultés que lui causoient la disposition & le voisinage de notre armée, crut devoir quitter son poste avant qu'il fût plus serré. Ainsi la nuit du vingt-cinq au vingt-six il décampa de Schertzen ; & prenant sa marche par Liecthenau, il alla camper à Bihel, deux lieues en-deçà de Baden, assez près du pied de la montagne qui, en cet endroit, n'est éloignée du Rhin que d'une lieue & demie. Le comte de Lorge avertit M. de Turenne dès la nuit que les ennemis marchoient ; & lorsqu'il eut fait reconnoître leur marche, il fit sortir ses troupes des différens postes où elles étoient, les rassembla toutes dans un même camp à Gamshussen, & le lendemain, à la pointe du jour, les fit marcher droit à la montagne jusqu'au

village d'Acheren, où prenant sa route à gauche, il commença à suivre le pied de la montagne. Il fut à peine hors de ce village, qu'on lui rapporta que les ennemis paroissoient derriere le petit village de Saspach. AN. 1675.

Le comte de Montécuculli ayant été obligé de décamper de Schertzen, ne pouvoit prendre d'autre parti que de chercher un nouveau poste pour se couvrir, & pour nous arrêter sans se commettre dans un combat. Il n'en trouva point de plus commode que celui du village de Saspach, avantageux par sa situation dans l'entrée de la montagne, & par une église retranchée depuis long-tems, & environnée d'un fossé qui fermoit entiérement le défilé. Il avoit fait occuper de bonne heure cette église par de l'infanterie; & ayant envoyé ordre à Caprara de l'y venir joindre par le chemin de la montagne, avec le corps qu'il avoit à Offembourg, il mena son armée par Liecthenau & par Bihel, la disposition du pays l'obligeant à prendre ce grand tour. Il marcha avec une extrême diligence; de sorte qu'il arrivoit d'un côté du village dans le tems que nous approchions de l'autre. Comme il vit marcher notre armée au village, il jetta son infanterie dans l'entrée de la montagne, à couvert des haies & des bois, le long du ruisseau qui la séparoit de nous par des profondes ravines où il couloit. Un peu plus bas, à la droite des ennemis, étoit le village dont ils avoient occupé l'église, & leur cavalerie parut d'abord dans la plaine qui étoit derriere le village, un peu sur la gauche; mais elle se serra ensuite vers le pied de la montagne.

De notre côté la situation étoit différente. Au sortir d'Acheren, après quelques haies qui

AN. 1675. formoient comme un défilé avec le bois du pied de la montagne, le terrein se découvroit en forme de petite plaine, dont la moitié s'élevoit vers la montagne ; l'autre partie étoit plus basse, plus unie, & serrée en partie par un bois qui s'y étendoit en forme de potence, lorsqu'on approchoit de Saspach. Ce village fermoit la plaine, & étoit comme enveloppé d'une petite hauteur qui le cachoit en arrivant, & l'environnoit de maniere qu'on n'y alloit que par un chemin creux qui perçoit la hauteur. M. de Turenne eut d'abord quelque espérance de s'en emparer, & crut trouver par-là un chemin pour aller aux ennemis ; mais ayant reconnu l'église située justement à la tête du défilé, environnée d'un bon fossé, bien retranchée d'ailleurs, il ne jugea pas qu'on la pût attaquer. Il alla reconnoître toute sa droite, & observa autant qu'il étoit possible la disposition de l'armée des ennemis, le ruisseau & les ravines qui les séparoient de nous : il jugea qu'il étoit impossible d'aller à eux par ce côté là. Il alla reconnoître la gauche par où la hauteur qui couvre le village commençe à s'abaisser en tombant le long du ruisseau. Il reconnut encore divers autres endroits, pendant que les ennemis dressoient des batteries dans des lieux avantageux, & pour incommoder celles que nous avions faites, & pour battre dans la plaine où étoit notre armée.

Quoiqu'on ne pût pas voir leurs troupes tout à découvert, on leur voyoit néanmoins faire beaucoup de mouvemens, comme ceux d'une armée qui cherche à se poster en arrivant. M. de Turenne retourna encore sur sa gauche pour reconnoître plus sûrement ; &

s'étant ensuite reposé assez long-tems sous un arbre, on lui vint dire que l'on voyoit faire quelques mouvemens à l'infanterie des ennemis vers la montagne. Il s'y en alla promptement ; & Saint Hilaire étant venu à sa rencontre pour lui rendre compte de quelques batteries qu'il faisoit faire, comme il le quittoit, un coup de canon des ennemis, tiré par hasard, coupa le bras à Saint Hilaire, & traversa M. de Turenne par le milieu du corps : il tomba mort dans le moment qu'il fut frappé. Je ne dirai point quelle fut la douleur & la consternation de toute l'armée dans cette perte. Ce ne sont point des sentimens ordinaires que les paroles puissent exprimer : j'en juge par ceux dont je fus pénétré, sans y avoir d'autre intérêt que celui d'être François. Les ennemis sçurent sa mort un quart d'heure après : elle ne causa pas un moindre changement dans leur armée qu'elle fit parmi nous. L'embarras de leurs généraux, & la terreur du soldat, cesserent : ils crurent qu'ils avoient beaucoup gagné, parce qu'ils étoient persuadés que nous avions tout perdu. AN. 1675.

Ainsi mourut HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, grand capitaine, grand politique, & presque sans égal par cette élévation d'ame qui le mettoit si fort au-dessus de l'intérêt, & ne lui laissoit de passion que pour la véritable gloire. Peu de généraux ont eu des vues plus étendues que lui dans l'art de la guerre, & peu de grands hommes ont eu tant de qualités si différentes, & qui paroissoient presque contraires : ne précipitant jamais rien, & attendant patiemment le tems d'agir, quand la disposition des choses, ou la précaution des ennemis lui en ôtoient

An. 1675. les moyens ; prompt à ſaiſir l'occaſion que la fortune lui offroit, ou que ſon habileté lui ménageoit ; voyant d'abord & d'un coup d'œil tout ce qu'il falloit voir ; étendant ſes précautions juſqu'aux moindres choſes, & travaillant ſans ceſſe à ſe rendre maître des ſuccès par une conduite bien réfléchie ; quelquefois paroiſſant donner tout à la valeur, & s'abandonner en apparence tout entier à la fortune, quoique ſes actions fuſſent toujours fondées ſur des meſures & des ſûretés que lui ſeul connoiſſoit, & que tout le monde étonné admiroit après le ſuccès.

Il ſeroit difficile de dire quel étoit le deſſein de M. de Turenne lorſqu'il fut tué. Sa mort arriva dans une conjoncture qui a laiſſé tout le monde en ſuſpens ſur le parti qu'il auroit pris. Quelques-uns ont prétendu qu'il avoit reconnu, à la gauche de l'armée, un paſſage pour aller aux ennemis ; d'autres on dit qu'il prenoit la réſolution de ſe retirer ; mais on ne peut avoir ſur cela que des conjectures. Tous ſes deſſeins finirent avec lui ; & ceux qui ſe trouverent après lui chargés du commandement de l'armée, eurent à prendre leur réſolution d'eux-mêmes. Il n'y avoit pour lors de lieutenant général que le comte de Lorge, ſon neveu. Le marquis de Vaubrun, bleſſé depuis quelques jours au pied d'un coup de piſtolet, étoit demeuré au quartier général d'Acheren, peu en état d'agir. Néanmoins, d'abord qu'il ſçut la nouvelle de la mort de M. de Turenne, il ſe rendit à l'armée ; & tous deux en prirent le commandement, en attendant les ordres de la Cour.

L'armée ſe trouvoit dans une ſituation qui

l'exposoit à beaucoup d'incommodités. Les ennemis postés sur les hauteurs, la canonnoient continuellement; ils voyoient jusqu'au moindre mouvement qui se faisoit dans le camp, & pouvoient en profiter à toute heure. Il nous étoit impossible d'aller à eux, au lieu qu'ils pouvoient aisément nous attaquer. L'église de Saspach, soutenue de toute leur armée & retranchée, comme je l'ai marqué, avançoit tellement dans le front de notre infanterie, que nous n'étions à couvert de leur feu que par une petite élévation de terre. Il leur étoit facile, en nous donnant de la jalousie sur nos aîles, & nous obligeant à les tenir garnies, d'attaquer ce front qui se seroit trouvé foible & mal posté; ou si nous avions affoibli nos aîles, pour tenir cette tête plus forte, ils pouvoient tomber sur la droite ou sur la gauche avec avantage. D'ailleurs nous ne pouvions, qu'avec beaucoup de difficulté, faire venir nos convois dans un si grand éloignement, pendant que les ennemis les pouvoient couper à toute heure par Offembourg; & notre cavalerie, déja diminuée par les nécessités précédentes, achevoit de se ruiner dans un lieu où il n'y avoit point de fourrage. AN. 1675.

On ne pouvoit remédier à tant de maux que par une retraite. Nos généraux la résolurent; mais comme elle n'étoit pas aisée à faire à la vue des ennemis, & si près d'eux, qu'en plusieurs endroits nous étions à la portée du mousquet, il fallut du tems & de grandes mesures pour s'y disposer. On enveloppa d'abord d'un retranchement toute la tête de la petite hauteur qui étoit entre nous & l'église, & l'on poussa des logemens jusqu'à la riviere,

sur la gauche, pour couvrir l'armée de ce côté-
75. là. On avança des gardes dans la montagne jusqu'aux passages par où les ennemis pouvoient, ou venir à nous, ou marcher vers Offembourg; & sur la gauche de l'armée, en allant vers Liecthenau, le comte de Lorge jetta de l'infanterie dans un château, & y posta de la cavalerie, pour être averti de tous les mouvemens que les ennemis pourroient faire de ce côté-là. Le jour finit pendant que l'on prenoit toutes ces précautions: la nuit fut paisible, sans alarme de part & d'autre.

Le lendemain, vingt-huit juillet, les ennemis parurent dans la même situation que le jour précédent. Ils avoient seulement étendu des logemens plus loin le long du ruisseau, vis à-vis des nôtres, & ils continuerent à nous tirer du canon tout le jour de plusieurs batteries hautes, auxquelles les nôtres répondoient. Ils n'entreprirent rien sur aucun de nos postes; mais comme nous ne pouvions faire de mouvemens dans notre camp qu'ils ne l'apperçussent, le comte de Lorge attendit que la nuit fût venue pour faire marcher les bagages & le gros canon qu'il envoyoit devant au camp de Bischen, où Bulonde étoit demeuré avec sa brigade & le bataillon de Bretagne. Il prit cette précaution pour débarrasser la marche de l'armée qu'il devoit mener de ce côté-là le lendemain: c'étoit le vingt-neuf. Il se passa aussi paisiblement que le précédent du côté des ennemis; mais le comte de Lorge l'employa à disposer toutes choses pour marcher à l'entrée de la nuit, qui commença avec un orage extraordinaire, & une pluie si abondante, que les torrens qui couloient des mon-

tagnes eurent en peu de tems inondé le camp. Cet accident rendit la marche très-fâcheuse, quelques ordres que l'on eût donnés, & quelques mesures que l'on eût prises pour éviter la confusion ordinaire des marches de nuit. L'obscurité étoit si grande, & les eaux tellement répandues, qu'il y eut de nos troupes qui s'égarerent en sortant du camp. Mais enfin tout étant entré dans le défilé, on eut de nouvelles peines à traverser un grand bois, dont le terrein étoit si marécageux, que les hommes & les chevaux ne pouvoient presque s'en tirer. AN. 1675.

Après tant de fatigues, l'armée suivant la même route par où elle étoit venue, acheva de passer la petite riviere de Gamshussen, peu après le soleil levé, & continua sa marche vers le passage du Renchen, que le comte Hamilton avoit gardé quelques jours auparavant. L'infanterie de l'arriere-garde, où étoit le comte du Plessis, l'avoit déja passé; & le comte de Roye, qui faisoit l'arriere-garde de tout, étoit près de faire entrer sa cavalerie dans le défilé qui conduit à ce passage, lorsqu'on vit paroître les dragons des ennemis, suivis d'un corps de cavalerie, qui marchoient droit à lui. Il continua de faire défiler sa cavalerie à travers le bois, dans un terrein si fâcheux, qu'à peine les chevaux s'y pouvoient soutenir, & fit mettre pied à terre aux dragons du Roi, à l'entrée du bois, pour faire tête à ceux des ennemis qui venoient les charger. L'escarmouche commença avec un grand feu de part & d'autre: nos dragons arrêterent ceux des ennemis avec tant de fermeté, que leur cavalerie ne put joindre la nôtre, qui acheva de passer le défilé & le ruisseau.

D'abord que le comte de Lorge avoit vu

l'armée en-deçà du Renchen, jugeant que les ennemis pouvoient marcher par le pied de la
An. 1675. montagne droit à Vilstet, qui n'étoit gardé que par un foible détachement ; & prévoyant tout ce quon avoit à craindre, s'ils se rendoient maîtres de ce poste, par lequel ils pouvoient nous séparer de notre pont, & couper notre retraite sans rien risquer, il avoit envoyé ordre à Bulonde d'y marcher promptement avec sa brigade & le bataillon de Bretagne qu'il avoit à Bischen ; & comme il avoit dessein de camper à Bischen, il fit passer la seconde ligne au-delà du village & du ruisseau qui le sépare, & lui fit mettre la gauche au village, & la droite étendue vers Vilstet, afin qu'elle fût en état d'y marcher plus diligemment s'il en étoit besoin, sans trop se séparer néanmoins du reste de l'armée, s'il la falloit rejoindre.

Cependant le comte de Roye ayant achevé de faire passer sa cavalerie, détacha deux cens Irlandois de la garde du pont du Renchen, pour soutenir le marquis de Boufflers qui combattoit à la tête de ses dragons, & pour favoriser sa retraite. Il la fit avec beaucoup d'ordre & de valeur, & se servit utilement d'une redoute faite du tems de M. de Turenne, qui étoit au milieu du défilé. Ce fut là que les ennemis se voyant maltraités, & voulant d'ailleurs rejoindre leur armée, commencerent à se retirer. Il y demeura plusieurs des leurs sur la place, & quelques prisonniers, entre lesquels étoit un major du régiment de dragons de Trautmansdorf, qui dit au comte de Lorge qu'ils n'avoient attaqué notre arriere-garde, que pour nous obliger à tourner tête, & donner tems à leur armée d'arriver à Vilstet avant

la nôtre. Il se plaignoit de ce que le général major Schuts n'étoit pas arrivé assez tôt avec sa cavalerie pour attaquer la nôtre avant qu'elle entrât dans le défilé : c'étoit-là, disoit-il, la raison pour laquelle leurs dragons avoient chargé inutilement. AN. 1675.

Par le rapport de ce prisonnier, le comte de Lorge fut assuré dans la conjecture qu'il avoit faite de la marche & du dessein des ennemis ; & peu après Bulonde lui envoya ceux qui étoient venus sommer Vilstet de la part du comte de Montécuculli, qui lui étoient tombés entre les mains, comme il y arrivoit. On sçut d'eux des nouvelles encore plus précises des ennemis & de leur marche vers la Kintzig ; de sorte que le comte de Lorge, suivant ses premieres mesures, prit sa seconde ligne qu'il avoit avancée au-delà de Bischen, marcha en diligence à Vilstet, & donna ordre de faire suivre toute l'armée par le même chemin. Elle n'avoit demeuré que peu d'heures à Bischen, d'où l'on envoya ordre à cinq cens hommes, qui étoient restés à la garde des isles du Rhin, de retourner à Haguenau.

Toute l'armée se trouva avant minuit à Neumulh, peu au-dessous de Vilstet, sur la Kintzig, où elle avoit campé peu auparavant sous M. de Turenne. Comme l'avant-garde des ennemis arrivoit en même-tems que nous de l'autre côté de la ville, le comte de Lorge fit passer la riviere au marquis de Rane, avec la brigade de Gournay, & de l'infanterie pour les observer ; mais il ne parut rien de ce côté-là ; & le comte de Montécuculli, qui s'étoit avancé fort près de Vilstet avec son avant-garde, la fit d'abord un peu retirer pour attendre

1675. que le reste de son armée l'eût joint, voyant toute la tête de la nôtre qui arrivoit. Cependant on se trouvoit fort près les uns des autres, du même côté de la riviere, séparés seulement par Vilstet, & par quelques fossés qui en sont proches. Il falloit nécessairement prendre un parti. Le comte de Lorge crut que le plus avantageux étoit de faire demeurer l'armée où elle étoit, en attendant la démarche des ennemis & les ordres de la cour. Il le proposa aux officiers généraux ; leur en fit voir les avantages, disant qu'on y pouvoit en sûreté observer les ennemis, quelque parti qu'ils prissent, & suivre leurs mouvemens ; passer la riviere, s'ils la passoient, couvrant toujours notre pont & celui de Strasbourg ; qu'il restoit derriere nous de grandes prairies le long du Rhin, dont les herbes étoient assez revenues pour faire subsister quelque tems la cavalerie, pendant que les ennemis manqueroient de fourrage ; qu'on étoit dans le même poste où M. de Turenne s'étoit trouvé peu auparavant ; qu'il ne falloit que suivre les mêmes mesures qui lui avoient donné tant de succès ; & qu'enfin, en cessant de se retirer, on redonneroit à nos troupes la confiance qu'on ôteroit aux ennemis ; que si devenus plus hardis depuis la mort de M. de Turenne, ils ne refusoient plus le combat qu'ils avoient évité jusqu'alors, ils ne croyoit rien de plus avantageux pour nous que de les combattre.

Le marquis de Vaubrun ne fut pas de ce sentiment. Il soutint qu'il falloit continuer la retraite jusqu'au pont, que c'étoit l'unique lieu où l'armée pût être en sûreté, & que par-tout ailleurs on seroit toujours exposé à tout ce que

les ennemis tenteroient pour nous couper. Il entraîna dans ſon ſentiment preſque tous les officiers : le comte de Lorge ne put ſe réſoudre à ce parti. Les avantages de celui qu'il avoit propoſé, ſur-tout ſi l'on pouvoit combattre, & le péril qu'il prévoyoit dans la retraite, le firent demeurer dans ſon ſentiment. Etant entré dans Vilſtet, & ayant obſervé du haut du château la diſpoſition des ennemis qui ne faiſoient paroître qu'une partie de leur armée, il jugea qu'ils cherchoient à l'attirer par cette tête qu'ils lui préſentoient, tandis que le reſte paſſeroit la riviere pour ſe jetter entre nous & notre pont, & qu'ainſi il devoit abſolument demeurer dans ſon poſte pour les obſerver ; mais on le preſſa de nouveau pour la retraite ; & quoiqu'il pût dire, tout le monde conclut à marcher vers le pont d'Altenheim. Pour le faire avec plus de ſûreté, les marquis de Rane & de Duglas s'avancerent avec la brigade de Gournay, de ſeize eſcadrons, avec les brigades d'infanterie d'Auvergne & de Rambure, pour ſe poſter à à Goltſchir, au-delà de la Schutren, où étoit le paſſage par lequel les ennemis pouvoient marcher à notre pont ; & cependant on fit paſſer la Kintzig à nos bagages, qui prirent leur chemin par Sunthen, le long du Rhin : ils étoient couverts par la diſpoſition de l'armée & par le détachement de Goltchir. AN. 1675.

Toute l'armée paſſa ensuite, & s'etendit dans la prairie, en approchant de Vilſtet que les ennemis avoient commencé à attaquer. C'étoit un très-méchant poſte, gardé par ſix ou ſept cens hommes, ſans canon : celui des ennemis le battoit de fort près. On n'auroit point dû marcher ſans retirer cette garniſon, & plus

on attendoit, plus les ennemis la pressoient, & rendoient sa retraite difficile. Mais il arriva une contestation qui arrêta l'armée assez long-tems, par les différens sentimens des deux lieutenans généraux qui la commandoient. Le marquis de Vaubrun, qui avoit insisté à faire la retraite, voyant l'armée en-deçà de la riviere, & que les ennemis pressoient Vilstet, commença à dire qu'il étoit honteux de se retirer de cette maniere, que nous semblions fuir devant eux, qu'ils insulteroient Vilstet à notre vue, qu'il falloit faire une action de vigueur, qu'il falloit marcher à eux. Il n'y avoit pour cela point d'autre moyen que de faire repasser la riviere à l'armée par le pont de Neumulh, ou refaire celui de Vilstet, & passer au travers de la place: l'un & l'autre étoient impraticables.

AN. 1675.

Aussi le comte de Lorge ayant fait son possible pour le faire changer de sentiment, en lui faisant voir l'impossibilité d'exécuter son projet, sans perdre toute l'armée, voyant qu'il n'écoutoit rien, lui dit enfin avec chaleur, que puisqu'il vouloit qu'on marchât aux ennemis, on y marcheroit, & commanda en même-tems qu'on fit avancer l'infanterie & le canon. Ils se séparerent sur cela. Peu après le marquis de Vaubrun ayant changé d'avis, Ruvigny vint de sa part en informer le comte de Lorge, & le prier de prendre les mesures qu'il jugeroit les plus convenables dans cette conjoncture pour le service du Roi. Cette contestation se passa à la vue de toute l'armée, qui demeura un tems sans mouvement, pendant que les ennemis pressoient Vilstet, & se mettoient en état de l'envelopper de telle maniere que la garnison n'en pût sortir. Ils avoient même déja fait pas-

fer quelques gardes de cavalerie en deçà de la riviere, qu'ils avoient assez avancées sur les avenues de Vilstet, & les faisoient soutenir par de l'infanterie qui étoit de l'autre côté. An. 1675.

Le comte de Lorge ayant enfin la liberté d'agir, continua à disposer tout pour la marche de l'armée vers le pont d'Athenheim; & comme la garnison de Vilstet étoit extrêmement pressée, il chargea Laubanie, major du régiment de la Ferté, d'entrer dans la place, & de porter au chevalier de Novion, colonel de Bretagne, l'ordre de se retirer. On ne pouvoit y aller sans péril. Il fallut faire avancer de l'infanterie pour escarmoucher avec celle des ennemis, qui étoit au-delà du ruisseau, & faire pousser leurs gardes de cavalerie pour favoriser son passage. Les ponts étoient rompus; mais comme il connoissoit parfaitement ce poste, il trouva moyen d'entrer dans le château, de faire mettre le feu à la ville, de disposer tout pour la retraite, & d'en venir rendre compte. On l'y renvoya une seconde fois: il fit mettre le feu au château, & ramena la garnison sans perte. Elle joignit l'arriere-garde de l'armée, qui s'étoit cependant mise en marche à la fin du jour, sur deux colonnes, les escadrons & les bataillons alternativement mêlés.

La nuit étoit paisible, & la marche assez commode par le soin qu'on avoit pris de faire accommoder les chemins par le détachement qui avoit précédé. Il étoit minuit lorsque l'armée fit halte à Goltschir. On n'y trouva plus le corps détaché des marquis de Ranes & de Duglas: le comte de Lorge apprit seulement que le marquis de Vaubrun, qui avoit passé quelque

1675. tems auparavant en carroſſe, les avoit fait marcher au pont d'Althenheim. L'armée prit le même chemin à la pointe du jour; & le comte de Lorge voulant avoir des nouvelles certaines des ennemis qui nous avoient laiſſé marcher toute la nuit ſans alarme, commanda à Monclar d'envoyer quatre cens chevaux vers Vilſtet. Il donna ordre en même-tems au duc de Saulx, & à Deſcures, d'aller marquer le camp à Althenheim, leur recommandant d'appuyer la gauche de l'armée directement ſur le Rhin, & de commencer à tracer le camp par-là, étendant la droite vers la nouvelle Schutren; & après avoir mis l'armée en marche, il s'en alla lui-même au camp, croyant y rencontrer les troupes détachées qu'il n'avoit point trouvées à Goltſchir, où il avoit prétendu les joindre au reſte de l'armée pour tenir ferme, & combattre les ennemis s'ils venoient à lui par cet endroit. Il ne trouva point ce détachement au camp, non plus qu'à Goltſchir: on lui dit ſeulement que le marquis de Vaubrun lui faiſoit paſſer le Rhin. Il pouſſa au pont à toute bride pour le faire revenir, mais il étoit déja en Alſace.

Cette nouvelle le ſurprit & le toucha extrêmement: il n'avoit eu aucune part au paſſage de ces troupes. Il ſe trouvoit en deçà du Rhin, avec une armée aſſez foible d'elle-même, & diminuée encore par l'éloignement de huit bataillons & de deux brigades de cavalerie, expoſés à tout ce que voudroient entreprendre les ennemis deux fois plus forts que lui. Il envoya ſur le champ des ordres très-preſſans aux marquis de Rane & de Duglas de ramener

leurs troupes à l'armée, & témoigna au marquis de Vaubrun le déplaisir qu'il avoit qu'on les eût ainsi séparées ; lui en fit voir les conséquences & le fâcheux état où se trouvoit l'armée. AN. 1675.

Le marquis de Vaubrun étoit persuadé au contraire qu'il avoit pris de très-bonnes mesures ; & dans la pensée qu'il avoit que les ennemis pouvoient faire passer un corps, par Strasbourg, dans l'Alsace, pour nous y prévenir & gagner notre pont de ce côté-là, il soutenoit qu'il avoit été nécessaire d'y envoyer ces troupes. Mais le comte de Lorge y avoit prévu, en assurant la tête du pont du côté de l'Alsace, par six cens hommes de pied qu'il avoit jetté dans un bon château qui le couvroit. Il avoit d'ailleurs détaché Saint Silvestre par ce côté-là, vers Strasbourg, avec cinq cens chevaux, pour sçavoir des nouvelles certaines des ennemis, dont l'on pouvoit toujours aisément prévenir la marche par notre pont. Cependant l'armée entroit dans le camp qui ne se trouva pas disposé comme le comte de Lorge l'avoit ordonné, à cause d'un bois qui s'étendoit sur le bord du Rhin ; de sorte qu'elle commença à camper avec assez peu d'ordre, laissant depuis sa gauche jusqu'à la riviere un grand vuide par lequel on pouvoit aller à notre pont, comme firent les ennemis peu après.

Tout ce terrein qui vient en baissant insensiblement depuis la plaine jusqu'au Rhin, est rempli de prairies entre-coupées de bois, les uns clairs, les autres un peu plus épais. Il y a des haies en quelques endroits, & tout cet espace est traversé par un petit canal de cinq ou

An. 1675. six pieds de large, que l'on a tiré de la riviere de Schutren jusqu'au Rhin, pour y décharger ses eaux lorsqu'elle déborde, ou pour arroser les prairies : on l'appelle la nouvelle Schutren ; mais elle ressemble en plusieurs endroits beaucoup plus à un fossé bourbeux, qu'à un ruisseau. Notre camp étoit entre ce fossé & le pont où le comte de Lorge étoit allé pour donner les ordres de faire repasser les brigades qui étoient au-delà du Rhin, lorsque tout d'un coup on lui vint dire que les cravattes des ennemis escarmouchoient notre grand'garde. Comme il interrogeoit celui qui lui faisoit ce rapport, on l'assura qu'ils n'avoient fait que paroître, & s'étoient retirés ; mais il sçut presque en même-tems que la garde étoit renversée, & que toute l'armée des ennemis tomboit sur notre camp. Il y poussa à toute bride, & trouva en arrivant les quatre premiers bataillons de la brigade de Champagne & les deux brigades de cavalerie de Lambert & de Saint Loup aux mains avec les ennemis.

Ces troupes étoient d'abord entrées dans le camp ; mais au premier bruit des ennemis, on leur avoit fait repasser la nouvelle Schutren ; de sorte qu'elles se trouvoient séparées du reste de l'armée, entre deux petits bois, dans un terrein si serré qu'elles ne pouvoient faire aucun mouvement. Les ennemis les chargeant en tête, enveloppoient en même tems les deux petits bois de la droite & de la gauche, & tout sembloit disposé à voir accabler ces corps détachés avant qu'on pût les secourir. Le comte de Lorge n'y trouva point d'autre remede que de faire promptement retirer au-deçà de la Schu-

tren les bataillons de Turenne & d'Orléans, & faire soutenir le premier de Champagne par le second. Ce mouvement étoit délicat si près des ennemis ; mais il étoit moins dangereux que de laisser ces corps dans une situation où ils ne pouvoient demeurer sans être entiérement défaits. Le bataillon de Turenne passa le fossé sans perte, & se mit en bataille en-deçà. Celui d'Orléans eut plus de peine, parce qu'il fut mis en désordre par notre cavalerie même, que les ennemis chargeoient : & cependant le premier bataillon de Champagne soutint tout l'effort des ennemis avec une fermeté sans exemple. AN. 1675.

Il fut soutenu d'abord par les dragons du Roi, que le marquis de Boufflers posta à un passage important de la nouvelle Schutren. La brigade de la Marine s'étendoit à leur droite, & l'on en détacha trois cens hommes pour garder un château qui fermoit la ligne de ce côté-là. Les dragons avoient la droite du bataillon de Turenne qui venoit de repasser ; celui de la Ferté prit la gauche de celui de Turenne ; & comme il y avoit beaucoup de terrein à garder, le comte de Lorge le fit remplir par les deux bataillons d'Hamilton qu'il posta entre ceux de Turenne & de la Ferté : le bataillon de Vendôme seul gardoit un passage beaucoup plus sur la gauche vers le Rhin.

Les ennemis avoient d'abord fort maltraité le bataillon de Champagne & les brigades de Lambert & de Saint Loup ; mais leur terrein ayant été dégagé, & se trouvant soutenues de l'infanterie qui bordoit le ruisseau, le combat se rétablit, & fut long-tems soutenu par di-

verses charges faites aux ennemis, malgré leur
An. 1575. nombre & leurs autres avantages. Enfin l'opiniâtreté des nôtres, & leur valeur, produisirent tant de succès, qu'ils eurent moyen de repasser la nouvelle Schutren, & d'en défendre le passage aux ennemis. Toutes ces troupes firent très-bien. Les régimens du Bordage & de Grignan défirent deux bataillons des ennemis, & le dernier emmena une piece de canon, & en auroit emmené plusieurs sans la précipitation des cavaliers, qui couperent d'abord les traits des attelages pour avoir les chevaux. On ne combattoit pas seulement en cet endroit; car les ennemis s'étendant par leur droite, avoient attaqué les bataillons de Turenne; d'Hamilton & de la Ferté, qui soutinrent longtems le feu du canon & du mousquet de plusieurs bataillons des ennemis, à trente ou quarante pas, & les arrêterent tout le reste du jour.

D'abord que le comte de Lorge vit le combat en état de se soutenir en cet endroit, il courut à sa gauche, où il ne doutoit point que les ennemis ne tentassent le passage. Il prit avec lui le marquis de Beaupré qu'il rencontra derriere l'infanterie, à la tête de quatre escadrons qu'il fit suivre; & après avoir marché sept ou huit cens pas par un terrein assez couvert, il entra dans une prairie qui s'étend jusqu'au Rhin, où il apperçut d'abord que les ennemis ayant poussé une garde que le marquis de Boufflers y avoit postée, plusieurs de leurs escadrons avoient passé la petite Schutren. Ils étoient déja plus de mille pas en-deçà; & formant une longue colonne, ils marchoient par

la

la prairie vers notre pont, & enveloppoient entiérement notre gauche par cette marche. An. 1675.

Auſſi le comte de Lorge ne balança point à charger avec ſes quatre eſcadrons, avant que les ennemis le puſſent reconnoître. Il tomba ſur la tête de leur colonne comme ils marchoient, la rompit d'abord, & mit le reſte en un ſi grand déſordre, qu'il les mena battant juſqu'à la nouvelle Schutren; la fit repaſſer à la plus grande partie; & tout auroit ſuivi ſans des dragons des ennemis, poſtés dans quelques bois en-deçà de Schutren, dont le feu ayant arrêté les nôtres, donna moyen à quelques-uns de leurs eſcadrons de ſe rallier, & de demeurer en-deçà. Le comte de Lorge jugeant de quelle conſéquence il étoit de ne les y pas laiſſer, pouſſa à toute bride à ſon infanterie, d'où il amena le premier bataillon de Monmouth, pour attaquer les dragons des ennemis, en même tems que nos eſcadrons chargeroient les leurs. Ils le firent avec tant de réſolution, que tout ayant été pouſſé de l'autre côté du ruiſſeau, & mis en fuite, les nôtres paſſerent après, & ſe poſterent à couvert d'un rideau, d'où l'on voyoit, par le flanc, l'infanterie des ennemis, que l'on auroit pu attaquer avec avantage ſi l'on avoit eu plus de troupes; car toute la cavalerie de leur droite avoit plié. Le comte de Lorge avoit déja envoyé tous ſes aides de camp pour faire venir des troupes avec le plus de diligence qu'il ſeroit poſſible; mais voyant qu'elles ne venoient point aſſez-tôt, il laiſſa dans ce poſte Montauban, qui venoit d'y arriver, & alla lui-même au camp. Pendant qu'il aſſembloit des eſcadrons, Montauban vit

An. 1675. un grand corps des ennemis qui marchoit, prêt à lui tomber sur les bras ; & comme il ne se vit point en état de les attendre, foible comme il étoit, il fut obligé de repasser le ruisseau, & de le laisser libre aux ennemis, qui demeurerent sur le bord assez long-tems, jusqu'à ce que ne voyant point venir de nouvelles troupes joindre le peu que nous en avions, ils commencerent à faire passer, un peu plus bas que la premiere fois, de la cavalerie soutenue par de l'infanterie postée au-delà du ruisseau.

Le comte de Lorge trouva les choses en cet état à son retour, & commença de son côté à mettre en bataille douze ou treize escadrons qu'il amenoit avec les quatre qui y étoient déjà. Les bataillons de Vendôme & de Monmouth étoient sur la droite, à quelque distance, le long de la Schutren. Cependant le marquis de Vaubrun, qui venoit de la droite, arriva ; & voyant les choses dans une disposition qui paroissoit assez avantageuse, voulut, tout incommodé qu'il étoit, avoir part à la charge que l'on alloit faire. Le comte de Lorge avoit formé une ligne de sept ou huit escadrons, qui devoit marcher lentement vers les ennemis, pendant qu'il achevoit de mettre la seconde ligne en état de la soutenir ; mais il vit tout d'un coup cette premiere ligne aller seule aux ennemis avec si peu d'ordre, qu'elle leur prêtoit le flanc par la droite. Il y mena promptement deux escadrons du régiment de Vaubrun, qui arrivoient, & leur fit couvrir ce flanc ; mais à peine les eut-il quittés pour aller faire marcher la seconde ligne, qu'il vit ces deux escadrons lâcher le pied sans être chargés ; & les ennemis

prenant la premiere ligne en flanc, les premiers escadrons qui étoient de Beaupré, en furent renversés. Sommery, Ruvigni, & quelques autres qui firent ferme, furent enveloppés & maltraités. La seconde ligne suivit le désordre de la premiere, & presqu'en un instant on vit plutôt une déroute qu'un combat. Le marquis de Vaubrun voulant revenir à la charge avec douze ou quinze maîtres, fut tué sur la place. AN. 1675.

Le comte de Lorge tâcha en vain d'arrêter la fuite des nôtres. Il courut risque plusieurs fois d'être pris. Il força un cornette, qu'il prit aux cheveux, & cinquante ou soixante maîtres, de retourner aux ennemis. Mais enfin voyant tous ses efforts inutiles, il céda au torrent, & poussant à toute bride, entre la Schutren & le bataillon de Vendôme, vers le poste où il avoit renvoyé, un moment auparavant, le comte de Roye, il le rencontra à la tête de quatre escadrons, les plus proches qu'il avoit trouvés, & qu'il avoit fait marcher d'abord qu'il avoit vu le désordre des nôtres. Il le conjura de hâter sa marche pour arrêter les ennemis, s'il étoit possible, pendant que lui courroit aux troupes les plus proches pour amener de l'infanterie.

D'abord que le comte de Roye parut en-deçà d'un petit bois clair, qu'il lui fallut passer, les ennemis, qui s'étoient répandus dans la prairie, en poussant les nôtres, craignant qu'il ne fût suivi d'un plus grand corps, commencerent à se rallier, en se retirant vers la nouvelle Schutren; & Beaupré, qui avoit été entraîné par la déroute, voyant que les nôtres n'étoient plus poussés, ne perdit point de tems, commença à les rallier sur la gauche du comte de Roye; &

AN. 1675. de part & d'autre chacun ayant été quelque tems à se mettre en état, les ennemis se posterent de l'autre côté d'un passage marécageux, où ils firent ferme. Le comte de Roye marcha droit à eux, les observa quelque tems, le petit marais entre-deux; mais ayant remarqué quelque chose d'agité & d'incertain dans leur contenance, il le passa brusquement, les chargea l'épée à la main, les renversa, & les poussa si vigoureusement, qu'ils ne purent se rallier. Tout se jetta en confusion dans les passages de la petite Schutren, où il en demeura un grand nombre; & peu s'en seroient sauvés, sans leur infanterie postée dans des haies de l'autre côté, qui arrêta notre cavalerie par un assez grand feu. Le comte de Roye fut blessé dès le commencement de cette action: mais le comte de Lorge étant arrivé dans le même tems, avec le second bataillon de Monmouth, qu'il joignit au premier & à celui de Vendôme, cette infanterie recommença un combat qui dura assez long-temps avec celle des ennemis, le ruisseau entre-deux. La nôtre fut soutenue de quelques autres bataillons; de sorte qu'elle leur fit enfin abandonner le bord de la Schutren, pour se retirer plus loin.

On peut dire que ce fut-là que finit le combat. La brigade de Gournay revint alors de l'autre côté du Rhin, & peu après les brigades d'infanterie d'Auvergne & de Rambure arriverent aussi: elles n'avoient pu repasser plus vîte, à cause du grand nombre de ponts & d'isles qu'il falloit traverser. On les mit en bataille le long de la Schutren, où joignant les troupes qui y étoient déja, elles conti-

nuerent la ligne jusqu'au Rhin. Pour s'affermir davantage dans cette situation & en éloigner encore les ennemis, le comte de Lorge y avoit fait venir du canon, dont il incommodoit beaucoup leur cavalerie, qui paroissoit en bataille dans une petite plaine de l'autre côté du ruisseau. Ils le souffrirent quelque tems ; mais enfin on les vit plier tout d'un coup & s'en aller. De leur côté on avança aussi de l'artillerie, qui répondoit à la nôtre, & le peu qui restoit de jour se passa à se canonner jusqu'à la nuit, qui acheva de mettre fin à cette grande affaire qui avoit duré depuis onze heures du matin. An. 1675

Les ennemis y perdirent beaucoup d'officiers & de soldats. Le comte de Kielmanseck, général major, qui fut pris le lendemain en venant visiter quelques postes avancés, avoua qu'ils estimoient leur perte à près de cinq mille hommes. Ils la réparerent le lendemain par un corps de quatre ou cinq mille hommes qu'ils firent venir d'Offembourg. Nous en perdîmes près de trois mille. Le marquis de Vaubrun, lieutenant général, Breval, lieutenant colonel de Champagne, plusieurs capitaines & officiers de cavalerie & d'infanterie, demeurerent sur la place. Cateux, brigadier de cavalerie, la Mothe, brigadier d'infanterie, le marquis de Chenoise, mestre de camp du régiment Royal, moururent de leurs blessures. Le comte de Lorge fut légérement blessé, & eut son cheval tué d'un coup de canon, & près de lui Saint Remi, qui avoit été aide-de-camp de M. de Turenne, fut emporté d'un coup de canon. Le comte de Roye eut deux blessures aux bras ; le duc de Ven-

dôme eut la cuisse percée d'un coup de mousquet, & le marquis de la Ferté fut blessé à la tête; Saint Loup, Sommeri & le marquis du Bordage, furent aussi fort blessés.

An. 1675.

Le combat fut long & douteux. Les ennemis le commencerent avec tout l'avantage qu'on peut avoir quand on attaque des gens foibles & surpris. De notre côté il sembloit qu'il y eût ce jour-là une destinée particuliere pour les contre-tems. Le détachement commandé pour aller du côté de Vilstet, savoir des nouvelles des ennemis, servit de grand'garde à l'armée; de sorte qu'ils furent sur nous avant que l'on eût aucun avis de leur marche. Le bord du Rhin, qui devoit être occupé par la gauche du camp, suivant l'ordre qui en avoit été donné, se trouvant sans troupes, servit de passage aux ennemis pour nous envelopper & marcher à notre pont. Le tiers de leur armée étoit en Alsace, sans que le comte de Lorge le sçût: il ne l'apprit qu'au moment qu'il fut attaqué. Notre cavalerie, déja diminuée depuis deux mois qu'elle manquoit de fourrage, se trouvoit encore accablée des fatigues d'une retraite de plusieurs jours, où l'on avoit été sans cesse sous les armes.

Cependant tout l'avantage du combat nous demeura, & les ennemis abandonnerent la petite Schutren, tandis que notre armée demeura postée le long du bord. Elle se retrancha en quelques endroits, y passa sans alarme le deux & le trois d'août, pendant lesquels le comte de Lorge fit faire un grand abattis de bois à droite & à gauche, entre l'armée & le pont, laissant un passage au milieu pour sa re-

traite. Le comte de Montécuculli en fit faire aussi de son côté avec divers retranchemens, dans lesquels il se tint à couvert jusqu'au quatre août, qu'il fit marcher son armée vers Strasbourg. Le comte de Lorge faisoit en même tems défiler la sienne par son pont, qu'il fit rompre lorsque tout fut rentré en Alsace. Quelques jours après il remit l'armée entre les mains du maréchal de Duras, son frere, qui avoit eu ordre, depuis la mort de M. de Turenne, d'en venir prendre le commandement, en attendant que M. le Prince de Condé, qui étoit en Flandre, pût la venir commander. AN. 1675.

Fin du troisieme Tome.